BnF Gallica

Voyage dans l'Afrique occidentale : comprenant l'exploration du Sénégal depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé au delà de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque du Musée national de la Marine

BnF Gallica

> Raffenel, Anne (1809-1858). Voyage dans l'Afrique occidentale : comprenant l'exploration du Sénégal depuis Saint-Louis jusqu'à la Falémé au delà de Bakel, de la Falémé depuis son embouchure jusqu'à Sansandig... exécuté en 1843 et 1844 par une commiss.... 1846.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisationcommerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque du Musée national de la Marine

R 748
BIBLIOTHEQUE

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

MUSÉE de la MARINE
R 748
BIBLIOTHEQUE

Document : 11-24-50
R.A.
H.I. voyages explorations

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

comprenant l'exploration

DU SÉNÉGAL, DEPUIS SAINT-LOUIS JUSQU'A LA FALEMÉ, AU DELA DE BAKEL;
DE LA FALÉMÉ, DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQU'A SANSANDIG;
DES MINES D'OR DE KÉNIÉBA, DANS LE BAMBOUK;
DES PAYS DE GALAM, BONDOU ET WOOLLI;
ET DE LA GAMBIE, DEPUIS BARACOUNDA JUSQU'A L'OCÉAN;

EXÉCUTÉ, EN 1843 ET 1844,

par une commission composée de

MM. HUARD-BESSINIÈRES, JAMIN, RAFFENEL, PEYRE-FERRY
ET POTTIN-PATTERSON;

rédigé et mis en ordre

PAR ANNE RAFFENEL,

OFFICIER DU COMMISSARIAT DE LA MARINE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE PARIS.

Musée de la Marine
11 Folio Colonies

BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE NAVAL

PARIS
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
23, RUE HAUTEFEUILLE.

1846

MUSÉE de la MARINE
R 748
BIBLIOTHÈQUE

LES MUSÉES DU
1929

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE

comprenant l'exploration

DU SÉNÉGAL, DEPUIS SAINT-LOUIS JUSQU'A LA FALEMÉ, AU DELA DE BAKEL;
DE LA FALÉMÉ, DEPUIS SON EMBOUCHURE JUSQU'A SANSANDIG;
DES MINES D'OR DE KÉNIÉBA, DANS LE BAMBOUK;
DES PAYS DE GALAM, BONDOU ET WOOLLI;
ET DE LA GAMBIE, DEPUIS BARACOUNDA JUSQU'A L'OCÉAN;

EXÉCUTÉ, EN 1843 ET 1844,

par une commission composée de

MM. HUARD-BESSINIÈRES, JAMIN, RAFFENEL, PEYRE-FERRY ET POTTIN-PATTERSON;

rédigé et mis en ordre

PAR ANNE RAFFENEL,

OFFICIER DU COMMISSARIAT DE LA MARINE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE NAVAL

PARIS
ARTHUS BERTRAND, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
23, RUE HAUTEFEUILLE.

1846

MUSÉE de la MARINE
R ——— 748
BIBLIOTHÈQUE

LES MUSÉES DU
1979

Des cinq membres de la commission dont je faisais partie, deux, M. Jamin et M. Peyre-Ferry, furent obligés, par suite du déplorable état de leur santé, d'abandonner le pays, après avoir remonté la Falémé jusqu'à Sénou-Débou et visité Boulébané et l'almamy du Bondou. M. Huard, M. Pottin-Patterson et moi continuâmes seuls les voyages ultérieurs qui eurent pour objet de lever une partie du cours de la Falémé, de reconnaître les mines d'or de Kéniéba dans le Bambouk, de traverser dans sa plus grande dimension le Bondou, de parcourir une partie du Galam et du Woolli, enfin de descendre la Gambie dans une étendue de près de 120 lieues.

Le travail avait été ainsi réparti entre nous trois : M. Pottin était chargé des informations commerciales ; mon lot était l'exploration géographique ; M. Huard, chef de l'expédition, s'était réservé la relation historique du voyage et la coordination des matériaux que devaient recueillir ses deux compagnons.

A notre retour à Saint-Louis, M. Huard, malgré la grave affection qu'il avait contractée pendant la route,

se mit en devoir de remplir sa tâche ; moi, après avoir remis à M. le gouverneur un rapport spécial répondant à diverses questions qu'il nous avait données à résoudre, je revins en France dans l'espoir d'y rétablir ma santé altérée aussi par nos communes fatigues.

Quelques mois après mon arrivée, je reçus l'ordre de M. le ministre de la marine de continuer le travail que la mort de mon malheureux compagnon venait d'interrompre. On me remit, à cet effet, ses papiers et ses notes; mais, écrits au crayon, à demi effacés et pour la plupart illisibles, je n'y trouvai que peu de chose à utiliser, et je dus le plus souvent, pour exécuter la tâche difficile qui m'était confiée, avoir recours aux cahiers de mon journal particulier que j'avais heureusement conservés.

Les pages qu'on va lire ne sont donc qu'un journal rédigé presque en totalité avec des notes qui, dans la pensée de celui qui les a prises, ne devaient jamais servir à composer un livre. Qu'on ne cherche donc dans ce volume qu'un itinéraire minutieusement tracé et quelques observations très-peu savantes jetées au travers de cette monotone énumération de villages, de distances et de gisements.

Il me reste maintenant à déposer mon tribut de regrets sur la tombe de l'homme avec qui j'ai partagé durant sept mois une couche dure et brûlante ; c'est un devoir à remplir, c'est une dette d'affection à acquitter :

Huard avait un noble cœur et une belle intelligence;

entraîné irrésistiblement vers les explorations périlleuses, il a marqué son long séjour au Sénégal par d'utiles et importants services; pendant les treize années qu'il a passées dans cette colonie, il a toujours été un des premiers à marcher pour remplir les missions où il y avait des dangers, des fatigues et des privations : son zèle et son activité ne se lassaient jamais. Doué d'une remarquable énergie, il dédaignait de compter avec ses forces physiques et il allait toujours sans se plaindre. Pendant la durée de l'exploration que nous avons accomplie ensemble, souvent il arrivait au campement du soir abattu par la souffrance; mais le lendemain, quand venait l'heure du départ, il était le premier debout. De pareils hommes vivent peu! aussi il est tombé, jeune encore, victime de son noble dévouement.

Puissent ces quelques mots servir à soulever, ne fût-ce qu'un instant, le linceul d'oubli qui enveloppe déjà sa mémoire; car, quelque tristesse qu'on éprouve à le dire, il en est ainsi de nous : nous passons sur cette terre comme une flèche, et le sillon qu'elle trace dans l'air s'efface souvent moins vite que le souvenir que nous laissons; nous allons à l'aventure et nous tombons ignorés, trop heureux encore quand, à nos derniers moments, nous croyons à une larme ou à un regret.

Paris, décembre 1845.

CHAPITRE Ier.

VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Départ de Saint-Louis. — Bagnass des nègres, cérémonies burlesques qui s'y pratiquent. — Richard-Toll, ancien jardin d'essai. — Les Griots; ce sont les ménestrels et les bouffons du pays.—Leurs mœurs, leurs usages; opinion superstitieuse des habitants à leur sujet. — Au Cayor, on les place dans des arbres après leur mort. — Notice sur les cultures abandonnées.—Poste militaire de Dagana.

Au mois d'août 1843, M. Ed. Bouët, gouverneur du Sénégal, nomma, pour explorer différents pays de la haute Sénégambie, une commission composée de MM. Huard-Bessinières, pharmacien de la marine de première classe, président; Jamin, enseigne de vaisseau; Raffenel, officier du commissariat; Peyre-Ferry, chirurgien de troisième classe, et Pottin-Patterson, habitant du Sénégal.

Cette exploration avait pour but d'étudier les moyens de multiplier nos relations politiques et commerciales, d'examiner avec soin les mines du Bambouk et les procédés d'exploitation des indigènes, enfin de déterminer la position astronomique de divers lieux et d'établir la carte de la Falémé.

A la commission avaient été adjoints, par ordre du gou-

verneur, trois jeunes Sénégalais (1) choisis par le chef de l'institution de Saint-Louis : cette mesure était prise, sans doute, pour préparer ces jeunes gens, en les initiant à une vie pénible, et, en leur faisant reconnaître les localités, à remplir plus tard des missions du même genre ou à occuper des emplois dans les nouveaux établissements qui pourraient être créés dans la Sénégambie. Telle était du moins l'interprétation donnée alors à la présence de ces enfants au sein de la commission, et cette interprétation s'est pleinement justifiée depuis (2).

Le côtre *le Furet* et une yole avaient été mis à la disposition de la commission : le côtre devait la transporter à Bakel et remonter la Falémé ; la yole devait servir pour continuer les explorations lorsque les basses eaux ne permettraient plus au côtre de naviguer ; l'équipage de la yole composé de cinq laptots (3) et deux domestiques noirs formaient la seule escorte permanente des membres de la commission.

Le 16 *août*. Tous les préparatifs de départ étant terminés, *le Furet* appareille de Saint-Louis à 7 h. 30' du matin, ayant à bord pour 1,500 fr. de marchandises destinées principalement à être données en présent au chef du Bondou.

Le bateau à vapeur *l'Érèbe* se trouvait alors sur le point d'accomplir avec *le Galibi*, autre bateau à vapeur, le voyage annuel de Bakel. Ces deux navires, expédiés pour transporter

(1) Edmond le Juge, Ferdinand Girardot et Honoré Lamotte.

(2) Ces trois jeunes gens ont été envoyés en France pour y recevoir une instruction spéciale ; ils sont actuellement à l'école des arts et métiers de Châlons-sur-Saône.

(3) Ce sont au Sénégal les marins noirs de rivière ; ceux dont il est ici question étaient engagés par le gouvernement.

à ce fort les approvisionnements nécessaires et quelques soldats noirs pour compléter sa garnison, devaient, en outre, servir d'escorte aux navires des traitants de Saint-Louis qui remontaient le fleuve jusqu'au Galam. Un détachement de cinquante soldats blancs avait été placé sur les deux bâtiments à vapeur, dans la prévision assez plausible que les habitants du Fouta, sous l'impression récente de la destruction du village de Casga, dont il sera question plus loin, tenteraient d'inquiéter le passage de la flottille.

Dans cet état de choses, il fut décidé que le côtre serait remorqué par *l'Érèbe ;* mais, au moment de chauffer, *le Galibi* ayant reconnu des avaries majeures dans ses chaudières, son départ fut suspendu forcément, et, comme le gouverneur désirait que ces deux bâtiments naviguassent de conserve, *l'Érèbe* dut également rester jusqu'à ce que les réparations du *Galibi* fussent achevées.

Le Furet ne pouvait, du reste, manquer d'être bientôt rejoint par les bateaux à vapeur, car la navigation du fleuve est extrêmement lente pour les bâtiments à voiles : les brises irrégulières en force et en durée, et les nombreuses sinuosités du fleuve, qui contrarieraient l'action d'une brise même constante, obligent souvent à employer la touée ou la cordelle (1), moyens de locomotion aussi fatigants pour les

(1) Le halage à la touée consiste, au Sénégal, à faire mouiller un grappin ou une petite ancre à la distance que permet la longueur du cordage qui y est amarré, puis à se haler sur ce cordage jusqu'à ce que le bâtiment arrive à l'endroit où le grappin est mouillé ; on le lève alors et on le mouille plus loin, continuant toujours ainsi.

La cordelle est le mode de halage en usage sur tous les fleuves : il s'opère au Sénégal, comme sur les autres cours d'eau, au moyen d'une corde dont un bout est fixé à l'avant du navire, et dont l'autre est tenu par les hommes qui halent.

hommes qu'impuissants à donner une vitesse convenable.

A midi, une violente tornade (1) qui se déclare nous oblige à mouiller; la pluie tombe avec abondance jusqu'à 1 heure et demie. Le vent de S. O., qui survient après la tornade, nous permet d'appareiller et de continuer notre route.

A 2 heures (2), nous atteignons le village de Maka, situé sur la rive gauche, à 500 ou 600 mètres du bord; il est établi à côté d'un petit marigot sans importance portant le même nom et venant se perdre dans le fleuve après quelques circuits. Maka, peu considérable, est habité par le marabout Sérinn-diama (3), qui, pendant la guerre de 1834, avait pris parti pour Kersi, que nous avions nommé *brak* (4). Ce marabout obtint alors le titre de *kaï*, scconde dignité de l'État; mais, obligé de suivre la fortune de son chef, il perdit comme lui à la paix sa charge et les avantages qui y étaient attachés. Sérinn-diama est de la famille des Gueuses, jadis en possession d'une prépondérance qu'elle a perdue aujourd'hui, car elle n'a point de forces à opposer aux autres

(1) C'est le nom donné aux orages du bas de la côte. Le vent, pendant leur durée, fait presque le tour du compas.

(2) Pour estimer les distances par le temps mis à les parcourir, le journal de l'expédition d'où cette relation est extraite portait avec un soin extrême l'heure et la minute auxquelles nous atteignions les villages et les endroits remarquables. J'ai cru devoir, dans le même but, conserver ici cette forme. Cette précision deviendra, au surplus, indispensable dans les voyages par terre.

(3) Pour exprimer avec le plus d'exactitude possible la prononciation des noms, j'ai adopté l'usage des doubles lettres sans voyelles, lorsque j'ai eu à rendre un son dur; ainsi j'écris *sérinn-diama* au lieu de *sérine-diama* ou *sérin-diama* qui rendrait la prononciation douteuse. Cette remarque est applicable à tous les noms propres que j'aurai à mentionner dans le courant de cette relation. J'éviterai aussi l'emploi des lettres inutiles, et surtout du *w* anglais, excepté cependant pour les mots dont l'orthographe est consacrée ainsi par l'usage : Wallo et Dowiches sont dans ce cas.

(4) Nom donné au chef du Wallo.

familles des Tédieks et des Logors, qui se disputent la souveraineté du Wallo. Les Gueuses ont été presque complétement anéantis dans une bataille livrée, en 1795, sous le brak Maderbi, dans la partie du désert située vis-à-vis du village de N'Tionk. Le village de Maka appartient actuellement au Wallo; cependant, comme les Maures occupent presque en souverains une partie du pays, les habitants, pour jouir de plus de sécurité, se sont mis, moyennant le payement d'un assez fort tribut, sous la protection de Mammdéléga, frère du roi des Maures Trarzas.

La brise ne nous favorise pas longtemps, et, à peine avons-nous dépassé Maka, que nous sommes obligés de nous servir de la cordelle : nous continuons de la sorte jusqu'au soir, profitant quelquefois de la brise quand la direction des rives le permet; les chemins de halage sont, du reste, fort commodes, et ils existent ainsi jusqu'à une très-grande distance. Nous avons fait, en résultat, fort peu de chemin pendant cette première journée.

Le 17 août. A 6 heures du matin, après une nuit pendant laquelle nous n'avons presque pas marché, nous sommes à la hauteur de Débi, village situé du même côté du fleuve que Maka, mais à 18 kilomètres dans l'intérieur. Débi est établi sur un monticule de sable, et son importance n'est due qu'au marigot de N'Donk, qui l'arrose après avoir traversé une certaine étendue de pays; aussi le commerce des habitants consiste-t-il principalement en poisson frais et sec et en huile que leur fournissent les *ess* et les *n'diamés*, poissons très-abondants dans ce marigot. Débi appartient à un prince du Wallo; mais, comme Maka, il paye des tributs à Mammdéléga, et même à un autre prince des Trarzas qui ran-

çonne les habitants après les avoir effrayés par des menaces qu'il lui arrive même quelquefois d'exécuter, malgré le tribut reçu.

A 10 h. 45', nous apercevons le marigot de Ouatalam, qui donne naissance, pendant l'hivernage, à d'immenses étangs formés à une assez grande distance des rives.

A 11 heures, nous doublons le marigot de N'Guiaguer ou des Maringouins, qui, à peine indiqué dans la saison sèche, est fort large pendant la saison des pluies; le superflu de ses eaux, répandu abondamment dans les plaines voisines, y forme de petits étangs et surtout des mares étendues, mais peu profondes, dans lesquelles les indigènes pêchent la sangsue officinale. Pour que la pêche soit productive, ces flaques d'eau, généralement desséchées en janvier, doivent être exploitées peu de temps après les pluies.

Le marigot des Maringouins, qui communique avec l'Océan, est un lieu consacré par les nègres pour une cérémonie semblable à celle du baptême du tropique ou de l'équateur, moins toutefois la mise en scène, qui est encore inconnue aux navigateurs du Sénégal. Ils nomment cette cérémonie *bagnass* (1), et ils étendent ce nom au lieu où elle se fait : elle consiste en parodies de prières, en un serment qu'ils font prêter aux nouveaux baptisés (le même que celui du passage de la ligne), enfin en une aspersion plus ou moins abondante d'eau et de cendres, selon le degré de générosité qu'ils supposent au néophyte ou selon l'autorité qu'il exerce sur eux; c'est encore là un nouvel emprunt fait au baptême de l'équateur. Le passage d'une bagnass s'an-

(1) *Bagnass* est évidemment une corruption du mot *baigner*.

nonce par le bruit des tam-tams, de grands cris et des coups de fusil.

Après avoir dépassé le marigot des Maringouins, la brise d'ouest, qui depuis ce matin nous a été très-fidèle, continue à se maintenir assez fraîche pour nous faire faire bonne route.

Nous passons successivement devant divers camps de Maures établis sur les deux rives du fleuve, et nous atteignons, à 2 heures du soir, le village de Kamm, placé sur la rive droite : ce village appartient au Wallo, comme les deux autres que nous avons dépassés hier; il a pour chef Sandioutt. Les femmes fabriquent des nattes qui ont de la réputation parmi les nègres et qu'elles vendent à nos traitants ; elles font également sécher du poisson. Les plaines des environs, fortement inondées pendant l'hivernage, produisent en abondance, au retrait des eaux, ce riz du Sénégal qui est très-apprécié dans le pays. Les cultures de mil, établies à quelque distance du village, sont remarquables par leur beauté. Les habitants de Kamm payent aussi des tributs en grains à un prince trarzas nommé Mametchei (20 *moules* (1) par homme marié) : ce prince est aujourd'hui le plus âgé des Cherké-Oualad-Idi, famille très-influente, dont l'un des membres, sans doute un marabout puissant, nomme et dépose les rois. Toutefois, la puissance de cette famille a considérablement diminué depuis quelques années, par suite des troubles politiques du pays : Ameth-Fall, fils d'Omer, fut

(1) Le moule est une mesure de capacité en usage chez les nègres; c'est une calebasse de la contenance d'environ 1 litre 50. On conçoit que cette unité de mesure n'est pas toujours parfaitement égale, non-seulement de village à village, mais même parmi les habitants du même village ; car chacun a son moule, et c'est le coup d'œil seul qui apprécie la capacité de la mesure.

tué, en 1822, à Portendik, par Ibrahim-Wali ; le fils de N'Diak fut assassiné, en 1837, par un fils de Mametchei, nommé Souedi-Ameth ; enfin, en 1843, ce meurtrier commit encore un autre crime, vis-à-vis de Maka, sur la personne d'un de ses proches parents, du nom d'Hédi. Ces meurtres si fréquents parmi les familles puissantes des Maures tendent à diminuer chaque jour leur force respective, et c'est ce qui arrive pour la famille des Cherké-Oualad-Idi, réduite actuellement à un petit nombre de membres qui tomberont peut-être prochainement sous le poignard de quelque assassin envieux du reste de prépondérance dont elle jouit encore.

A 3 heures du soir, nous arrivons au village de Diaouarr, situé sur la rive gauche, et si près de l'eau, que dans l'hivernage il est en partie inondé. Ses habitants payent des tributs à Mametchei ; ils ont la même industrie que ceux de Kamm.

A 4 h. 45' nous doublons Ronk, après avoir dépassé le marigot de Yalakar, qui unit ses eaux à celui de Gorum. Les Gueuses et les Logors, familles du Wallo dont j'ai déjà parlé, sont réfugiés dans ce village et payent aussi des tributs aux chefs maures. Le marigot de Gorum ou de Ronk est assez considérable ; il traverse, en serpentant, une partie de l'île Bettio, se joint, en perdant son nom, à celui du Four-à-Chaux et baigne le village de Lammsar. Il est navigable pour les petits navires pendant l'hivernage seulement et pour les chalands pendant toute l'année.

A 5 heures nous atteignons Brenn, qui est établi sur la rive droite. Ce village est assez peuplé, il n'offre rien de remarquable. Il est divisé en deux parties par un marigot qui contient peu d'eau, même pendant la saison des grandes pluies.

De l'autre côté du fleuve, et presque en face, on trouve le village de Korr, éloigné du bord de quelques kilomètres.

A 5 h. 15′, après avoir dépassé l'escale des Darmankours, nous apercevons, sur la rive droite, le village de Diek et le marigot de ce nom, dont l'entrée est indiquée par un ronier isolé. Ce village est également tributaire de Mametchei. Le chef, qui prend le titre de Bey-Diek, reçoit de nous des coutumes (1) annuelles pour favoriser le commerce des gommes à l'escale des Darmankours placée dans la circonscription de son village.

A 6 heures nous traversons l'escale des Trarzas et nous atteignons le village de Diekten, occupant la rive gauche : il est situé sur un monticule de sable et obéit à Diafley, qui reçoit, comme le Bey-Diek, des coutumes annuelles pour faciliter l'apport des gommes à l'escale de Trarzas et dénoncer la contrebande. Sur la rive droite nous longeons le camp des Maures Azounas, qui ne se retirent dans l'intérieur qu'au milieu de l'hivernage; leur chef se nomme Eli-Moctar-Fall : c'est une tribu des Trarzas très-redoutée dans le Wallo à cause des brigandages qu'elle y commet chaque année.

A 7 h. 45′ nous avons en vue, sur la rive gauche, le village de N'Tiagar, assis sur une élévation dans une position agréable; il est assez grand, mais sa population est peu considérable. Son commerce consiste en nattes, mil et poisson sec. Nos navires s'y arrêtent souvent pour échanger, contre

(1) On nomme ainsi les redevances que payent, chaque année, le gouvernement français et les traitants pour le commerce des gommes.
Des règlements particuliers fixent la quotité de ces redevances qui sont payées aux chefs maures et aux chefs du Wallo ; elles s'élèvent à environ 60,000 francs.

ces objets, du tabac et de la guinée. Ce village a été choisi pour l'entrevue annuelle de la reine du Wallo, Yombott, avec son époux, le roi des Trarzas. Cette alliance est toute politique et nous l'avons facilitée sans trop nous inquiéter des convenances mutuelles des époux ; ils semblent, du reste, pouvoir se passer parfaitement l'un de l'autre et peut-être même sont-ils réciproquement très-satisfaits de ne se trouver en présence qu'une fois l'an, dans une entrevue officielle.

Nous payons aussi au chef de N'Tiagar, nommé Tiébo, des coutumes annuelles pour l'assistance qu'il est censé nous prêter dans notre trafic des gommes à l'escale des Trarzas. Ces coutumes, à vrai dire, sont le plus souvent d'une complète impuissance pour déterminer ceux qui les perçoivent à protéger ou à activer le commerce; elles ne servent qu'à empêcher les chefs du Wallo d'entraver ostensiblement les transactions.

A 7 h. 30′ nous dépassons le marigot de Faff, où nous avons eu autrefois un fort qui est abandonné et presque détruit aujourd'hui. On trouve à ce lieu même un gué dont profitent les Maures pour traverser le fleuve et se répandre dans le Wallo. Il est à regretter que l'importance de ce point n'ait pas été mieux comprise il y a quelques années : en y maintenant un poste fortifié, le passage des Maures, si dangereux pour les habitants du Wallo, aurait été au moins arrêté à cet endroit.

A 8 heures nous avons sur la rive droite l'ancienne escale de Kamm et sur la rive gauche les ruines du village de N'Diangue. L'escale de Kamm était limitée par un marigot où l'on sacre les rois du Wallo.

A 8 h. 30′ nous passons au village de Bagamm, sur la rive

gauche; en face se trouve le marigot de Garak, qui communique, en traversant le désert, avec le marigot de Gaé, après avoir baigné de ses eaux un village fondé depuis peu de temps et qui a reçu aussi le nom de Garak. Bagamm a pour chef Montel.

A 8 h. 45′, toujours favorisés par une bonne brise, nous dépassons rapidement l'habitation Calvé et la Sénégalaise, puis, à 9 heures, N'Diao, village récemment rétabli sur la rive gauche et n'ayant encore qu'une faible population : il appartient à un prince du Wallo, nommé Diogomail. Nous dépassons aussi, peu de temps après, le village de N'Diangui, qui devient de jour en jour plus considérable : c'est l'ancienne capitale du Wallo et le séjour du prince N'Diandine; c'est, en outre, un lieu de relâche pour les navires qui remontent le fleuve.

A 9 h. 45′ nous mouillons devant Richard-Toll, poste militaire à l'entrée du marigot de Tahoué, qui communique avec le lac Panié-Foul : cette position, qui est comme la clef de ce lac, est d'un grand intérêt dans la prévision d'une guerre avec le Wallo. Le marigot de Tahoué est navigable pour des chalands à peu près en toute saison, et il l'est aussi, pendant les hautes eaux, pour des bâtiments d'un tirant d'eau de 4 à 5 pieds; c'est par ce marigot que l'on communique avec le poste-comptoir de Mérina-G'hen, nouvellement établi sur le lac. Richard-Toll (1) était, ainsi que son nom l'indique, un ancien chef-lieu de cultures et un jardin modèle dans lequel M. Richard, botaniste distingué, avait établi, sur une très-grande échelle, des essais d'acclimate-

(1) *Toll*, en laugue yoloff, signifie jardin.

ment appliqués à des arbres et à des plantes exotiques. Ce jardin a joui pendant longtemps d'une remarquable prospérité et a donné, grâce aux soins de son fondateur, des fruits, des légumes et des produits utiles à l'industrie; mais des mesures de prudence, commandées dans l'intérêt de la défense du poste, déterminèrent, en 1840, la destruction complète des plantations. Nous avions alors une guerre à soutenir contre les Maures Trarzas, et l'on craignait que les arbres qui avoisinaient le poste ne servissent, la nuit surtout, à cacher des hommes disposés à tenter une surprise. Toutefois, cette mesure n'a pas reçu l'approbation générale; on conçoit, en effet, qu'une plus active surveillance aurait pu préserver de la destruction un établissement d'horticulture parvenu déjà à un certain développement : en deux heures l'œuvre de vingt-cinq ans fut anéantie!

Pendant la journée, nous avons eu constamment une bonne brise d'ouest, le ciel a été couvert; il y a eu apparence de tornade qui, fort heureusement, ne s'est pas réalisée.

Depuis Saint-Louis jusqu'à Richard-Toll, les bords du fleuve sont profondément inondés dans les mois de l'hivernage; jusqu'à Maka, ils sont garnis de hautes graminées et de mangliers tellement couverts d'eau, qu'on n'en aperçoit souvent que le sommet. Dans certaines localités, le fleuve a creusé des espèces de canaux qui sont déjà comme des rudiments de marigots, et qui probablement le deviendront un jour. Les terrains plans entre lesquels serpente le Sénégal sont secs et arides dans la bonne saison; mais, en ce moment, ils sont convertis en vertes prairies entrecoupées d'étangs et de marais : cela donne aux rives du fleuve un aspect des plus agréables; mais, en revanche, l'abord en est,

dans certains endroits, complétement interdit aux piétons. Dans les parties que l'eau douce n'a pu envahir, on aperçoit des efflorescences salines très-remarquables; aussi le petit nombre de plantes qui y croissent sont-elles riches en muriate et en carbonate de soude : tel est le *dièghe* des indigènes, dont les fleurs charmantes forment des épis rougeâtres, et dont les feuilles toujours vertes présentent de gracieuses découpures. Cet arbuste, abondamment répandu sur les rives, est en fleur dans l'hivernage ; il est d'une moyenne hauteur et forme buisson. Dans le pays, on l'emploie comme purgatif, évidemment à cause des sels qu'il contient. Un petit arbuste, nommé *diarket;* se fait aussi remarquer dans ce lieu, ainsi que quelques gonatiers (*acacia senegalensis*) surchargés de nids d'oiseaux. Les *keks* ou mangliers disparaissent entièrement à la hauteur de Maka.

Dans les environs du marigot des Maringouins, la rive droite est beaucoup plus haute que la rive gauche; aussi l'inondation y est-elle moins profonde. Cependant, de distance en distance, il y a des bas-fonds remplis d'eau qui s'étendent au loin lorsque les pluies deviennent abondantes. Cette inondation des plaines ne provient pas seulement du gonflement du fleuve, elle est causée aussi par le gonflement des marigots, qui reçoivent une partie de leurs eaux par les versants des collines entre lesquelles ils coulent.

Les rives du fleuve depuis Saint-Louis jusqu'à N'Guiaguer paraîtraient susceptibles d'être cultivées, tant elles sont verdoyantes, si l'on ne savait que les eaux de la mer s'y répandent pendant huit mois de l'année et rendent par là le terrain à peu près impropre à toute exploitation agricole : ces rives sont, du reste, abandonnées par les indigènes. De-

puis Diaouarr jusqu'au haut du fleuve, il n'en est point ainsi, et le sol, au contraire, surtout sur la rive gauche, est d'excellente qualité ; il est, en outre, élevé et peu exposé aux invasions de l'eau salée, car les marées s'y font à peine sentir. On pourrait donc espérer, en procédant à des travaux préparatoires d'endiguement et d'irrigation, que des cultures habilement dirigées procureraient des récoltes abondantes et enrichiraient les exploitateurs. La rive droite, qui sert de limite au grand désert de Sahara, n'est peut-être pas d'une fécondité aussi remarquable que la rive gauche; mais cet aspect de stérilité disparaît à la hauteur de Bagamm.

Le 18 *août*. Nous mouillons à Richard-Toll pour attendre l'arrivée des bateaux à vapeur. Nous profitons de cette journée d'attente pour remplacer notre côtre par *le Vigilant*, autre côtre beaucoup plus grand et d'un plus faible tirant d'eau. La proposition de ce changement, que nous acceptons avec empressement, nous est faite par le chef de bataillon Caille, commandant supérieur des escales, qui se trouvait en relâche à Richard-Toll et qui allait avec *le Vigilant* inspecter le fort de Mérina-G'hen et y transporter des munitions et des canons. Notre transbordement s'opère sous une pluie des plus abondantes, qui tombe sans interruption pendant une durée de sept heures. Grâce à l'activité de nos laptots et à la part que nous prenons tous à cette opération, elle s'accomplit assez promptement et sans avaries.

Le 19 *août*. *L'Érèbe* arrive seul à 7 heures du matin, et à 8 heures nous partons de Richard-Toll à sa remorque. Il nous apprend que *le Galibi*, dont les avaries n'étaient point réparées à son départ, restera à Saint-Louis jusqu'à ce qu'elles le soient complétement.

A 10 heures nous arrivons devant Guidakar, village situé à 1 kilomètre 1/2 de la rive gauche; ses habitants sont des Gantenns, famille du Wallo, dont les mœurs se rapprochent beaucoup de celles des *Griots*, l'un des éléments les plus originaux qui composent la population de la Négritie occidentale et que je vais bientôt faire connaître. Guidakar est inondé pendant la mauvaise saison, et cette inondation, qui s'étend fort loin, donne naissance aux marais désignés sous le nom de Saftou, dans lesquels on trouve une très-grande quantité de sangsues. Après le retrait des eaux, on pourrait établir de belles cultures de riz dans les plaines qui entourent ce village; on y cultive déjà avec succès les mils, les patates douces et les melons.

L'originale population à laquelle je viens de comparer les Gantenns et qui est connue sous le nom de *Griots* forme une classe particulière différant entièrement des autres habitants de la Sénégambie par les mœurs et la religion. Les Griots vivent entre eux, ne contractent d'alliances qu'entre eux, et, sans être positivement idolâtres, ils ont repoussé, pour la plupart, les enseignements de l'islamisme. La vérité est qu'ils ne se livrent à aucunes pratiques extérieures et qu'ils n'ont avec leurs compatriotes qu'un seul point de contact à l'endroit des croyances : c'est celle qui admet la vertu des *gris-gris*, commune à tous les peuples de la zone transatlantique de l'Afrique, mahométans ou fétiches, de race caucasique ou de race éthiopique. Les gris-gris jouent, en effet, un très-grand rôle dans la vie du nègre. Ce sont des talismans ou des amulettes dont la forme varie depuis la coquille roulée jusqu'à la corne de chèvre, depuis le riche maroquin ouvragé qui renferme un verset du Coran écrit par

un marabout puissant, jusqu'au plus sale chiffon qui enveloppe une molaire paternelle. Les Maures ont une foi moins aveugle dans l'efficacité de ces préservatifs; mais ils sont loin cependant de les dédaigner absolument. J'aurai, du reste, occasion de revenir plusieurs fois encore sur ce sujet.

Les Griots et les Griotes exercent parmi les nègres, et principalement auprès des principaux chefs, une espèce de profession qui présente une identité complète avec celle que remplissaient, dans l'antiquité et surtout dans le moyen âge, les fous ou bouffons et les bardes ou ménestrels. Les Griots, hommes ou femmes, tiennent à la fois de ces deux sortes de personnages : ils amusent les chefs et le peuple par des bouffonneries grossières, et ils chantent les louanges de tous ceux qui les payent dans des espèces d'improvisations emphatiques; ils s'accompagnent ordinairement d'une guitare à trois cordes qui a pour caisse une moitié de calebasse. Les Griots ont le droit de tout dire dans le feu de leurs improvisations, et il est malséant de se fâcher de leurs paroles, fussent-elles désobligeantes, ce qui arrive fort souvent, même à l'égard de leurs chefs. Ils sont leurs compagnons fidèles dans les combats et dans les réunions politiques; ils les suivent aux fêtes; ils partagent pour ainsi dire leur repas et leur couche, et souvent ils possèdent exclusivement leur confiance; en un mot, ils se sont rendus aussi nécessaires aux princes nègres d'aujourd'hui, que les fous et les ménestrels aux princes blancs d'une époque passée.

Cette analogie ne doit, du reste, pas surprendre; car les fous et les bouffons, dont l'origine remonte à une haute antiquité, n'ont commencé véritablement à jouer rôle qu'à l'époque des croisades. Les bardes ne sont pas moins anciens :

c'étaient, comme on le sait, les prêtres et les poëtes des Celtes et des autres peuples du Nord. Mais, de même que les bouffons, ce fut encore à l'époque des croisades que les troubadours et les trouvères, héritiers des anciens bardes, se répandirent en Europe. La réapparition des bouffons et des ménestrels sur la scène du monde civilisé, au temps ou l'Occident et l'Orient se trouvèrent en présence, étant admise, il resterait encore à constater que cette mode était suivie, à la même époque, par les cours d'Orient. L'histoire ne laisse aucun doute sur ce point : soit que les Orientaux mahométans eussent eu l'initiative de cette coutume, soit qu'ils se fussent bornés à l'accueillir, elle existait alors parmi eux dans toute sa bizarrerie. Or, comme les Arabes pénétrèrent vers le même temps dans l'intérieur du vaste continent africain, il est naturel de croire qu'ils y portèrent cet usage et qu'il rencontra, parmi les indigènes, des imitateurs tout aussi ardents que parmi les Occidentaux du moyen âge (1).

Les griots de la Sénégambie sont donc à la fois ménestrels et bouffons, et cette profession, également suivie par leurs femmes, devient un héritage de famille auquel il n'est point permis de renoncer : on est griot de père en fils, cela est inévitable. Cette transmission, par le sang, de la profession de griot repousse évidemment l'obligation traditionnelle de

(1) On sait à quel point fut poussé, pendant plusieurs siècles, en Europe, ce luxe bizarre de nains et d'êtres hideux ayant mission d'amuser les grands par leur laideur et par leurs jongleries, et ce luxe, modifié seulement dans la forme, se continua, en France, même jusqu'à Louis XIV, et ne disparut qu'avec le fou de l'Angély, dont la disgrâce éteignit l'office de bouffon de cour.

posséder, pour l'exercer, une laideur surnaturelleou unedifformité remarquable; les griots y suppléent habilement par d'affreuses grimaces et d'horribles contorsions qui obtiennent toujours un grand succès sur les spectateurs. La condition des griots est une espèce de servage ou de domesticité qu'ils ont su, comme autrefois leurs collègues de l'Occident, prodigieusement adoucir par l'influence qu'ils exercent sur les principaux chefs et sur le peuple. Leur talent de ménestrel, fort estimé chez les nègres, et la croyance mahométane qui attribue aux aliénés (et c'est ainsi qu'ils sont, par beaucoup de gens, regardés dans le pays) la qualité d'inspirés ou d'élus de Dieu, ont en effet servi à leur faire conquérir, sinon une grande considération, du moins une sorte de tolérance respectueuse. On leur prête, en outre, certaines relations occultes avec les esprits, et cette dernière opinion les rend quelquefois l'objet de la crainte publique. Les griots sont loin d'être malheureux; ils ont même une existence beaucoup plus douce que la plupart de leurs compatriotes; rarement on leur refuse ce qu'ils demandent et souvent on va au-devant de leurs désirs, qui sont, comme on doit l'imaginer, passablement empreints d'avidité. Ils sont généralement adonnés, hommes et femmes, à un usage immodéré des liqueurs spiritueuses.

Malgré tous les avantages de position attachés à cette classe d'individus, on trouve cependant des nègres qui considèrent comme une insulte grave d'être appelés *griots;* cela est d'autant plus remarquable que les sentiments élevés sont rares chez eux, et qu'ils n'attachent leur mépris ou leur dédain qu'à certaines professions exigeant un travail de détail : ainsi, par exemple, les travaux des femmes sont

profondément méprisés par eux; un nègre serait déshonoré s'il préparait le couscous ou s'il s'occupait du repas et des troupeaux.

Dans le Cayor et dans le pays de Dakar, aux environs de Gorée, on place, après leur mort, les griots dans des baobabs creusés; ils y sont debout et couverts de leurs plus beaux vêtements. La décomposition, les oiseaux de proie et les animaux carnassiers font promptement disparaître ces restes humains. Labat, d'accord en ceci avec Jobson, explique cet usage, qui n'est point suivi dans la haute Sénégambie, par le mépris public attaché à cette classe d'individus. Ce mépris, contenu pendant leur vie par le besoin qu'on a de leurs louanges, de leurs bouffonneries et de leur musique, se manifeste après leur mort par un refus de sépulture; leurs corps empoisonneraient les grains et les fruits, prétendent les autres nègres, et ils empoisonneraient également l'eau et les poissons; alors ils ne sont ni enterrés ni jetés dans la mer ou les rivières. Les griots passent, en outre, comme je l'ai déjà dit, pour vivre dans un commerce familier avec le diable, et cette croyance ne contribue pas peu à leur interdire l'accès des lieux de sépulture ordinaire.

A 11 heures du matin, nous atteignons Todd, île assez fertile à laquelle plusieurs gouverneurs du Sénégal avaient songé pour des exploitations agricoles; ils ont abandonné ce projet et ils ont eu raison, car cette île est inondée pendant une grande partie de l'année. Un village qui porte son nom en occupe le centre; ses habitants sont comme ceux de Guidakar, des Gantenns du Wallo, qui payent redevance aux mêmes chefs maures (les Abolès, princes des Trarzas). Les gens de Todd ont, à diverses re-

prises, quitté leurs demeures pour se soustraire au pillage dont les menaçaient leurs protecteurs d'adoption : ils venaient alors se réfugier sous le canon de Richard-Toll, où le gouverneur leur avait permis de s'établir ; mais l'amour du sol, aussi vif, à ce qu'il paraît, chez ce peuple grossier que chez certains peuples civilisés, les a toujours déterminés à retourner à leurs cases de Todd. Ainsi, malgré le peu de confiance qu'ils avaient dans les promesses des Maures, si souvent renouvelées et si souvent faussées, l'exil était pour eux si pénible, qu'ils n'ont jamais pu s'y résoudre et qu'ils ont toujours préféré une existence précaire et agitée dans leur île à une existence tranquille dans un pays nouveau. Il y a quelques mois encore, une trentaine de familles de ce village étaient à Richard-Toll.

A 11 h. 30', nous doublons le village de M'Bilôr, dans les environs duquel s'est livré, en 1829, le combat où fut pris le faux prophète Demba-Golokh ; l'armée de cet adroit imposteur y fut entièrement défaite par le gouverneur Brou, qui commandait les troupes du Sénégal.

Nous dépassons successivement plusieurs habitations ruinées qui sont restées sur les bords du fleuve comme pour témoigner de la mobilité des projets humains et des tristes suites du défaut de persévérance ; on éprouve, en effet, un regret profond en revenant par la pensée au temps où ces habitations, élégamment disposées sur les rives du Sénégal, protégeaient de vastes cultures et abritaient de nombreux travailleurs. Malheureusement la prospérité à laquelle on serait indubitablement parvenu, en suivant avec continuité les essais de colonisation qui donnèrent tout d'abord de si belles espérances, n'a laissé dans le pays que le souvenir

R.748.
MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHÈQUE

d'un beau rêve. Les débuts brillants promettaient de rapides progrès; mais il fallait, pour les attendre, une énergique persistance et une puissante volonté, et cela manqua. A un empressement des plus vifs pour cette exploitation agricole succéda bientôt l'indifférence, puis le dégoût ; la mauvaise foi de plusieurs des nouveaux colons vint, en outre, augmenter l'embarras des gouverneurs, qui se virent forcés à prendre un parti extrême : ils abandonnèrent les cultures qui ne s'étaient élevées que sous la protection et à l'aide des subventions du gouvernement. Tout à coup privées de cette immense ressource, elles tombèrent, et avec elles s'évanouit l'espoir conçu par des hommes à grands desseins d'assurer un avenir prospère au Sénégal (1).

(1) Il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître, par une courte notice, les causes de l'abandon des cultures.

Dès que les terrains eurent été concédés et que les habitants de Saint-Louis, Européens ou indigènes, apprirent que des primes d'encouragement seraient largement distribuées à ceux d'entre eux qui prendraient part à l'expédition agricole projetée, des habitations s'élevèrent à grands frais aux endroits désignés par les traités, et dans ces constructions, où souvent un luxe superflu se fit remarquer, nul ne songea aux résultats à venir. Les cultures vinrent après, et on les établit aussi dans des proportions géantes, sans rien prévoir, sans s'inquiéter des chances de succès que l'on pouvait se ménager, sans même calculer si le nombre des travailleurs dont on pouvait disposer correspondait à l'étendue de terrain que l'on se chargeait d'exploiter.

Il résulta de cette incroyable imprévoyance des déceptions nombreuses : les cultures, à cause de leur immense étendue, ne purent recevoir les soins nécessaires ; les récoltes ne rendirent pas aux exploitateurs les frais qu'ils avaient faits pour la construction de leurs habitations, elles ne leur rendirent pas non plus les frais de défrichement et de bonification du sol; cela se conçoit. A ces premiers déboires succédèrent de véritables calamités : pendant l'hivernage, les cultures qui n'avaient point été protégées contre les inondations par des travaux d'endiguement furent en grande partie envahies par les eaux, qui laissèrent, en se retirant, une épaisse couche de sable sur la terre ; après l'hivernage, les nouvelles cultures, qui commençaient à peine à remplacer celles que les eaux venaient de détruire, périrent précisément par l'excès contraire, par le vent d'est, qui

R. 348.

MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHÈQUE

A midi et demi, nous arrivons à Dagana et nous y mouillons; c'est un des plus considérables villages du bas du fleuve, qui doit sa prospérité à la protection que lui accorde le poste militaire que nous y entretenons.

Le village de Dagana est divisé en deux parties : l'une, appartenant au Wallo, est gouvernée par Diombonak; l'autre, appartenant au Fouta, a pour chef un marabout, qui est nommé toujours par l'almamy. Dans le voisinage se trouve un marigot où le poisson abonde; ce marigot porte le même nom que le village. On fabrique à Dagana comme à Yangué

dessèche et brûle la végétation. On aurait également pu combattre cette action destructrice par des irrigations disposées ainsi que les endiguements avant la prise de possession des terrains; mais on n'y songea point.

Cette accumulation d'accidents, qui se renouvela plusieurs années, n'était guère de nature, j'en conviens, à encourager les colons; aussi murmura-t-on de toutes parts contre l'infertilité du sol, on cria à l'impossible, on parla d'abandonner. Toutefois, le découragement était plus apparent que réel; car les primes continuaient à être payées. Mais le gouvernement, qui montra dans ces circonstances, il faut le dire, la plus louable persévérance, devait enfin se lasser; il ne pouvait pas continuer de prêter son concours à des gens inhabiles et qui abusaient quelquefois odieusement de la précieuse assistance qu'il leur donnait; c'eût été soutenir l'improbité, et il ne le fit pas. Je n'avance là rien d'exagéré; c'est de l'histoire : ainsi, il est, au Sénégal, de notoriété publique que les primes qui, par une trop grande confiance de l'administration, étaient payées sur pied au lieu d'être payées sur récolte, servirent plus souvent à récompenser la paresse et la fraude qu'à encourager le travail honnête. Voici comment : lorsque la visite de l'inspecteur était annoncée, des chefs de cultures faisaient ficher en terre, pendant la nuit, des branches de cotonniers et d'indigofères, et, à la faveur de cette grossière supercherie, le nombre des plants, s'accroissant facilement dans une proportion indéfinie, non-seulement donnait droit à des primes d'un chiffre élevé, mais entraînait encore à faire, sur la prospérité des cultures, des rapports inexacts qui entretenaient une erreur déplorable. La fraude ne s'arrêtait pas là; elle spéculait aussi sur les travailleurs pour percevoir des subventions indues : on trompait les inspecteurs sur le nombre des ouvriers, et cela était facile, en faisant répondre à l'appel des hommes qui n'étaient point employés aux cultures. On allait, en outre, jusqu'à abuser de la libérale rétribution qui était accordée pour leur nourriture; cette rétribution était

et à N'Dombo, dans le marigot de Taoué, divers objets de poterie, et particulièrement des vases de terre appelés *canari* et des pipes dont les indigènes font un grand usage. Les femmes griotes passent pour les plus habiles ouvrières du pays dans ce genre d'industrie. Dagana paye des tributs aux Akénibb, de la nation des Maures Trarzas.

Le poste français de Dagana est commandé par un officier d'infanterie; il a une garnison de trente soldats noirs et une dizaine de pièces de canon en fonte de fer. C'est assez pour le

fixée à 50 centimes par jour, tandis que la nourriture ne coûtait réellement que 15 centimes.

Les cultures furent donc, pour beaucoup de ceux qui y prirent part, une source de spéculations d'un nouveau genre qui leur permirent de faire, aux dépens de la caisse coloniale, des bénéfices assurés. Quant à l'avenir du pays et à la question de colonisation envisagée d'un point de vue de loyauté, on vient de le voir par ce qui précède, peu de concessionnaires y songèrent. L'indifférence, et l'indifférence la plus coupable, était presque une qualité, tellement la mauvaise foi et le dol étaient communs. Voici, pour terminer cette note, un fait très-connu qui montrera quel était l'esprit de ceux qui avaient mission de régénérer la colonie : un directeur de cultures, qui avait pris au sérieux les projets du gouvernement (ce qui était rare), s'occupait à faire élever une digue lorsqu'il reçut la visite d'un habitant de la colonie; il le conduisit au lieu où ses travaux s'exécutaient, les lui fit examiner et en causa longuement avec lui. Le visiteur, qui était précisément un homme spécial et fort habile pour ces sortes de travaux, se garda bien de donner le moindre avis; seulement, le lendemain, quand il était déjà fort éloigné de son hôte de la veille, il dit à quelqu'un qui se trouvait avec lui : La digue de M*** ne tiendra pas; aux premières grandes eaux elle sera enlevée. — Mais alors, pourquoi ne le lui avez-vous pas dit? objecta vivement son interlocuteur. — Cela ne me regardait pas, répondit-il. — La remarque était juste : la digue fut emportée aux premières pluies.

Telles ont été les véritables causes de l'insuccès des tentatives de colonisation : d'une part, la mauvaise foi; de l'autre, l'indifférence. Le sol qu'on a gratuitement accusé de stérilité, les inondations pendant une partie de l'année, l'excessive sécheresse pendant l'autre, ne sont pas pour un observateur impartial des arguments concluants; car il aura toujours le droit d'objecter que rien de ce qui devait être fait pour écarter ces obstacles naturels n'a été entrepris avec conscience.

rendre redoutable aux habitants du Wallo et aux Maures, que nous avons plus particulièrement à redouter. Il y avait autrefois un chirurgien attaché à ce poste; mais, depuis plusieurs années, on a cessé, par mesure d'économie, de donner cette destination aux officiers de santé de la colonie. On ne peut s'empêcher de déplorer qu'il en ait été ainsi, car Dagana et Richard-Toll, qui comportent un personnel de soixante soldats noirs et qui tous deux profitaient des soins de ce chirurgien, sont aujourd'hui privés de tous secours médicaux. Le poste de Dagana est une espèce d'édifice régulier dont la façade donnant sur le fleuve présente l'aspect d'une maison ordinaire; c'est le logement de la garnison et du commandant qui occupe ce côté : les murs ont une hauteur de 2 mèt. 50 environ; les angles sont garnis de canons.

L'*Érèbe* fait du charbon. Nous trouvons au mouillage la petite escadrille des traitants de Saint-Louis que les bateaux à vapeur devaient escorter jusqu'au Galam, et qui avait comme nous pris les devants.

Dagana sépare le Fouta du Wallo; il était anciennement la demeure du brak, qui réside actuellement à N'Derr.

A 6 heures du soir, nous faisons route à la remorque de l'*Érèbe* en compagnie des cinq bâtiments de traite que nous avons trouvés mouillés à Dagana, et dont plusieurs sont très-lourds. La marche du bateau à vapeur est, comme on doit le penser, fort gênée par cette longue traînée de navires.

A 9 heures du soir, nous passons à Gaé, grand village du Fouta, établi sur la rive gauche et placé sous la direction d'un marabout. Vis-à-vis se trouve le marigot du même nom, qui communique avec celui de Coudé : le marigot de Gaé est riche en poissons, et les habitants du village sont habiles pê-

cheurs; leurs femmes préparent et vendent à nos navires de traite le produit de la pêche de leurs maris : c'est pour elles un grand commerce. On cultive du mil et des arachides dans les environs du village. Il est fréquenté par les Maradinn et les Véladaëdd, tribus des Trarzas, qui, lorsque nous y avions une escale, faisaient, concurremment avec les habitants du village, la contrebande de gomme, pour le compte des traitants de Saint-Louis : cette escale a été abandonnée en 1853. Gaé paye des tributs aux fils de Boubakar-Siré, prince des Trarzas.

A 11 heures, nous passons devant le village de Bokol, éloigné de la rive gauche de plusieurs kilomètres et ayant également un marabout pour chef. Les habitants sont cultivateurs et pêcheurs de caïmans. Bokol est aussi un lieu de contrebande que fréquentent, comme Gaé, les tribus des Maradinn et des Véladaëdd. Le débarcadère du village est remarquable par un grand arbre qu'on nomme *kad* dans le pays.

Dans cette journée nous avons eu du calme, puis une forte brise d'ouest. Le temps a été couvert jusqu'à deux heures. Pendant la nuit, il est tombé une rosée fort abondante. Depuis Dagana nous avons vu quelques palmiers jetés au milieu des hautes graminées qui garnissent les rives du fleuve.

CHAPITRE II.

SUITE DU VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Les caïmans ; quelques traditions populaires sur ces animaux. — Accident arrivé à un Maure qui traversait le Sénégal ; courage extraordinaire de cet homme. — Ile au Morphil ; projet de colonisation du colonel Schmaltz. — Podor, ancien établissement français. — Agitation de la population à l'approche de la flottille. — Village de Casga détruit récemment par le gouverneur Bouët ; châtiment infligé à ses habitants. — Saldé, village où l'on acquitte les coutumes pour le voyage du Galam. — Buttes de terre élevées par les *termites*. — Organisation sociale des nègres. — Abondance des moustiques. — Difformités des nègres, leur cause supposée. — Un mendiant du pays. — Les Maures de Modinalla. — Ablutions des islamistes du Sahara. — Serment des nègres ; incident à ce sujet. — Injures et menaces d'un nègre.

Le 20 août. Après avoir dépassé le marigot de N'Dor, sur la rive gauche, nous parvenons, à 8 heures du matin, à la hauteur de Fanaye, village placé sur ce marigot à quelque distance du fleuve. Un ronier indique sur la rive la direction du village perpendiculairement au Sénégal. Fanaye est très-peuplé, très-commerçant, très-riche en mil, en poissons secs et en nattes. Souvent nos navires y font escale pour se procurer ces produits. Ce village paye des tributs à Éléga, prince des Trarzas, et a pour chef un marabout du Fouta.

A 10 heures, nous passons devant le lieu nommé *Cachot*

ou *Risga* par les indigènes : c'est un endroit dangereux pour nos bâtiments quand nous sommes en guerre avec le Fouta, car les habitants, profitant de l'élévation des rives, creusent, selon leur habitude, des trous dans la terre, et ils s'y placent dans le dessein de tirer, sans être exposés, sur les hommes des navires, dont ils dominent alors le pont. Ils se cachent, en outre, dans les épais buissons, qui sont très-abondants dans cette partie du pays. Le fleuve y est rétréci, et ses rives escarpées possèdent en assez grand nombre des arbres de haute taille qui leur donnent un agréable aspect. Après avoir doublé l'île de Lamnayo, où se tiennent habituellement des caïmans et des hippopotames, nous arrivons, à midi, au gué de Lounghel ; c'est l'un des endroits du fleuve que traversent les Maures pour se répandre dans le Fouta.

A 7 heures du soir, nous arrivons à Laboudou-Diao, village situé devant le marigot de Doué, qui contourne l'île au Morphil ou de l'ivoire ; à 8 h. 15', au village de Doué, qui ne présente rien de remarquable ; à 8 h. 30', à l'escale du Coq : c'est à cette escale que se fait la traite des gommes avec la nation maure des Braknas.

A minuit, nous dépassons Moussa-Bakari, village qui porte le nom d'un pêcheur célèbre ; il est situé sur la rive gauche. Peu avant ce village, on trouve le marigot de Kotala, dans lequel vivent en très-grand nombre des caïmans qui font, chaque année, de notables ravages sur les troupeaux des Maures, malgré les précautions prises par ceux-ci pour préserver leurs bestiaux des attaques de ces animaux redoutables.

Je ne sais jusqu'à quel point on doit ajouter foi aux récits des nègres lorsqu'ils prétendent avoir vu saisir, par les

caïmans, des hommes et des bestiaux à terre ; cela me paraît peu vraisemblable, car ces sauriens, surtout quand ils ont de fortes dimensions, ne sont pas doués d'une grande agilité. Mais il n'y a point à douter de la hardiesse et de la facilité avec lesquelles ils enlèvent des animaux dans l'eau, ne fussent-ils même qu'au bord ; les caïmans s'emparent ainsi des bœufs les plus forts. On prétend aussi qu'ils saisissent de cette façon des tigres et des lions. Ils tiennent leur proie plongée jusqu'à ce qu'elle soit noyée, puis ils la conduisent dans des cavernes, la laissent, dit-on, se corrompre et la dépècent ensuite. Plusieurs nègres m'ont raconté, sur les caïmans, des choses évidemment absurdes, mais ils semblaient y croire avec tant de bonne foi, que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser de les reproduire ici. Lorsqu'un caïman a fait une capture de quelque importance, m'ont dit ces nègres, il en instruit les autres caïmans de sa connaissance, parents ou amis, et ils règlent ainsi en assemblée le jour où le festin aura lieu. Aucun des conviés ne cherche à prendre sa part du butin avant le jour fixé ; le banquet est présidé par le plus vénérable de la bande, qui procède à la distribution avec une irréprochable équité. Le repas se prend en commun, et les convives se séparent ensuite pour courir sur de nouvelles proies.

Les caïmans ont peur du bruit et n'attaquent presque jamais un troupeau quand il vient boire ou se baigner en masse ; ils n'attaquent pas non plus les bœufs et les moutons qui traversent le fleuve pour passer d'une rive à l'autre. Les Maures, quand ils font ces traversées, ce qui arrive très-fréquemment, nagent autour de leurs bestiaux en poussant des cris et en frappant l'eau avec de grands bâtons.

Communément, les victimes des caïmans sont donc les hommes, les femmes, les enfants surtout et les animaux qui viennent isolément au bord du fleuve pour s'y baigner ou y boire; mais le nombre n'en est pas moins grand chaque année. L'aveugle confiance à la puissance protectrice des gris-gris est souvent cruellement punie. Il y a fort peu de temps qu'à l'endroit où nous passons il est arrivé un de ces événements malheureux causé précisément par cet excès de confiance, et qui montre à la fois le courage extraordinaire de celui qui en a été victime et l'acharnement prodigieux des caïmans dans leurs attaques. Un Maure qui s'était obstiné à traverser le fleuve malgré les avis de ses camarades est, à quelque distance du rivage, saisi à la jambe par un caïman d'une taille remarquable. Selon l'usage des Maures et des nègres, l'intrépide imprudent se retourne contre son ennemi et lui plonge les deux doigts dans les yeux : c'est un moyen de défense qui, dit-on, réussit parfaitement à faire lâcher prise à l'assaillant. Le Maure, délivré, continue courageusement sa route, quoique gravement blessé; mais, un peu plus loin, il est ressaisi par le même caïman, dont il sait encore adroitement se dégager en employant son infaillible procédé de défense; enfin saisi deux nouvelles fois, toujours par son terrible adversaire, il parvient encore à lui échapper, mais il avait le flanc déchiré et les entrailles pendantes, et il n'arrive au terme de sa course que pour expirer.

Pendant cette journée, nous avons eu du calme, puis une faible brise qui n'a pas été d'un grand secours à *l'Érèbe*. Le temps a été beau, le ciel clair et serein ; vers le soir seulement, il y a eu quelques nuages et des éclairs dans le N. E.

De Richard-Toll à Podor, les rives du Sénégal sont très-élevées; le sol est fertile. On aperçoit des roniers en plus grand nombre à mesure que l'on remonte; mais les nègres n'en tirent aucun parti utile, et ces palmiers ne sont là, le plus souvent, que comme de stériles ornements servant à indiquer l'emplacement ou le voisinage d'un village. Les plaines sont moins exposées aux inondations que dans le bas du fleuve. Les arbres que l'on remarque sont le *kélèlé*, le *gonatier*, le *sump*, le *sopsop*, le *diorkek*, le *kad* et le *nebneb*.

L'Érèbe a été obligé d'abandonner, dans la matinée, plusieurs des bâtiments de traite qu'il remorquait. Il lui était quelquefois impossible, avec cette longue file de navires, de refouler les courants, qui sont, dans certains endroits, d'une rapidité extrême. Un peu au-dessous de l'escale du Coq, nous avons rencontré le côtre *l'Écureuil*, qui avait à bord un chargement de charbon pour *l'Érèbe;* le transbordement s'est fait immédiatement.

Le 21 *août*. A 1 heure du matin, nous dépassons Souima, petit village de la rive gauche où habitait, il y a fort longtemps, la famille de l'Almamy actuel du Bondou. A 2 heures, nous arrivons à Podor, où nous mouillons jusqu'à 4 heures. Ce village, assez grand, est le séjour habituel des enfants de Mockar-Boubou, ancien ministre des Braknas; l'un d'eux, Diak-Moctar, en est, pour ainsi dire, le chef. Les habitants sont cultivateurs et pêcheurs.

Nous avons eu à Podor un fort dans le dernier siècle, et c'était là que se terminait le voyage annuel du fleuve, au temps du moins où Adamson faisait son exploration du Sénégal. Podor était une position importante qui, comme

beaucoup d'autres, a été abandonnée dans cette triste et longue période pendant laquelle le Sénégal s'est trouvé, alternativement et à plusieurs reprises, anglais et français. M. le colonel Schmaltz, le premier gouverneur qui vint après la restauration, avait eu l'intention de reconstruire le fort et de faire de ce point le chef-lieu de grandes cultures qu'il voulait établir dans l'île au Morphil; mais malheureusement les Foulahs du Fouta n'acceptèrent point ses propositions, et rien ne fut fait. Ce peuple, fier de son indépendance et, disons-le en passant, un peu gâté par de trop faciles concessions et un excès de tolérance de notre part, avait également cherché à s'opposer à la formation de notre établissement de Dagana, et nous fûmes obligés alors d'employer la force pour en prendre possession. Un pareil moyen eût moins bien réussi à Podor; car nous nous serions trouvés là au centre du pays de ces Foulahs, et nous eussions eu, en outre, à entreprendre une véritable conquête, puisque Podor leur appartient. Il est à regretter que les projets du colonel Schmaltz n'aient pas pu être réalisés : sous le double rapport politique et industriel, l'occupation d'un point du Fouta eût été d'une haute importance ; les habitants de ce pays, incessamment en hostilité avec nous, auraient besoin de sentir directement notre influence, et la présence, au milieu d'eux, d'une certaine force les empêcherait souvent de céder à de mauvaises inspirations. Faisons remarquer aussi que, dans le fleuve, aucune localité ne semble plus fertile que l'île au Morphil et plus propre aux cultures.

A 6 heures du matin, nous arrivons à Diatal, village médiocrement peuplé et placé sur la rive gauche. Ses habitants, qui sont d'habiles cultivateurs, émigrent pendant la saison

des pluies et se retirent dans l'intérieur, pour fuir l'inondation qui envahit leurs cases et leurs cultures.

A 7 heures, nous apercevons le petit village de Maô, qui est, pendant les grandes eaux, soumis aux mêmes accidents que le précédent. A 7 h. 45′, nous passons devant Moktar-Salam, placé, ainsi que Maô, sur la rive gauche : nous y remarquons quelques hommes armés qui, craignant sans doute une surprise du bateau à vapeur, se tiennent sur la défensive; quelques-uns même ont déjà pris possession de leurs trous en terre. Cependant ils nous laissent tranquillement passer.

A 8 heures, nous doublons le marigot et le passage d'Ouroardo. C'est un banc de sable qui barre presque entièrement la rivière; mais il n'est pas dangereux, car il y a assez d'eau pour permettre aux navires d'un petit tonnage de le franchir toute l'année. A 8 h. 10′, nous atteignons le village qui donne son nom au marigot et au passage; il est peu habité, malgré l'importance du commerce de mil, qu'il fait avec les navires de Saint-Louis : on appelle, dans le fleuve, *escales* de mil les lieux où ces marchés s'accomplissent.

A 8 h. 45′, nous dépassons Banam, petit village abandonné dans la mauvaise saison. A 10 h. 5′, nous arrivons à Diaô, également inhabité pendant l'hivernage; dans la saison actuelle, il est occupé par des gens qui jouissent d'une bonne réputation parmi nos traitants : aussi les patrons des gros navires qui sont forcés, par la baisse des eaux, de descendre du Galam choisissent-ils ce lieu pour attendre les bateaux d'un moindre tonnage, avec lesquels ils veulent faire route pour Saint-Louis. A Diaô, ils sont hors des barres, et ils n'ont plus à craindre les échouements. Toutefois ils ne perdent

pas entièrement leur temps : ils profitent de leur séjour à ce village, pour acheter, en contrebande, de la gomme aux Maures Braknas, et du mil ou d'autres objets aux habitants Foulahs des environs.

A 2 heures du soir, nous arrivons au village d'Alôar sur la rive gauche ; à 2 h. 35′, au marigot de Mafou, situé sur la même rive et se répandant très-loin dans l'intérieur : beaucoup de villages de pêcheurs sont établis sur ses bords.

A 3 h. 15′, nous passons à Sarpoly ; c'est un banc de roches qui occupe presque toute la largeur de la rivière et qui oblige, lorsque les eaux sont basses, nos embarcations à décharger leurs marchandises pour le traverser.

A 5 heures, nous dépassons Alybiram, qui est aussi un bas-fond et un mauvais passage, mais dans lequel il n'y a que du sable; il tient à la rive droite. A 6 heures, nous arrivons au marigot de Souksa, situé sur la même rive; très-étroit à son embouchure, il s'élargit en s'avançant vers l'intérieur et arrose plusieurs villages dans son cours. A 8 heures, nous sommes à M'Barobé, banc de roches sur la rive droite : il laisse une passe assez large sur l'autre rive et n'offre aucun danger.

Le pays que nous avons en vue dans cette journée présente à peu près le même aspect que celui d'hier : rives escarpées, plaines accidentées de groupes d'arbustes et de buissons; seulement les arbres sont plus touffus et la végétation plus active. Nous naviguons très-près de la rive gauche, qui est presque régulièrement taillée à pic. Depuis hier, nous apercevons sur les arbres un grand nombre de singes de petite taille.

Presque tous les villages devant lesquels nous passons au-

jourd'hui présentent des rassemblements d'hommes armés, mais, comme ce matin à Moktar-Salam , ils paraissent plutôt inquiets et craintifs à notre approche que dominés par des sentiments de vengeance. Ces marques d'anxiété de la part des habitants sont, au surplus, bien naturelles dans les environs de Casga.

Le 22 août. A 1 heure du matin, nous dépassons le village de Dara, et, à 2 heures, celui de N'Dormboss. Deux coups de feu partis de ce dernier village nous font faire notre branle-bas de combat ; dès hier déjà, nous avions disposé des bastingages en planches de ronier pour nous garantir des balles. *L'Érèbe* riposte aux coups de feu par un coup de pierrier, et nous continuons notre route, préparés à répondre aux attaques des Foulahs; mais elles ne se renouvellent plus de toute la nuit.

A 6 heures, nous atteignons Aleybé. Ce village, éloigné du bord de 2 kilomètres environ , est considérable en étendue et en population. Ses habitants sont courageux et ils se battent souvent contre les Touabirr, tribu des Braknas, qui viennent ravager leurs lougans de la rive droite; les Foulahs d'Aleybé repoussent aussi avec avantage ceux de ces Maures qui traversent les gués pour faire des pillages sur la rive gauche. Aleybé était autrefois sur le bord du fleuve, mais, comme ses habitants commettaient de fréquentes exactions sur nos navires, ce village a eu le même sort que Casga. Nous trouvons également à Aleybé les habitants en armes et rassemblés en grand nombre; leurs démonstrations , semblables à celles que nous avons déjà reconnues hier dans d'autres villages, indiquent plus de crainte et de défiance que de désirs hostiles.

A 8 h. 20′, nous longeons le marigot de Boki, qui est situé sur la rive droite; non loin est un banc de sable sur lequel nos navires se sont quelquefois échoués.

A midi, nous avons, sur la rive gauche, le marigot de Oualaldé, qui verse ses eaux dans celui de l'île au Morphil, après avoir traversé une partie du pays. A l'entrée du marigot existait autrefois un village assez considérable; il a été détruit par la tribu maure des Touabirr.

A 1 h. 10′ du soir, nous passons à Ourogandé, banc de sable très-étendu qui obstrue la rive droite du fleuve; il a peu d'eau pendant la bonne saison, et, pour le franchir, nos navires sont obligés de s'alléger. La chronique rapporte que le faux prophète Demba-Golokh, ayant voulu camper avec son armée dans une plaine boisée et d'un aspect agréable que l'on aperçoit non loin de là, fut chassé de ce campement par les lions, qui fondirent, à l'improviste et en très-grand nombre, sur lui et les siens. On ne manqua pas, dans le pays, de considérer cette merveilleuse intervention des lions comme un avertissement d'abandonner une mauvaise cause, et les rangs de l'armée de Demba-Golokh s'éclaircirent dès lors avec une grande promptitude. Que cette histoire soit fausse ou vraie, on peut affirmer, d'après le dire des habitants et des traitants, que le pays qui avoisine cette partie du fleuve donne retraite à un grand nombre de lions.

A 6 h. 30′ du soir, nous atteignons, sur la rive gauche, le village de Casga, qui n'offre aujourd'hui que des ruines et des traces d'incendie. Il y a un mois à peine, le gouverneur Bouët, justement irrité des lenteurs que les habitants de ce village mettaient à indemniser les négociants et les traitants qu'ils avaient dépouillés, a dirigé lui-même une

expédition dans laquelle Casga a été complétement détruit. Ce village, très-étendu et très-peuplé, était, par sa situation, d'autant plus dangereux pour nos navires, qu'un banc de sable mis à sec au retrait des eaux, et placé précisément en face, obligeait celles de nos embarcations qui descendaient alors le fleuve à décharger à terre leurs marchandises. De là, des détournements et des vols journaliers commis au préjudice de nos traitants par les gens de Casga, excités dans leur passion naturelle du vol par la vue des objets qu'on était obligé de confier momentanément à leur garde. Casga avait pour habitants des Toucouleurs de la tribu des Laôs, qui passent dans le pays pour de hardis et incorrigibles voleurs; ce village était agréablement disposé dans une plaine immense garnie d'arbres de haute futaie dont plusieurs ont été détruits par l'incendie. Les gens de Casga étaient ordinairement soutenus dans leurs pillages par ceux du village de Dounguel, qui sont aussi des Laôs. Nous nous attendions à une attaque en passant devant Casga; mais nous n'y avons rencontré que des hommes armés dont les dispositions ne présentaient, en apparence du moins, rien de plus hostile que celles des autres habitants que nous avons déjà trouvés rassemblés sur notre passage.

A 8 heures du soir, nous dépassons Dounguel, assez grand village situé aussi sur la rive gauche; à 10 heures, nous atteignons, toujours sur la même rive, Gueldédiabé, où les nègres ont établi une bagnass, comme au marigot des Maringouins. En cet endroit, un banc de roches s'étend de la rive droite jusqu'à 10 mètres environ de la rive gauche, ne laissant qu'un étroit canal qui sert de passe aux navires pendant la mauvaise saison; il est presque à sec dans la bonne.

A 10 h. 45′, nous passons devant le village de Gabobé, placé sur la rive gauche. Ses habitants sont turbulents, mais les traitants n'ont pas eu sérieusement à s'en plaindre encore. A 11 h. 30′, nous longeons le village de Fondé-el-Iman, à peu près semblable au précédent.

Dans une assez grande étendue, aujourd'hui, nous voyons des plaines garnies de hautes graminées se déployant depuis les bords du fleuve jusqu'à plusieurs kilomètres vers l'intérieur; les arbres y sont généralement rares, et on n'en aperçoit qu'à une certaine distance. En plusieurs endroits, la rive gauche présente des coupées verticales d'une hauteur remarquable, au pied desquelles l'eau est tellement profonde, que le bateau à vapeur pourrait s'y accoster à toucher terre. L'aspect des rives change quelquefois : tantôt elles sont bordées par des bois touffus qui limitent l'horizon, tantôt par des arbustes aquatiques très-serrés; tantôt enfin, et le plus souvent, elles forment, comme je viens de le dire, des plaines étendues et d'une riche verdure. Cet aspect, qui devient de plus en plus varié à mesure que nous remontons, nous fait oublier l'impression de tristesse dont il est difficile de se défendre en côtoyant, dans la saison sèche, les rives sablonneuses et arides du bas du fleuve. Depuis Dagana, les bords du Sénégal sont véritablement, par instants, d'un pittoresque qui pourrait être envié pour plusieurs de nos rivières de France.

Nous sommes constamment suivis par des groupes nombreux d'hommes armés de fusils, de sagaies, de casse-têtes et même de gros bâtons : leur attitude et leur persistance à nous accompagner nous sembleraient fort suspectes s'ils n'expliquaient aux laptots des bâtiments que la crainte seule

les a réunis, et qu'ils sont accourus pour demander des explications sur la présence de notre petite flottille dans leur pays. Les réponses qu'on leur fait semblent les rassurer; mais ils n'en continuent pas moins à nous suivre en témoignant de leurs intentions pacifiques à leur manière, c'est-à-dire avec de vives démonstrations et des cris violents qu'on prendrait plutôt pour des signes de menace et de colère que pour des protestations de sympathie.

Ce soir, vers 7 heures, notre embarcation, en allant comme d'habitude à bord de *l'Érèbe*, s'est trouvée engagée sous la remorque qui sert ordinairement de va-et-vient : elle contenait M. Jamin, M. Ferry et un laptot pour pomoyer. En un instant, le premier de ces messieurs et le laptot sont lancés à l'eau, et l'embarcation, en travers sous la remorque et à demi remplie, va inévitablement couler, car *l'Érèbe* continue sa route. Heureusement qu'on s'aperçoit assez tôt, à bord du bâtiment à vapeur, de cette situation perplexe, et qu'on fait stopper la machine. M. Ferry ne savait pas nager, et, seul dans un canot engagé, il se trouvait gravement compromis; M. Jamin est saisi par un laptot le long du *Vigilant*, et il était temps : embarrassé dans son bournouss et étourdi de son immersion inattendue, ses efforts commençaient à devenir impuissants.

Le 23 août. Nous passons, à minuit, à Tioubalou-Détiéfall, village de la rive gauche, habité par des pêcheurs qui joignent à cette profession celle de cultivateur : le mil et le *tamaka* (tabac du pays) garnissent de leur jolie verdure les abords de leurs cases. A minuit 30′, nous sommes à Soureill; à 1 heure, à Abdala-Moktar : ce dernier village est occupé par des gens

de la tribu des Lâos et a servi autrefois de demeure au père de l'almamy actuel du Fouta, qui se nommait Biram. Il y a un banc de sable devant Abdala-Moktar, mais on peut aisément le franchir, et cela est heureux, car, semblables aux habitants de Casga et de Dounguel, et de la même tribu qu'eux, les gens de ce village ne feraient pas de grâce à nos traitants.

A 2 heures, nous atteignons Oualla, et, à 5 heures, Diara-N'Guel, toujours sur la même rive. Ces deux villages sont habités par des hommes braves qui ne reculent pas devant les Maures. Ils ont toujours été en bonnes relations avec nos traitants, auxquels ils vendent ordinairement des peaux et du mil.

A 6 heures, nous arrivons au village de Vasotaké, qui est peu peuplé; à 8 h. 30′, à celui de Tébékoutt; à 10 h. 20′, au passage de Baly-N'Goye, fort difficile dans la saison sèche, car il est formé par un banc de sable très-étendu qui tient aux rives du fleuve, faisant en cet endroit plusieurs sinuosités. Ce passage est, en décembre, infranchissable, même par les navires qui ne calent que 2 pieds d'eau : ils sont obligés de se décharger complétement pour pouvoir passer.

A 1 h. 35′ du soir, nous sommes devant Saldé, gros village de la rive gauche situé tout à fait sur le bord et occupé par des Torodos et des pêcheurs. C'est là que les navires qui vont au Galam s'arrêtent pour payer les coutumes dues, d'après les traités, à l'almamy du Fouta. Celui-ci y est représenté par son ministre El-imam-Bolo, sur la case duquel flotte un pavillon tricolore.

Ce village passe parmi les nègres pour être à égale distance de Saint-Louis à Bakel; il y a aussi, à Saldé, un banc

de sable qui oblige, pendant la saison sèche, les navires à décharger leurs cargaisons, mais elles ne courent pas, entre les mains de ses habitants, les mêmes dangers qu'à Casga : elles sont toujours intégralement rendues à leurs possesseurs. Les démêlés avec l'almamy du Fouta n'étant point encore terminés, nous passons sans acquitter les coutumes; *l'Érèbe* s'arrête seulement un instant pour déposer deux hommes qu'il avait à bord; ils nous ont été d'un grand secours pour calmer les populations.

On trouve, peu après avoir dépassé Saldé, un marigot du même nom, qui est large et étendu et qui limite en cet endroit l'île au Morphil; nous avions aperçu, quelques centaines de mètres avant le village, un petit marigot sans importance.

A 3 h. 4′, nous passons au village de M'Bagni, sur la rive droite : il est gouverné par Aldoundé, prince du Fouta, et a pour habitants des hommes assez courageux pour résister aux attaques des Maures. Il existe sur la rive opposée un autre village du même nom où se retirent les habitants, dans l'hivernage, quand le premier est inondé : ils ont choisi de préférence la rive droite, parce que les terres de cette rive sont, dans cette partie du fleuve, plus favorables aux cultures que les terres de la rive gauche.

A 5 h. 20′, nous franchissons le banc de sable de Dooualell, qui n'a point d'eau dans la saison sèche, et qui oblige aussi nos navires à décharger leurs marchandises pour le passer.

A 8 heures, nous apercevons le village de Tiaski sur la rive gauche; à 9 heures, celui de Dabia actuellement aussi sur la rive gauche. Ce village, qui était autrefois sur la rive oppo-

sée, a été détruit et pillé en 1837, à la suite de l'une de ces querelles particulières si fréquentes dans le Fouta et dans lesquelles interviennent toujours les Maures. Les habitants de Dabia, dont la puissance a été considérablement affaiblie par cette destruction, se sont en quelque sorte retirés de la lice, et ils jouissent aujourd'hui, sur la rive gauche, d'une sécurité parfaite.

A 10 h. 20′, nous passons devant Neyré, et, à 11 heures, devant N'Diafann. Ces deux villages ont subi exactement le même sort que Dabia, et leurs habitants, suivant l'exemple qui leur a été donné dans cette localité, ont transporté aussi leurs cases sur la rive opposée. A 11 h. 30′, nous dépassons Riguiann, village fort grand de la rive gauche, occupé par une population turbulente, dont nos traitants ont eu souvent à se plaindre; à 11 h. 45′, nous sommes devant Gabobé, beaucoup moins important que le précédent.

Dans la journée, la pluie n'a pas cessé et la chaleur a été insupportable. Nous avons eu, comme hier, pour escorte les habitants des villages devant lesquels nous sommes passés; ils nous ont encore accompagnés en grand nombre et en continuant leurs singulières acclamations amicales; mais avec cette différence cependant qu'aujourd'hui l'appareil des armes, qui donnait hier une sorte de démenti aux intentions qu'ils annonçaient, avait complétement disparu : les femmes et les enfants se montraient dans les groupes sans paraître éprouver la moindre crainte.

L'aspect du pays aperçu dans la matinée est très-triste; la végétation est pauvre, les arbres manquent, et nous n'avons, pour nous distraire, que des sortes de petites constructions en terre fort communes en Sénégambie et que tous les

voyageurs ont remarquées : ce sont des buttes de forme très-variée, qui sont élevées par les *termites* (fourmis ailées), et qui, vues à distance, ont beaucoup de ressemblance avec les cases des indigènes. Leur configuration, leur volume et surtout leur disposition en groupes peuvent, parfois, donner lieu à une illusion complète. Ces constructions sont en grande vénération parmi les nègres, et elles dominent les cultures au milieu desquelles s'élève leur cime rougeâtre : aucun cultivateur n'oserait y porter la main pour augmenter l'étendue de son champ.

Au coucher du soleil, le paysage qui se montre à nous est plus animé ; les arbres, qui nous ont manqué toute la journée, reparaissent sur les bords du fleuve, et des plaines étendues présentent, comme celles que nous avons aperçues hier, une riche et fraîche verdure. Nous voyons, en outre, se dessiner à notre horizon des mamelons et des plateaux d'une médiocre élévation, à la vérité, mais qui frappent néanmoins nos regards : c'est la première fois, depuis Richard-Toll, que nous apercevons un sol visiblement accidenté. Le fleuve, dans la partie que nous avons parcourue aujourd'hui, fait de nombreuses et brusques sinuosités qui augmentent considérablement la distance à parcourir.

Le 24 août. A 5 heures du matin, nous passons devant Kaëdi, grand village de la rive gauche occupé par des Foulahs et des Sarracolets qui forment, par leur réunion, un assemblage hétérogène; car les premiers sont de hardis vagabonds, allant volontiers chercher des aventures dans des courses dirigées vers un but qui n'est pas toujours fort louable, et les seconds sont de paisibles marchands qui cultivent, dans leurs moments de loisir, les terres fertiles du

haut Fouta. Sur la rive droite, presque en face de Kaëdi, on remarque une plaine qui est occupée, dans la bonne saison, par le camp du prince des Lybas, tribu de Maures alliée aux Braknas et soumise à l'autorité d'un chef indépendant. Là, le bateau à vapeur nous laisse avec les deux bâtiments qu'il remorquait, pour retourner à la rencontre des navires qu'il avait été forcé d'abandonner dans la matinée du 21, et qui doivent être restés loin derrière nous. Les villages que nous aurons actuellement à traverser sont trop éloignés de Casga pour que le châtiment qui vient d'être infligé à ses habitants y ait produit une irritation aussi vive que celle dont nous avons eu à redouter les effets et contre laquelle nous avons dû nous prémunir. Une jolie brise d'ouest nous permet d'établir nos voiles et de continuer notre route.

A 7 heures, nous longeons le petit village de Guial, peuplé par des cultivateurs paisibles ; à 8 heures, celui de Guionkta, tous deux sur la rive gauche; à 8 h. 22′, celui de Senthia-Farba sur la même rive. Le mot Senthia signifie *commencement*, en langue foulah ; Farba est le nom de son fondateur. A 8 h. 35′, nous dépassons N'Gaoual, habité par des pêcheurs cultivateurs; à 9 h. 35′, Orénata, banc de sable dangereux lors de la baisse des eaux. Il est difficile et quelquefois impossible d'éviter ce bas-fond, à cause des courants, dont l'action est, en cet endroit, tellement énergique, que le banc est incessamment transporté d'une rive à l'autre.

A 11 heures, nous atteignons Goureil, village de la rive gauche, occupé par des cultivateurs qui viennent dans leurs pirogues offrir, à bord de nos navires, les produits de leurs cultures et de petits objets en paille fabriqués par eux.

A 2 heures du soir, nous passons à Guiaoul, village de la même rive, habité par des guerriers : c'est ainsi, du moins, qu'ils se nomment eux-mêmes pour se distinguer des classes exclusivement occupées aux cultures et à la pêche.

Dans chaque village, la population, bien qu'appartenant à une nation commune, diffère essentiellement d'habitudes et d'aptitude spéciale. Les nègres reconnaissent quatre professions qui s'exercent par des réunions de familles formant des villages. Il s'ensuit que, communément, on désigne un village par la profession de ses habitants; ainsi l'on dit : village de guerriers, de cultivateurs, de pêcheurs, de marabouts enfin; car c'est là aussi une profession parmi les nègres. On devine déjà que les guerriers forment l'aristocratie de cette société à demi sauvage. C'est dans cette classe privilégiée qu'on choisit exclusivement les chefs. Les marabouts viennent ensuite, occupant le second rang de la hiérarchie, et après eux les gens adonnés à la culture et à la pêche.

Avant d'arriver à Guiaoul on aperçoit, sur la rive droite, deux monticules assez boisés qui dominent une plaine dans laquelle les Anglais avaient élevé autrefois un fort dont on peut encore aujourd'hui apercevoir les ruines; deux pièces de canon sont restées abandonnées sur les lieux. Ce fort avait sans doute été établi pour contenir les Maures et les empêcher de porter sur l'autre rive la guerre et le pillage. Dans la bonne saison, cette plaine est occupée par la tribu maure des Oualad-Elys.

A 4 h. 30′, nous dépassons le joli village de Doudo, habité par des pêcheurs.

Dans la journée le ciel a été constamment couvert, la chaleur suffocante, et nous avons eu assez fréquemment

des éclairs qui semblaient annoncer une tornade. La brise d'ouest, d'abord assez fraîche, qui nous avait permis, le matin, de faire de la route, a molli vers le milieu du jour, et nous avons eu alors des calmes qui nous ont obligés d'employer notre mode de locomotion habituel; parfois, cependant, quelques petites fraîcheurs nous ont aidés à cheminer, mais trop doucement pour satisfaire notre impatience.

Nous avons enlevé nos bastingages en ronier, qui étaient de nature à éveiller des défiances de la part des habitants, et qui, en outre, nous gênaient beaucoup. Les populations des villages que nous dépassons aujourd'hui semblent disposées à la plus entière confiance; nous n'excitons qu'une vive curiosité. Les gens du pays continuent encore à nous suivre, mais c'est pour nous offrir des œufs, des poules et de petits objets en paille qu'ils ne veulent échanger que contre des verroteries, de la poudre et de la laine rouge. Cette dernière marchandise, qu'ils emploient pour broder leurs *boubous* et leurs *coussabes* (1), et pour tisser la bordure des pagnes de leurs femmes, est celle qu'ils estiment le plus, tandis qu'au contraire le tabac, qui représente la menue monnaie au bas du fleuve, est pour eux sans valeur : ils fument et ils prisent le *tamaka*, plante aromatique qu'ils cultivent.

Le pays semble plus peuplé et la végétation plus belle encore que les jours précédents. Les collines aperçues hier au soir sont par notre travers à 10 heures du matin; elles sont constituées par des roches quartzeuses (espèce de quartz

(1) Ce sont les noms du principal vêtement des nègres et négresses; il peut se comparer à une longue chemise dont les parties latérales ne seraient pas jointes par une couture.

lydien opaque à structure stratiforme et coloré en noir) : ces collines sont couvertes de hautes graminées d'une charmante verdure.

Nous remarquons aujourd'hui, pour la première fois, des limites de propriétés formées par des haies d'épines mortes. A l'une d'elles, nos haleurs sont arrêtés par le propriétaire, qui leur refuse obstinément le passage; nous nous empressons de rappeler nos laptots à bord pour éviter une collision qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, et nous continuons notre route à la touée, jusqu'à ce que nous ayons dépassé les champs de mil. Le paysage s'embellit; il est plus accidenté et plus pittoresque, et il présente parfois de très-agréables sites. Dans la journée nous descendons un instant à terre, où nous trouvons généralement un bon accueil de la part des habitants. Quelques jeunes gens cependant, au dire de nos laptots, nous provoquent par des injures ; mais ils sont vivement blâmés par des hommes plus âgés, qui protestent des sentiments bienveillants que nous leur inspirons par de vives démonstrations d'affection.

Le calme qui survient tout à fait à la nuit nous oblige à mouiller pour faire reposer nos hommes fatigués par leur pénible travail de la journée.

Le 25 août. Nous appareillons à 5 h. 45′ du matin, par une très-faible brise d'O. S O. qui ne nous permet pas de nous servir de nos voiles; nous sommes encore obligés d'élonger des touées, ou, lorsque la rive le permet, de nous faire haler à la cordelle. La matinée se passe ainsi sans que nous ayons, comme on doit le penser, beaucoup avancé vers le terme de notre voyage. Nous continuons à être suivis par des gens qui nous offrent, comme hier, avec une opiniâtre

persistance, les seuls produits du pays qui peuvent servir à notre alimentation et qui sont peu variés, car ce sont encore des poules, du lait et même des œufs, mais qu'il est impossible de manger. Le fleuve est large, les rives ne présentent plus les mêmes points de vue, d'une manière aussi continue du moins : alternativement garnies d'herbes et de bois, elles sont souvent coupées par de petits ruisseaux débordés en marais dans l'intérieur. La végétation est fort belle et annonce une excellente terre.

A 2 h. 25′ du soir, nous atteignons le village de Sinthia-Aliourou, nouvellement établi sur la rive gauche ; il n'offre rien d'intéressant.

Dans la journée, nous souffrons beaucoup d'un soleil très-ardent dont nous sommes fort mal abrités par notre tente, que nous avons été forcés d'établir à faux frais pour conserver notre grande voile. Le courant est très-fort et il contrarie beaucoup notre navigation, qui continue à être pénible pour nos hommes : un instant nous avons cru qu'en changeant de rive nous aurions moins de courants ; mais notre espoir est à peu près déçu, car, si nous évitons cet inconvénient, nous avons à en combattre un autre tout aussi désagréable, c'est de renoncer au halage, devenu impossible sur la rive droite bordée par un marais fort étendu et rempli d'herbes très-élevées : nous sommes donc contraints d'aller à la touée, le pire de nos moyens de locomotion, comme on sait.

Plusieurs pirogues cachées dans les hautes herbes de cette rive en sortent à notre passage, mais d'une manière si inattendue, que nous pourrions presque croire à une apparition merveilleuse des contes de fées : en un instant, nous

sommes entourés de sept à huit de ces pirogues; elles sont montées par des hommes sales et laids, qui viennent, comme d'ordinaire, nous offrir des produits du pays et, par exception aujourd'hui, du poisson que nous nous empressons d'acheter. La laideur et la malpropreté de ces hommes sont bien compensées, du reste, par leur air de douceur et d'affabilité.

Nous naviguons ainsi jusqu'au soir, allant d'une rive à l'autre alternativement, à la touée et à la cordelle, et luttant sans cesse contre un courant des plus violents. La brise est trop faible, toute la journée, pour nous permettre d'avancer avec nos voiles, que nous avons cependant établies dans l'espoir d'aider les efforts de notre équipage. La nuit est très-pénible pour tout le monde : forcés de mouiller dans le voisinage d'un marais, nous sommes assaillis par des myriades de moustiques dont les piqûres nous privent de sommeil et nous causent de très-vives douleurs; la chaleur est lourde et suffocante.

Le 26 *août*. A 6 heures du matin, nous appareillons poussés par une petite brise de S. O., qui fraîchit assez pour nous faire filer deux ou trois nœuds; nous doublons, à 7 heures du matin, sur la rive gauche, le village de N'Guiguologne, grand et peuplé. Sur la rive opposée, il existe, un peu au-dessus du village, un banc de rochers nommé *Happ*, qui occupe presque toute la largeur du fleuve et qui découvre pendant les basses eaux : ce banc est dangereux, car les habitants de N'Guiguologne n'épargnent pas les pauvres traitants que la mauvaise fortune ou la maladresse jette sur leurs rochers.

A 10 h. 40′, toujours favorisés par notre brise de S. O.,

nous dépassons le village de Sadel, placé sur la même rive que le précédent et habité par des Torodos cultivateurs. La brise nous abandonne bientôt à un coude du fleuve, et, après avoir fait encore péniblement quelques hectomètres à la touée, nous mouillons, vers 11 heures, sur la rive droite, bordée en cet endroit par un charmant petit bois, mais si épais, qu'il semble impraticable.

Dans la matinée, en passant devant les villages, nous avons été encore escortés par leurs habitants, qui nous ont accompagnés longtemps, dans l'espérance, sans doute, de nous décider, par leurs pressantes importunités, à trafiquer avec eux : outre les produits comestibles ordinaires, ils nous présentent des peaux de bœuf et des calebasses. Nous avons aperçu aujourd'hui des caïmans très-près de nous; ce sont les premiers depuis notre départ de Saint-Louis. Ces animaux, ainsi que les hippopotames, fort communs sur les bords du Sénégal, dans la saison des basses eaux, se retirent dans les marigots pendant l'hivernage et ne paraissent presque plus dans le fleuve. Les caïmans que nous avons vus, à l'aide, il faut le dire, de l'œil exercé de nos laptots, ne présentaient hors de l'eau que la partie supérieure de leur tête, et ils conservaient une si parfaite immobilité, que nous eussions vraiment douté de leur existence s'ils n'avaient disparu au moment où le navire s'est approché d'eux. Nous avons vu aussi sur les arbres un grand nombre de singes et de petits oiseaux d'un rouge ponceau : ces oiseaux, qui sont des *sénégalis*, subissent, au changement de saison, une métamorphose qui les rend méconnaissables; leurs vives et jolies couleurs disparaissent entièrement au mois de novembre, et, de rouges, à gorge noire, qu'ils étaient, ils prennent

une couleur d'un gris terne qui les rend, pour le plumage, bien inférieurs en beauté aux moineaux d'Europe. Cette curieuse métamorphose s'accorde parfaitement, pour les époques, avec les modifications que subissent les êtres du règne végétal : leur brillante verdure et la vigueur luxuriante dont ils jouissent se perdent en même temps que les jolies plumes des sénégalis et de quelques colibris.

Depuis Saldé, nous avons remarqué, en passant près des villages, et très-fréquemment, des enfants difformes et bossus. Aujourd'hui, à Sadel, nous voyons encore quatre de ces malheureux, et parmi eux une pauvre petite fille dont les membres grêles et désarticulés ne la soutiennent plus, et qui, pour se mouvoir, est obligée de ramper comme un reptile; nous voyons aussi plusieurs hommes contrefaits marchant avec des bâtons. Toutes ces difformités étonnent peu quand on songe à l'indifférence avec laquelle les enfants africains sont quelquefois traités par leurs mères. Sans doute l'éducation physique qu'elles leur donnent est plus dans l'ordre naturel que celle des enfants de l'Europe et des peuples civilisés, car les petits nègres n'ont point à subir, dès leur naissance, les entraves et les soins méticuleux qui nuisent aux développements de la force ; mais, si cette éducation de la nature est excellente dans son principe, elle ne l'est pas autant dans son application : ainsi, par exemple, les négresses n'ont point assez compris qu'en laissant leurs enfants nouveau-nés libres de toute tutelle elles devaient, comme les mères des autres animaux de la création, veiller constamment sur leurs petits et écarter d'eux avec soin les dangers de toute espèce qui les menacent. Les chutes et les brûlures sont très-fréquentes, et, en outre,

l'habitude de porter les enfants sur le dos altère très-souvent, d'une manière notable, leur conformation naturelle : c'est à cette coutume qu'il faut attribuer, en premier lieu, la difformité des jambes de beaucoup de nègres et négresses, et, en second lieu, la déviation de la colonne vertébrale.

On se méprendrait étrangement, toutefois, si l'on tirait de ceci l'induction que je veux préconiser la sollicitude maternelle des femmes de l'Europe et la donner aux Africaines comme un parfait modèle à suivre. Non, quelque regret qu'on éprouve à le dire, la comparaison ne tournerait pas à l'avantage des premières, et l'on aurait à constater, si l'on entreprenait cette tâche, plus de négligence et plus d'indifférence dans l'accomplissement des devoirs sacrés de la maternité, au milieu du monde civilisé qu'au sein des tribus sauvages de l'Afrique.

Les réflexions que je viens de faire sur les difformités de quelques nègres sont donc le résultat d'impressions reçues aux lieux mêmes. Je les ai écrites pour obéir à un sentiment de compassion bien naturelle en faveur d'êtres malheureux ; mais peut-être ai-je trop facilement cédé au désir de jeter du blâme sur celles à qui appartient la responsabilité morale de ces infirmités. Assurément, dans nos villes d'Europe, où elles s'étalent à chaque pas, je ne les aurais pas autant remarquées, et j'en aurais été moins impressionné. Pourtant il y a là surtout bien des responsabilités d'engagées.

Mais revenons à notre sujet. Nous avons aussi aperçu, à Sadel, des hommes et des femmes atteints de cécité : c'est, au reste, une infirmité très-commune dans les régions intertropicales. L'un de ces malheureux, complétement privé

de la vue, vient nous visiter en pirogue, et il nous demande l'aumône en indiquant, d'un ton qui n'est ni humble ni suppliant, tous les objets qu'il désire et qui s'élèvent au moins à une valeur de 15 francs. On est communément disposé à accueillir favorablement une demande, fût-elle même exagérée, quand celui qui la formule sait lui donner un cachet d'originalité, et certes, à ce compte-là, cette forme de mendicité était bien faite pour nous séduire. Mais il ne nous était pas permis, à cause de la faiblesse de nos ressources, de satisfaire complétement les désirs de notre mendiant, et nous pensâmes être assez généreux en lui donnant des objets d'une valeur d'environ 1 franc 50 centimes. Il n'est pas tout à fait de notre avis : à la vérité, il reçoit notre don et le garde ; mais, au lieu de remercîments auxquels nous croyons avoir quelque droit, notre homme se met à nous injurier et à maudire notre lésinerie. La scène était trop inattendue et trop étrange pour ne pas provoquer en nous une explosion de rire général qui accroît encore la fureur du vieil aveugle. Un Anglais lui aurait donné alors tout ce qu'il demandait et au delà; mais nous, dont l'enthousiasme pour l'excentricité est beaucoup moins excitable, nous nous bornons à le chasser. Disons cependant, pour justifier cette violence, que nous y sommes forcés; car notre mendiant désappointé était passé des injures à la menace.

Notre équipage est trop fatigué pour que nous puissions continuer notre route : la brise est nulle; nous restons donc au même mouillage jusqu'au lendemain. Les moustiques ne nous épargnent pas plus que la veille.

Le 27 août. A 6 heures du matin, nous appareillons avec une brise de S. O., qui, dans cette partie du fleuve, paraît

être régulière chaque matin ; elle nous fait dépasser, à 6 h. 45′, le village d'Oudourou, situé sur la rive gauche. Ses habitants se sont montrés presque toujours hostiles à notre commerce : profitant d'un banc découvert, à la saison sèche, un peu au-dessus du village, ils placent ordinairement des madriers pour obstruer la passe étroite que ce banc étendu a laissée dans cet endroit du fleuve. Ce moyen ingénieusement malfaisant a plusieurs fois réussi à faire échouer les navires qui venaient du Galam sans escorte, et ils ont été alors complétement dévalisés. Il est fâcheux que nos pauvres traitants rencontrent, dans les passages difficiles, des habitants animés de pareils desseins ; c'est bien assez pour eux d'avoir à combattre les difficultés et les dangers d'une longue traversée sans avoir encore à redouter à chaque instant les pillages et les mauvais traitements des riverains. Certes, le châtiment infligé par le gouverneur à l'un des villages où ces actes de brigandage se sont commis était bien mérité, et, il faut en convenir, une charge de spahis est d'un effet plus sûr que les interminables pourparlers que l'usage a fâcheusement consacrés pour traiter les affaires. Les nègres abusent étrangement de ces moyens, et notre indulgence pour eux, poussée quelquefois à l'excès, leur fait souvent douter de l'efficacité de nos moyens de répression.

A 8 h. 25′, nous passons devant Modinalla, village de la rive droite habité par des marabouts de la nation maure des Dowiches : ce sont de grands docteurs islamistes et de célèbres prédicateurs. Aussi leur science est en grand renom dans le Fouta, et les écoles qu'ils ont établies à Modinalla sont fréquentées par de nombreux croyants et par toute la

jeunesse du pays. Les marabouts de ce village jouissent d'une haute réputation de sainteté en dépit de certaines habitudes de commerce auxquelles ils s'abandonnent quelquefois; ce commerce (un autre nom conviendrait mieux) consiste à vendre, à leur profit, des gommes qui leur ont été confiées par des gens de la tribu des Oualad-Elys.

Les Maures de Modinalla, ayant tout à fait abdiqué la vie nomade, ont formé des alliances avec les femmes *toucouleurs* et *torodos;* il en est résulté une population métisse assez curieuse, car les Foulahs sont eux-mêmes de race hybride. Enrichi par les offrandes des fidèles, le village de ces marabouts est un des plus riches du pays en trou-peaux et en récoltes. On y travaille des calebasses qui sont très-estimées; elles sont remarquables par des dessins tracés avec la pointe d'un poignard. Les caïmans, très-nombreux dans cette partie du fleuve, se donnent, chaque année, de nombreux banquets aux dépens des riches propriétaires de Modinalla. J'ai fait connaître ailleurs cette bizarre croyance des nègres sur les repas des caïmans.

Après avoir dépassé Modinalla, nous nous trouvons à une courbe du fleuve formant un angle si aigu que la brise, qui nous avait été favorable jusque-là, nous devient brusquement contraire. Nous mouillons donc, mais avec un vif regret de ne pouvoir profiter d'un vent qui dure aujourd'hui plus longtemps que les autres jours.

De notre mouillage, nous avons le loisir d'examiner le village dont nous sommes fort près : il ne diffère pas des autres villages du bas du fleuve, et nous aurons sans doute occasion de faire souvent la même remarque dans la suite de notre voyage. Presque toutes les cases consistent en un cylindre

de terre glaise couvert d'un toit de paille, celui-ci ayant une pointe plus ou moins élancée et une inclinaison plus ou moins grande.

Les Maures de Modinalla sont, nous dit-on, de la tribu des Élayébass, tribu sédentaire et particulièrement adonnée à l'enseignement. Cette tribu fournit aussi des missionnaires qui vont enseigner la doctrine de l'islamisme aux habitants de l'Afrique. Les mœurs de ces Maures se ressentent essentiellement de cette modification de leur vie normale, et elles sont bien différentes de celles des Trarzas et des Braknas, dont nous avons vu les camps depuis Saint-Louis.

Ces derniers sont nomades et ne viennent au bord du Sénégal que pendant la traite des gommes, à l'exception cependant de quelques tribus ou familles qui ont établi des camps sédentaires sur la rive gauche. Les Maures, adonnés exclusivement au commerce des gommes, abandonnent le fleuve lorsque les grandes pluies surviennent, et ils se retirent au désert dans des oasis où ils cultivent le mil, élèvent des troupeaux et récoltent les gommes pour l'année suivante dans les bois d'acacias qui entourent leurs demeures temporaires. Dans leurs pérégrinations, ils campent sous des tentes en poil de chameau qu'ils appellent *berkellé;* leur bagage, ordinairement fort léger, est contenu dans un sac de cuir qu'ils nomment *bouss*. Ils cheminent à pied ou à cheval, quelquefois aussi sur des bœufs porteurs, et le plus souvent à dos de chameau : ces derniers animaux sont indispensables dans les caravanes pour porter les objets de campement et les provisions; les femmes suivent à pied; les troupeaux accompagnent toujours la caravane.

Les Maures sont habiles ouvriers forgerons, et leurs femmes préparent et travaillent le cuir avec beaucoup d'adresse : divers objets en fer, des poignards assez curieux, des bijoux d'or et d'argent d'un travail qui est souvent loin d'être grossier, des sandales et des portefeuilles de toute forme et de toute grandeur, des oreillers et d'autres ouvrages de cuir et de pelleterie composent les principaux articles de leur industrie. Parmi les ouvrages de pelleterie se trouvent des couvertures en assemblage de peaux d'agneaux mort-nés dont les Européens font grand cas (1).

Les Maures sont d'une malpropreté extraordinaire ; le manque d'eau ou au moins son insuffisance pour les besoins indispensables de la vie a déterminé une coutume fort singulière et probablement fort ancienne, concernant les ablutions que la loi prescrit comme préparation à la prière. Ces ablutions deviennent, en effet, très-difficiles à faire dans beaucoup de circonstances, et il est même souvent impossible de les accomplir. Pour éviter aux croyants une désobéissance aussi formelle aux injonctions impérieuses du prophète et pour calmer leur conscience, il devint donc très-orthodoxe d'admettre que le sable, à défaut de l'eau, produisait le même effet. Ainsi la *purification* du corps des Maures no-

(1) Cet assemblage de peaux d'agneaux se nomme *tiaugou*. C'est un objet de luxe parmi les Maures : les peaux sont soyeuses et d'un reflet brillant ; les plus estimées sont noires, et, pour qu'un tiaugou ait de la valeur, il faut que les peaux dont il est composé soient toutes de cette couleur. Les Maures s'enveloppent pendant la nuit dans cette couverture, dont ils mettent la partie garnie de poil directement en contact avec leur corps. La partie extérieure de chaque peau est parfaitement tannée ; elles sont disposées en petits carrés réguliers dont les côtés sont formés, dans toute l'étendue du tiaugou, par une bordure en cuir rouge piquée avec grand soin.

mades de l'Afrique transatlantique a lieu au moyen du frottement de quelques poignées de sable, ou plutôt d'un simulacre de frottement. Or l'on conçoit, quand on n'est point marabout du désert toutefois, que, si la lettre du Koran est satisfaite, la pensée déterminante du prophète ne l'est pas du tout, et que le corps du croyant est parfaitement *impur* lorsqu'il adresse sa prière au DIEU clément et miséricordieux. J'ai vu des Maures âgés qui ne s'étaient jamais lavés, et la force de l'habitude et la servile obéissance à une routine sont chez eux tellement puissantes, qu'ils continuent, jusque sur les bords du fleuve, à donner cette bizarre interprétation à l'une des pratiques les plus utiles de leur religion. Ils sont constamment couverts de vermine, et ils s'y sont tellement accoutumés qu'ils ne paraissent pas s'en apercevoir.

Notre matinée se passe en relations de trafic avec les habitants de Modinalla, qui apportent, à nos laptots et aux traitants des deux bâtiments qui naviguent avec nous, des peaux de bœuf, des calebasses, des disques de paille pour préparer le couscous et des pagnes blanches et bleues tissées avec le coton provenant de leurs cultures et teintes avec l'indigo, qui est également le produit de leurs champs. Ils nous offrent aussi des provisions peu variées dans leur nature : toujours du lait, des poules et des œufs; les échanges s'opèrent avec des verroteries, de la laine rouge et de la poudre.

Ces transactions, qui s'accomplissent d'abord avec calme, se terminent par l'incident suivant, qui servira à faire connaître combien est grande l'influence moralisante qu'exercent sur certains naturels les enseignements de leurs prêtres. Un homme du village, après avoir vendu des

peaux de bœuf à bord d'un de nos navires de traite, crut s'apercevoir que l'une de ses peaux lui avait été dérobée ; il revint à bord et la réclama au patron, qui refusa de la lui rendre et l'éconduisit brutalement. Aucune preuve ne pouvant être produite par le réclamant qui mettait, selon l'usage des Maures et des nègres, une inébranlable constance à réclamer son bien, il fallut appliquer le remède ordinaire à ces interminables et surtout très-fréquents débats, qui ne prouvent certes pas une grande confiance habituelle : ce remède est le serment, acte d'une haute solennité qui clôt véritablement toute contestation pouvant se résoudre par une affirmation ou une négation. Que les parties veuillent ou ne veuillent pas se soumettre au serment, une fois qu'il est proposé, celle qui refuse perd tout droit de réclamation ultérieure.

L'affaire fut, par déférence, portée à notre tribunal, et ce fut M. Pottin qui se trouva chargé de la juger; il proposa donc le serment qui se prête ainsi : le Koran est tenu ouvert par le marabout devant celui qui va jurer; l'inculpé place ses deux indicateurs sur le verset du livre sacré désigné par le prêtre, et celui-ci prononce alors et fait en même temps prononcer, par l'individu qui a accepté le serment, des paroles de malédiction sur les parjures. Cette cérémonie, pendant laquelle les assistants sont toujours profondément recueillis, a vraiment quelque chose d'imposant.

L'épreuve ne fut pas soutenue par le réclamant, qui abandonna ses prétentions après quelques instants de grave réflexion; il avait pourtant l'air d'être de très-bonne foi, et il l'était en réalité, ainsi que nous l'avons appris depuis; car on lui avait positivement volé la peau de bœuf qu'il récla-

mait. Ceci prouve une puissante et très-salutaire crainte du mal, ou tout au moins des châtiments auxquels on s'expose en s'y laissant entraîner, et dans de pareils pays, où la bonne foi peut si souvent faillir, cet effroi des enfers est assurément d'un grand secours. Il est rare que des islamistes se laissent aller à faire des serments parjures, et l'on vient de voir jusqu'à quel point l'un d'entre eux a su pousser le fanatisme de la conscience.

Avant de prêter le serment, les Maures et les nègres s'y préparent par des ablutions et des prières; il y a le serment simple, c'est celui dont je viens de parler; il y a aussi le serment du *feu*, qui a un caractère plus fantastique que sérieux, et qui est, au fond, parfaitement identique au jugement de Dieu du moyen âge. Voici comment il se prête : après les ablutions et les prières préparatoires, le marabout présente à chacun des inculpés un fer rouge sur lequel ils doivent alternativement passer trois fois la langue. Celui des deux qui se brûle est reconnu coupable. On comprend tout d'abord que l'innocence court de grands risques à une pareille épreuve, et que le charlatanisme y est inévitablement mêlé : les Maures sont habiles à éviter la brûlure, et dès leur bas âge ils s'exercent à passer leur langue sur des fers rouges.

Ces assertions viennent assez mal, j'en conviens, à l'appui de la moralité du serment sur laquelle j'insistais tout à l'heure; mais toutes les religions ont eu à leur service des subterfuges, et, plus que toute autre, le mahométisme y a eu recours. Originairement, sans doute, le serment du feu était une grave et solennelle action; aujourd'hui, pour les Maures et les nègres éclairés, ce n'est qu'une farce burlesque : il est

bien entendu que ces réflexions ne s'appliquent pas au serment sur le Koran, qui est toujours pris au sérieux.

Vers midi, la brise étant devenue plus maniable, nous appareillons pour doubler, en nous halant, la pointe qui nous arrête, et au delà de laquelle nous espérons encore pouvoir profiter du reste de bon vent que la fâcheuse disposition des rives nous a rendu tout à coup mauvais. Nous ne sommes pas très-heureux dans cette tentative, et, après plusieurs touées, nous parvenons bien à doubler le terrible promontoire qui a arrêté notre marche toute la matinée, mais aussi la brise nous manque, et nous sommes forcés de jeter de nouveau notre ancre et d'attendre le lendemain pour continuer notre route.

Nous avons passé, en nous halant, à 4 heures du soir, devant le village de Konudel, situé sur la rive gauche. Il existe près de ce village un banc de sable que les habitants, fidèles imitateurs de ceux d'Oudourou, savent habilement rendre infranchissable en y élevant des barrages artificiels de bois ou de pierres. En nous halant, nous apercevons plusieurs gros caïmans sur lesquels nous tirons; les balles semblent les atteindre, mais il est difficile de les tuer : il faut, pour cela, les toucher à la tête ou au cœur. Cette difficulté de les tuer sur le coup fait dire aux nègres que leur peau écailleuse repousse les balles, surtout, disent-ils, les balles de plomb : c'est fort inexact; les balles de plomb ou de fer font trou lorsqu'elles atteignent l'animal; mais il n'en est le plus souvent que blessé.

La soirée est à l'orage ; des éclairs multipliés, sans tonnerre, illuminent l'horizon dans le N. E. et nous donnent jusqu'à minuit une vive appréhension de tornade. L'aspect

du pays a peu changé aujourd'hui ; nous avons eu en vue, sur la rive droite, pendant une partie de la matinée, une charmante ligne de petites collines garnies d'une délicieuse verdure ; sur la rive gauche s'étendaient de vastes plaines semées d'arbres.

Nous avons déjà trois hommes malades.

Le 28 *août.* Vers 2 heures du matin, nous sommes surpris dans notre sommeil par une violente tornade accompagnée d'un vent très-fort. Pendant quatre heures, nous sommes inondés par d'abondantes aspersions qu'il nous faut recevoir bon gré, mal gré ; car notre tente, que nous avons eu cependant la précaution d'incliner, est bientôt traversée. A 6 heures du matin, l'averse cesse enfin et nous allons à la chasse pour nous réchauffer ; car cette pluie était froide et nous l'avions reçue entassés les uns sur les autres. Nous revenons, vers 8 heures, avec un assez grand nombre de tourterelles de la grosse espèce ; elles sont fort communes dans toute la Sénégambie, et particulièrement autour des villages, où elles trouvent à manger sans être inquiétées par les nègres, qui ne les tuent jamais. Nous avons, en outre, aperçu quelques perdrix : ces oiseaux sont plutôt des *francolins* que des perdrix proprement dites ; ils perchent quelquefois sur les arbres et ont le tarse armé de vigoureux éperons; leur plumage diffère aussi de celui de nos perdrix grises ; c'est un gibier très-coriace.

Pendant notre chasse, nous faisons rencontre de plusieurs nègres, dont quelques-uns, extrêmement complaisants, grimpent sur des arbres pour nous ramasser des tourterelles que nous y avions tués. Un d'eux cependant est loin de se montrer aussi gracieux ; il s'attache au contraire à nos pas

et nous accompagne jusqu'au canot, non pour nous offrir ses services, mais pour nous adresser des injures et des menaces; sa figure et ses gestes sont empreints de colère et de malveillance. Nous ne nous doutions pas alors que les dispositions peu amicales que nous montrait cet individu étaient partagées par beaucoup d'autres, et que notre confiance pouvait avoir de très-fâcheuses suites; un mois plus tard, en effet, cette irritation devenait générale, et la population des villages environnants accueillait à coups de fusil nos camarades malades qui descendaient le fleuve sur *le Vigilant*. Comme nous l'avons appris depuis, peu s'en est fallu que nous ne tombassions aux mains de ces hommes, qui ne nous auraient peut-être pas tués, mais qui, à coup sûr, nous auraient gardés en otages, dans l'espérance de pouvoir faire au gouverneur des conditions à leur gré. C'était la destruction de Casga, dont ils venaient de recevoir la nouvelle, qui produisait sur eux ces impressions défavorables.

A 8 h. 30′, nous profitons, pour appareiller, d'une jolie brise de N. N. E. qui nous fait marcher trois heures et qui nous quitte après; elle nous permet de doubler, à 10 heures, le village de Benké, situé sur la rive gauche et habité par des cultivateurs, et, à 11 heures, sur la même rive, le village de N'Gaouédou, dont les habitants sont également des cultivateurs ordinairement paisibles. Nous remarquons, en passant devant ce village, un arbre magnifique appelé *n'boul* dans le pays : il est à petites feuilles d'un vert foncé; sa hauteur est d'environ 40 mètres, le diamètre de son tronc de 4 et celui de l'arbre feuillé de 15.

Nous avons obtenu aujourd'hui pour la première fois, de-

puis que nous sommes dans le haut Fouta, des poules en échange de tabac : je note ceci comme un caprice singulier, car le tamaka, qui remplace le tabac un peu plus bas, est aussi cultivé ici. La rive droite est accidentée par de jolies collines au pied desquelles s'étendent de très-beaux lougans; cette rive possède, en outre, une grande quantité de ces buttes de terre jaunâtre dont j'ai parlé déjà : elles ont parfois des formes fort originales. La rive gauche est plate.

A 11 heures du soir, trompés par une apparence de brise, nous faisons notre appareillage, mais sans succès; car le vent est trop faible pour nous aider à refouler le courant. Après nous être halés de la longueur de trois ou quatre touées, nous mouillons définitivement pour la nuit en choisissant le milieu du fleuve : nous croyions, par là, échapper aux piqûres des moustiques et jouir de quelque sommeil. Nous nous trompons doublement : d'abord et en dépit de nos prévisions, les moustiques nous attaquent avec un acharnement qu'elles n'ont pas encore montré depuis notre départ; ensuite, dans la crainte d'une tornade qui s'annonce menaçante par des décharges électriques répétées, nous établissons notre tente en *tau*, ce qui nous prive complétement d'air.

Nous passons une détestable nuit, en regrettant vivement l'orage, contre lequel nous avons pris d'inutiles et incommodes précautions : en effet, mieux vaut encore être mouillé qu'étouffé.

CHAPITRE III.

SUITE DU VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Abondance de l'oxyde de fer. — Échouage de *l'Érèbe*. — M. Ferry tombe malade. — Marigot de N'Guèrere, dernière bagnass des nègres qui vont au Galam. — Fusillade exécutée sur les singes. — Beauté du pays de Galam. — Arrivée à Bakel. — Démonstrations de joie des laptots à cette occasion. — M. Huard est attaqué par la fièvre le jour même de l'arrivée. — Description de Bakel, le fort, le comptoir, le village. — Causes de l'insalubrité de cette localité. — Fortifications en terre glaise. — Costumes des habitants. — Chasse et pêche des Sarracolets. — Les guieultabés, espèces de rois des pêcheurs. — Départ de *l'Érèbe* pour Saint-Louis. — Le mont aux singes, audace de ces animaux pour les pillages. — Les serpents et les lézards. — Les gris-gris des nègres. — M. Jamin est atteint de la fièvre.

Le 29 août. L'Érèbe nous rejoint, à 5 h. 45′ du matin, remorquant les trois bâtiments qu'il avait abandonnés le 21; il les abandonne de nouveau et nous donne la remorque, ainsi qu'aux deux navires que nous accompagnons. L'un est chargé de chaux pour le fort de Bakel et l'autre est assez léger pour ne point fatiguer *l'Érèbe* et ralentir sa marche; les trois autres, actuellement à l'abri de tout danger et, au reste, fort près de Bakel, gagneront seuls ce comptoir. Le bateau à vapeur nous apprend l'arrivée du *Galibi* jusqu'à

Doumouss et son retour forcé à Saint-Louis par suite d'un manque absolu de combustible; il nous apprend aussi que les populations du bas Fouta, inquiètes et embarrassées, à notre passage, étaient redevenues calmes et tranquilles. Cette nouvelle était prématurée, comme on le verra plus tard, ou au moins les apparences qui avaient servi à l'établir étaient bien trompeuses.

A 6 heures du matin, nous apercevons, sur la rive gauche, le village de Kédel, habité par un petit nombre de familles très-laborieuses qui cultivent le tamaka et le mil : ce dernier produit est vendu à nos navires. Malheureusement ces familles ne sont pas encouragées par les peuples des environs dans leurs habitudes industrieuses, et, à la baisse des eaux, elles sont très-souvent pillées par les Oualad-Elys.

A 6 h. 15′, nous doublons Civé, sur la rive droite. Ce village, établi au pied d'une colline sur un plan incliné de vert gazon, présente un charmant point de vue embelli encore par une forêt de *sumps* et de *sidomms*, au milieu de laquelle une partie de ses cases semblent, pour ainsi dire, noyées. Civé est habité, de même que Modinalla, par des marabouts maures qui enseignent le Koran et en répandent les lumières dans les villages environnants.

A 10 heures, nous passons devant Diamel-Diabé, sur la rive gauche. C'est un village occupé par des gens paisibles. Nous dépassons, peu après sur la même rive, le marigot de Nabadié, qui s'étend fort loin dans l'intérieur. Les petits navires calant peu d'eau entrent souvent dans ce marigot pour y traiter du mil.

A 11 heures, nous atteignons le village de Matam, rive gauche. C'est une escale où l'on traite du mil, des peaux et

du beurre : nos traitants y sont protégés par le chef du village, qui nous est très-attaché. A 1 h. 30′ du soir, nous apercevons le village de Belguiala, même rive : les habitants sont cultivateurs. A 3 h. 30′, nous sommes à Guianguioly, petit village de pêcheurs et de cultivateurs : il s'y fait un commerce d'échange avec nos navires, et ils n'ont pas eu encore à se plaindre de ses habitants.

A 4 h. 30′, nous dépassons Garly, habité par des Torodos et des Déliankés; ces derniers forment une tribu de Foulahs répandue dans cette partie du fleuve. A 5 h. 45′, nous arrivons au village de Tiempègne, où nos navires font quelquefois escale pour charger du mil : les habitants ne sont pas complétement à l'abri du reproche dans leurs relations avec nos traitants. A 7 h. 25′, nous passons devant Dolol, placé à quelque distance de la rive gauche, sur laquelle se trouvent également les trois villages qui le précèdent. La position de Dolol est indiquée par des roniers qui s'aperçoivent du fleuve : les habitants sont de paisibles cultivateurs qui ont toujours été en parfait accord avec les gens de Saint-Louis ; ceux-ci leur achètent beaucoup de mil.

Nous atteignons ensuite et rapidement, à 7 h. 30′, le village d'Audôbéré, dont les habitants passent parmi nos traitants pour mettre peu de bonne foi dans leurs transactions; à 8 heures, Kiali, habité par des cultivateurs fort paisibles; à 8 h. 15′, N'Diagann, dont les habitants sont aussi des gens paisibles; à 10 heures, Kamel, célèbre par un de ses anciens chefs, du nom de Sambori, qui avait acquis une grande réputation de pêcheur. C'est, en outre, une escale de mil très-fréquentée. Enfin, à 11 heures, nous dépassons N'Gano, et, à minuit, Tinaly, qui sont, comme ces derniers villages,

placés sur la rive gauche et habités par des pêcheurs et des cultivateurs inoffensifs.

Notre navigation, dans cette journée, ne présente rien d'intéressant; nous continuons à traverser un pays accidenté par des plateaux et des collines ornés de verdure, auxquels on ne saurait cependant donner le nom de montagnes sans exagérer l'expression. Nous remarquons quelquefois d'assez jolis sites, choisis presque toujours pour y établir des villages. La nuit est excellente; une brise légère nous procure une douce température, et les moustiques, nos impitoyables ennemis, suspendent, fort à propos pour nous, leurs attaques habituelles. Nous donnons asile à la mère d'un de nos jeunes Sénégalais, pauvre vieille femme qui nous arrive très-malade d'un des navires de traite qui font route avec nous. A bord, elle sera loin d'être bien, mais elle s'y trouvera toujours incomparablement mieux que sur un navire de nègres : c'est une signar (1). Nous avons un de nos camarades atteint depuis hier d'une céphalalgie très-opiniâtre accompagnée d'accès de fièvre.

Le 30 août. Nous continuons à remonter le fleuve, remorqués par *l'Érèbe,* qui nous fait passer, à 8 h. 30' du matin, devant Ordolli, grand village de la rive gauche, dont les habitants, moitié guerriers et moitié cultivateurs, ont été quelquefois hostiles à ceux de nos navires qui s'y arrêtaient pour commercer. Mais les Maures de la tribu des Oualad-

(1) On donne ce nom, au Sénégal, aux femmes qui proviennent du croisement de la race blanche avec la race noire à quelque degré que soit parvenu le mélange du sang. Il y a des signars blanches et il y en a aussi de noires ou presque noires; généralement elles ont une couleur jaunâtre, à peu près café au lait. Ce mot, emprunté des Portugais, est évidemment une corruption du mot *senhora*, qui, comme on sait, se prononce segnora.

Elys semblent s'être chargés du soin de punir cette population de ses méfaits envers nous; car, à la baisse des eaux, ils font souvent irruption dans le village pour piller et maltraiter ses habitants. Pendant la nuit, à 2 heures du matin, nous passons devant le village de Barmathié, situé aussi sur la vive gauche : il est sans importance.

A 8 h. 45′, nous dépassons Bapalel; à 9 heures, Goureil; à 11 h. 25′, le grand village de Garréguel, dont les habitants sont des Déliankés cultivateurs et pêcheurs qui ont quelquefois pillé nos navires. A midi 45′, nous atteignons le petit village du même nom, composé de quelques cases occupées seulement pendant le temps des cultures. Ces quatre villages, placés sur la rive gauche, font avec nos traitants un commerce assez important de mil et de peaux de bœuf.

A 2 heures du soir, nous arrivons à N'Guinthia; à 2 h. 30′, à Bédinki, occupé par des Déliankés et des Peuls, cultivateurs et pêcheurs assez paisibles qui sont souvent inquiétés par les Maures Oualad-Elys; à 4 h. 15′, à Bélé, petit village; à 4 h. 30′, à Padélal, un peu plus grand que le précédent; à 5 h. 10′, à Barkédié, composé, comme Garréguel, de deux parties, dont l'une, celle devant laquelle nous passons en ce moment, sert uniquement à donner asile aux gens qui surveillent les cultures, et l'autre, celle devant laquelle nous nous trouvons à 5 h. 45′, forme un village très-peuplé, occupé par des Déliankés guerriers et cultivateurs. Le chef de cette tribu est établi dans ce dernier village avec la principale force de ses gens; nos navires n'ont pas toujours trouvé en lui un protecteur dévoué, et plusieurs même ont eu sérieusement à souffrir des mauvais traitements qu'il ne savait pas empêcher.

A 6 heures, nous dépassons Goumal, occupé par un mélange de Déliankés et de Sarracolets paisibles; à 9 heures, Ouavendé, habité par des Sarracolets; à 11 heures, Guellé, qui est une grande escale de mil et qui a pour chef le marabout Delféki Mamadou, de la famille de l'almamy. Guellé est occupé par des Déliankés dont nos traitants ne se sont pas encore plaints.

Le pays que nous apercevons dans la matinée n'a pas changé d'aspect : verdure fraîche et collines de forme régulière colorées en rouge brun dans celles de leurs parties que la végétation ne couvre point; cette coloration est due à l'oxyde de fer qui se trouve abondamment dans les terrains du bord du fleuve que nous parcourons depuis deux jours. Les cultures, dont les habitants prennent un soin tout particulier, continuent à être d'une remarquable beauté.

L'Érèbe est encore obligé de larguer un des bâtiments auxquels il donnait la remorque; les courants étaient d'une telle force que, par instants, sa machine ne servait qu'à combattre leur puissance sans faire avancer le navire d'un mètre. Nous avons eu, pendant une partie de la journée, une pluie froide qui a fait considérablement baisser le thermomètre. Il n'est pas inutile, peut-être, de faire remarquer ici qu'une température qui donne au Sénégal une vive impression de froid est une des douces températures de l'Europe, de 20 à 22° par exemple. Cela s'explique par l'abaissement relatif du thermomètre qui marque ordinairement 29 à 36° à l'ombre et 55 à 65° au soleil.

Nous cessons, vers le milieu du jour, d'apercevoir des collines; le pays, redevenu plat, ne présente, pour rompre cette monotone disposition, que des bouquets d'arbres, de

hautes herbes et de belles cultures qui garnissent presque constamment les deux rives. La population des villages que nous voyons aujourd'hui semble plus propre que celle des villages devant lesquels nous sommes passés ces jours derniers; les hommes et les femmes portent des coussabes et des boubous blancs, tantôt en tissu de coton fait par eux, tantôt, et c'est un grand luxe, en calicot acheté à nos traitants. Ces vêtements, qui sont d'une extrême propreté, donnent à ceux qui les portent une apparence de distinction et de bonne tenue que nous n'avions pas encore observée.

M. Ferry, celui de nos camarades qui est tombé malade depuis quelques jours, est très-souffrant aujourd'hui; il s'est établi à bord de *l'Érèbe*, où il aura plus de soins et surtout un meilleur lit qu'à bord du *Vigilant*. La santé de notre passagère nous a donné de vives inquiétudes.

Pendant la nuit, un peu après avoir dépassé le village de Guellé, *l'Érèbe* s'est échoué sur un bas-fond de sable vasart tenant à la rive gauche. Ce sont des accidents fort communs et que les pilotes ne peuvent souvent pas éviter; car, j'ai déjà eu occasion de le signaler, il y a des bancs de sable que les courants déplacent. *L'Érèbe* s'est échoué par l'avant, et, comme il avait une certaine vitesse, il demeure enfoncé dans le sable assez profondément pour rendre très-difficile sa mise à flot. Il est obligé de s'alléger en vidant ses chaudières et en déchargeant une partie de ses plus lourds objets sur la goëlette qu'il remorque : cette opération demande beaucoup de temps, et c'est là pour nous une considération importante, vu que ce retard prolonge d'une façon inattendue notre situation, qui est loin d'être confortable. Mais ce n'est pas tout; cet échouage nous cause aussi des avaries majeures,

résultat à peu près inévitable en pareille circonstance. Nous nous trouvons pressés entre *l'Érèbe* et la goëlette, et, comme nous sommes le plus faible, nous sommes nécessairement le plus maltraité : nous avons un plat-bord presque entièrement brisé et plusieurs bordages défoncés, mais heureusement au-dessus de la flottaison ; *l'Érèbe* a son couronnement légèrement endommagé.

La nuit, qui est fort belle, favorise les travaux du bateau à vapeur.

Le 31 août. La matinée et une partie de la journée sont employées par *l'Érèbe* pour le transbordement qu'il a besoin d'effectuer. Il se trouve, à 1 heure du soir, assez allégé pour flotter et se retirer du banc, sur lequel il est demeuré environ dix heures. On travaille immédiatement à rembarquer à bord les objets déposés sur la goëlette, puis les feux sont allumés, et enfin, à 2 h. 45′, nous faisons route.

Le point où nous avons touché ne présente rien de remarquable : il est à environ 2 kilomètres au-dessus de Guellé. On n'y aperçoit que d'assez gros arbres qui s'élèvent au milieu de vastes cultures. La rive droite, bordée de graminées, n'offre, à la vue, qu'une plaine vaste et parfaitement nivelée.

A 4 heures du soir, nous passons devant le village de Bitel, occupé par des Sarracolets; à 6 h. 45′, devant Lobalé, dont la population, composée de Peuls et de Sarracolets, sait courageusement résister aux Maures, qui viennent menacer leur village pendant les basses eaux. A 8 heures, nous sommes devant Odobéré, village assez considérable divisé en deux parties : celle du sud est habitée par des Déliankés, et celle du nord par des Sarracolets. Nous trouvons, à

mesure que nous approchons du Galam, un plus grand nombre de villages occupés par ce peuple marchand. A 8 h. 55′, nous dépassons Verma, petit village de la rive gauche, près duquel se trouve un des passages les plus dangereux qu'il y ait de Saint-Louis à Bakel : il est formé par un large banc de roches s'étendant de la rive droite jusqu'aux deux tiers de la largeur du fleuve et se liant alors à un banc de sable qui tient à la rive gauche.

A 10 heures, nous arrivons à Yarma; à minuit, à Dambakané, habité par des Sarracolets, qui, quelquefois aussi, repoussent les attaques des Maures. Je signale volontiers les lieux dans lesquels les habitants opposent de la résistance à ces audacieux pillards; car, le plus ordinairement, dominés par la frayeur, les nègres fuient devant eux en abandonnant leur village.

Vers le soir, de gros singes rouges, perchés en grand nombre sur les arbres de la rive droite, ont donné lieu, de notre part, à une fusillade très-vive qui n'a eu d'autre succès que celui d'effrayer ces animaux et de multiplier leurs gambades et leurs cris : nous tirions à balles et de très-loin. La nuit est délicieuse.

Le 1^er^ septembre. A 1 heure du matin, nous passons au marigot de N'Guérère, qui forme la séparation du Fouta-Damga et du pays de Galam. C'est encore une bagnass, et les noirs la tiennent en plus grande vénération que toutes les autres. Il est d'usage, à cette occasion, de leur permettre de tirer le canon, même à bord des navires de guerre, sans préjudice toutefois des hurlements, des coups de fusil et du bruit ordinaire des tam-tams. N'Guérère est la dernière bagnass avant d'arriver à Bakel; il n'est donc point étonnant

qu'on ait conservé avec fidélité la coutume de montrer une vive allégresse en atteignant la frontière du pays où doivent se terminer les fatigues et les dangers d'un voyage qui était autrefois extrêmement aventureux, et qui est encore aujourd'hui, pour les bâtiments à voiles, un voyage long et difficile.

A 2 heures, nous arrivons à Gaudé, premier village du pays de Galam ; on y trouve déjà des Sarracolets-Bakiris (famille de guerriers qui occupe la souveraineté). A 3 h. 25′, nous passons à Galladé, habité comme le précédent : ce village était, il y a quelque temps, occupé par le prince Bakiri, Ouali-Samba, qui demeure actuellement à Kotéra. A 4 heures, nous parvenons à Monlok, devant lequel existe un banc de roches mal déterminé et, par conséquent, très-dangereux. D'après le conseil du pilote, qui ne se soucie pas de s'engager, pendant la nuit, dans ce mauvais passage, le capitaine de *l'Érèbe* se décide à mouiller jusqu'au jour.

Au lever du soleil, nous avons un spectacle inattendu : de hautes collines capricieusement découpées sur l'horizon étalent à nos regards l'élégante verdure de leurs flancs inclinés ; des champs de mil et de cotonnier, serpentant dans les vallées, forment autour de ces coteaux une gracieuse ceinture d'épis jaunissants et de calices de neige ; des bois où le feuillage obscur et sévère du palmier se mêle au feuillage clair et tendre des sidomms et des acacias, tantôt se développent dans la plaine à travers les cultures et autour des collines, tantôt envahissent celles-ci pour s'y déployer en majestueux éventail ; des pelouses d'un gazon frais et d'énormes blocs de quartz détachés des collines se baignent aux eaux

transparentes du fleuve; un parfum suave s'échappe mystérieusement de la terre et des fleurs.

Cette belle scène de la nature, à demi éclairée par la lumière du soleil qui se lève et à demi noyée encore dans une molle vapeur, nous transporte de ravissement. Pour nous qui cherchons, depuis seize jours, un site, un paysage, quelque chose enfin, qui puisse captiver notre admiration, nous sommes saisis d'un religieux enthousiasme. Mais, hélas! dure et triste pensée, combien ne sont pas revenus de ceux qui ont admiré, comme nous, les beautés de ce délicieux point de vue!

Notre appareillage se fait à 6 heures du matin, et, à 7 h. 30′, nous apercevons N'Guiaouara, village occupé par des marabouts sarracolets. A 8 h. 10′, nous dépassons Ely-N'Gara, autre village peu important, dont les habitants nous sont très-dévoués; à 8 h. 15′, Manailli, village de cultivateurs; à 8 h. 45′, Guildé; à 9 h. 30′, Tuabo, village à moitié détruit dans les guerres récentes des Bakiris du Goye et du Kaméra : c'était l'ancienne capitale du Goye ou bas Galam et la résidence du tounka (1), qui habite actuellement Kounguel. A 10 heures, nous dépassons le village de Maramtouré, établi très-près de Bakel. Nous avons alors devant nous plusieurs petites îles vertes que nous laissons à tribord pour nous engager dans un passage étroit existant entre la rive droite et l'extrémité de l'archipel d'îlots que nous venons d'apercevoir. A 11 h. 15′, nous mouillons devant le fort de Bakel.

Selon l'usage, les laptots témoignent, par des coups de

(1) Le chef du pays de Galam prend le titre de tounka.

pierrier et de fusil, leur joie d'être parvenus au terme de leur voyage. Quant à nous, ce n'est que notre point de départ, et nous avons mis, pour y parvenir, seize jours entiers, pendant lesquels nous avons eu à subir assez d'incommodités et de privations pour perdre complétement les habitudes de la vie ordinaire. Mais, dans notre situation, il nous fallait cela, et nous sommes loin de nous en plaindre. Certes, quel que soit le confortable qui nous attende dans la suite de nos pérégrinations aventureuses, nous aurons à regretter plus d'une fois notre couche sur le pont du *Vigilant* et la tente qui nous abritait si mal de la pluie et du soleil.

Nous débarquons notre passagère dans un état de santé beaucoup plus satisfaisant qu'à son arrivée à bord : cette femme serait certainement morte si nous ne l'avions recueillie.

Dès aujourd'hui, nous avons la preuve que le soleil de Bakel est fort dangereux, et que les plus grandes précautions doivent être prises par les Européens pour en éviter les effets : M. Huard, qui se portait très-bien à bord, éprouve, à peine arrivé au fort, de violents maux de tête qui sont suivis presque aussitôt d'un vigoureux accès de fièvre accompagné de délire et de vomissements ; M. Ferry ne va pas mieux. Ainsi, en arrivant à Bakel, nous avons déjà, parmi nous, deux malades, et parmi nos laptots cinq, ce qui fait environ un sur deux.

La nuit est très-belle, et il règne une brise rafraîchissante de N. O. qui nous procure un excellent sommeil ; nous en étions entièrement privés depuis deux jours.

Le 2 septembre. Bakel est un comptoir formé par une compagnie ayant privilége exclusif pendant les mois de l'année

où la baisse des eaux suspend la navigation dans le haut du fleuve : ce sont les mois compris entre janvier et août ; à partir du 1^er^ août jusqu'au 31 décembre, le commerce est rendu libre et se fait concurremment par cette compagnie et par des traitants de Saint-Louis.

Le comptoir de Bakel, établi en 1819, après la reddition de la colonie par les Anglais, est protégé par un fort élevé sur une des collines dominant le comptoir et le village. Ce fort, dont la position a été choisie sans doute parce que les eaux du fleuve coulent au bas, est lui-même dominé par une autre colline distante d'une petite portée de fusil.

Le désavantage de cette situation n'avait point, du reste, échappé, lors de la construction de Bakel, à l'attention des officiers qui le firent élever; car une batterie avait été placée sur la crête de la colline qui le domine; mais aujourd'hui cette batterie est entièrement détruite. Malgré cela, le fort de Bakel présente des fortifications assez respectables pour arrêter toute tentative d'assaut, et, en outre, il est beaucoup plus militairement construit que les deux postes fortifiés de Richard-Toll et de Dagana ; ses murailles sont au moins assez hautes pour empêcher l'escalade, ce qui n'est point pour Richard-Toll, dont un homme à cheval pourrait aisément franchir les murs en mettant le pied sur sa selle.

Bakel est armé de dix pièces de canon de différents calibres (depuis 16 jusqu'à 1). Ces bouches à feu ne sont pas, par exemple, toutes en très-bon état ; mais il en est presque toujours ainsi pour l'artillerie des forts qui n'ont point à redouter de sérieuses attaques. Depuis quelques années,

on a complété cet armement d'un obusier de montagne de 12 p.

De 1818 à 1828, on envoyait à Bakel une compagnie d'infanterie dont le capitaine prenait naturellement le commandement du poste; mais l'insalubrité du pays, devenue en quelque sorte proverbiale aujourd'hui pour désigner un climat meurtrier, a déterminé le ministère à renoncer tout à fait, pour cette possession, aux garnisons européennes. On n'envoie donc plus à Bakel, depuis 1828, que des soldats noirs, commandés, ainsi que le poste, par un individu sans qualité officielle auquel on donne temporairement une position d'officier et une solde de 4,000 francs, et que l'on choisit de préférence parmi les habitants de Saint-Louis.

Les garnisons de soldats blancs qui ont occupé Bakel ont eu à subir, en effet, des pertes dans une effrayante proportion. Abandonnés pendant une année entière au milieu de cet affreux pays, ces soldats avaient à lutter contre une succession de causes morbifiques tellement rapide, à chaque saison, qu'il était bien rare qu'ils échappassent à l'une ou à l'autre. Aussi est-il arrivé plusieurs fois de ne trouver au fort, lors du voyage annuel, qui avait pour but principal de remplacer la garnison, qu'une dizaine d'hommes dans un effrayant état d'affaiblissement et de découragement. Et c'étaient là les restes des soixante à quatre-vingts hommes de la garnison précédente.

En ce moment, le personnel de cette place, dont le commandement est confié à M. Paul-Holl, habitant de Saint-Louis, se compose de vingt-six soldats noirs et de trente laptots. M. Paul-Holl a de l'intelligence et de l'énergie, et il justifie parfaitement la confiance que le gouverneur du

Sénégal a placée en lui : Bakel est un commandement d'une haute importance; comme possession, c'est sans contredit la première du fleuve, sous le rapport commercial aussi bien que sous le rapport politique.

Le comptoir de Bakel, situé dans le N. E. 1/4 E. du fort, à la distance de 200 mètres environ, est entouré d'une faible muraille pourvue d'embrasures et de meurtrières. Il est dirigé par M. Zéler, homme instruit, rempli de zèle et possédant une grande intelligence commerciale. La compagnie y entretient vingt-cinq laptots et y a placé aussi quelques petits canons pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Les Maures et les nègres sont, au reste, peu à craindre pour ce genre d'attaque, non pas tant par suite d'une incapacité physique (car ils ne manquent pas, les Maures surtout, d'une grande agilité) qu'à cause de leur lenteur et de leur répugnance à choisir un parti extrême : ils ne savent pas prendre une décision prompte et perdent un temps précieux dans d'interminables et insignifiantes discussions. Gagner du temps est toute leur tactique.

Le village de Bakel est situé au pied des collines qui l'enceignent du côté de l'ouest en formant un fer à cheval dont les extrémités viennent s'appuyer au fleuve. Il est grand; ses cases, à peu près semblables à celles que nous avons vues déjà, présentent cependant une construction qui paraît plus soignée. Plusieurs d'entre elles sont exhaussées au-dessus du sol par le moyen de petits piquets d'une hauteur de 50 à 60 centimètres : c'est une précaution prise contre les inondations annuelles du fleuve, et les cases, ainsi exhaussées, servent à préserver les récoltes des atteintes de l'eau.

Cette situation, au pied d'une ligne courbe de collines,

est une des principales causes de l'insalubrité du lieu, et cela s'explique facilement : les versants de ces collines, dont la pente est quelquefois abrupte, conduisent les eaux pluviales dans une étroite vallée qui sépare le fort du comptoir, et dans laquelle s'élèvent les cases de la partie méridionale du village ; les eaux, ne trouvant point toujours d'écoulement facile vers le fleuve, se répandent sur le sol dans une certaine étendue et s'arrêtent dans des trous et des crevasses qu'elles ont pratiqués elles-mêmes, ou qui ont été creusés par les habitants pour se procurer la terre nécessaire à la construction de leurs cases.

Lorsque cessent les pluies et que survient la saison sèche, ces eaux se vaporisent et laissent, dans les dépressions du terrain où elles ont longtemps stationné, des matières animales et végétales qui, décomposées rapidement par l'action d'un ardent soleil, dégagent en abondance des miasmes qui vicient l'atmosphère. C'est là l'agent le plus perfide qui attaque l'existence; car il est difficile de s'y soustraire, et il n'épargne personne, pas même les naturels.

Une autre cause pernicieuse et d'un danger tout aussi grand pour la santé est encore attachée à la position du lieu : c'est la réflexion des rayons solaires par les versants des collines pierreuses de Bakel; mais on peut facilement éviter de s'exposer à ce danger, et il n'est réellement à redouter que pour les imprudents qui négligent de suivre les enseignements de l'expérience.

Le village se compose de différents groupes de cases dont le plus considérable (qui est le village proprement dit) suit à peu près le cours du fleuve. Les autres groupes de cases qui remontent le long des versants des collines sont occupés par

des noirs (soldats congédiés, ou anciens employés du gouvernement). La partie basse du village (celle qui s'étend du S. O. du comptoir vers la base des versants intérieurs) est extrêmement sale, et c'est là que se trouvent principalement les nombreuses mares d'eau croupissante qui sont si nuisibles à la santé des habitants.

On doit facilement concevoir, et j'aurais déjà dû le faire remarquer, que des travaux d'irrigation et de terrassement combattraient avec succès ces causes tout accidentelles d'insalubrité, et diminueraient notablement le chiffre de la mortalité; mais la paresse a pour les noirs un si irrésistible attrait, que, en dépit des avis répétés des commandants du poste, les différents chefs de village qui se sont succédé à Bakel n'ont pas moins persisté à rester inactifs et à laisser le mal continuer ses ravages. Ils n'ont même pas cherché à déterminer les habitants à se procurer, hors du village, les matériaux avec lesquels ils bâtissent leurs cases. Ici encore, comme en beaucoup d'autres circonstances, l'aveugle crédulité de ces hommes à la vertu des gris-gris les empêche de reconnaître l'importance de ces travaux utiles et favorise leur répugnance à s'en occuper.

Le village est entouré d'une muraille de terre glaise qui forme des espèces de fortifications grossières que l'on appelle dans le pays *tata* ; quelquefois de petits groupes de cases et même des cases isolées ont aussi leur tata. Dans la partie ouest, les cases sont souvent environnées de plantations de mil.

Les habitants sont affables et bons; ils semblent heureux de nous voir, et ils nous l'expriment par des démonstrations et des paroles. Beaucoup d'entre eux disent quelques mots

de français, plusieurs le parlent très-bien, et tous connaissent nos formules de salut qu'ils nous adressent au passage.

La population de Bakel présente, dans son ensemble, le coup d'œil animé et presque pittoresque de celle de Saint-Louis; à Bakel, aussi bien que dans cette ville, les traces de l'occupation française y sont évidentes, et on les retrouve surtout dans le costume, mélange bizarre de vêtements indigènes et de vêtements européens. Ici, comme à Saint-Louis, comme aussi dans beaucoup d'autres endroits du globe, domine le pantalon garance dont la couleur éclatante ne contribue pas peu à produire cette burlesque bigarrure d'accoutrement. La capote grise de l'infanterie et le vieux chapeau rond, en tissu de soie rougi par un long service, occupent aussi un rang distingué dans la toilette des élégants du pays.

Le costume des femmes n'offre point de différence sensible avec celui des autres femmes du bas Sénégal. Leurs pagnes tissées par les indigènes sont teintes également par eux avec l'indigo de leurs récoltes, et cette teinture est si estimée, que les signars de Saint-Louis envoient teindre des pagnes à Bakel (1). Une des particularités de la parure des femmes de ce village consiste dans des chapelets de verroterie qui couvrent, avec profusion, leur cou et leur chevelure; l'ambre est également pour elles un objet de grand luxe : un gros morceau de cette matière orne le sommet de la tête, chaque tempe et les oreilles; celles-ci sont, en outre, garnies de lourds anneaux d'or en torsades brutes. Les sandales de cuir sont plus portées à Bakel qu'au bas du fleuve.

(1) Les pagnes bleues servent de vêtements de deuil aux signars et autres femmes de la population indigène de Saint-Louis.

Le poisson et le gibier sont très-abondants dans le pays de Galam; mais semblables, en cela, aux Yolofs et aux Foulahs, les Sarracolets ne chassent pas; ils sont, en outre, beaucoup moins adonnés à l'industrie de la pêche que les habitants du Wallo et du Fouta. Ils forment bien, à la vérité, comme dans le bas du fleuve, des villages composés de pêcheurs; mais, parmi eux, cette profession n'est pas très-honorée.

Dans le Fouta, au contraire, la pêche est une des grandes industries de la nation, et les pêcheurs, réunis en corporation, ayant leurs chefs et leurs lois, forment la population entière d'un assez grand nombre de villages. Chacun de ces villages a pour chef un homme appelé *guieultabé*, qui exerce, outre cette qualité qui lui donne déjà une grande puissance, celle non moins importante et surtout plus lucrative de sorcier. Ce personnage, que Jannequin appelle *seigneur de la rivière*, reçoit, comme chef, un tribut prélevé sur les pêches dont l'exercice est subordonné à sa volonté; il reçoit, de plus, pour exercer sa prétendue magie, dont le but avoué est de défendre les habitants contre les attaques des caïmans, d'assez larges rétributions, qui s'augmentent encore des profits résultant pour lui du commerce des gris-gris, infaillibles talismans, comme on le sait, pour mettre à l'abri de tout danger.

On raconte sur les guieultabés de très-merveilleuses histoires, et l'on serait mal reçu des nègres si l'on exprimait le plus léger doute touchant leur véracité. J'ai si souvent entendu affirmer ces récits, même par des Européens, que, pendant quelque temps, j'ai cherché à expliquer, à l'aide d'une influence magnétique, les faits extraordinaires qu'on y rapportait; mais il n'en est rien, et ces fables étranges ne mé-

ritent aucune confiance : elles servent uniquement à exploiter, au profit des guieultabés, les tendances superstitieuses des nègres, dont la foi, lorsqu'elle est dominée par des craintes de cette nature, devient à tel point puissante, qu'elle trompe même le sens de ces hommes aveuglés. J'en ai vu qui allaient jusqu'à jurer sur le Koran, serment terrible pour un mahométan, qu'ils avaient vu des caïmans sortir de l'eau à l'appel du guieultabé ; qu'ils avaient vu ces animaux marcher à la suite de cet individu, l'écouter quand il parlait en donnant des marques évidentes d'attention et enfin exécuter, avec ponctualité, les ordres qu'il leur donnait.

Cela pourrait aussi faire penser que les nègres de la Sénégambie partagent l'erreur de certains peuples fétiches de la côte de Guinée, et que, comme ceux-ci, ils ont accordé les honneurs divins aux caïmans (1). On se tromperait ; car les peuples des bords du Sénégal bornent leur croyance, au sujet de ces sauriens, à ce que je viens de dire ici de leur intelligence et de leur obéissance, et à ce que j'ai dit ailleurs de leurs mœurs; en un mot, les nègres sénégalais redoutent les caïmans à la fois comme des animaux dangereux et comme des individus adonnés à la magie ; mais ils n'ont pour eux ni respect ni adoration. A la vérité, les Foulahs du Fouta n'osent pas tuer eux-mêmes les caïmans ; mais il n'y a là qu'une de ces craintes si familières à ces hommes crédules, celle de provoquer contre eux la vengeance des parents et des amis du reptile qui tomberait sous leurs coups ;

(1) On sait que les peuples dont je parle considèrent ces animaux comme des divinités malfaisantes, et qu'à certaines époques ils leur sacrifient, pour les apaiser, une ou plusieurs jeunes filles.

et encore n'est-ce point général, car les nègres tuent eux-mêmes les caïmans lorsque le guieultabé y a consenti et qu'il leur a donné l'assurance de les protéger contre la vengeance de la famille du mort. Les Européens tuent les caïmans en toute liberté, sans causer aux habitants le plus léger mécontentement.

L'emploi de guieultabé existe aussi dans le Galam et même dans le Bondou; mais l'influence de ceux qui l'exercent est faible et se ressent de l'infériorité dans laquelle sont tombées, en ces pays, l'industrie de la pêche et la profession de pêcheur. Les guieultabés sont plus ou moins en renom; il y en a de très-puissants; il y en a aussi de complétement déconsidérés et aux miracles desquels on ne croit plus.

Le village de Bakel, en cette saison, forme un charmant paysage; les collines qui l'entourent sont couronnées de verdure dont la fraîcheur contraste singulièrement avec l'aridité de leurs versants de l'est; les cases sont jetées, dans un grand développement, sur un terrain accidenté et couvert de belles cultures; des arbres de haute taille, et surtout des palmiers, jetés au hasard au milieu des champs de mil et des cases, complètent ce joli point de vue.

Nous avons mouillé fort près de terre pour que nos communications puissent être commodes; car les courants sont, même tout au bord, d'une rapidité telle, que le batelage devient extrêmement pénible. Nous travaillons, dans la journée, à mettre le côtre en état de continuer notre exploration.

Nous trouvons à Bakel le ministre de l'almamy du Bondou, qui nous annonce que son maître nous attend avec une vive impatience et qu'il sera heureux de contribuer de tout

son pouvoir à la réussite de notre voyage. Nous avions été déjà annoncés par le gouverneur au commandant du poste de Bakel et à l'agent du comptoir, et ils s'étaient empressés l'un et l'autre de sonder les chefs du pays pour s'assurer de leurs dispositions à notre égard : celles que nous fait connaître le ministre de l'almamy du Bondou sont très-bienveillantes, et elles nous permettent de croire que nous trouverons sécurité et assistance pendant la plus grande partie de notre route ; car ce chef est tout-puissant dans les pays que nous devons parcourir.

Nos malades vont moins mal ; nous les établissons au fort, où ils seront au moins à l'abri des tornades. Cette nuit est mauvaise ; nous avons une pluie qui dure sept heures et dont nous ne parvenons pas complétement à nous garantir; nous commençons, au reste, à nous y habituer.

Le 3 septembre. *L'Érèbe* part pour Saint-Louis à 1 heure du soir avec deux officiers malades ; il n'est resté que quarante-huit heures à Bakel. Nos malades vont moins bien qu'hier, et le nombre en augmente parmi les laptots. La journée est employée à changer, à bord de notre côtre, les bordages qui ont été défoncés lors de l'échouage de *l'Érèbe;* nous réparons aussi les autres petites avaries causées par le même accident.

Le 4 et le 5 septembre. On continue à travailler à bord. Par prudence, nous évitons de sortir pendant la journée, au moins les premiers jours. Le soleil, un de nous l'a déjà éprouvé, est très-dangereux à cette époque de l'année. Nos malades ne vont pas bien. La température de Bakel est jusqu'à présent très-supportable; à l'ombre, elle n'a pas encore dépassé 50°.

Le 6 septembre. Le désir de visiter le village et les environs l'emporte sur la prudence, et, malgré le soleil de Bakel, nous allons, ceux du moins que la fièvre a respectés, faire une promenade au milieu du jour. Voici la disposition de la partie principale du village : les cases forment des groupes entourés d'un tata crénelé, ayant des issues, mais non des portes. Chaque groupe ainsi enfermé constitue un îlot, et l'ensemble de ces îlots forme des rues tortueuses, très-étroites et à pentes inégales. On trouve çà et là des endroits vides qui simulent des places, et, ainsi que je l'ai déjà signalé, des mares d'eau verdâtre qui donnent asile à de nombreux reptiles, dont les croassements importuns retentissent au loin pendant la nuit. La muraille d'enceinte qui entoure le village, non toutefois sans quelques solutions de continuité, présente de grossières imitations des courtines et des bastions du fort de Bakel. Les palmiers et les arbres à feuille de figuier, jetés dans le village sans arrangement, sont disposés cependant d'une manière assez heureuse pour que l'effet en soit fort agréable, vus surtout d'un peu loin; c'est ce qui frappe le plus en arrivant à Bakel, et ce qui contribue particulièrement à donner à cette localité l'apparence pittoresque que j'ai déjà signalée.

Dans diverses parties du village on rencontre des espèces d'estrades formées par des pieux plantés en terre et des planches ou, plutôt, des arbres jetés horizontalement sur ceux-ci: ces estrades ont un double usage; elles servent aux habitants, pendant le jour, de siéges pour les discussions d'affaires sérieuses, ou pour les causeries particulières, et, pendant la nuit, de lieu de repos hors de l'atteinte des moustiques. On allume au-dessous de ces estrades un feu qui attire et retient

les insectes ; en revanche, on est passablement enfumé et peu rafraîchi ; mais les nègres préfèrent encore cette double incommodité à la piqûre des moustiques ; cet usage est également pratiqué au bas du fleuve. A Bakel, les estrades en question sont presque toujours placées sous l'ombrage d'un des grands arbres à feuille de figuier qu'on appelle *gan* en yoloff.

Nos malades vont mieux. Il pleut encore pendant la nuit.

Le 7 et le 8 septembre. Les eaux du fleuve ont crû d'environ $0^{m},60$ depuis trois jours. Des bancs d'herbes et des troncs d'arbres passent incessamment le long du bord, entraînés par le courant dont la rapidité a encore augmenté. Ce sont des traces certaines de violents orages dans le haut du fleuve.

Nous faisons la remarque que les moustiques, à Bakel, tout en se montrant fort importunes, sont cependant moins communes que dans le bas pays; cela s'expliquerait, au reste, par les mœurs voyageuses de ces insectes, qui, à l'imitation des sauterelles, se déplacent aussi par masses.

Nos malades continuent à aller mieux ; les réparations du côtre sont terminées ; nous partirons dès que notre canot sera calfaté.

Le 9 septembre. On installe à bord des tapades en paille, formant toiture. Cette installation nous oblige, il est vrai, à renoncer à l'usage complet de notre grand'voile ; mais nous n'hésitons pas à sacrifier des chances douteuses d'une vitesse plus grande à l'utile et précieux avantage de posséder un abri contre le soleil et la pluie.

Vers le soir, nous allons visiter le mont aux Singes; c'est une petite colline en arrière de Bakel, dans le S. O., et qui

doit son nom au très-grand nombre de singes qui en ont fait leur demeure habituelle : ces quadrumanes, qui appartiennent à la famille des cynocéphales, ont la taille moyenne, le pelage rouge et la tête très-grosse relativement au corps; leurs cris ressemblent à des aboiements de chiens. Ils habitent paisiblement la colline qu'ils ont choisie et on ne les y inquiète guère ; car on raconte, dans le pays, de fort singulières histoires sur leur admirable instinct de conservation, qui les porte à repousser par la force tout visiteur importun de quelque espèce qu'il soit. On prétend aussi que ces animaux attaquent quelquefois des hommes, même jusque dans les villages.

Il y a sans doute, comme en toute chose racontée par des gens aussi crédules que les nègres, de l'exagération dans les hauts faits attribués à ces singes; mais cependant il paraît certain qu'ils vont souvent, réunis en troupes nombreuses, mettre au pillage des champs de mil et d'arachides, et que les habitants n'osent pas toujours leur en disputer le produit. C'est par ce moyen que les singes du Galam pourvoient à leur subsistance pendant l'époque de l'année où la végétation est interrompue.

Ils placent pendant leur maraude, disent les nègres, les épis de mil et de maïs, destinés à leur approvisionnement de prévoyance, autour de la tige d'une de ces graminées qu'ils ont pris le soin de se passer autour des reins. Lorsque les possesseurs des champs attaqués ont résolu de défendre leur récolte, et qu'il en est résulté la mort de quelques-uns des maraudeurs, ceux-ci emportent toujours les cadavres en poussant des cris plaintifs : plusieurs nègres m'ont assuré avoir vu ce fait remarquable.

Cette croyance à l'audace, au courage et à l'intelligence des singes n'est pas, au surplus, réservée uniquement aux Africains; elle existe aussi au Brésil, où l'on raconte des expéditions semblables exécutées avec une grande habileté : lorsque les singes font une *razzia* dans ces contrées, ils placent, dit-on, tout autour des lieux qu'ils exploitent, des sentinelles chargées de prévenir de l'approche de l'ennemi, et on prétend que, si l'avertissement n'a pas été donné, les factionnaires coupables de cette négligence sont rudement châtiés et souvent tués par la bande. Du reste, on trouve des remarques de ce genre dans divers ouvrages de zoologie, et notamment dans celui de M. Milne-Edwards, à propos de l'espèce *mandrill*.

Les serpents et les lézards sont très-communs à Bakel. Les premiers habitent souvent les cases et surtout les maisons du fort et du comptoir, ce qui donne lieu fréquemment à des accidents dont les suites sont très-graves; car la morsure, lorsqu'elle n'est pas immédiatement traitée par de puissants caustiques, cause généralement la mort. Or les gris-gris jouent encore ici leur rôle funeste, et les nègres sont presque toujours victimes de leur sotte opiniâtreté à repousser, par suite de leur crédulité, les moyens curatifs dont nous nous servons : cette remarque, qui n'est pas d'ailleurs restreinte à ce cas particulier, s'applique à toutes leurs maladies; il est extrêmement difficile, en effet, de persuader à un nègre que des médicaments vaudront mieux pour le guérir que les conjurations des marabouts ou les versets du Koran qu'il porte sur lui comme d'infaillibles spécifiques, et rien ne peut lui enlever cette croyance. Comme on l'imagine bien, le gris-gris est parfaitement impuissant à

guérir un mal ou à prévenir un accident, mais cela n'est même pas pour lui un avertissement : mon gris-gris ne valait rien, dit-il ; et il s'en prend alors de son désappointement au marabout qui le lui a vendu. Cependant les déceptions multipliées ébranlent quelquefois la confiance, et ceci arrive précisément à Bakel pour les serpents : nègres et négresses en ont un grand effroi, et il n'y a que quelques rares fanatiques, à l'âme fortement trempée, qui bravent avec sang-froid la vue ou le voisinage d'un serpent.

A propos des gris-gris, il ne sera peut-être pas indifférent de citer un usage des nègres dont les résultats sont des plus graves : dans leurs conversations habituelles, la vertu de ces talismans est très - souvent le sujet choisi par les causeurs ; de là des vanteries sur la supériorité du gris-gris de tel ou tel, puis des défis et enfin des expériences. Celles-ci ont inévitablement de funestes suites, et il n'est pas rare de voir des nègres se faire de graves blessures et même se donner la mort en voulant prouver la bonté de leurs gris-gris. Leur bonne foi dans la croyance à l'invulnérabilité par le contact du gris-gris est réellement prodigieuse, et elle résiste à toutes les épreuves, même à celles qui causent les tristes événements que je viens de faire connaître. Chaque gris-gris a sa destination particulière : l'un préserve de la fièvre, celui-ci des balles, celui-là des caïmans, des lions, des coups de poignard, enfin de tous les accidents et de toutes les maladies imaginables; il y en a même qui donnent l'immortalité.

Nous avons aujourd'hui, dans la chambre du fort que nous occupons, le spectacle du combat d'un lézard et d'un serpent ; nous nous empressons d'y prendre part et de le terminer par la mort des deux adversaires, que nous tuons

d'un coup de pistolet. L'un des combattants, et le plus fort, était, on doit le comprendre, un compagnon trop peu agréable pour que nous demeurassions spectateurs impassibles de la lutte; les lézards ne sont ni dangereux ni venimeux, mais il nous a été impossible d'épargner celui-ci, qui se trouvait enlacé par le serpent et déjà à demi étouffé.

M. Jamin est atteint, vers le soir, d'un violent accès de fièvre. Nos autres malades sont assez bien pour se mettre en route.

CHAPITRE IV.

VOYAGE A BOULÉBANÉ PAR LE SÉNÉGAL ET LA FALÉMÉ.

Départ de Bakel. — Kounguel, capitale du bas Galam. — Visite au tounka. — Portrait de ce chef. — Sympathies des habitants pour nous ; craintes qu'ils ressentent sur notre voyage. — Embouchure de la Falémé. — Disposition des bords de cette rivière ; richesse de la végétation qui les couvre. — Abeilles de grosse taille très-abondantes. — Orage pendant la nuit. — Hospitalité des habitants des rives de la Falémé. — Costume des Foulahs du Bondou. — Précautions prises par les cultivateurs contre les hippopotames et les oiseaux. — Promenade à terre à la recherche d'un ancien établissement français. — Violent orage qui nous surprend au milieu de notre course. — Excellent accueil que nous recevons d'une princesse du Kassou réfugiée au Bondou. — Remarques sur les caractères physiques des peuples noirs. — Mêmes observations concernant les Arabes. — Le roi du Kasson, Sambala ; visite qu'il nous fait. — Arrivée à Sénou-Débou ; description de son tata.

Le 10 septembre. Nos réparations étant terminées, et tout le monde étant à peu près guéri, à l'exception cependant de M. Jamin, nous partons de Bakel à 1 h. 47′ du soir, au bruit des tam-tams des bâtiments traitants et en compagnie d'une partie de leurs laptots, qui sont venus nous faire la conduite. Notre navigation est tellement lente, à cause des courants, qu'à 4 heures nous ne sommes encore qu'à la troisième touée, et à 1 kilomètre au plus de Bakel. Le fleuve a, devant

ce village, un cours extrêmement sinueux ; sa direction, qui est d'abord S. S. O., devient, bientôt après, S. S. E., et elle se maintient ainsi à peu près jusqu'au village de Kounguel

Les configurations des rives, que nous sommes obligés de suivre pour éviter une partie de l'action des courants, nous font faire de fréquents changements de route. Jusqu'à 1 kilomètre de Bakel nous longeons, sur la rive gauche, des collines appartenant au groupe qui entoure cette localité ; elles sont éloignées de la rive, qui est, en cet endroit, plate et garnie de cultures de mil et de maïs. La rive droite, au contraire, est bordée par des collines de roches quartzeuses (toujours la même espèce), dont les blocs, d'un volume considérable, descendent jusqu'au fleuve. Un peu au-dessus de Bakel, on trouve une île formée accidentellement par les grandes eaux.

Vers 4 h. 15′, une tornade, qui s'annonce par de violentes rafales, nous force à mouiller ; elle se borne à une très-petite quantité de pluie et à un vent très-fort qui dure peu. A 5 h. 45′, nous profitons d'une jolie brise d'O. N. O., et nous appareillons en installant, tant bien que mal, notre tente en *fortune* (1) ; mais cette brise est si faible, que, peu après, nous jetons de nouveau notre ancre, renonçant tout à fait, pour cette journée, à continuer une navigation dans laquelle nous ne sommes pas favorisés.

Nous avons dépassé, à 6 h. 15′, le marigot de Badiara, qui termine l'île dont nous venons de parler. Ce marigot, qui prend, sur plusieurs cartes françaises, le nom de Nériko, parcourt, nous disent les nègres, une grande étendue de

(1) Voile carrée qui se place au mât de misaine des goëlettes ou sur la grande vergue des côtres.

pays, et communique avec la rivière des Anglais (la Gambie) (1).

Nous passons la nuit au mouillage.

Le 11 septembre. Nous appareillons au jour et par un calme parfait. La touée et la cordelle nous aident cependant à faire assez de chemin pour atteindre le village de Kounguel, vers 11 heures du matin. Ce village, situé sur la rive gauche, est actuellement la résidence du tounka du Galam, qui occupait, avant les guerres qui ont récemment désolé ce pays, le village de Tuabo, devant lequel nous sommes passés avant d'arriver à Bakel.

A 11 h. 30′ du matin, nous descendons à terre pour aller visiter ce chef, que nous avions, en mouillant, salué, selon l'usage et les traités, de trois coups de canon. Kounguel est remarquable par une malpropreté extrême, et l'endroit qui paraît le plus sale est précisément la résidence *royale*, composée de plusieurs cases entourées d'une tapade en paille. Ce village a trois parties distinctes : la partie centrale, qui semble la plus considérable, est élevée sur une colline quartzeuse dont la base est plongée dans le fleuve; les deux autres parties, placées sur une surface plane, s'étendent de chaque côté de la première. De très-beaux champs de mil, de cotonniers et d'arachides entourent la partie S. E., en se développant au loin sur la rive dans une direction perpendiculaire. La partie centrale est seule entourée d'une muraille irrégulière en terre, garnie de trous servant de meurtrières et pratiqués, non à hauteur d'homme, mais à 15 cen-

(1) Voir la note insérée dans le numéro des *Annales maritimes* du mois de septembre 1844, touchant la communication du Sénégal et de la Gambie.

timètres seulement de distance de la base. Cette disposition particulière est nécessitée par les habitudes des nègres, qui tirent presque toujours leurs coups de fusil à genoux ou couchés. Le tata de Kounguel, de solide construction, forme une enceinte complète ayant plusieurs ouvertures qui sont aussi sans portes, comme celles que nous avons vues à Bakel, mais qui sont destinées probablement, les unes et les autres, à être fermées, en cas d'attaque, au moyen de murs de terre ou de solives ajustées.

Les deux parties latérales du village qui n'ont pas de muraille sont abandonnées par les habitants lorsqu'ils redoutent une invasion, et ils se retirent alors, avec leur mobilier et leurs effets, dans la partie centrale, qui sert de citadelle.

Le mobilier des nègres se compose ordinairement d'un mortier en bois et d'un long pilon pour broyer le mil, de quelques calebasses avec leurs couvercles en paille, de vases de terre qu'on appelle canaris, de nattes grossières en jonc, quelquefois d'une espèce de canapé en jonc tressé, dont les pieds n'ont que 3 à 4 centimètres de hauteur; les personnages de distinction possèdent, en outre, pour contenir leurs effets, une espèce de coffre en bois qui a la forme d'un bahut.

Les effets des nègres sont aussi peu considérables que leur mobilier : quelques guenilles pour les hommes, quelques boubous et des verroteries pour les femmes, voilà ce qui compose généralement leur garde-robe. Les femmes sont les mieux montées, et c'est une remarque curieuse à faire que, même au Galam, la coquetterie joue un rôle aussi important que dans les pays civilisés; or la coquetterie a be-

soin, en tous pays, de s'appuyer sur la parure pour parvenir à un succès plus complet.

La limitation du mur d'enceinte à une partie seulement du village est la conséquence du petit nombre d'hommes en état de porter les armes; l'étendue de cette muraille est sagement calculée de manière à ce que les combattants puissent tous y prendre place sans se gêner. C'est là une combinaison dont on pourrait presque s'étonner de la part de gens aussi peu doués de prévoyance. Cette disposition est très-commune dans les villages de la Sénégambie, sauf cependant ceux dont l'étendue est assez faible pour permettre d'enceindre la totalité des cases.

Le tounka se nomme Samba-Coumba-Diama; c'est un vieillard de 70 à 80 ans, au regard encore assez vif et aux allures presque alertes. Sa taille est haute sans être cassée; son front est large et proéminent; sa physionomie exprime la douceur et une sorte de résignation. Nous le trouvons, assez malproprement vêtu, couché sur un canapé en jonc et adossé à un petit arbre qui donne un faible ombrage à la cour de sa demeure. Nous lui parlons des affaires politiques de son pays et nous le pressons vivement de terminer au plus tôt les différends qui existent entre lui et le chef du Kaméra. Le pauvre vieillard nous écoute avec attention et nous répond, presque attendri et d'une voix tremblotante, qu'il fait pour la paix toutes les concessions possibles; mais que ses adversaires, les fils de Samba-Yacinn, qui fut son mortel ennemi, ne veulent pas se prêter à des accommodements; « je suis, ajoute-t-il, ainsi que tous mes compatriotes, profondément désespéré de cette déplorable situa-

tion, et je la verrais cesser avec joie, fût-ce même au prix de quelque sacrifice. »

Pendant l'entrevue qui se termine, comme d'habitude, par des protestations réciproques de sympathie, l'une des griotes du tounka nous procure, en agitant une pagne, assez de fraîcheur artificielle pour nous empêcher de ressentir trop vivement la chaleur suffocante du jour. Cette femme, à la fois vieille et laide, s'acquitte de ce soin avec un luxe de chants discordants, de gestes obscènes et d'affreuses grimaces, exécutés évidemment dans l'intention de nous donner une haute opinion de son mérite. La foule trépigne de joie et se tord de ravissement; mais nous, dont l'enthousiasme est médiocrement excité, nous ne parvenons qu'avec beancoup d'efforts à octroyer à la pauvre vieille quelques maigres applaudissements qui sont loin de satisfaire ses ambitieuses prétentions : aussi, visiblement dépitée, elle cesse tout à coup ses exercices.

Les fils de Samba-Coumba-Diama parlent, lisent et écrivent très-bien le français; ils portent, au milieu de leurs gris-gris, une médaille d'argent qu'ils ont reçue en quittant l'école des frères de la doctrine chrétienne de Saint-Louis. Ces jeunes gens sont chrétiens, mais ils ne pratiquent pas; ils ont été élevés à Saint-Louis à l'époque où nous recevions, en garantie de l'exécution des traités, des otages choisis ordinairement dans la famille des chefs du haut pays, avec lesquels nous avions des relations de commerce. On comprend la double utilité de cette sage mesure : sécurité commerciale garantie par la possession des fils de ceux qui auraient pu la troubler; instruction et éducation données à ces enfants et propagées par eux chez des populations à

demi barbares. Malheureusement cela ne s'est pas continué.

Les habitants de Kounguel nous reçoivent avec force témoignages affectueux; ils semblent fort étonnés de voir des blancs dans leur pays, et leur étonnement augmente lorsque nous leur expliquons le voyage que nous allons faire. Ils paraissent éprouver une grande surprise en apprenant que nous sommes déterminés à explorer la haute Sénégambie pendant six à sept mois. La mortalité qui a frappé tout près de leur village un si grand nombre de nos compatriotes, au temps où la garnison de Bakel était composée de soldats français, leur a donné la conviction, basée malheureusement sur un assez grand nombre de faits, qu'il était impossible aux blancs de vivre dans leur pays : ils nous regardent donc comme des fous courant à une mort assurée, et nous leur inspirons à la fois et de la compassion et du respect. Les femmes poussent des exclamations de pitié et cherchent par de vives instances à nous détourner d'un projet qui leur semble impraticable.

Nous quittons enfin ces bons habitants de Kounguel, dont les paroles de bienveillance et de regret nous accompagnent jusqu'au canot. Nous offrons des présents au tounka et aux principaux habitants pour les récompenser de leur bon accueil et les entretenir dans les mêmes dispositions amicales : c'est un puissant moyen d'action sur les nègres de toutes nations, et le meilleur passe-port pour voyager chez eux.

Depuis Bakel les collines ne se présentent plus à nous que dans un lointain qui borne l'horizon : dans une assez grande étendue les rives sont plates et boisées; elles sont

occupées, jusqu'au bord du fleuve, par des champs de mil et par d'autres cultures d'une grande beauté. Nous sommes, du reste, à l'époque de l'année où la végétation a le plus d'activité. Les pluies ont rendu les terres d'une incroyable fertilité, et il est surprenant de remarquer que ces mêmes terres, qui étaient sèches il y a seulement deux mois au point de ne pouvoir pas nourrir la plus petite graminée, se soient si rapidement couvertes d'une des plus riches et plus puissantes végétations que l'on ait jamais vues.

M. Jamin, qui est actuellement notre seul malade, a beaucoup souffert, dans la journée, d'un accès de fièvre d'une persistance désespérante. Nous continuons notre route à la touée jusqu'à 7 h. 30′; nous mouillons alors pour la nuit(1).

Le 12 septembre. A 5 h. 15′ du matin nous appareillons par une jolie brise de N.N. E. qui nous pousse heureusement jusqu'à l'embouchure de la Falémé. Nous passons devant plusieurs villages dont la disposition est presque symétrique sur les deux rives : ainsi, précisément vis-à-vis du village de Kounguel, habité par des Bakiris, on trouve, sur la rive droite, le village de Guiaguila, habité par des Guihimahas. Ces deux tribus, de la même nation et parlant le même langage, sont loin cependant de vivre en parfait accord; la cause en est simple : les derniers ont renié leur nationalité pour devenir tributaires des Maures et serviles imitateurs des habitudes de pillage et de destruction de ceux-ci, ils n'épargnent pas toujours leurs compatriotes de la rive

(1) Pour éviter les répétitions, j'ai omis à dessein de faire figurer dans ce voyage la nomenclature des villages, îles et marigots que nous avons aperçus; on la trouvera depuis Kounguel jusqu'à Diboly, dans le second voyage qui a été fait aux mêmes lieux pour lever le plan de la rivière (page 185).

gauche. Les bords du fleuve, jusqu'à la Falémé et même au delà, sont ainsi occupés par des villages ayant chacun, selon la rive où il s'élève, une population vivant en état de défiance et d'hostilités continuelles avec celle de la rive opposée.

La brise, qui se montre complaisante et constante, pour la première fois peut-être, depuis que nous sommes partis de Saint-Louis, nous fait entrer à 10 h. 15′ dans la rivière Falémé qui a son embouchure sur la rive gauche du Sénégal, à 400 mèt. environ au-dessus du village d'Aroundou. L'entrée de cette rivière a une largeur de 200 à 220 mèt.; son cours, à l'embouchure, se dirige vers le S. 1/4 S. O.; ses bords, qui sont d'abord plats et sans culture, se relèvent légèrement à mesure que nous la remontons et se garnissent de très-beaux champs.

La Falémé est remarquable par l'irrégularité de sa direction; elle présente, en un certain nombre d'endroits, des coudes tellement brusques, qu'il en résulte une succession de lignes brisées dont quelques-unes sont rétrogrades. Nous sommes, jusqu'au soir, favorisés par la même brise qui se prête toujours avec facilité à ces singulières irrégularités de contours. Vers 6 heures, elle faiblit cependant et nous oblige à continuer notre route à la cordelle pendant à peu près une heure. Nous mouillons alors pour la nuit, enchantés de notre bonne journée, pendant laquelle nous estimons avoir parcouru une distance de 36 kilomètres au moins.

Les bords de la Falémé sont alternativement élevés et abaissés. Dans le premier cas, ils présentent des escarpements, quelquefois verticaux, pratiqués dans un terrain rougeâtre; dans le second, ils ont livré passage aux eaux de

la rivière qui se sont répandues dans un grand espace, lorsque le sol ne s'est pas prêté à la formation de criques ou de petits marigots pour les contenir.

L'abaissement des eaux de la rivière commence déjà à se faire sentir, et il nous est facile de le constater aux traces qu'elles ont laissées, en se retirant, soit sur des troncs d'arbres qu'elles couvraient, soit sur les terres basses ou sur les escarpements. Nous trouvons cependant six brasses à quelques hectomètres de l'embouchure.

M. Jamin, qu'une forte dose de sulfate de quinine a débarrassé de sa fièvre, la nuit dernière, va fort bien toute la journée. On peut déjà faire la remarque (1) que les malades cèdent vite à l'application de ce remède, et que, des trois malades sur quatre que nous avons eus parmi nous, aucun d'eux n'a été souffrant au delà de quatre jours, y compris la convalescence. On doit cependant excepter de cette observation M. Ferry, qui n'a point été aussi promptement rétabli; mais sa maladie n'avait point de caractère assez nettement marqué pour qu'on pût la combattre sans tâtonner.

Nous avons été, pendant la journée, entourés par de nombreux essaims d'abeilles de grosse taille et nous avons pu apprendre, à nos dépens, à quel point est aiguë la douleur que cause leur piqûre. Nous avons eu aussi à subir la compagnie ordinaire des moustiques, plus nombreuses et plus acharnées que jamais à nous tourmenter. Puis, dans la soirée, nous avons éprouvé, à notre mouillage, une de ces

(1) On verra plus tard que cette remarque n'était pas parfaitement juste.

chaleurs lourdes qui suffoquent et abattent. Heureusement que la nuit est moins mauvaise que nous ne devions nous y attendre, et qu'une légère brise d'ouest nous procure un peu de fraîcheur.

Le 13 septembre. A 6 heures du matin, une jolie petite brise de N. O. nous permet d'appareiller, mais non de faire route; car les courants sont trop rapides pour que nous puissions les refouler. Il nous faut donc renoncer à nos voiles et nous faire traîner par nos laptots sur un chemin de halage qui, d'abord facile, devient bientôt impraticable. Nous usons alors de notre dernière ressource et nous élongeons, à la grande fatigue de nos laptots, trois ou quatre touées qui nous font médiocrement avancer. A la fin de la journée, nous avons parcouru environ une lieue.

Nous passons une nuit détestable : ce ne sont plus seulement des moustiques et des abeilles qui nous gratifient de leur visite, c'est, sans toutefois nous rien faire perdre de ce double désagrément, un violent orage qui verse sur nous pendant trois heures un déluge de pluie auquel il nous est impossible d'échapper. Nos tentes et nos tapades se transforment bientôt en une multitude de gouttières qui nous atteignent partout. Nous prenons courageusement notre parti et nous attendons patiemment, pour nous sécher, les 50 ou 60° du soleil de demain; malgré toutes ces rudes épreuves, la santé est bonne pami nous et M. Jamin est tout à fait guéri. Nos laptots sont moins heureux ; nous en avons quatre qui sont atteints de fièvre et de diarrhées.

Le 14 septembre. Nous appareillons au jour et, à défaut de brise, nous profitons d'un chemin commode sur la rive gauche pour aller à la cordelle. Cette navigation se termine

à midi à notre grande satisfaction, et nous avançons alors, très-modestement il est vrai, à la faveur d'une jolie brise d'est, qui dure pendant deux ou trois heures. En cette saison, les courants de la Falémé sont trop forts pour pouvoir la remonter sans le secours d'une brise très-fraîche, comme celle, par exemple, que nous avons eue le 12. Hier et aujourd'hui la vitesse des courants a été de 2 nœuds 1/2 à 3 nœuds. Le cours de la rivière continue à être singulièrement coudé, et on ne peut encore lui assigner de direction absolue : jusqu'à présent, c'est une succession de zigzags s'inclinant les uns sur les autres de manière à présenter fréquemment des directions contraires.

Le pays que nous parcourons est fort beau; il possède des cultures riches et nombreuses, des bois touffus, des collines aux formes variées et élégantes, et de jolis villages entourés de plantations de cotonniers et d'indigofères mêlés à de grands arbres. Rien n'y manquerait donc si les produits du sol étaient en rapport avec la beauté végétative; mais il n'en est point ainsi, et, à part quelques papayes et quelques graminées qui servent à la nourriture des habitants, les grands arbres, les plantes et les cultures ne produisent absolument rien : le voyageur n'a point de fruit à cueillir, il ne trouve même pas la liqueur du palmier si commune en d'autres parties de l'Afrique et si utile pour apaiser sa soif ardente. Cet arbre est ici extrêmement rare et ne donne que quelques mauvais fruits.

Les habitants, au moins aussi étonnés que ceux de Kounguel de voir des blancs dans leur pays, accourent en foule sur la rive; ils nous accueillent avec une bienveillance affectueuse et pratiquent même, à notre égard, d'une façon dé-

licate, les devoirs de l'hospitalité ; car, chose extraordinaire pour des gens dont la générosité se mesure toujours sur celle dont ils ont déjà éprouvé les effets, ils offrent, les premiers, à nos laptots et à nous des épis de maïs, du lait et des patates.

La rive gauche, celle du Bondou, est, depuis l'embouchure, à peu près la seule qui soit habitée. L'autre rive possède quelques cultures, mais point de cases, ou du moins on n'y rencontre que celles qui sont rigoureusement nécessaires pour recevoir, pendant le jour seulement, les personnes chargées de travailler aux champs et de défendre leurs produits contre les animaux voleurs.

L'abandon presque complet de la rive droite est la fâcheuse suite des hostilités dans lesquelles sont depuis longtemps engagés les Bakiris du Goye et du Kaméra. Ces derniers, qui avaient pris les Bambaras pour auxiliaires, ont fait, pendant plusieurs années, une guerre d'extermination qui a amené de rudes représailles. Les villages établis sur la rive droite de la Falémé, limite du Galam Kaméra, du côté de l'est, ont été, à la suite de ces querelles, presque tous saccagés et détruits, tantôt par les Foulahs du Bondou, qui soutenaient les Sarracolets du Goye, tantôt par ceux-ci, tantôt par les Maures qui, semblables aux larrons de la fable, s'emparaient sans plus de façons de l'objet pour lequel se disputaient les autres voleurs, tantôt enfin par les Bambaras eux-mêmes pressés de se payer de leurs services.

Les habitants du Bondou ont la même origine que ceux du Fouta ; ils ont aussi la même couleur et parlent la même langue. Pour éviter une confusion de noms, ce qui est fort important, je me suis borné jusqu'à présent à désigner

la population de ces deux états sous la dénomination générale de *Foulahs*. Cependant, comme elle comprend dans son ensemble plusieurs éléments et que nous aurons inévitablement à employer souvent les noms particuliers qui servent à les distinguer, je vais dès maintenant les faire connaître, anticipant ainsi, mais forcément, sur une notice spéciale qu'on trouvera plus loin.

La population foulah se compose de trois races ou éléments distincts : les *Torodos*, qui sont les habitants aborigènes; les *Peuls*, qui sont un peuple étranger dont l'origine est encore un problème; les *Toucouleurs*, qui semblent être le produit des deux premières races. Toutefois il existe entre le Fouta et le Bondou une différence pour la répartition de ces divers éléments; ainsi les Peuls nomades, très-nombreux dans le premier de ces deux pays, ne paraissent pas exister dans la partie du Bondou que nous traversons.

Les Foulahs du Bondou, que nous apercevons, à quelque distance il est vrai, nous semblent plus laids que les Yoloffs, les Sarracolets et les Foulahs du Fouta : leur costume n'offre pas de dissemblance avec celui de ces peuples; c'est toujours le coussabe et la courte culotte à grands plis. Ce dernier vêtement est généralement fait avec de la guinée bleue; le coussabe, au contraire, ne l'est presque jamais : le plus souvent on le confectionne avec des pagnes en coton fabriqué dans le pays, teintes à l'indigo, quand elles le sont, d'une couleur bleue très-pâle. Les plus élégants ont des coussabes de calicot blanc. La coiffure la plus répandue se compose de bonnets de même étoffe, ayant la forme de ceux des nègres du Sénégal; c'est une espèce de casquette souf-

flet dont les bords sont brodés en soie de couleur éclatante.

Nous mouillons à 6 heures du soir.

Notre nuit est meilleure que la précédente, c'est-à-dire que nous n'avons pas de pluie, car nos visiteurs ailés ne manquent pas plus aujourd'hui que les jours précédents de troubler notre sommeil.

Nos laptots malades se rétablissent vite; mais, à peine sont-ils guéris, que les mêmes maladies viennent atteindre ceux de leurs camarades qui se portaient bien la veille.

Le 15 septembre. Notre navigation continue péniblement aujourd'hui; nous n'avons pas la moindre brise. Les courants augmentent encore de vitesse, et cette circonstance rend plus difficile notre halage. Les eaux, qui baissent sensiblement, nous font songer qu'il nous faudra bientôt renvoyer *le Vigilant*, et nous priver ainsi du secours précieux qu'il nous procure. Malgré son peu de tirant d'eau, il serait, en effet, imprudent de le conserver, car le retrait s'opère avec une telle rapidité, que, du jour au lendemain, on trouve, lorsqu'il n'a pas plu, un abaissement de niveau de plus de 40 centimètres. C'est cet écoulement vers le fleuve qui produit les courants qui arrêtent notre marche.

Nous avons déjà, en divers endroits, remarqué des haies d'épines mortes établies autour des champs de mil, lorsque les bords de la rivière sont déprimés. Ces haies, plus épaisses du côté de l'eau, servent à protéger les cultures des fréquentes incursions des hippopotames, qui, sans cette précaution, détruiraient toutes les récoltes. Nous avons aussi remarqué, depuis Bakel, le procédé employé par les naturels pour préserver leurs champs de la voracité des oiseaux; ce procédé, extrêmement simple, consiste à attacher, à une longue corde

tendue sur des piquets, des paniers en jonc remplis de pierres : on comprend qu'en agitant la corde on imprime au panier un balancement, puis l'entre-choquement des pierres qu'il contient, puis enfin la fuite des oiseaux effrayés par le bruit. Les cultivateurs nègres ne se bornent pas uniquement à employer cet expédient; ils accompagnent encore de cris aigus les mouvements presque continus qu'ils communiquent à la corde et au panier qu'elle porte : les personnes, hommes et femmes, chargées de ce soin sont perchées sur des estrades disposées dans l'intérieur des champs. Malgré toutes ces précautions, les oiseaux n'abandonnent pas toujours la partie, et les épis de mil ou de maïs parviennent rarement intacts à ceux qui les ont cultivés.

Vers 3 heures, un homme du pays qui nous sert de guide nous indique, sur la rive gauche, qui, dans cet endroit, est fort élevée, l'emplacement d'un ancien établissement français; nous descendons aussitôt à terre, curieux de vérifier par nous-mêmes si on aperçoit encore quelques traces de cette possession. Nos recherches ne nous favorisent pas : notre guide nous montre bien quelques fragments de pierres qui nous paraissent enduits d'une matière grisâtre comme serait de la chaux depuis longtemps employée; mais c'est loin d'être une preuve convaincante. Aussi, quelque accessibles que nous soyons à la crédulité, il nous est vraiment impossible d'affirmer qu'un établissement, qui serait sans doute le fort Saint-Pierre, ait jamais existé à l'endroit que notre guide nous fait visiter.

En dépit de notre désappointement de touriste, cette petite excursion nous procure de l'agrément : marcher librement sur un terrain étendu et abandonner l'étroite surface

du pont de notre côtre, sur lequel il nous est permis à peine de faire trois pas, n'est pas, en effet, chose à dédaigner. Nous profitons donc avec plaisir de l'occasion pour suivre à pied le bord de la rivière taillé à pic dans une masse de sable rouge; nous cheminons de la sorte, tantôt sur le bord, tantôt entre le versant intérieur de cet escarpement et une plaine couverte de hautes graminées entremêlées d'arbres et d'arbustes. Le ciel est beau, la chaleur a cessé d'être accablante, le chemin que nous suivons est charmant; tout contribue à rendre agréable notre promenade, que nous nous décidons à faire durer le plus tard possible, sans nous inquiéter du *Vigilant*, traîné péniblement par nos laptots contre un courant de plus fort en plus fort.

Après quelques heures de marche, nous atteignons les premières cases du village de Kidira-Tioubalou, dont la disposition en groupes isolés fixe notre attention. Mais à peine avons-nous dépassé le groupe le plus nord, que l'horizon se couvre de gros nuages gris, indice trop certain de l'approche d'une violente tornade. Il est bon de faire observer ici que les révolutions de l'atmosphère s'accomplissent avec une surprenante rapidité et que le passage d'un ciel bleu à un ciel noir est quelquefois aussi prompt que la pensée. Nous voulions rétrograder ; car, ainsi que j'ai déjà dû le dire, il n'est pas prudent de s'exposer aux pluies, l'une, on pourrait dire la principale, des causes déterminantes de la fièvre qui attaque les Européens; cependant, comme notre guide nous assure que le village de Kidira-Tata est aussi près de nous que celui que nous venons de quitter, nous doublons le pas pour y chercher un abri.

Nous traversons d'abord des champs de mil très-vastes disposés autour des groupes de cases dans un développement considérable, puis de petits bouquets de bois et des terres sans culture couvertes de graminées deprès de 5 pieds de hauteur, pressant de plus en plus notre marche, car les éclairs et les décharges électriques multipliées annoncent que nous n'échapperons pas à l'orage qui menace d'éclater incessamment. En effet, notre précipitation ne nous sauve pas, et la pluie, tombant tout à coup à grands flots, nous a, en peu d'instants, traversés de la tête aux pieds; en outre de cela, la terre, délayée par cette pluie impétueuse, ne nous permet bientôt de marcher qu'avec la plus grande peine; enfin, pour nous achever, la nuit qui survient rend fâcheuse notre position, qui n'était d'abord que désagréablement comique. Le tonnerre continue à gronder avec force et l'épaisse obscurité qui nous enveloppe ne nous permet d'avancer qu'au hasard dans des chemins pierreux, montueux et bordés souvent par des haies d'épines qui nous déchirent le visage et les vêtements. Nous nous trouvons aussi quelquefois engagés et perdus au milieu de tiges de mil dont l'élévation est de 15 à 18 pieds.

Cette promenade à tâtons et sous une pluie affreuse dure quatre heures, et elle se serait très-certainement continuée jusqu'au jour, si notre guide n'eût fini par reconnaître sa route. Vers 11 heures du soir, nous parvenons, couverts de boue et ruisselants de pluie, à un petit groupe de cases du village de Kidira-Tata placées presque sur le bord de l'eau et régulièrement alignées. Nous avions mis près de cinq heures à parcourir une distance de 5 kilomètres au plus.

Les cases où nous arrivons sont occupées par Séga, fils d'Arrademba, ancien roi du Kasson, et par sa sœur, Sadiaba, que Duranton (1) avait épousée dans le pays et dont il a eu plusieurs enfants. Tous deux, ainsi que leur frère Sambala, nouveau roi du Kasson, ont abandonné leur pays, agité en ce moment par d'affreuses discordes et à demi envahi par les Bambaras, ennemis acharnés des Kassonkés, et ils sont venus, avec la plus grande partie de leurs compatriotes, demander asile à l'almamy du Bondou, qui leur a permis de s'établir sur les bords de la Falémé.

Aussitôt que Sadiaba eut appris notre arrivée, elle accourut vers nous, en donnant les marques de la plus vive sympathie. Allumer un grand feu, faire sécher nos vêtements, que nous remplaçons par des pagnes, nous préparer un bon couscous à la viande, nous servir plusieurs calebasses d'un excellent lait, fut l'affaire d'un moment. La pauvre femme nous regardait avec émotion, cherchant à retrouver dans nos traits quelques-uns de ceux de son mari, mort seulement depuis quelques années; elle nous plaignait, elle ne pouvait comprendre que nous parcourussions volontairement un pays qui était, comme elle nous le disait, le tom-

(1) Duranton était un homme d'une grande énergie et d'une grande force corporelle, qui, dominé par des goûts aventureux et un intrépide désir d'être utile, abandonna sa position d'employé du gouvernement pour suivre ses penchants naturels de voyages et d'explorations. Il s'établit, après quelques courses en Sénégambie, dans le pays de Kasson, qu'il sut, pendant plusieurs années, relever de l'espèce d'abaissement où les Bambaras l'avaient fait descendre. Le chef du Kasson, pour récompenser les importants services que Duranton lui avait rendus, lui donna en mariage sa propre fille, sans doute dans la pensée que ce lien attacherait à la cause des Kassonkés celui qui l'avait déjà si bien défendue. Duranton mourut à Bakel, au retour d'un voyage qu'il venait de faire à Saint-Louis; il a laissé, dans le pays, un excellent souvenir.

beau des blancs ; elle nous demandait si nous n'avions ni mère, ni épouse dans notre patrie ; si nous n'avions ni cases, ni troupeaux, ni captifs ; puis elle devenait triste et elle pleurait ; car notre présence lui rappelait incessamment le souvenir de son époux.

Des nattes furent étendues dans sa case, et la fatigue de la journée nous fit bientôt trouver un excellent sommeil sur cette couche improvisée, qui nous parut délicieuse comparée à celle que nous avions depuis un mois. Notre hôtesse continua à nous entourer de soins et d'attentions d'une délicatesse exquise, et ne nous quitta que lorsque nous fûmes complétement endormis.

Il n'est point toujours vrai de dire que les personnes des classes supérieures aient dans leur organisation physique des caractères particuliers qui les distinguent des gens des classes communes ; mais, ce qui l'est plus généralement, c'est une différence de manières et de langage qui trompe rarement : et ceci, particulièrement applicable à notre Europe, ne l'est pas moins à l'Afrique. Ainsi nous avons remarqué que les chefs ont un air plus distingué et de certaines attitudes qui révèlent l'habitude du commandement ; ils possèdent aussi, sinon des traits plus réguliers, du moins des membres mieux proportionnés et d'un galbe plus fin que ceux des autres nègres. La raison en est facile à trouver : les peuples barbares ont, presque en tout pays, sur les alliances, des idées plus aristocratiques peut-être que celles de certaines grandes familles du monde civilisé. Les qualités du cœur et de l'esprit, peu appréciées par eux et ordinairement même peu développées, ne portent jamais au pouvoir ceux qui les possèdent : c'est le courage qu'ils esti-

ment avant tout, et, semblables en cela à beaucoup de peuples plus avancés qu'eux, ils ne reconnaissent le droit de commander qu'à une classe particulière. C'est là un préjugé fortement enraciné.

Dans l'intérêt de la conservation des vertus guerrières, ils veillent donc avec une attention scrupuleuse à la pureté de la race des gouvernants, et cela malgré la polygamie qui n'introduit même pas d'exceptions à cette règle sévère ; car, la femme transmettant seule la noblesse du sang, les chefs du pays ne consentiraient pas à l'alliance d'un homme d'une classe inférieure avec une fille de sang royal, ce qui pourrait seulement altérer la pureté de la race. Quant aux alliances des hommes de la classe privilégiée avec des femmes de la classe commune, elles sont fréquentes; mais les enfants qui en sont issus sont nécessairement exclus du commandement suprême par le fait de la naissance obscure de leur mère.

Sadiaba est un exemple frappant de cette supériorité physique et morale des classes privilégiées ; elle a des traits réguliers et distingués, des pieds et des mains d'une finesse remarquable; elle est mince et bien faite, extrêmement gracieuse, et elle joint à ces avantages une physionomie d'une expression douce et bienveillante qui séduit. Elle est de la nation des Foulahs du Kasson ; elle a donc le teint cuivré et, dans ses traits, quelque chose du type caucasique. Ses vêtements, comme ceux des autres femmes, sont d'une grande simplicité; mais ils se distinguent par une propreté recherchée qui s'étend même jusqu'à sa demeure, où l'on trouve ce qu'on pourrait appeler le confortable nègre le plus complet.

Bien que ce ne soit peut-être pas ici le lieu de parler des Maures qui descendent au bord du fleuve, les observations que je viens de faire sur les formes extérieures des personnes de race pure m'engagent à dire quelques mots de ce peuple nomade.

Les Arabes sont, sans contredit, un des peuples de la terre chez lequel on retrouve dans sa plus parfaite pureté le type originel, si toutefois on peut se permettre cette expression. Les Arabes, en effet, se ressemblent tous, et parmi eux nul croisement de race ne se révèle : également minces et hauts de taille, ils ont des membres frêles et déliés; leur front, légèrement caché sous une épaisse chevelure noire frisée et laineuse, offre chez presque tous le même développement ; toujours l'arcade sourcilière qui le termine est fortement saillante et voile un regard fauve que lance un œil petit et vif à la prunelle d'un noir gris. Tous ces caractères se rencontrent chez les Maures, et ce n'est qu'en eux que l'on trouve l'homme dans son aspect sauvage. On est entraîné irrésistiblement à faire, à ce sujet, la comparaison suivante, qui, malgré son étrangeté, n'en est pas moins d'une exactitude rigoureuse : le Maure du Sénégal est à l'homme civilisé ce que le chat-tigre est au chat domestique.

Cette sauvage beauté de l'Arabe s'adoucit extrêmement dans sa compagne, et, sans se laisser dominer par un entraînement poétique, on peut avouer qu'il est difficile de se défendre d'une vive admiration quand on considère les femmes mauresques. Leur regard, quelquefois un peu abrité par la saillie de leur sourcil, seule ressemblance qu'elles aient avec leurs époux, est toujours tempéré par une expression de douceur d'autant plus saisissante, qu'elle semble se

produire avec un discret embarras. Les Arabes ne forcent pas leurs femmes à voiler leur visage comme les Orientaux sédentaires ; mais leur jalousie n'en est pas moins terrible. La condition de la femme mahométane est aussi peu relevée sous la tente en poil de chameau de l'Arabe du désert que sous les voûtes aux tentures dorées du harem des sultans. Soumise en esclave aux volontés capricieuses de son maître, elle est, au Sénégal, employée aux plus rudes et aux plus grossiers travaux, et là, aussi bien que dans les villes d'Orient, les mères sont les servantes de leurs enfants mâles et quelquefois leurs souffre-douleur. La femme de l'Arabe marche toujours à pied devant son époux, qui se prélasse gravement sur son chameau ou sur son bœuf.

En dépit cependant de cette part infime que les usages des Maures ont faite à la femme dans la famille et dans la société, elle n'en est pas moins une charmante créature, belle de cette beauté naturelle qui n'emprunte rien au costume; simplement et décemment vêtues d'un long coussabe de guinée bleue, les Mauresques, par leurs grâces natives, savent donner à ce costume une sorte d'élégance originale. Leur tournure ressemble au marcher nonchalant des coquettes señoras de l'Andalousie ; quelquefois, la tête à demi cachée et le visage encadré sous les plis de leurs coussabes, elles rappellent les vierges primitives des anciens jours. Leurs mains sont parfaitement belles ; leurs pieds, que ne protége même pas la sandale à mince semelle que portent les hommes, sont délicats et fins, malgré les marches pénibles qu'elles supportent au milieu des cailloux et des épines. Et ce type gracieux ne subit pas d'altération : il n'y a point, parmi les femmes des Maures, de ces

différences de formes qui se remarquent parmi les femmes des peuples noirs.

Mais, avant de finir ce portrait de la femme arabe, il faut, pour être vrai, signaler le désespérant contraste de ses mœurs : le doux regard, l'air timide et embarrassé, la gracieuse et coquette tournure de la fille du désert disparaissent soudain lorsque le cri de guerre se fait entendre dans la tribu, et, à l'heure du combat, cet être séduisant surpasse en cruauté le Maure le plus farouche. Chacun sait à quels excès se portent habituellement, sur les prisonniers et les cadavres, les femmes des Arabes et à quels affreux raffinements de torture elles parviennent.

Nous passons une délicieuse nuit dans la case de Sambala. La pluie continue à tomber.

Le 16 septembre. A la pointe du jour, nous quittons notre retraite hospitalière, et nous allons examiner les dispositions du village. Les terres sont toutes détrempées par la pluie de la nuit, qui n'a cessé qu'au jour.

Le village de Kidira-Tata est presque en totalité occupé par des Kassonkés réfugiés; il ne ressemble aucunement à ceux du Wallo, du Fouta ou du pays de Galam. Ses cases, isolées les unes des autres, sont jetées souvent sans symétrie au milieu des cultures de mil; quelquefois elles sont établies de manière à former une circonférence plus ou moins régulière, dont le centre est indiqué par un grand arbre, ordinairement un *gan*, qui donne son ombrage, pendant la journée, aux familles qui habitent ces cases; celles-ci ont pour ornements extérieurs de vigoureuses pousses de cucurbitacées, dont le fruit, de petit volume, est très-utile, non toutefois en servant à la nourriture de leurs posses-

seurs, mais en leur procurant des ustensiles de ménage indispensables. A cet effet, ils le laissent durcir sur pied et en fabriquent alors les calebasses à queue qui leur servent de cuillers.

Les cases du village sont solidement construites; quelques-unes sont tout en paille de mil ou de maïs, d'autres présentent dans leur construction le cylindre en terre glaise qui est la forme la plus commune des cases des peuples du Sénégal : celles de Kidira sont remarquables par leur propreté. Les Kassonkés jouissent, au reste, parmi les autres noirs, de la réputation d'être extrêmement propres.

Notre guide et des habitants du village nous entraînent encore à la recherche d'un ancien établissement. Nous ne sommes pas plus heureux qu'hier, et tout ce que nous retirons de notre course consiste en quelques récits, exagérés sans doute, sur la prospérité du comptoir qu'on a la prétention de nous faire visiter, et sur les grandes richesses acquises par ceux qui le dirigeaient autrefois. On nous montre, par exemple, deux fort beaux arbres qui servaient, disent les vieillards, à abriter sous leur ombrage les blancs pendant qu'ils trafiquaient avec les naturels; ils nous disent aussi qu'ils trouvent très-souvent, en travaillant à leurs champs, des grains de verroteries et des morceaux de bouteilles de verre.

A 7 h. 30′ du matin, *le Vigilant* nous rejoint; nous prions Sadiaba de venir à bord de notre navire et d'accepter à déjeuner; elle fait quelques difficultés, mais elle finit enfin par se rendre à nos instances. Seulement elle refuse positivement de se placer à côté de nous et elle exprime le désir d'être servie à part dans un coin assez éloigné de notre table : son frère l'y accompagne et partage son repas.

C'est, je crois, une observance religieuse du mahométisme de se tenir, pour manger, à distance des infidèles, dont le contact est surtout alors, pour les vrais croyants, une souillure ineffaçable. Mais, en outre, l'usage ne permet pas aux femmes de manger dans la compagnie des hommes, même dans celle de leurs maris. Généralement aussi elles n'aiment pas être vues lorsqu'elles prennent leur subsistance.

Au moment de nous séparer de Sadiaba, nous lui faisons don de quelques pièces de guinée, de verroterie et de sucre; ce dernier objet surtout est très-précieux pour les nègres. Elle accepte notre présent avec une vive satisfaction et elle nous offre, en retour et avec un accent de touchante sincérité, des souhaits et des bénédictions. Quant à nous, nous garderons un excellent souvenir de l'accueil hospitalier et presque fraternel que nous avons reçu dans sa case.

Au grand déplaisir de nos laptots, nous sommes obligés de continuer notre route à la cordelle ; l'orage de la nuit dernière a tellement bouleversé l'atmosphère, que la brise ordinaire du matin manque complétement.

Nous arrivons ainsi au village de Nayé, sur la rive gauche; sa population est, en partie, composée de Sarracolets, peuple éminemment industrieux et voyageur qu'on pourrait à peu près comparer aux marchands colporteurs de nos campagnes. Nayé, ainsi que tous les villages de la rive gauche, depuis Sénou-Débou, sert aussi de refuge à des Kassonkés proscrits.

On trouve en face de Nayé l'ancienne route qui conduisait à Dramané, où s'élevait autrefois le fort Saint-Joseph; cette route, par le moyen d'un gué facile ou d'un batelage qui ne l'était pas moins, ouvrait une communication entre

ce point et les possessions que nous avions en même temps sur les bords de la Falémé.

Un peu au-dessus de Nayé, nous dépassons, sur la rive droite, le marigot de Sénou-Kolé, appelé par les Portugais Rio-del-Ouro. C'est sur ce marigot, qui arrose une partie du Bambouk, qu'existe, à environ 20 lieues de son embouchure, le village de Farabana, où s'élevaient anciennement un fort et un comptoir.

A 11 heures du matin, une brise de N. O., un peu fraîche, nous permet d'aller à la voile et nous fait dépasser, sur la rive droite, le village de Sénou-Kolé, réoccupé depuis quelque temps seulement. C'est le premier village du Bambouk, et, comme tous ceux de la rive droite, il avait été pillé et abandonné. Presque en face, sur la rive gauche, nous apercevons le village de Guiita-Néguénabé, petit village de pêcheurs ou plutôt groupe isolé du village de Guiita. Sa population, adonnée à l'industrie de la pêche, est un mélange de Kassonkés et de Foulahs du Bondou.

La largeur de la Falémé ne varie point : elle a toujours les 200 mètres que nous avons estimés à l'embouchure. Nous arrivons, à la fin du jour, au village de Guiita, sur la même rive que le précédent. Il possède un superbe tata, qui sert de palais et de retraite au roi du Kasson, Sambala. C'est l'almamy du Bondou, qui a fait élever à ses propres frais cette citadelle sénégambienne pour y recevoir convenablement son coreligionnaire fugitif.

A 6 h. 30′ du soir, nous mouillons devant ce village pour y passer la nuit.

Les deux rives que nous avons suivies aujourd'hui sont également cultivées; mais la droite ne l'est qu'à partir de

quelques hectomètres au-dessous du Sénou-Kolé. Les estrades qui servent à abriter les guetteurs de cultures sont ici fort élégantes de forme ; elles ont une petite toiture en paille, terminée en pointe, qui leur donne de loin l'aspect de pavillons chinois. On entend un cliquetis de pierres et des cris aigres qui se répondent dans toutes les directions.

La végétation est d'une grande puissance dans cette partie de la rivière; la couleur du terrain a littéralement disparu sous une verdure compacte et serrée. La rive droite est souvent garnie de bois fort épais qui viennent jusqu'au bord de l'eau. Les villages montrent à peine la toiture de leurs cases, et ne sont, pour la plupart, indiqués que par les grands arbres qui leur servent à la fois d'ornement et d'ombrage : les palmiers qui, plus bas, possédaient exclusivement cette double propriété, ont disparu tout à fait ; depuis hier, nous n'apercevons que des gans et des tamariniers.

Sambala vient à cheval sur la rive pour nous voir ; il nous adresse de la main des saluts de bienvenue.

Le 17 septembre. Nous appareillons, à 6 heures du matin, par une brise tellement faible que nous sommes bientôt obligés de nous haler sur des touées, car la rive n'a point de chemin convenable pour la cordelle. Nous passons sur la rive droite pour éviter un banc de roches qui suit la rive gauche dans une direction est et ouest. Hier au soir nous avions aperçu des collines assez élevées ; c'étaient celles de Sénou-Débou, qui nous restent en ce moment à l'horizon et qui forment une ligne régulièrement inclinée des extrémités au centre : leur versant sud, que nous voyons très-distinctement, est couvert d'une charmante verdure.

Nous recevons la visite du chef du Kasson : c'est un homme

MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHÈQUE

d'une belle figure; la couleur de sa peau est moins claire que celle des autres Kassonkés; il est légèrement marqué de la variole, et porte à une main et à un pied des cicatrices de blessures graves qui lui ont mutilé ces deux membres. Son costume, d'une grande propreté, se compose d'un long coussabe blanc et d'un bonnet de même couleur.

Nous longeons un nouveau banc de roches qui laisse à découvert, sur la rive, plusieurs gros quartiers de quartz, à apparence schisteuse. Les deux rives sont bordées de liserons à fleurs jaunes et bleues et d'épines fleuries qui répandent une suave odeur. Nous dépassons, à 8 heures du matin, le marigot de Guiala, d'une largeur de 30 mètres environ : il est sur la rive gauche.

A 10 h. 30′, nous apercevons encore de nouvelles roches, toujours de la même variété, qui partent de la rive droite et s'étendent perpendiculairement à celle-ci, jusqu'à la moitié à peu près de la largeur de la Falémé.

A midi 45′, nous atteignons le village de Kaïnoura-Djikoul, sur la rive gauche. C'est un très-petit village qui ne s'aperçoit pas de la rivière : il est indiqué par un ou deux grands arbres qui dominent les plantations de mil. Presque en face, sur la rive droite, nous dépassons le marigot de Tiali-Ganké qui se répand fort loin dans le Bambouk.

C'est à Kaïnoura que le voyageur Rubault, dont M. Durand a écrit le voyage, place l'ancien fort Saint-Pierre. C'est positivement une erreur ; le fort Saint-Pierre ou l'établissement que la compagnie a possédé sur la Falémé était, d'après le dire des habitants actuels, au village de Kidira-Tata; et cette assertion mérite toute confiance, quoique les traces matérielles de cette possession ne se retrouvent plus.

Il n'est pas présumable, en effet, que les gens du Bondou aient perdu le souvenir du lieu où était placé un établissement qui a dû faire époque dans leur histoire : des ruines disparaissent; mais, dans un pays où la tradition est tout, le souvenir reste. Au surplus, ils sont tous d'accord pour désigner le village de Kidira et non pas de Kaïnoura.

En face de ce village, la rive droite est garnie d'un groupe de très-beaux arbres; la rive opposée ne possède que des herbes et quelques arbustes fleuris : nous sommes très-près de Sénou-Débou dont nous apercevons déjà, dans la projection d'une petite ravine, les champs de mil et les arbres.

Toute la matinée, depuis Guiita, nous avons été suivis par un grand nombre d'habitants des deux sexes, parmi lesquels il y avait beaucoup de Kassonkés. Leur costume, généralement composé d'un coussabe, de nuance brunâtre obtenue par de l'indigo mal préparé, est loin de faire ressortir les avantages personnels de ceux qui le portent; les chefs et les personnages de distinction se vêtent ordinairement d'étoffes blanches ou jaunes; cette dernière couleur est fort à la mode.

Les pirogues sont rares; mais elles sont larges, longues et bien construites.

Peu de temps avant d'arriver au village de Sénou-Débou, nous passons, sur la rive gauche, très-près d'un banc de roches dont la schistuosité est remarquable : il semble se prolonger en longeant la rive jusqu'au village et s'étendre même un peu au large.

A 1 h. 45′ du soir, nous mouillons devant Sénou-Débou; mais notre ancre ne prend pas malgré une grande touée que nous filons et nous sommes entraînés par le cou-

rant jusqu'aux roches que nous venons de dépasser. Là nous nous arrêtons enfin ; nous avions parcouru en chassant sur notre ancre, et avec toute la rapidité d'un courant de près de 4 nœuds, une distance de 150 mèt. au moins. Force nous est de chercher un mouillage sur l'autre rive, et nous y arrivons en nous halant sur deux ou trois touées. A 2 h. 25′, nous prenons poste sur la rive droite, en face du village.

Sénou-Débou ressemble aux autres villages que nous avons déjà parcourus dans le Bondou. Ses cases, éparpillées au milieu des lougans, sont ou groupées en cercle, comme à Kidira-Tata, ou isolées sans arrangement symétrique, comme à Kidira-Tioubalou. La rive est très-escarpée; sa base est constituée par des roches qui forment un banc très-étendu; son point culminant de terre rougeâtre et caillouteuse est occupé par un magnifique tata remarquable par le fini de l'exécution et la hauteur des murs. Cette construction, la plus belle de celles que nous ayons encore aperçues, donne à cette localité une apparence d'importance qui impose presque. On dirait d'une ville de guerre aux fortes murailles et aux bastions garnis de lourds canons.

Il paraît que cette forteresse de terre et de sable (car la pierre y entre très-peu, comme dans toutes les constructions des noirs) a été élevée par l'almamy du Bondou, à la suite d'une conversation qu'il a eue avec le commandant du fort de Bakel et l'agent de la compagnie; dans la pensée de ce chef, du moins si nous croyons ceux qui nous le disent, ce tata est destiné à recevoir les traitants blancs ou indigènes, dont nos agents lui ont fait pressentir alors

l'arrivée. Certes, l'empressement de l'almamy est d'un excellent augure pour les relations commerciales que nous avons mission de lui proposer d'établir avec nous.

Une description de cette merveille architecturale des artistes foulahs ne sera peut-être pas inutile : le mur extérieur, qui renferme une superficie d'environ 150 mètres carrés, présente une succession de courtes lignes onduleuses interrompues çà et là par des espèces de bastions carrés, ou cylindriques, à terrasses, ou dentelées au sommet. La figure de cette muraille n'est point régulière : elle est à peu près de forme elliptique; elle est fermée par le moyen de véritables portes en fortes planches, ce qui est un grand luxe; car j'ai déjà dû faire la remarque que les tatas que nous avions visités n'avaient point de portes. Celles de Sénou-Débou sont, en outre (autre luxe non moins remarquable), garnies de serrures qui rappellent celles des portes des maisons arabes en Algérie; comme celles-ci, elles sont en bois et ont pour clef une bande de fer percée de trous.

Une fois les portes de cette première enceinte franchies, on se trouve dans un véritable labyrinthe composé d'une multitude de groupes de cases de construction bizarre, entourés eux-mêmes d'une muraille particulière, ayant aussi portes et bastions. De hautes tiges de mil alignées avec une certaine symétrie forment des allées au milieu desquelles est tracée la voie qui communique de l'un à l'autre de ces groupes.

Évidemment l'almamy a eu une arrière-pensée en faisant construire cette cité modèle : il a voulu montrer aux blancs que les beaux-arts n'étaient point inconnus à son peuple,

et il a réussi ; car on y trouve le plein cintre et l'ogive et même des figurines d'une exécution qui, pour être grotesque, n'en est pas moins originale.

On entre dans les cases par une porte basse et étroite, placée sur un bourrelet de terre de $0^m,30$ de hauteur. Aussi l'accès n'en est-il pas facile, et pour y entrer est-on obligé de donner à son corps une position assez gênée. Cette élévation du seuil au-dessus du sol n'est pas, au surplus, un embellissement superflu ; c'est une précaution prise pour garantir l'intérieur des cases de l'eau des pluies et pour en interdire l'entrée aux nombreux reptiles qui circulent dans l'intérieur de l'enceinte, et qui ne laissent pas, malgré tout, de franchir souvent l'obstacle qu'on a imaginé pour les arrêter.

CHAPITRE V.

SUITE DU VOYAGE A BOULÉBANÉ PAR LE SÉNÉGAL ET LA FALÉMÉ.

Séjour à Sénou-Débou. — Politesse de l'almamy du Bondou. — Son fils nous accueille avec bienveillance. — Cornes de bœuf, emblème de la royauté. — Nos trois camarades sont encore malades. — Remarques particulières sur les habitants du Bondou.— Excursion à Boulébané sur des chevaux du pays. — Culture de mil et de cotonniers. — La végétation de l'intérieur du pays est très-belle. — Arrivée à Boulébané. — Description de ce village; ses rues, sa mosquée; tata de l'almamy. — Réception affectueuse des habitants. — Nous logeons chez le ministre. — Visite à l'almamy; portrait de ce chef; son empressement à recevoir les présents qu'il attend de nous. — Organisation sociale du Bondou ; les captifs de l'almamy. — Bizarrerie de la mode. — Costume et parure des femmes. — La santé de l'almamy donne des craintes sérieuses. — Ce qu'on entend par le *souper* dans la Sénégambie occidentale. — Retour à Sénou-Débou. — Rencontre d'un ancien infirmier de l'hôpital de Saint-Louis. — Réflexions à ce sujet.

Le 18 *septembre*. Nous séjournons à Sénou-Débou. Dans la journée nous recevons la visite d'un envoyé de l'almamy, qui vient nous complimenter et nous annoncer que, le lendemain, le ministre de son maître se propose de venir en personne nous apporter de nouveaux compliments et des présents : de notre côté, et pour faire convenablement les

choses, nous envoyons aussi à l'almamy un messager chargé de lui annoncer officiellement notre arrivée et de lui offrir nos civilités.

M. Huard et M. Ferry éprouvent de violents accès de fièvre.

Le 19 septembre. Nous allons, vers le milieu du jour, nous établir dans des cases du tata, où nous serons incomparablement mieux qu'à bord. Notre messager revient avec le fils de l'almamy, qui nous annonce que son père est malade et que son ministre, qui s'était mis en route pour nous venir trouver, ainsi que cela nous avait été dit hier, a été forcé de retourner à Boulébané, capitale du Bondou et résidence de l'almamy ; un accès de fièvre l'avait pris en route.

Le fils de l'almamy est un jeune homme d'assez bonne mine qui se montre très-empressé à nous être agréable ; il nous fait préparer des cases meilleures et plus spacieuses que celles qu'on nous avait données, et nous exprime ses regrets de ne pas s'être trouvé à Sénou-Débou pour nous recevoir. Son père, nous dit-il, l'a chargé de nous offrir ses services et de veiller lui-même à ce que nous fussions traités avec la plus grande distinction ; il est désolé, ajoute-t-il, que sa maladie l'empêche d'entreprendre la route ; mais il espère que nous voudrons bien, pour répondre à son empressement, nous rendre nous-mêmes auprès de lui ; il nous fera préparer des chevaux dès que nous y serons disposés.

Nous remarquons que les ordres du fils de l'almamy s'exécutent avec une célérité qui contraste avec l'indolente apathie des nègres ; en un instant les nouvelles cases que nous allons occuper sont évacuées, nettoyées et garnies de nattes. Le fils de l'almamy fait d'abord, précaution de haute

importance pour les nègres, placer dans chaque case de nombreux gris-gris, et il fait, en outre, planter en signe d'honneur, au milieu de la cour de notre résidence, quatre longues perches placées par couples : chaque couple se compose d'une perche ornée d'un gris-gris et d'une perche ornée d'une corne de bœuf. La corne est une marque distinctive de puissance chez tous les peuples de la Sénégambie.

Boubakar, c'est le nom du fils de l'almamy, après avoir préparé nos logements et les avoir pourvus des signes extérieurs qui doivent nous assurer le respect des habitants, après avoir, en un mot, pris toutes les précautions que commande l'hospitalité africaine pour préserver les personnes et les propriétés de la visite des mauvais esprits et de tous les accidents possibles, s'occupe de besoins non moins impérieux : des bœufs, des moutons, du riz, du couscous, du lait nous sont offerts avec une munificence princière. Il nous répète souvent qu'il veut que les blancs gardent de lui un bon souvenir, et qu'il nous traitera tellement bien que nous serons forcés de l'aimer, gracieuses avances auxquelles nous répondons avec reconnaissance. Boubakar pousse, en outre, le luxe de l'hospitalité jusqu'à nous mettre à l'abri de la curiosité importune des habitants : il fait placer, pour cela, un factionnaire à la porte de notre tata; mais nous devons dire que ce dernier ordre ne s'exécute pas avec une stricte ponctualité, et qu'en dépit du factionnaire nous avons presque constamment à subir l'insipide, ennuyeuse et trop odorante compagnie de nombreux visiteurs des deux sexes.

Nos malades vont mieux.

Le 20 septembre. Nous sommes obligés d'ajourner notre voyage à Boulébané, à cause de nos malades dont la santé est loin encore d'être satisfaisante. M. Ferry, surtout, est extrêmement souffrant. Décidément, les fièvres de Bakel sont d'une ténacité qui brave, plus que nous ne le croyions, l'emploi de moyens énergiques, et nous nous apercevons que nous nous étions trop hâtés en attribuant, après nos premiers essais, une efficacité et une promptitude d'action certaines au sulfate de quinine : nos malades ne l'ont cependant pas pris avec parcimonie.

Le ministre de l'almamy arrive enfin avec de nouvelles félicitations de son maître; il nous répète aussi les paroles du fils de ce chef, touchant l'impatience vive qu'il éprouve en nous attendant. Nous partirons dès que nos deux malades seront en état de supporter la route.

La population de Sénou-Débou est moins hétérogène que celle des villages situés plus bas; on n'y trouve d'abord point, ou presque point de Kassonkés , et les individus de race aborigène (les Torodos) semblent la composer exclusivement. La couleur de leur peau est généralement noire, et ce n'est qu'accidentellement qu'elle offre une teinte cuivrée. Les habitants de Sénou-Débou nous paraissent laids ; cela tient peut-être à leur mise qui n'est pas d'une irréprochable propreté et qui contraste d'une façon remarquable avec l'intérieur de leurs cases dont nous avons déjà vanté la bonne tenue.

Quoi qu'il en soit de la cause déterminante, l'impression que produit sur nous la laideur des habitants du Bondou n'en est pas moins réelle, et nous la subissons d'autant plus irrésistiblement, que nous avons été loin d'éprouver un

semblable effet en considérant les Yoloffs et les Sarracolets. Je crois, du reste, avoir déjà fait la même remarque sur cette laideur qui, au surplus, réside plutôt dans l'ensemble de l'individu que dans le caractère particulier de chaque trait analysé en détail.

Le Vigilant traverse la rivière et vient s'amarrer un peu plus haut que Sénou-Débou. Nos communications étaient rendues extrêmement difficiles par les courants qui augmentent chaque jour à mesure que le retrait des eaux devient plus considérable. Celles-ci ont baissé, depuis hier, de près de $0^m,50$.

Le 21 septembre. Nos malades allant bien aujourd'hui, nous arrêtons décidément notre voyage à Boulébané pour demain. Nous aurons pour compagnon M. Zéler, agent de la compagnie au comptoir de Bakel, et il nous sera d'un grand secours pour traiter les questions qui font l'objet principal de notre mission.

Le village de Sénou-Débou est peuplé de 500 habitants. Je ferai remarquer que l'exactitude de cette estimation est fort suspecte, et qu'il est vraiment impossible de présenter un dénombrement précis de la population des villages noirs, à moins, toutefois, qu'on ne prenne soi-même le soin de faire assembler les habitants et de les compter; or ce moyen n'est pas sérieusement praticable. Il n'existe, en effet, aucune espèce d'ordre administratif chez les nègres; ils se contentent de calculer le produit de leurs lougans, et de savoir le nombre de leurs captifs et celui de leurs bestiaux; mais, quant à tout ce qui ne présente pas directement pour eux un intérêt personnel, ils sont d'une ignorance complète : ainsi, non-seulement ils ne savent jamais le nombre des habitants

de leur propre village, mais encore ils ne connaissent pas leur âge. A quoi bon? disent-ils.

Sénou-Débou est dans une position très-convenable pour établir un comptoir : c'est le point de la Falémé le plus rapproché de la capitale du Bondou; et, on le conçoit, il est de haute importance, lorsqu'on veut occuper un pays, de s'établir le plus près possible de la résidence du chef.

Le 22 septembre. A 6 heures 30′ du matin, nous montons à cheval et nous faisons route sur Boulébané. Nous sommes peu commodément placés sur des espèces de selles arabes dont les étriers, courts et attachés vers le milieu, donnent aux jambes une position extrêmement désagréable ; ces selles, garnies devant et derrière de hauts montants en bois, ne sont pas non plus fort douces; car le cuir mince qui les recouvre est souvent appliqué sur un bois que le rabot n'a pas toujours poli. Les chevaux ne sont ni bons ni mauvais. Nous prenons, parmi nos laptots, une petite escorte pour donner à notre présentation ce caractère de dignité si nécessaire dans les relations avec les nègres ; nous nous faisons aussi prudemment accompagner de quelques provisions qui nous restent encore.

Nous parcourons d'abord, en nous dirigeant vers l'O. S. O., un pays charmant orné de cultures et de riche verdure; puis, traversant de temps à autre quelques petites ravines que les eaux de la Falémé ont creusées sur le sol, nous tournons une ligne de collines assez hautes et d'un aspect agréable. Nous arrivons bientôt au village de Belpounéguy, dont le voisinage s'annonce, à assez courte distance de Sénou-Débou, par les cultures de mil qui vont presque joindre celles de ce dernier village. Nous n'apercevons de Belpounéguy

que quelques cases seulement, placées sur le chemin que nous suivons ; les autres cases ainsi que le tata du village nous sont entièrement cachés par les hautes tiges des lougans. Nous continuons à cheminer au milieu des cultures qui, comme je viens de l'indiquer pour celles de Sénou-Débou et de Belpounéguy, se touchent en quelque sorte les unes les autres. C'est ainsi que nous dépassons successivement, sans les apercevoir, les quatre villages du nom de Dianvély, distingués par l'adjonction, au nom commun à tous, d'un nom particulier à chacun d'eux, qui désigne ou son chef, ou le peuple qui l'occupe. Entre le troisième et le quatrième Dianvély, nous traversons un marigot aux bords élevés qui contient encore assez d'eau pour que nos chevaux en aient jusqu'au poitrail. Ce marigot se nomme Mamady.

Le pays est presque toujours plat et n'offre que peu de parties incultes. La campagne est belle, la terre semble d'une grande fécondité, et les magnifiques cultures qui se succèdent dans une étendue déjà fort considérable témoignent suffisamment de cette fécondité et des goûts paisibles des habitants. Le coton, la pistache (*arachis hypogea*), les mils, le maïs, l'indigo présentent, tour à tour et quelquefois confondus, leur fraîche et élégante verdure; des arbres d'espèces variées, parmi lesquels se remarquent des baobabs et des acacias-verechs (arbre qui donne la gomme du commerce), tantôt succèdent aux cultures, tantôt se mêlent à celles-ci et les dominent de leur cime au feuillage touffu. Nous traversons quelquefois aussi, mais plus rarement, des parties de plaines où croissent naturellement de vertes graminées aux tiges hautes et serrées.

Nous parvenons au village de Youppé, caché, comme les

autres villages que nous avons déjà dépassés, par les cultures qui l'entourent; quelques-unes de ses cases, desquelles nous passons fort près, s'aperçoivent à travers les tiges de mil; elles ont leur toiture presque entièrement cachée sous de colossales cucurbitacées qui rampent à leur surface avec leurs larges feuilles et leurs fruits déjà gros. Cette verdure éclatante tranche d'une manière agréable sur les massifs que forment les champs de mil jaunâtres.

Après avoir dépassé Youppé, nous nous engageons dans un petit bois de jeunes arbres peu serrés; le chemin est plus accidenté en cet endroit, et l'on rencontre très-fréquemment des crevasses qui rendent la marche difficile; plusieurs contiennent encore de l'eau.

Une heure environ après avoir dépassé Youppé, nous apercevons les cultures de Boulébané et, peu après, ses murailles de terre. Nous entrons dans ce village à 10 h. 30′ du matin, ayant suivi une direction moyenne vers l'ouest. Nous estimons à 24 kilomètres la distance qui le sépare de Sénou-Débou, et cette estimation ne doit pas être exagérée; car, bien que nous n'ayons pas eu une marche régulière, nous sommes restés quatre heures à cheval, allant au moins au pas allongé et quelquefois au trot et au galop.

Boulébané est la capitale du pays de Bondou et la résidence de l'almamy. Ce village, dont le nom signifie *eau* et *puits* (village aux puits donnant une abondante quantité d'eau), est situé dans une plaine étendue, limitée, vers l'est, à environ 2 kilomètres, par des collines pierreuses peu élevées. Dans les autres directions, cette plaine se fond avec des bois dont les arbres bornent l'horizon. Boulébané possède une muraille de grande étendue,

d'une hauteur de 3 à 4 mètres et d'une assez forte épaisseur, qui renferme la presque totalité des cases : comme à Sénou-Débou, cette enceinte est interrompue assez fréquemment par des tours ou bastions carrés et cylindriques, et elle est fermée par plusieurs portes solides et garnies de bonnes serrures. Les cases sont disposées en îlots plutôt qu'en groupes, de même qu'à Bakel et au tata de Sénou-Débou, et ces îlots sont entourés, comme dans ces deux localités, de murs en terre, entre lesquels tournoient des voies étroites et encombrées d'ordures. Il y a souvent, autour des cases, des plantations de mil et de cotonniers. Quelquefois le tracé des rues, qui est en même temps la séparation de quelques cases sans tatas, est fait avec des tiges de mil ou de bambou plantées verticalement en terre et liées entre elles au moyen d'autres tiges horizontales attachées aux premières par des cordes d'écorce.

Après avoir parcouru quelques-unes de ces rues sales et tortueuses, nous arrivons à une place presque régulière encombrée de curieux attirés par notre arrivée : au milieu de cette place s'élève le tata particulier de l'almamy, espèce de *kasba* aux murs d'argile et aux bastions sans canons. Je me trompe, l'un des bastions possède de l'artillerie : ce sont deux mauvaises pièces en fonte de fer, pouvant lancer des projectiles d'une livre; elles sont sans affûts, et leurs lumières, d'un diamètre de 4 à 5 centimètres, les rendent déjà peu redoutables; mais, comme si cela ne suffisait pas pour rassurer ceux qui les voient, on a pris, en outre, la précaution de tourner les culasses en dehors.

Sur cette place se trouve aussi la mosquée, sorte d'édifice en terre dont l'architecture n'offre rien de remar-

quable, malgré les prétentions à l'élégance qui se révèlent à chaque pli de terre formant arabesque ou bas-relief : cet édifice est bien au-dessous du tata et des cases de Sénou-Débou pour l'originalité. Les efforts des constructeurs n'ont abouti qu'à produire une masse grossière et confuse qui ne fait même pas naître le sourire qu'on accorde ordinairement à la bizarrerie. Heureusement la nature a mieux fait que les hommes, car, sur cette même place, s'élève, comme ornement principal, un magnifique *gan* dont l'ombrage sert à abriter ceux à qui leurs loisirs permettent de venir, pendant la journée, se livrer en ce lieu aux causeries ou aux jeux. Le plus à la mode de ceux-ci est une espèce de jeu de dames ou d'échecs, dans lequel l'échiquier est remplacé par le sol, et les pions par de petites broches en bois que l'on plante dans le sable en lignes diagonales. L'ombre de l'arbre en question reçoit aussi, aux heures des prières, les marabouts, qui viennent s'y établir sur leur peau de mouton blanche, et faire ce qu'on appelle à Saint-Louis et dans le fleuve le *salam* (prière). La peau de mouton est la partie principale du mobilier du marabout : il s'assied en croisant les jambes sur cet étroit tapis, qu'il porte toujours sous son bras quand il va en visite. Les peaux de mouton qui servent à cet usage proviennent de nos comptoirs, et c'est pour cela qu'elles sont un objet de luxe dont les possesseurs sont très-fiers; car les moutons de la Sénégambie n'ont qu'une peau lisse presque sans fourrure et plutôt soyeuse que laineuse.

On nous fait arrêter sur la place du palais, et, pendant qu'on va prévenir l'almamy de notre arrivée, nous sommes entourés par la foule des curieux qui se pressent autour de

nous ; ils nous prennent les mains, nous disent *bonjour* avec une accentuation fort drôle et en faisant un singulier mouvement de tête qui semble dire : « Nous vous connaissons et nous parlons votre langue. » Puis ils nous contemplent en s'entretenant entre eux de notre costume sans doute, et de nos armes qui fixent le plus particulièrement leur attention. L'almamy nous fait complimenter sur notre arrivée, et nous quittons alors la place pour traverser un certain nombre de sentiers plus malpropres encore et plus encombrés que ceux que nous avons suivis pour nous rendre à son tata : nous arrivons à une nouvelle place plus petite que celle que nous venons de quitter, très-propre et ornée aussi d'un *gan* dont le pied est entouré d'une plate-forme de 5 à 6 centimètres d'élévation au-dessus du sol et de 3 mètres de côté ; cette plate-forme est couverte de nattes placées là à notre intention.

Nous étions jusqu'alors demeurés à cheval, et ce n'est qu'à cet endroit qu'on nous permit, à notre grande satisfaction, de mettre pied à terre. Il était temps : notre position sur nos montures n'était plus tenable. Rester pendant quatre heures et demie sur une selle telle que je l'ai décrite, les jambes tordues pour pouvoir atteindre ces maudits étriers arabes qui y sont attachés d'une manière si incommode, était une torture dont on comprendra peut-être la réalité quand je dirai que plusieurs d'entre nous ont eu, pendant près d'une heure, un engourdissement des membres inférieurs tellement fort, que l'usage leur en était complétement interdit. Aussi nous étendons-nous avec délice sur nos nattes, et là, à l'ombre de l'arbre hospitalier, nous recevons la visite d'une foule compacte de personnages de tout sexe et de tout âge qui se pous-

sent sur nous, se disputent, quelquefois même se battent pour avoir l'honneur de venir nous serrer la main. Le ministre de l'almamy nous délivre de cet ennui en faisant renvoyer à coups de fouet cette cohue dont les témoignages d'affection commençaient à devenir d'une importunité excessive. Une collation nous est alors offerte, et, malgré la frugalité qui la distingue, car elle ne se compose que de maïs grillé et de lait doux, nous lui faisons un accueil empressé.

La physionomie des habitants du Bondou est franche et ouverte, et, quoiqu'ils soient généralement laids, observation que je persiste, comme on le voit, à maintenir, leur air de bonté, leurs soins attentifs et leurs démonstrations sincèrement affectueuses nous disposent très-favorablement pour eux. Après une heure environ d'attente sous notre arbre, on vient de nouveau nous prendre pour nous conduire au logis qu'on nous destine. Ce n'est point un palais; mais il n'y manque rien de ce qui peut nous le rendre agréable : il est disposé dans la cour des cases du ministre, recouverte, à cet effet, d'une toiture de paille assez serrée pour abriter du soleil et assez élevée pour laisser circuler l'air. Sous cette toiture sont disposés des canapés en jonc avec des nattes ; ce seront nos lits.

Le ministre, qui se nomme Sapatto, nous annonce que l'almamy est fort malade, et qu'il ne pourra peut-être pas nous recevoir demain. Il nous fait envoyer des provisions parmi lesquelles nous remarquons de petits oignons ; elles se composent, en outre, de laitage, de riz et de viande de mouton. Nos laptots sont traités avec un luxe bien autrement splendide, et pendant plusieurs minutes, ceci n'est point exagéré, nous voyons défiler une procession de captifs char-

gés de calebasses remplies d'une effrayante quantité de couscous, de viande et de riz au lait aigre. L'appétit des nègres est, du reste, tellement monstrueux, qu'il n'y a point à s'étonner de l'incroyable profusion des comestibles qu'on leur envoie; mais, pour des personnes qui ne connaîtraient pas la capacité de l'estomac des nègres, la chose eût été fabuleuse.

Le 23 septembre. Le ministre, notre hôte, nous annonce que l'almamy a passé une fort mauvaise nuit, et qu'il s'est endormi le matin seulement ; il est extrêmement faible et souffrant, nous dit-il, mais, comme il désire vivement vous voir, dès qu'il sera réveillé, j'irai lui demander s'il peut vous accueillir.

A midi, la réponse que le ministre nous transmet est affirmative, et nous nous préparons : il est indispensable que cette présentation ait un caractère de solennité, car il faut, avant tout, frapper les yeux des nègres et leur imposer par des cérémonies et des spectacles. Nous nous mettons donc en uniforme et nous faisons costumer nos laptots avec le plus de recherche possible.

Nous pénétrons dans le *palais* de l'almamy par une porte étroite et basse, qui est son unique entrée; après l'avoir franchie, nous nous trouvons dans une espèce de corps de garde couvert, occupé non par des gardes armés et revêtus de riches vêtements, mais par des captifs déguenillés, commis, malgré le dénûment complet où ils sont et l'air peu martial qui les distingue, à la garde de cette citadelle. Nous parcourons ensuite une espèce de labyrinthe, puis un chemin couvert et sinueux qui se termine par une nouvelle porte fortement construite en bois épais garni de fer, puis enfin

plusieurs cours dans lesquelles se trouvent des cases de diverses formes, carrées ou cylindriques, à terrasses ou à toitures de paille, et, parmi toutes ces cases, celle de l'almamy, que rien ne distingue des autres.

Nous y trouvons ce chef assis ou plutôt couché à l'entrée, mais dans l'intérieur, et de telle sorte qu'il nous est à peu près impossible de distinguer ses traits : son entourage est modeste, et nous n'entendons point, à la grande satisfaction de nos oreilles, cette musique aux suaves harmonies dont le voyageur Rubault avait été charmé cinquante-huit ans plus tôt, lorsqu'il visitait un des prédécesseurs de l'almamy actuel.

A notre arrivée, Sadda-Amady, c'est le nom du chef du Bondou, avait autour de lui son ministre Sapatto, qui possède toute sa confiance, son grand marabout (*tamsir*), personnage qui jouit aussi d'une très-grande influence, un ou deux marabouts secondaires et quelques visiteurs ou captifs, qui, pour la plupart, s'éloignèrent rapidement sur un signe de lui. L'almamy demeura alors seul avec son ministre et son grand marabout, et, sur l'invitation qu'il nous fit transmettre par l'un de ces deux conseillers, nous nous plaçâmes silencieusement sur des nattes disposées sous un hangar improvisé au moyen de grossiers tissus de paille étendus horizontalement sur des piquets. En défilant devant lui, nous lui avions, toujours gravement et en silence, pressé la main en signe d'amitié.

Après plusieurs minutes de recueillement, M. Huard, habitué à de semblables entrevues, ouvre la séance par le débit monotone des formules de politesse chargées de figures orientales que les nègres emploient, à l'imitation des

Maures, dans leurs relations officielles. On désigne au Sénégal, et avec beaucoup d'à-propos du reste, par le mot *palabre* (de l'espagnol *palabra*, parole), ces sortes d'assemblées officielles. Les préludes terminés, M. Huard expose alors succinctement le but de notre visite, puis, selon l'usage suivi dans ces sortes de communications, il clôt son discours par le mot *j'ai dit*. Un silence, mais plus complet et plus solennel encore que celui qui avait précédé les paroles de M. Huard, se fit alors et dura cinq minutes. Le ministre, qui s'était, à l'avance, concerté avec l'almamy, le rompit enfin, et, après nous avoir retourné nos formules, pompeusement ornées d'une couleur locale que notre orateur n'avait qu'imparfaitement imitée, il nous répond, au nom de son maître, par des paroles vagues et embarrassées au milieu desquelles nous distinguons pourtant très-clairement qu'il ne demande pas mieux que de traiter avec les blancs; mais que, avant de s'engager dans des relations plus intimes, il serait bien aise de nous voir témoigner de nos bonnes intentions par l'offre de quelques présents. C'est, au reste, l'usage général en tout pays nègre, et, pour qu'une négociation s'entame sous d'heureux auspices, il est souvent nécessaire de se faire précéder de cadeaux et d'en proportionner la valeur à l'importance des résultats que l'on désire obtenir. Mais, dans cette circonstance, nous avions pensé qu'il était préférable de ne montrer les nôtres qu'après avoir terminé nos affaires; nous espérions, par cette infraction volontaire aux habitudes ordinaires, tenir en suspens la convoitise de l'almamy et l'amener peut-être, par l'appât d'une plus large rémunération, à des concessions plus avantageuses.

Nous prîmes congé de Sadda, après être convenus que

nous nous entendrions avec son ministre pour continuer nos négociations. En quittant l'almamy nous nous approchâmes encore une fois pour lui serrer la main et nous pûmes alors l'examiner un peu mieux que nous ne l'avions fait en arrivant. Sadda-Amady paraît être âgé de 50 à 55 ans; ses traits sont fins, sa couleur légèrement cuivrée est celle des Toucouleurs, produit métis, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, du peuple peul et du peuple torodo ; son visage, petit et ovale, est visiblement altéré et amaigri par la souffrance ; sa taille n'est pas très-élevée, du moins elle nous a paru telle, car sa maladie, compliquée de fièvre et de phthisie pulmonaire, ne lui permet pas de se lever. Son costume est propre et d'une grande simplicité : il se compose de pagnes d'un bleu blanc dont il est enveloppé, et d'une calotte rouge provenant de nos manufactures et imitant les bonnets grecs ou les tarbouchs turcs. Cette coiffure est la partie du costume qui distingue les marabouts : ils joignent aussi à ce signe particulier, et quand ils sont âgés, un long bâton blanc, terminé en fourche, sur lequel ils s'appuient lorsqu'ils sont obligés de demeurer debout. L'almamy est aussi un marabout, ainsi que tous les chefs des États foulahs; le mot, du reste, qui sert à désigner sa qualité est, comme on le sait, une corruption des mots *el emir moumenyn*, le prêtre des fidèles. Il ne faut pas cependant donner à ces mots un sens trop rigoureux ; car dans le Bondou le chef de l'État n'est pas, comme dans le Fouta, le premier marabout du pays. Le gouvernement n'est point théocratique au Bondou ; le chef n'est point le plus docte et le plus saint des prêtres élu par les fidèles; c'est simplement un homme parvenu au pouvoir par hérédité et joi-

gnant à la qualité de guerrier, inhérente à toutes les familles dans lesquelles on choisit les chefs, celle beaucoup plus humble de prêtre ou plutôt d'homme instruit dans la loi du Koran.

Nous sortons dans la journée pour examiner le village et les environs : la plaine où est assis Boulébané est cultivée avec un soin extrême, et les mils y sont encore plus beaux et plus élevés que dans les autres localités où nous avions déjà pu admirer la puissance végétative du sol. Les tiges ont ici jusqu'à 6 mètres de hauteur; dans les intervalles des cultures, il existe un assez grand nombre de baobabs, cet arbre gigantesque décrit par Adamson qui lui a donné son nom (*adamsonia digitata*). Mais, pour rendre un entier hommage à la vérité, nous devons dire que les dimensions des baobabs que nous voyons restent bien au-dessous de celles qu'avait indiquées ce naturaliste, et, en dépit de l'entraînement irrésistible qui porte, dit-on, les voyageurs à l'exagération, nous avouerons franchement que les 120 pieds de circonférence qu'il avait mesurés se sont réduits, pour nous, à la modeste quantité de 55.

Un marigot presque à sec, et qui doit former torrent dans la saison des pluies, entoure, surtout du côté de l'ouest, une grande partie du village et contribue probablement beaucoup à donner au sol, par les nombreuses irrigations naturelles qu'il y a formées, cette remarquable fécondité qui subsiste encore, grâce à la facilité d'absorption dont jouissent les terres, longtemps après la fin des pluies. Ce marigot communique avec la Falémé.

L'eau des puits de Boulébané est excellente, et c'est sans

doute aussi à sa qualité qu'est dû le nom de ce village, dont j'ai déjà donné l'étymologie.

Le 24 septembre. Le but que nous poursuivons auprès de l'almamy serait d'obtenir la passation d'un traité par lequel il s'engagerait

1° A nous laisser fonder un établissement commercial au Bondou;

2° A diriger exclusivement sur nos comptoirs les caravanes de ses sujets qui vont, au Bambouk, à Ségou et dans d'autres parties de l'Afrique, chercher des produits indigènes;

3° A diriger aussi sur nos comptoirs les caravanes de marchands étrangers, et particulièrement des marchands sarracolets et mandingues, qui sont obligés de traverser son pays pour aller vendre leurs produits aux Européens, soit Anglais, soit Français.

On comprend tout d'abord l'importance de ces conditions, dont l'acceptation et surtout l'observance seraient si utiles au développement de notre commerce. Toutes les trois, mais particulièrement les deux dernières, tendraient, en outre, à concentrer sur nos établissements les objets de l'industrie africaine et à éviter la concurrence des commerçants de la Gambie. Cependant, si les deux premières peuvent être faciles à exécuter, il n'en serait point ainsi de la troisième. En effet, on entrevoit, à première réflexion, quelle source immense de difficultés se créerait un chef, même puissant, en prenant l'engagement de faire changer, selon sa fantaisie, à des étrangers la destination qu'ils auraient eux-mêmes choisie, évidemment d'après une combinaison de chances de gain plus ou moins juste sans doute, mais, après tout, qu'il appartient à eux seuls de rectifier.

User de violence, dans cette conjoncture, serait s'exposer à des querelles et à des représailles, et cela sans certitude de réussir. Recourir à la persuasion serait méconnaître d'abord l'opiniâtreté invincible du nègre dans l'exécution de ses projets, opiniâtreté qui résiste à toute logique et à tout effort d'éloquence, surtout quand cette dernière ne peut avoir pour interprètes que des orateurs africains ; employer les voies persuasives serait, en outre, trop compter sur l'intelligence des nègres, espèce de mythe presque toujours inabordable sous les épaisses parois qui la cachent.

Ces réflexions anticipées s'accordent, au reste, parfaitement avec les réponses qui nous furent faites plus tard par l'almamy, homme, d'ailleurs, d'une remarquable supériorité intellectuelle.

Quoi qu'il en soit, notre désir de terminer de suite cette affaire ne s'arrangeait guère des dispositions de ceux dont dépendait sa solution, et nous devions nous heurter contre des obstacles imprévus, ou du moins dont la commission n'avait pas suffisamment calculé la portée.

En effet, l'entretien que nous avons aujourd'hui avec le ministre n'a pas plus de succès que celui que nous avions eu hier avec l'almamy. Sapatto nous écoute d'abord avec une grave et sérieuse attention, hochant de temps en temps la tête en signe d'affirmation et faisant parfois entendre ce bruit guttural inimitable et impossible à décrire au moyen duquel les Maures expriment qu'ils ont entendu et compris ; puis il nous fait demander à plusieurs reprises si nous avons fini de parler, et, après s'être recueilli pendant quelques minutes, il prélude par des phrases si merveilleusement entortillées, qu'elles eussent fait honneur au plus madré des avo-

cats blanchis dans la chicane. Après avoir fait durer fort longtemps cet exorde, il arrive enfin à la péroraison parfaitement claire, mais passablement impertinente, que voici :

« Avant de poursuivre, nous voulons les présents; les présents! pas de présents, pas d'arrangements, plus même de réponse à vos questions. »

Ceci était précis; nous subissions l'inconvénient de nous trouver quelque peu déjoués dans notre stratégie par un sauvage et de nous sentir pris au piége que nous avions voulu tendre nous-mêmes. La cupidité triomphait de la ruse : nous avions voulu ce qu'on appelle tenir la dragée haute à l'almamy, et nous reconnaissions, un peu tard peut-être, qu'il ne nous restait qu'à nous exécuter de bonne grâce et à faire venir aujourd'hui, puisque nous ne l'avions pas fait hier, ces présents, si désirés d'un côté, si différés de l'autre. Ils se composaient de la plus grande partie des objets pris à Saint-Louis, et dont la valeur, que j'ai déjà fait connaître au commencement de cette relation, s'élevait, en totalité, à 1,500 francs. Les principaux objets étaient des fusils à un et à deux coups, à silex, bien entendu, car les nègres les préfèrent; des sabres d'infanterie, des pistolets, de la guinée, de la mousseline, des verroteries, de la poudre et même du papier pour les savants du pays, enfin une grande quantité de petits objets divers.

Le 25 *septembre.* Nos marchandises arrivent à 4 heures du soir, et aussitôt l'almamy, qui en est prévenu par ses gens, nous fait demander pourquoi nous ne les lui envoyons pas. L'honnête Sadda ne perdait pas de temps, comme on le voit; mais il était décidé que nous opposerions toujours la temporisation à son impatience : la commission avait résolu

d'attendre au lendemain et, pour produire plus d'effet, de se réunir pour aller offrir les présents avec une sorte de cérémonial. Dans ces dispositions, nous ne pouvions échapper que par un petit mensonge aux importunités de l'almamy, et nous répondons à son envoyé que nous n'avons reçu encore qu'une partie des objets destinés à son maître, et que, le reste devant très-probablement arriver demain dans la matinée, nous irons les présenter nous-mêmes.

Cette insistance de l'almamy, qui se produit ici sous une forme si peu courtoise, nous rappelle l'histoire de ce pauvre Rubault arrêté par un autre almamy et retenu jusqu'à l'arrivée d'un présent que ce chef exigea et qu'il avait été fort désappointé de ne pas recevoir. Rubault était plus embarrassé que nous; car il était obligé de faire venir de Saint-Louis les objets qui devaient composer son cadeau. Nous songeons aussi au major Gray, qui avait eu à subir, toujours à l'endroit des cadeaux, des exigences fort déraisonnables de la part du père de Sadda. Il paraît que cette coutume traditionnelle est toute-puissante au Bondou. Après tout, quelque bizarre que paraisse cette manière de traiter, elle a cependant son bon côté ; on peut au moins, dès qu'on y a fait droit, aller franchement vers son but. Certes, cette formalité des cadeaux vaut bien l'échange des protocoles diplomatiques et les lenteurs des formes parlementaires de l'Europe.

Le village de Boulébané, qui compte environ 2,000 à 2,300 habitants, est presque exclusivement occupé par des captifs de l'almamy, par ses griots et par quelques marabouts. Nous remarquons avec un certain étonnement que, pour une nation aussi pacifique que celle des Foulahs du

Bondou, leur chef possède à lui seul un nombre bien considérable de captifs. Mais notre surprise cesse dès que nous obtenons des éclaircissements sur la manière dont on arrive à cette possession. Ces captifs, en effet, ne sont point tous le produit de la conquête ; mais, comme ils appartiennent à jamais à leur maître, eux et leurs enfants, nés et à naître, leur nombre s'accroît nécessairement et il peut même devenir considérable, puisque ces captifs forment, ainsi que dans nos colonies à esclaves, une propriété transmissible par héritage. D'ailleurs le commerce des esclaves est un des commerces fort actifs des peuples nègres, et, par conséquent, il est facultatif à tout homme qui possède des valeurs de les transformer en captifs. C'est, en effet, un excellent capital, très-productif, et dont le travail est tout profit. Le pauvre nègre captif coûte peu à nourrir et encore moins à vêtir; car souvent ses vêtements sont de la plus rigoureuse simplicité.

Sadda-Amady est donc fort riche en captifs, et il est presque seul propriétaire du village de Boulébané. (Je n'ose pas appeler ville la réunion même considérable des cases qui forment les habitations des nègres, quoique le major Gray et d'autres voyageurs se soient servis de ce mot, surtout pour Boulébané.) Du reste, l'almamy du Bondou a des revenus fiscaux : il perçoit des dîmes sur les récoltes, il se fait payer des droits de passage par les caravanes étrangères qui traversent son pays, il reçoit aussi des cadeaux des gouverneurs des établissements français et anglais de la Sénégambie. Tous ces revenus lui font une assez jolie liste civile, qu'il emploie, selon l'habitude de son pays, à multiplier le nombre de ses esclaves, à la fois, pour lui, source de force et

de richesse. Après cela, Sadda bénéficie encore quelque peu dans le partage du butin, fruit des expéditions guerrières, et sa part n'est pas ordinairement la plus mauvaise. Dans le Bondou, l'almamy en prend la moitié pour lui : ce sont le plus souvent des prisonniers et des bestiaux. Cette dernière ressource est, au reste, peu importante, par la raison déjà connue que les habitudes guerrières et conquérantes tendent, chaque jour, à se perdre au Bondou.

En Afrique, on retrouve l'ancienne Europe féodale; la société y semble, comme autrefois dans celle-ci, divisée en deux parties inégales : l'une, la plus faible en nombre, commande, gouverne et écrase du poids de son exploitation tyrannique l'autre partie, beaucoup plus nombreuse, et seule en possession, en outre, de la force matérielle, qui ne se dépense qu'au profit de cette poignée de maîtres avides et inhumains.

Cette disproportion de nombre entre la classe esclave et la classe aristocratique se fait sentir surtout dans ces contrées, où les hommes libres forment tout au plus le vingtième de la population.

Et il ne faut pas croire que la mansuétude des uns explique toujours la soumission des autres. On rencontre bien, à la vérité, dans quelques familles nègres, ces bonnes mœurs patriarcales des temps anciens. Là l'esclave est vêtu comme son maître, il s'assied près de lui pour prendre sa part du même repas, en un mot il est presque de la famille; mais, à côté de cette condition adoucie par une charitable simplicité, combien de tortures endurées, combien de dures privations supportées! Que de bizarres caprices viennent tour à tour se jouer du malheureux prolétaire africain! Ici il

jouit de l'entière confiance de son maître, il est puissant, il commande même à des hommes libres; là, au contraire, battu de verges, le corps déchiré, il se traîne nu et sanglant; plus loin, succombant sous un fardeau trop lourd pour ses forces, il implore en vain la pitié; plus loin encore, il sert d'unité monétaire, on l'échange contre de grossiers aliments, contre des étoffes, contre un cheval..... C'est un affligeant spectacle que celui de la captivité africaine!

Il est bien vrai que ce sont là des lieux communs; mais qu'importe à la vérité d'être vieille comme le monde! Et puis, comment retenir des exclamations de pitié, de regret et même d'indignation quand on voit de ses yeux et qu'on touche de ses mains!

Au Bondou, les femmes sont mieux que les hommes; elles sont généralement bien faites, elles ont la bouche petite et de fort belles dents qui seraient encore plus belles si elles n'étaient enchâssées dans des gencives bleues : c'est une grande beauté, chez elles, de posséder cette coloration, et elles y parviennent en se faisant saigner incessamment cette partie de la bouche au moyen de petites épines.

En tous pays, la mode est essentiellement capricieuse; mais là, où la civilisation n'a point encore pénétré, ses bizarres fantaisies deviennent de la cruauté, car les vêtements, par leur simplicité, cessant d'être un aliment suffisant à ses déraisonnables exigences, c'est au corps même qu'elle s'adresse, et Dieu sait à quelle mutilation elle le soumet. Ainsi, en Sénégambie, les femmes foulahs enlèvent à leurs gencives, comme nous venons de le dire, le sang qui leur donne cette fraîcheur charmante que nous aimons; ailleurs, chez les Mandingues, elles se liment les parties la-

térales des dents incisives de manière à convertir celles-ci en pointes aiguës; ailleurs encore, chez les Bambaras, elles se lacèrent les joues de trois coups de poignard. A Madagascar, elles se teignent les dents en noir avec une plante colorante, et c'est une rare perfection de parvenir à dissimuler leur blancheur naturelle sous cette couleur artificielle; elles portent aussi, pour ornement, un morceau de bois odorant placé dans la cloison du nez, qui a été percée pour le recevoir. En Océanie enfin, leurs oreilles sont allongées de manière à retomber sur les épaules; leurs lèvres et leur nez sont percés et ornés d'anneaux, et le tatouage couvre leur corps de stigmates.

La parure des femmes du Bondou est peu différente de celle des femmes du Galam. Les verroteries s'y font remarquer peut-être avec plus de profusion encore, et toujours sous formes de colliers de toutes dimensions, entremêlés de grains d'ambre brut, dont quelques-uns sont de la grosseur d'un œuf de pigeon; elles portent de ces colliers aux oreilles, au cou, étagés quelquefois au nombre de huit à dix, et descendant jusqu'aux seins. Elles ont les cheveux tressés en nattes extrêmement minces, qui partent du sommet de la tête et des tempes, et glissent le long des joues jusqu'au cou, où elles s'arrêtent. La partie supérieure du front est surmontée par un pompon de cheveux disposés en sphère, d'un diamètre de 3 à 4 centimètres, recouvert quelquefois d'un morceau d'étoffe de coton. Les cheveux des côtés et de la partie postérieure de la tête sont rasés ou coupés court. Le front est, en outre, garni d'une mince lame d'argent, ornée de petits boutons de même métal, grossièrement ciselés, qui descend des cheveux jusqu'à la racine du nez;

enfin un bandeau en coton, d'une largeur de deux ou trois doigts, et d'une blancheur qui n'est pas toujours irréprochable, complète cette coiffure, qui donne à leur tête une forme allongée et presque conique. Tout cela est, du reste, en partie caché sous un petit voile d'un tissu à jour et fort léger en étoffe de coton bleu mêlé de blanc, qui descend sur les épaules. Grâce à ce voile, elles parviennent à dissimuler l'étrangeté disgracieuse de la coiffure que je viens de décrire. Leurs oreilles ont aussi pour ornement, en outre des chapelets de verroterie dont j'ai parlé, de très-gros anneaux d'or pesant jusqu'à 30 ou 40 gram.; elles les portent suspendus par des fils autour de l'oreille, qui, sans cette précaution, serait déchirée par le poids de leur lourde orfévrerie. J'ai oublié de dire qu'un gros grain d'ambre était placé au sommet du front et à chaque tempe. Les griotes surtout se distinguent, comme à Bakel, par un prodigieux étalage de ces sortes d'ornements.

Les jeunes filles se parent avec plus de modestie et elles n'abusent pas des verroteries, de l'ambre et des riches anneaux comme leurs mères : leurs cheveux, disposés avec une simplicité de bien meilleur goût que l'arrangement compliqué dont nous venons d'essayer de donner une idée, sont ornés d'un tout petit bandeau de paille tressé et dentelé qu'elles portent en ferronnière; les verroteries, quand elles en mettent, sont à très-petits grains et généralement d'un blanc mat. Il y a dans cette différence de parure entre les femmes et les filles un rapprochement à établir avec nos usages, et il est ici agréable de le constater; mais il ne nous est pas permis de pousser la comparaison bien loin, car un grossier contre-sens à cette modestie de parure qui distingue

la jeune fille se trouve tout aussitôt dans le reste de son costume : ainsi, et à l'opposé des femmes de leur pays, qui, pour la plupart, se couvrent la poitrine de leurs pagnes, les jeunes filles du Bondou ont souvent le sein découvert jusqu'à l'épigastre. Au surplus, la pudeur est relative, et il y a peut-être dans cette chaste nudité plus de simplicité qu'on ne se l'imagine.

Les hommes sont, en général, malpropres; mais il faut remarquer que presque tous sont des captifs vêtus aux dépens de leurs maîtres, qui d'ordinaire ne se piquent pas de générosité à cet égard. Il n'en est point ainsi des femmes captives (et celles que nous voyons le sont presque toutes) : elles ont dans leur mise un luxe et une recherche qui les distinguent à peine de leurs maîtresses; mais elles sont femmes, et, même au Bondou, surtout quand elles sont jolies, elles savent très-bien exploiter l'admiration qu'elles font naître.

Le 26 septembre. L'almamy est extrêmement malade : on désespère presque de le sauver. Cela nous contrarie vivement; car notre présentation se trouve ajournée, ainsi que l'envoi des cadeaux que nous devions aller lui offrir. Cependant sa maladie ne lui fait pas complétement perdre la mémoire, et, à peine sorti de l'accablement profond qui avait donné de sérieuses craintes pour sa vie, il s'informe avec une sollicitude fort pressante des présents des blancs.

Pour éviter de prolonger une attente si cruelle pour lui, nous prenons, quoiqu'à regret, la détermination de lui envoyer nos cadeaux sans cérémonial. Nous attendrons qu'il soit mieux pour lui faire nos adieux et lui exposer de nouveau nos propositions, qui seront peut-être, cette fois, mieux accueillies, grâce à la possession des objets qu'il a si long-

temps désirés. Ce retard, qui peut durer indéfiniment, nous est d'autant plus désagréable que nous devons nous hâter de renvoyer *le Vigilant* à Bakel; car les eaux, qui commençaient déjà à baisser notablement à notre départ de Sénou-Débou, doivent atteindre, chaque jour, à un niveau plus bas et rendre par là impossible sa sortie de la Falémé, si elle était suspendue encore pendant plusieurs jours.

Le ministre Sapatto s'entretient avec nous de la maladie de son maître et cherche à nous faire pressentir que ce n'est pas le moment de lui parler d'affaires sérieuses; et cela, nous dit-il, dans votre intérêt même, car la mort peut l'enlever à chaque moment, et vos arrangements seraient annulés; puis, ajoute-t-il, « l'homme que la souffrance accable n'a point sa raison libre, et vous vous entendriez mal.» L'opiniâtre ténacité que cet homme semble mettre à nous détourner du projet de continuer nos négociations, projet dans lequel nous persistons, nous fait craindre un instant que cette maladie ne soit une feinte habilement conçue pour se faire octroyer des présents en éludant tout engagement, et cette crainte, qui, du reste, ne s'est nullement justifiée dans la suite, paraissait alors assez fondée pour nous rendre honteux et furieux d'avoir été si complétement joués.

Mais nos cadeaux avaient produit un effet magique, et, à 5 h. 30′ du soir, nous sommes mandés auprès de l'almamy Sadda. Le présent auquel il a été le plus sensible et qui nous l'a rendu si favorable est un don particulier du gouverneur Bouët, une selle arabe en maroquin rouge brodé d'or pourvue de tous ses accessoires. A la vue de cet objet d'un luxe si incroyable pour lui, la joie de l'almamy a été telle, nous dit-on, qu'il a pu même parvenir à se lever pour mieux

admirer ses nouvelles richesses, et qu'il s'est écrié alors, dans un élan d'enthousiasme, qu'il ne refuserait jamais rien à des blancs si généreux et qui possédaient de si belles choses.

Lorsque nous nous présentâmes devant lui, les transports de son admiration étaient calmés, et nous le trouvâmes dans la même attitude qu'à notre première entrevue, mais plus abattu encore; sa voix, que nous entendîmes pour la première fois, était voilée et tremblante, et fréquemment interrompue par une toux sèche et creuse. Notre entrevue fut courte, car, véritablement, sa maladie n'était point simulée, et le pauvre homme souffrait horriblement. On comprend que, dans un pareil état, il lui était difficile de prendre un parti; aussi nous n'insistâmes pas : nous nous contentâmes de la promesse qu'il nous fit de reprendre nos négociations dès que la santé lui serait revenue, et nous prîmes congé de lui après les serrements de main d'usage et après avoir reçu de sa part, par l'organe de son ministre, des protestations de dévouement et des remercîments pour nos présents.

Rentrés à notre logement, nous reçûmes, à notre tour, de l'almamy un cadeau composé de trois petits anneaux d'or du poids de 40 à 50 grammes. Il est d'usage, en Sénégambie, d'envoyer aux étrangers qui arrivent dans une localité un cadeau quelconque qui s'appelle le *souper*.

Voici l'origine de cette coutume et du nom qu'elle porte : au temps des premières relations commerciales qui s'établirent entre les Européens et les indigènes de cette partie de l'Afrique occidentale, les marchés se trouvant souvent placés dans des lieux où il était difficile de se procurer des provisions de bouche, et les Européens possédant à bord de leurs bâti-

ments les moyens de subsistance qui manquaient aux indigènes, ces derniers imposèrent aux premiers, comme condition du trafic qu'ils faisaient ensemble, l'obligation de les nourrir. Plus tard, ces circonstances n'étant plus les mêmes, c'est-à-dire, les ressources d'alimentation étant devenues moins précaires, l'usage ancien se transforma sanss'éteindre, et ce ne furent plus alors des repas en nature qui devinrent d'obligation, mais le don (le mot *redevance* serait plus juste) d'une certaine quantité de marchandises.

Cette espèce de cadeau de bienvenue, qui a pris le nom de *souper*, est passé depuis lors dans les habitudes indigènes aussi bien chez les Maures que chez les nègres, et il serait aujourd'hui de la plus haute inconvenance, pour un chef, de manquer d'envoyer le *souper* à ses hôtes.

On trouve à Boulébané divers objets provenant de comptoirs anglais, particulièrement des armes et des étoffes.

Nous arrêtons notre départ pour demain. M. Huard est toujours très-souffrant.

Le 27 septembre. Nous chargeons le ministre de remercier l'almamy de la bonne réception qui nous a été faite dans son village, et nos remercîments sont sincères; car il est de toute justice de dire que ce qui pouvait rendre commode et agréable notre séjour à Boulébané a été fait avec une sorte de courtoisie qui eût été parfaite sans les incidents qui survinrent à propos des cadeaux. Nous prenons congé de notre hôte Sapatto dont nous récompensons la bonne hospitalité par des présents qu'il reçoit avec joie et reconnaissance, puis nous montons à cheval à 6 heures du matin, pour retourner à Sénou-Débou.

Jusqu'à 9 h. 30', nous sommes favorisés par un ciel cou-

vert qui nous cache le soleil et nous donne, par conséquent, une température supportable, qui rend notre voyage de retour moins pénible que celui d'aller. Nos selles, d'après nos avis, ont été modifiées, de manière à nous permettre de placer nos jambes dans une position tolérable.

Nous trouvons, aux environs du village de Dianvély-Amadoucé, le frère de l'almamy, modestement occupé à examiner ses champs et à surveiller les guetteurs chargés de chasser les oiseaux voleurs par leurs cris et le bruit de leur appareil. Ce village lui appartient et porte son nom en addition à celui de Dianvély, commun à trois autres villages, ainsi que nous l'avons dit déjà. Un peu plus loin, nous faisons rencontre de plusieurs envoyés du roi des Bambaras, allant vers l'almamy du Bondou lui porter des paroles de paix de la part de leur chef. Les autres peuples et particulièrement les Foulahs s'entendent fort mal avec les Bambaras, et cette mésintelligence, dont la cause principale est toute religieuse, prend de jour en jour un aliment plus fort dans les sentiments de rivalité et de jalousie qui affectent réciproquement les deux partis. Dans ce conflit, les Bambaras n'ont pas toujours le mauvais rôle, et, obéissant à leurs penchants naturels pour les expéditions de guerre, ils font chèrement payer aux peuples environnants les dédains et la répulsion dont ceux-ci les accablent. Je reprendrai plus tard ce sujet.

La division qui existe actuellement entre le Bondou et le Kaarta n'est pas toutefois causée par de semblables actes; car Garan, c'est le nom du chef des Bambaras, a toujours respecté le territoire et les sujets de Sadda, qui a pris pour femme une de ses nièces. La guerre qui existe entre eux,

et qui n'a qu'un motif frivole, n'est donc en réalité qu'une brouillerie sans résultat prolongée par le fanatisme religieux de l'almamy.

Nous avons un brillant cortége, composé du fils de l'almamy, du tamsir, du ministre, des griots les plus distingués du pays et d'un assez grand nombre d'habitants.

M. Huard, ayant préféré faire la route à pied, était parti avant nous; nous le retrouvons à Belpounéguy en compagnie d'une de ses anciennes connaissances de Saint-Louis, neveu de l'almamy, qui a passé une quinzaine d'années dans notre établissement. Voici l'histoire de cet homme :

Samba-Peul, c'est son nom, avait été fait prisonnier dans une razzia des Maures, et vendu, tout enfant, à des traitants de Saint-Louis, qui l'avaient eux-mêmes revendu au gouvernement. Son rang élevé parmi les siens ne l'avait pas empêché d'être attaché, pendant sa captivité, aux modestes fonctions d'infirmier de l'hôpital, fonctions qui l'avaient mis tout naturellement en relations avec M. Huard.

La captivité des nègres du gouvernement est fixée, au Sénégal, à une durée de quatorze ans, après lesquels les captifs sont libres de retourner dans leur pays. Ainsi avait fait le pauvre Samba-Peul; mais, en regagnant la case paternelle, il avait éprouvé, il nous le disait lui-même, un regret vif et sincère, et il ne s'était décidé à renoncer à son ancienne condition que pour ne pas désobliger ses parents. Ce n'était, certes, pas là un mensonge, et l'attachement qu'il nous témoignait n'était pas non plus une ruse dont il se servait pour exciter notre générosité en sa faveur. Samba-Peul était une âme honnête et bonne qui se souvenait des bons traitements qu'il avait reçus au milieu de nous et en

gardait une vive reconnaissance. Les témoignages de gratitude et d'affection qu'il nous donnait n'étaient pas, du reste, sans quelques inconvénients, dont il se résignait noblement à être victime, sans s'intimider ni se plaindre : en effet, l'almamy, qui craignait que notre présence ne lui fournît l'idée et l'occasion de déserter, le faisait étroitement surveiller.

Pour nous, heureux de trouver, au milieu de ces déserts quelqu'un qui avait vécu longtemps parmi nos compatriotes et parlait notre langue, nous nous livrons avec joie et épanchement au plaisir de cette rencontre inattendue. Il faut s'être trouvé comme nous, isolés dans un pays affreux, entourés de sauvages aux mœurs, au costume et au langage barbares, pour sentir combien profondément peuvent émouvoir les impressions qu'on reçoit à la vue d'un être qui a vécu de la même vie que vous, qui se rattache à vous par des souvenirs et des regrets, que vous comprenez enfin et qui peut vous comprendre. Et c'était à un pauvre nègre, esclave naguère et infirmier dans un hospice, que nous devions ces douces émotions! La solitude comble toutes les distances : comme la mort, elle abat l'orgueil et la fierté; comme la mort, elle rapproche de Dieu!

Qu'on me permette ici de reproduire une réflexion que la vue de notre ancien captif nous suggéra. L'histoire de Samba-Peul est celle d'un grand nombre de ses compatriotes : beaucoup de noirs, après avoir passé, comme lui, un certain temps de captivité dans nos établissements, retournent dans leur pays, emportant avec eux les impressions et les enseignements qu'ils ont reçus parmi nous. Il serait facile de multiplier bien davantage le nombre de ces hommes, modifiés par

notre contact, et de faire servir leur retour dans leur patrie à y répandre des germes de civilisation. Je sais que l'exemple de Samba-Peul n'est pas une preuve rigoureuse, puisqu'il ne reste près de ses compatriotes qu'à regret, et, pour ainsi dire, par violence; ensuite Samba-Peul n'est pas demeuré parmi les Français avec la perspective d'une mission civilisatrice à remplir, et, de plus, il est seul, c'est-à-dire sans force. Mais qu'on suppose un certain nombre d'individus élevés systématiquement dans la prévision que nous venons d'indiquer. Nourris dans cette idée de devenir un jour des missionnaires de civilisation et entretenus en même temps dans cet amour du sol natal qui abandonne si rarement l'homme, si ces nègres sont heureusement choisis d'une nature bonne et intelligente, comme l'ex-infirmier de Saint-Louis, un jour viendra où un pas immense aura été fait dans la voie de la civilisation africaine. Et l'on aura, en outre, ménagé, aux voyageurs qui parcourront plus souvent alors cette terre aujourd'hui si fatale, plus de facilités, une plus grande sécurité, et surtout plus de ces douces et rares émotions que vient de nous procurer l'ancien captif de l'hôpital de Saint-Louis.

Après avoir pris congé de Samba-Peul en lui donnant de tout cœur une bonne poignée de main, nous continuons notre route vers Sénou-Débou, où nous arrivons à dix heures du matin.

Dès notre arrivée, nous faisons nos dispositions de départ pour le lendemain; car les eaux ont beaucoup diminué, et nous craignons, malgré la diligence que nous avons faite, que dans certains endroits notre côtre ne puisse pas passer. Nous estimons à 3 ou 4 mètres l'abaissement des eaux qui s'est opéré depuis que nous avons mouillé à

Sénou-Débou, c'est-à-dire dans une période de dix jours à peine.

Nous arrêtons entre nous qu'une partie de la commission se rendra à Bakel sur *le Vigilant*, tandis que M. Jamin et moi nous resterons dans la yole pour explorer la Falémé et la remonter le plus haut possible.

CHAPITRE VI.

EXCURSION DANS LA FALÉMÉ.

Départ du *Vigilant* pour Bakel. MM. Jamin et Raffenel restent dans une yole pour remonter la rivière. — Difficultés d'exécuter cette entreprise; rapidité des courants.—Un barrage arrête tout à fait la yole. — Description de ce barrage et des rives de la Falémé dans cette partie. — Pêcheries. — Souvenirs de l'expédition du major Gray. — M. Jamin atteint d'un accès de fièvre pernicieuse. — Retour à Bakel. — Nous trouvons à ce poste une lettre du gouverneur qui rappelle M. Jamin et le côtre *le Vigilant*. — Troubles dans le Fouta, craintes des traitants. — Les lions au camp des Maures. — Idées extraordinaires des nègres touchant ces animaux. — Manière de leur faire la chasse dans le Tagantt. — M. Ferry est très-gravement malade; il se décide à quitter Bakel avec M. Jamin.

Le 28 septembre. Le Vigilant part à 7 heures du matin avec MM. Huard, Ferry et Pottin, qui vont nous attendre à Bakel. Si nos craintes ne se réalisent pas, et il faut l'espérer, sa navigation sera prompte, grâce à l'extrême vitesse du courant qui suffirait seul à lui faire rapidement franchir la distance qui le sépare de l'embouchure de la rivière. Peut-être y sera-t-il ce soir.

La yole dans laquelle nous allons nous établir, M. Jamin et moi, est armée par six laptots auxquels nous ad-

joignons, en qualité d'interprète et de guide, un homme du pays qui parle le yoloff. C'est l'unique moyen que nous ayons pour obtenir des renseignements sur les lieux que nous allons explorer, et ils nous parviendront, quelque peu altérés, en passant par la bouche de trois individus; mais il faut, quand on voyage en Afrique, s'attendre à ne recevoir que des éclaircissements incomplets et se préparer à y suppléer de son mieux. Il est, en effet, impossible de connaître toutes les langues qui s'y parlent.

La journée se passe à préparer les instruments et à faire des observations pour déterminer la position de Sénou-Débou, dont nous avons déjà la latitude. Quelques éclaircies dans le ciel nous permettent de prendre des distances de la lune au soleil.

Le 29 septembre. Nous quittons notre ami Boubakar, après de vives démonstrations d'affection réciproque, et nous partons couchés dans notre yole : cette position n'est pas très-commode, mais il faut bien nous en contenter, car, pour loger le peu d'effets que nous emportons, les instruments et quelques provisions, nous avons été obligés de planchéier la chambre au niveau des bancs. Cette nouvelle habitation ne sera donc pas pour nous d'un confortable très-satisfaisant, et, si nous n'avions déjà passé quarante jours peu remplis de douceurs, nous pourrions, avec assez de raison, ne pas nous trouver à notre aise.

Dès les premiers coups d'avirons, nous reconnaissons que nous aurons à surmonter de grandes difficultés pour exécuter notre entreprise et que nous n'avons pas été complétement trompés par les gens du pays, qui hochaient la tête en signe de doute en nous voyant partir et nous affirmaient

que non-seulement nous ne pourrions pas refouler les courants avec notre yole, mais encore que nous trouverions, à très-peu de distance, un barrage qui nous arrêterait. Par une sorte d'amour-propre fort naturel, nous ne voulons pas nous reconnaître sitôt vaincus, et nous continuons notre route, mais avec une peine extrême. Nous arrivons ainsi à notre seconde station, après avoir dépassé, un peu au-dessus de Sénou-Débou, un marigot aux eaux bourbeuses et déjà à moitié vide.

Devant Sénou-Débou, la rivière coule vers le N. N. E. ; plus haut, à un coude assez brusque que fait son lit, elle coule vers le nord.

En quittant notre deuxième station, nous apercevons une assez grande quantité de plantes aquatiques formant, à quelques kilomètres plus haut, de petits îlots rangés sur une ligne presque parallèle à la rive gauche. Nous apercevons aussi, mais à plus grande distance, et toujours en remontant, une masse rocheuse placée précisément au milieu de la rivière : cette masse, qui découvre de 1 m. 50 à 1 m. 50, et dont la base est de 3 à 4 mètres, constitue le point culminant d'un banc de roches sur lequel l'eau ondule avec clapotement. A mesure que nous avançons, nous entendons un bruit sourd qui semble annoncer le voisinage de hautes et profondes cataractes et que nous attribuons au banc de roches que nous avons en vue ; mais notre guide nous assure que ce bruit est produit par d'autres roches que nous n'apercevons pas encore. Nous avons grande hâte de les voir, car nous estimons, à la force du bruit que nous entendons, qu'elles doivent être d'une hauteur considérable et former sans doute de magnifiques cascades. Il nous semble entendre

le bruit de la mer brisant, dans une nuit de tempête, sur les rochers de granit ou sur les hautes falaises des côtes sauvages de la Bretagne.

Nous continuons à éprouver des difficultés inouïes pour remonter la rivière et surtout pour longer la ligne de plantes aquatiques dont je viens de parler; ces plantes croissent sur des roches près desquelles le courant est encore plus violent. Nous faisons pousser sur le fond avec nos avirons, et c'est ainsi que nous parvenons à nous glisser entre cette ligne de roches et la rive gauche. En suivant celle-ci de très-près, nous avons d'abord moins de difficultés; mais bientôt nous arrivons près d'un coude où nos efforts deviennent inutiles. Nous mettons à lutter contre ces obstacles une constance héroïque; malheureusement elle n'aboutit qu'à nous faire avouer avec confusion que nous avons eu tort de ne pas tenir compte des avertissements des gens du pays, et qu'il nous faut renoncer à poursuivre notre exploration : nos hommes sont exténués; ils ont mis plus de quatre heures à remonter l'espace d'un kilomètre.

Du point où nous nous arrêtons, nous apercevons la partie sud d'une île qui paraît longue et étroite, et qui est ornée d'une charmante verdure. Cette île, à peu près parallèle à la rive droite, en est fort rapprochée ; elle est séparée de la rive gauche par des têtes de roches qui découvrent de plusieurs mètres. Tout l'intervalle compris entre cette dernière rive et la partie de l'île que nous voyons est occupé par d'autres pointes de rochers entre lesquels l'eau bouillonne et coule avec fracas. Si c'est de là que vient ce formidable bruit qui a si vivement excité notre intérêt, nous aurons une grande déception, car rien ne ressemble moins à une

cataracte, à une cascade ou à une chute, que le modeste clapotis d'une onde qui s'épanche sur un lit de cailloux.

Nous conservons cependant encore quelque vague espérance, car, derrière le coude qui nous cache le cours de la rivière, peut-être allons-nous voir ce que nous nous sommes représenté en imagination? Mais, hélas! il faut nous résigner et renoncer à nos rêves : il n'y a plus rien au delà, et le bruit majestueux qui nous avait frappés n'était bien réellement que l'effet de cette misérable cause que nous venons d'indiquer. « Voilà, » nous dit notre guide en montrant d'un air triomphant les rochers que nous regardions avec défiance, et il ne nous laisse aucun doute en imitant avec sa bouche le bruit que nous entendions.

Demain nous irons voir ce lieu, mais ce sera par terre, puisque, bien décidément, il nous faut subir la honte de renoncer à l'exploration que nous avions un si vif désir d'exécuter. Nous prenons notre repas du soir et nous dormons paisiblement dans notre yole amarrée sur une roche noire.

Le 30 septembre. Au point du jour, nous sautons à terre pour reconnaître la rivière, mais avec toute la mauvaise humeur de gens qu'un désappointement récent a frappés. La pointe derrière laquelle nous avons passé la nuit, et que nous n'avons pas pu doubler hier, nous cachait une autre île rocheuse, habitée, en ce moment, par de nombreuses bandes d'échassiers, parmi lesquels on remarque des flamants, des ibis, et des aigrettes grises et blanches. Cette île, également longue et étroite, se lie, par les roches qui l'entourent, aux têtes nombreuses de celles qui forment le barrage, et qui partent, comme je l'ai déjà annoncé, de l'île verte que nous n'avons

vue hier qu'en partie : celle-ci nous paraît aujourd'hui avoir beaucoup plus de largeur et de longueur que nous ne l'avions cru.

Nous reconnaissons que, dans ce moment, il n'y a entre l'île verte et la rive droite qu'un étroit passage où règne assurément un courant rapide qui doit rendre toute navigation impraticable. L'espace compris entre cette île et la rive gauche, et dont une partie est occupée par l'autre île rocheuse, est semé, dans le reste de son étendue, d'une multitude infinie de ces roches plus ou moins découvertes ou à fleur d'eau qui ont produit notre illusion d'hier, et qui barrent complétement la rivière.

Notre guide nous dit que, pendant les grandes eaux, il y a passage facile, même au-dessus de ces roches, et nous croyons aisément son assertion, car l'abaissement de près de 3 mètres, que les eaux ont supporté depuis notre entrée dans la Falémé, élève son niveau, en cet endroit, presque à la hauteur des pointes les plus découvertes de l'île rocheuse. Quant au passage entre la rive droite et l'île verte, nous le voyons nous-mêmes, il n'est rendu infranchissable que par le courant : on n'y aperçoit, en effet, aucun clapotis indiquant la présence des roches.

Nous avons bien quelque peu la fantaisie de renouveler nos efforts en cherchant à nous engager dans cette passe, mais, en outre de la lutte acharnée qu'il nous faudrait soutenir contre le courant, nous avons encore à craindre, nous dit notre guide, d'être emprisonnés dans la partie de la Falémé qui se trouve au-dessus, les eaux continuant toujours à s'écouler avec abondance vers le Sénégal : aussi nous n'insistons pas.

Notre examen des localités nous permet de formuler avec assez d'exactitude l'opinion suivante sur la navigation de la Falémé, au-dessus de Sénou-Débou : pendant la saison des grandes eaux, c'est-à-dire du mois de juillet au commencement du mois de septembre, on peut hardiment franchir le barrage, avec un bâtiment à voiles, calant même 4 à 5 pieds; du 15 juin au 1^er^ juillet et du 1^er^ au 20 septembre, il y aurait encore passage facile entre l'île verte et la rive droite, mais pour des chalands seulement.

Cette navigation serait, par exemple, lente et incommode pour des bâtiments à voiles à cause des courants et de l'irrégularité des brises, qui sont, en outre, rarement assez fraîches pour faire avancer un navire chargé. Un bateau à vapeur évoluant facilement et tirant assez peu d'eau pour entrer dans le petit passage de la rive droite, lorsque le barrage offre du danger, serait incontestablement préférable. D'après le dire de notre guide, la rivière n'aurait plus, au-dessus de ce point, d'endroits difficiles qu'au village de Bambouko, à une trentaine de lieues de Sénou-Débou.

Je pense qu'il est inutile de développer longuement les avantages qu'on obtiendrait en affectant un bateau à vapeur à la navigation de la Falémé. Ces avantages ont été, du reste, pressentis déjà, puisque M. le gouverneur Bouët attend de France deux petits bâtiments de cette espèce, dont il a fait lui-même la demande. On ne peut, en effet, mettre en doute que la civilisation se créerait par là de précieux moyens d'action, et que notre influence sur ces peuples crédules deviendrait toute-puissante. Montrer aux Africains un navire marchant en lançant des flammes et de la fumée, et sans le secours des agents de locomotion qu'ils connais-

sent, serait assurément les attaquer par leur côté faible, c'est-à-dire par l'imagination qui offre pour eux, comme on le sait, un accès facile au merveilleux. Quant aux résultats purement matériels, ils seraient peut-être plus certains encore; car le commerce, à l'aide de cette nouvelle ressource, multiplierait ses relations et transporterait facilement et rapidement les éléments et les produits de ses transactions. Mais poursuivons notre description.

La rive gauche, taillée à pic, présente, dans une certaine étendue, des tranchées d'une assez grande hauteur, pratiquées dans une terre rougeâtre chargée d'oxyde de fer : nous constatons la présence de ce minéral dans des oolithes de petite taille semées en abondance sur le sol. Au-dessus de cette coupée verticale, la végétation est appauvrie et chétive; on n'y trouve que de rares graminées et quelques cultures de mil aux tiges petites et largement espacées. Le terrain est argileux et couvert de cailloux quartzeux. Cette rive présente, en outre, assez fréquemment des fissures verticales et des crevasses formant des espèces d'antres rendus impénétrables par un épais entrelacement de plantes rampantes et épineuses. A quelque distance de la rive, le sol s'incline par une pente régulière et se développe au loin en une plaine étendue, dans laquelle la végétation reprend sa vigueur.

La rive droite est, au contraire, presque constamment plate et conserve la végétation brillante que nous avons déjà si souvent admirée sur les bords de la Falémé. Les arbres et surtout les baobabs y sont très-abondants. Nous apercevons, à un coude de la rivière, au-dessus du barrage, le village de Débou, qui s'élève sur la rive gauche, au haut de

l'espèce de falaise qui se continue en formant de ce côté la limite de notre horizon. Débou a l'apparence d'un village considérable; il possède un tata qui occupe le point le plus élevé de la côte; ses habitants se livrent à l'exercice de la pêche, et, grâce à eux, pour la première fois depuis que nous sommes dans la rivière, nous pouvons nous procurer du poisson. Ils ont établi, à l'entrée des nombreuses criques qui découpent les rives, des pêcheries qui consistent en clôtures de roseaux assez rapprochées pour empêcher le poisson de sortir; on installe ces clôtures à la gorge des criques au moment de l'écoulement des eaux. Les pêcheurs placent ensuite, à l'intérieur de ces barrages, des casiers mobiles à peu près semblables à ceux qu'on rencontre dans tous les pays. L'usage de cet appareil simple et ingénieux se retrouve aussi dans d'autres parties de la Falémé.

Notre guide nous nomme le major Gray en nous montrant Débou. L'expédition que cet officier anglais commandait a laissé dans le pays des souvenirs tristes pour nous, car ils rappellent que bien des souffrances et bien des dangers ont été supportés et courus par des Européens aux lieux mêmes où nous passons. Mais il y a aussi un enseignement utile à retirer de ces souvenirs, c'est que les malheurs et l'insuccès d'une expédition qui fut très-coûteuse et semblait promettre une si riche moisson de matériaux intéressants n'ont eu d'autre cause que l'aspect imposant qu'on avait jugé à propos de donner à la caravane. Les Anglais sont, sans contredit, d'une intrépidité des plus louables pour les entreprises aventureuses, mais ils y apportent beaucoup trop, dans les dispositions extérieures, cet amour du grandiose qui les distingue. Mongo-Park aussi était tombé dans la même faute

que Gray ; il s'était fait accompagner d'un trop nombreux personnel qui éveillait chez les naturels une défiance dont les effets ont été pour lui des plus fâcheux : en outre, un nombreux personnel entraîne inévitablement un bagage considérable qui excite toujours, parmi les peuplades que l'on traverse, une cupidité fort à craindre. Les chances de succès, dans ces sortes d'expéditions, sont en raison directe de la faiblesse numérique des voyageurs et de la simplicité de leurs bagages.

L'expédition de Gray ne pouvait pas manquer de produire sur les habitants indigènes le double effet que je viens de signaler ; car elle se composait d'une centaine de soldats et domestiques blancs et d'un immense matériel. Notre guide nous rapporte que, dans certaines parties du Bondou, les puits avaient été fermés aux hommes de cette expédition, et que les habitants, poussés par cet esprit de convoitise si naturel, au reste, à des gens à demi barbares, vendaient leur eau à des prix exorbitants. C'était une dure nécessité à laquelle il fallait se soumettre, et l'exigence de ceux qui seuls possédaient les moyens de satisfaire un besoin aussi impérieux que la soif augmentait encore avec la soumission des malheureux qui l'éprouvaient : plus le payement demandé était promptement et facilement acquitté, et plus les exigences devenaient extrêmes. « J'ai vu, nous dit notre guide, un toubabe (blanc) payer une petite calebasse d'eau une coupe d'or ; » et ce fait ne serait pas extraordinaire.

Le soleil, qui est déjà fort élevé, nous fait interrompre notre exploration terrestre, et nous retournons à notre yole avec l'intention de continuer l'hydrographie de la Falémé en descendant de Sénou-Débou à l'embouchure ; mais à

peine sommes-nous arrivés à l'embarcation, que M. Jamin, qui s'était plaint, pendant le trajet, de la chaleur excessive que nous éprouvions, est subitement atteint d'un accès de fièvre des plus violents. Notre position est difficile, car nous n'avons dans notre yole aucun moyen de traiter un malade; nous ne pouvons pas même le garantir de l'insupportable chaleur du jour. Presque dès l'invasion de sa fièvre, M. Jamin entre dans un délire qui augmente encore mon inquiétude et mon embarras; peut-être est-il atteint d'une de ces fièvres pernicieuses qui donnent la mort en quelques heures? C'est là une triste et pénible pensée devant laquelle il n'y a pas à hésiter. Je me décide donc à retourner immédiatement à Bakel, où nous aurons une case, les soins entendus de nos camarades et des médicaments à appliquer; mais y arriverons-nous à temps?

A 2 h. 45', nous faisons route pour le fort. Je cherche à prévenir l'indolence naturelle de nos laptots par la promesse d'une récompense, moyen vulgaire sans doute, mais qui ne doit pas être cependant dédaigné en pareille circonstance. En outre, et ceci est beaucoup plus certain, je reconnais avec joie que le courant n'est pas moins fort que lorsque nous remontions la Falémé et qu'il sera, cette fois, pour nous d'une précieuse utilité. En effet, grâce au secours qu'il nous prête, nous passons avec rapidité devant les points que nous atteignions avec lenteur quelques jours auparavant.

M. Jamin continue à me donner de vives inquiétudes; j'attends avec impatience la fin du jour, qui le délivrera au moins de la chaleur suffocante qui l'étouffe.

Le retrait des eaux, qui continue à s'opérer avec une re-

marquable promptitude, a complétement défiguré les contours de la rivière; la moisson des graminées approche, et les hauts épis de mil, dont la maturité s'annonce déjà, ont perdu leur fraîche verdure. Les cris aigres des guetteurs et le choc des cailloux se mêlent au chant des oiseaux et agitent l'air d'un bruit continu qui devient d'une désespérante monotonie.

Nous marchons toute la nuit, toujours avec la même vitesse; les laptots se conduisent beaucoup mieux que je ne l'aurais cru; ils veulent gagner la récompense promise et peut-être la faire doubler en se montrant empressés et dévoués. Malgré leurs mauvaises qualités, il est juste néanmoins de reconnaître que ces hommes ont certains sentiments qui apparaissent quelquefois à propos : ainsi, autant ils sont capricieux et lents à obéir aux ordres de ceux de leurs chefs qui ne se sont pas fait aimer d'eux, autant ils sont soumis et prompts à l'obéissance pour ceux qu'ils aiment, et M. Jamin en est fort aimé. La nuit porte quelque soulagement aux souffrances de cet officier, et mes inquiétudes, qui ont été si vives tout le jour, commencent à se calmer : après l'espèce de râlement auquel il a été en proie pendant une durée de six heures, sa respiration devient moins gênée et moins bruyante; il sort peu à peu aussi de son état de délire.

Je profite de cette amélioration rassurante dans la santé de M. Jamin pour faire reposer nos hommes, exténués par douze heures d'un exercice très-violent: il est alors 2 heures du matin.

Le 1^er^ octobre. A 4 heures du matin, je fais reprendre les avirons et continuer la route; nous sommes déjà sortis de la

Falémé. La navigation du Sénégal n'est point aussi facile que celle de la rivière, car les courants, beaucoup moins forts, ne prêtent pas à nos rameurs une aussi utile assistance que celle dont ils ont profité hier et une partie de la nuit; un vent contraire et assez frais ralentit, en outre, notre marche. Mais nous sommes à quelques lieues seulement de Bakel, et notre malade est hors de danger; nous pouvons donc supporter avec patience cette contrariété.

A 10 h. 40′ du matin, nous mouillons à Bakel, ayant descendu en vingt heures une distance de 30 lieues au moins, que nous avions mis près de huit jours à parcourir avec notre côtre. Mon premier soin est de faire transporter M. Jamin au fort de Bakel : il va, du reste, aussi bien que l'on peut aller après un de ces terribles accès de fièvre de Galam, dans lesquels la vie est presque toujours compromise, surtout quand ils sont déterminés par l'influence des rayons solaires.

Pendant notre absence, *l'Érèbe* était remonté à Bakel pour reprendre un officier d'artillerie et des ouvriers qui avaient été envoyés à ce poste pour diriger et exécuter des travaux. Nous trouvons au fort une lettre du gouverneur, apportée par ce bateau à vapeur, qui prescrit à M. Jamin de descendre à Saint-Louis avec le côtre pour protéger le retour des bâtiments de traitants actuellement mouillés devant le village. Cette nouvelle inattendue nous cause un vif déplaisir : on ne se sépare pas ainsi, dans le cours d'une expédition à peine commencée, sans être réciproquement affligés. M. Jamin joignait à des connaissances dont l'application eût été fort utile à l'accomplissement de notre

mission un heureux caractère qui nous le fait profondément regretter.

La lettre qui ordonne son rappel en fixe l'époque au moment où la baisse des eaux forcera *le Vigilant* à descendre le fleuve; elle explique le motif de cette mesure par la continuation de nos querelles avec le Fouta, qui sont loin d'être terminées, ainsi que l'avait cru trop hâtivement *l'Érèbe*, lorsqu'il redescendait le Sénégal pour aller chercher des bâtiments de traite dont il avait été obligé de larguer la remorque. Au contraire, l'irritation des populations foulahs, bien que lente à se produire, avait acquis, au moment où le bateau à vapeur y passait en dernier lieu, un degré d'exaltation terrible. La destruction de Casga, qui les avait d'abord frappées d'une sorte de stupeur, était devenue graduellement pour elles un sujet d'excitation croissant, pour ainsi dire, avec le temps. Des cris de vengeance et de mort contre les blancs commençaient à se faire entendre dans plusieurs parties du Fouta, et l'almamy, qui était, disait-on, intérieurement très-satisfait du châtiment infligé à des gens qui avaient souvent montré, même vis-à-vis de lui, chef suprême du pays, une flagrante indiscipline, se trouvait débordé par les mécontents et entraîné dans la querelle nationale, malgré son désir de rester en paix avec nous.

Toutes ces choses étaient, en effet, de nature grave, et le gouverneur, en ordonnant le rappel de M. Jamin, avait évidemment obtempéré aux demandes du commerce, redoutant pour ses bâtiments les dangereuses représailles d'une population dont les dispositions, même en temps de paix, ne sont

pas toujours très-bienveillantes. La présence d'un officier et le secours des deux pierriers du *Vigilant* paraissaient suffisants pour protéger la petite flottille; mais l'on verra plus tard combien l'on s'était abusé.

A la fin de la journée, M. Jamin est complétement hors de danger.

Les eaux baissent dans le Sénégal avec une rapidité presque aussi considérable que dans la Falémé. Nous pensons, d'après des informations prises auprès des nègres qui ont l'habitude de la navigation du fleuve, que le départ du *Vigilant* ne pourra pas être ajourné au delà du 10 de ce mois.

Le 2 octobre. Les nouvelles du Fouta qui nous parviennent aujourd'hui par les indigènes sont loin d'être rassurantes. On nous dit qu'une insurrection vient d'éclater dans ce pays, et que deux partis, ayant chacun à sa tête un membre de la famille de l'almamy, sont sur le point d'en venir aux mains. Le parti le plus fort, augmenté de tous les mécontents et des nombreuses bandes de Peuls nomades qui peuplent le Fouta, veut nous faire la guerre et se venger de la défaite essuyée au village de Casga par la tribu des Laôs. L'autre parti, beaucoup plus faible, essaye de s'opposer à ces projets. L'almamy ne se prononce point encore ; il reste en apparence indécis et flottant entre les deux, mais en réalité il cherche à apaiser l'irritation de ses turbulents sujets et à rétablir l'ordre parmi eux. On parle de le déposer.

Si ces nouvelles se confirment, notre petite escadrille éprouvera bien des difficultés pour retourner à Saint-Louis; elle aura inévitablement à supporter, pendant près de 60 lieues, une vive fusillade dirigée à très-courte distance,

et que l'escarpement des rives, augmentant chaque jour avec le retrait des eaux, pourra rendre très-meurtrière.

Aujourd'hui nos trois camarades rechutent à la fois : la fièvre, qui se manifeste en eux avec des symptômes presque effrayants, ne les quitte que vers le soir. M. Ferry, le plus ancien de nos malades, passe une fort mauvaise nuit.

Le 3 et le 4 octobre. Les affaires du Fouta continuent à donner de vives inquiétudes aux traitants de Saint-Louis qui se trouvent actuellement à Bakel. Le parti de la guerre, qui devient, nous dit-on, de plus en plus puissant, se recrute journellement des vagabonds-pillards du pays. L'almamy conserve encore son attitude irrésolue; mais on le presse, on le menace, et il faudra incessamment qu'il choisisse entre la conservation de son pouvoir, que les insurgés font dépendre de sa soumission à leurs projets belligérants, et l'élimination absolue s'il persiste dans ses intentions pacifiques, mal déguisées aux yeux de ses adversaires, sous l'apparence de neutralité dont il les couvre.

Le bruit court que des bandes de Peuls ont fait invasion dans le Galam et qu'elles y ont déjà commis des déprédations. D'après ces bruits, deux captifs et plusieurs bestiaux auraient été volés par ces bandits, à 2 ou 3 lieues de Bakel. L'alarme est donnée, et les guerriers bakiris se disposent à soutenir vigoureusement l'inviolabilité de leur territoire. On assure que ces Peuls sont campés dans les environs.

Nos malades sont toujours souffrants, mais surtout M. Ferry, qui nous donne de très-vives inquiétudes : une céphalalgie opiniâtre, des maux de reins et un abattement général sont les symptômes qu'il éprouve d'une manière continue; ses

accès de fièvre, qui sont aussi d'une durée plus longue que ceux des deux autres malades, semblent avoir sur lui plus d'action encore que sur eux.

Au milieu de la nuit nous sommes surpris par des cris et des coups de feu qui partent de la rive droite. C'est du camp des Maures Dowiches, établis sur cette rive pour vendre des gommes aux traitants de Saint-Louis et à la compagnie de Galam, que s'échappe ce tumulte, qui a pour cause, ainsi que nous l'apprennent aussitôt les Maures, l'enlèvement, par des lions, de deux bœufs de leur troupeau.

Les Maures, hardis et courageux dans les luttes qu'ils sont fréquemment obligés de soutenir avec ces formidables adversaires, n'entendent pas en vain, cette nuit, le cri d'alarme, et ils se mettent avec intrépidité, aussitôt qu'il retentit dans leur camp, à la poursuite des ravisseurs; mais leur courage se déploie sans succès en cette occasion, et, après quelques heures de chasse, ils reviennent au camp sans avoir pu ressaisir les bœufs enlevés. Il est, au surplus, fort difficile de reprendre aux lions le butin qu'ils font de cette manière, car leur force extraordinaire et l'agilité de leur course favorisent assez leur fuite pour les mettre rapidement hors de l'atteinte de ceux qui les poursuivent.

On a beaucoup parlé, dans les relations de voyage, des lions de la Sénégambie. Les Maures et les nègres en font de fréquentes rencontres, et ils éprouvent à peine, à la vue de ces animaux, cette impression d'effroi que les Européens subissent d'ordinaire en pareil cas et à laquelle, je crois, aucun d'eux ne peut se flatter d'avoir complétement échappé. Le caractère noble, fier et quelquefois magnanime du lion est trop connu pour que j'en parle ici; les nègres

y croient aussi, et le peu de crainte que leur inspirent ces animaux semble prouver d'une manière non équivoque le respect habituel de ceux-ci pour les habitants de l'Afrique. Quand un lion rencontre un homme, il s'arrête et regarde fixement, ne manifestant ni colère ni étonnement de cette rencontre; le plus souvent le lion se retire lentement, regardant quelquefois derrière lui et s'arrêtant de nouveau, jusqu'à ce que l'homme se soit éloigné. Il est extrêmement rare que celui-ci soit attaqué par le lion.

Les nègres, qui, en toute occasion, se laissent dominer par des craintes et des croyances chimériques, pensent que le lion n'est bienveillant qu'à l'égard d'un homme sans armes, et qu'il serait sans pitié pour un homme armé, et surtout armé d'un fusil; ils croient aussi que le bâton est le seul instrument qui puisse avoir quelquefois sur le lion une action d'intimidation. Les explications qu'ils donnent à ce sujet sont d'une trop grande naïveté pour que je m'abstienne de les faire connaître. « Un bâton, disent les nègres, ou plutôt font-ils dire au lion, atteint de près, tandis qu'un fusil atteint de loin. Le lion n'a donc rien à craindre en s'éloignant d'un homme qui a un bâton, et, au contraire, il a tout à redouter, s'il s'éloigne de celui qui a un fusil entre les mains. » Cette logique, prêtée par les nègres au lion, et dont il serait sans doute peu flatté s'il pouvait donner lui-même son avis, jouit, dans le pays, d'un très-grand crédit, et c'est par suite de cette croyance absurde que les nègres recommandent aux Européens non-seulement d'éviter de tirer sur les lions, mais encore de s'empresser de cacher leur fusil quand ils se trouvent en leur présence. Les nègres suivent eux-mêmes et avec une grande exactitude cette re-

commandation, et presque jamais ils n'attaquent les lions; ils s'imaginent aussi que ces animaux sont très-sensibles à la politesse et qu'un salut achève tout à fait de les bien disposer en faveur de celui qui leur donne cette marque de déférence.

Les Maures, moins enclins que les nègres aux idées superstitieuses et, en outre, plus courageux qu'eux, ne subissent pas aussi servilement l'influence de cette croyance, et, ainsi que je viens de le dire plus haut, ils n'hésitent pas à disputer aux lions le bétail que ceux-ci viennent audacieusement leur dérober et à les poursuivre à coups de fusil. Cependant un Maure Dowiche nous a fait le récit d'une chasse aux lions qui donnerait à penser que les gens de sa nation ne repoussent pas complétement les superstitions des nègres. Dans le Tagantt et le Gangara, nous a dit ce Maure, il nous arrive souvent de nous débarrasser de l'incommode voisinage des lions en allant leur faire la chasse dans leur repaire. Nous nous armons alors d'un gros bâton que nous tenons de la main droite, et nous entourons notre bras gauche de notre coussabe; nous cernons, pendant la nuit, l'endroit où sont les lions, et au point du jour nous nous élançons sur eux en poussant de grands cris et en présentant en avant notre bras gauche, garanti de leur morsure par l'épais bourrelet que forme notre coussabe; nous cherchons à introduire ce bras dans la gueule de notre ennemi pour pouvoir ensuite l'assommer pendant qu'il cherche à broyer l'objet qu'on lui a ainsi présenté et contre lequel il s'acharne avec colère. Ces chasses sont très-meurtrières, comme on doit bien le penser, pour les Maures qui y prennent part, mais elles sont presque toujours couronnées de succès : « dans la dernière à

laquelle j'ai assisté, nous dit le Maure qui nous fournit ces renseignements, nous avons tué six lions. »

Les nègres partagent l'opinion, généralement répandue aujourd'hui, et qui existait même déjà dans l'antiquité, sur la galanterie du lion : jamais, disent-ils, il n'attaque les femmes, et il leur cède toujours le passage quand il en rencontre sur sa route. Il n'en est point ainsi des lionnes, qui sont, en tout temps et pour tous, très-dangereuses à rencontrer, surtout à l'époque où elles allaitent leurs petits.

Les antilopes et les pintades qui abondent dans l'Afrique de l'ouest servent ordinairement de pâture aux lions, et la facilité avec laquelle ils se procurent par là une nourriture suffisante est, sans contredit, la meilleure garantie que l'homme ait contre leurs attaques. Malgré l'abondance du gibier, le lion n'en est cependant pas moins redoutable pour le bétail et surtout pour les bœufs, qu'il préfère : il semble, au dire des Maures et des nègres, dédaigner les moutons et les chèvres dans ses maraudes habituelles.

Les Maures sont très-audacieux pour enlever des lionceaux qu'ils vendent ensuite aux Européens; mais ils ont souvent à se repentir de ces enlèvements. Dans ce cas, les lionnes montrent un admirable instinct pour se venger, et elles font d'affreux ravages dans les camps du voisinage, s'adressant alors non plus au bétail, mais aux personnes.

Du 5 au 7 octobre. M. Ferry nous donne de très-vives inquiétudes; sa vie est sérieusement menacée : pendant une partie de la journée d'hier, nous nous attendions à chaque instant à sa mort. Cet état désespéré nous fait renouveler aujourd'hui près de lui nos instances pour le décider à retourner à Saint-Louis avec M. Jamin, et nous sommes

heureux de triompher enfin de sa résistance, qui faisait plus honneur à son courage qu'à sa raison; car nous étions convaincus que sa mort était inévitable s'il s'obstinait à demeurer sous l'influence du climat de Bakel. M. Jamin est aussi fort affaibli. Les fièvres de Galam sont terribles, et, quand on en est atteint aussi vigoureusement que ces deux officiers, la seule chance de salut est dans un prompt départ. M. Huard va mieux.

Les nègres ont aussi leurs jours néfastes, et parmi ceux-ci le vendredi, comme dans nos croyances populaires, occupe le premier rang; après, viennent le mardi et le dimanche. Pour ne point heurter les idées superstitieuses des équipages et principalement pour ne point les frapper à l'avance de découragement, M. Jamin choisit pour son départ jeudi prochain, 12 octobre. C'est le jour de la semaine que les nègres considèrent comme celui qui offre les plus grandes chances de réussite dans les choses qu'ils entreprennent.

Nous apprenons que les bœufs et les captifs volés par des Peuls aux environs de Bakel ont été rendus à leurs maîtres sur les vives représentations de l'almamy du Fouta. Les affaires de ce pays continuent à demeurer dans une déplorable confusion. Les partis sont toujours en présence et l'almamy persiste à conserver la neutralité qu'il a adoptée dès le principe pour règle de conduite.

Toutes les personnes, moins une, qui composaient notre expédition ont actuellement payé leur tribut au climat, et Européens ou nègres ont plus ou moins subi les épreuves que les maladies de ces tristes contrées envoient aux étrangers qui s'y aventurent. L'exception que la fièvre a faite et qui, par je ne sais quel caprice du sort, est précisément tombée

sur moi, m'engage à mettre à profit cette circonstance heureuse pour continuer l'hydrographie de la Falémé, interrompue, comme on doit se le rappeler, par suite du dangereux accès de fièvre dont M. Jamin a été saisi quand il s'occupait de ce travail. Mais, pour exécuter mon projet, il n'y a pas de temps à perdre; car les eaux, qui diminuent de jour en jour davantage, ne permettent pas d'ajournement. Je partirai demain.

CHAPITRE VII.

EXPLORATION HYDROGRAPHIQUE DE LA FALÉMÉ.

MM. Raffenel et Pottin partent dans une yole pour explorer cette rivière. — L'abaissement des eaux est déjà très-sensible. — Singulière disposition des rives. — Le *tamaka* et le *tankoro*; manière de les planter. — Les palmiers du Galam sont garnis d'échelons pour favoriser la récolte des fruits. — Contraste entre cette prudente invention et l'appareil ingénieux qui sert aux nègres de la Gambie pour monter au sommet des plus hauts palmiers. — L'entrée de la Falémé a changé d'aspect. — Rochers de Bâlou. — Tradition populaire à ce sujet; infortunes de Pinda-Bâlou. — Les habitants nous laissent exécuter librement nos opérations. — Passage Paubi; difficultés que nous y rencontrons pour continuer notre exploration. — Les diavandous. — Oiseaux de la Falémé; les griots. — Caïmans rôdant pendant la nuit autour de la yole. — Hommes enlevés par ces animaux. — Exploration interrompue par la maladie de M. Raffenel. — Retour à Bakel.

Le 8 octobre. Je prends congé de MM. Huard, Jamin et Ferry, et je m'embarque à 6 h. 30′ du matin, accompagné de M. Pottin, dans cette même yole dont j'ai déjà eu occasion de parler : sa disposition n'en est pas devenue plus confortable, et cependant, malgré l'incommodité qui m'y attend, je désire vivement pouvoir y demeurer le plus longtemps possible; car alors j'aurai terminé le lever de toute

la partie de la rivière qu'il est possible d'explorer en ce moment. J'emporte une boussole azimutale et un micro-mètre. En quittant mes camarades malades, je ne puis me défendre d'un triste pressentiment; cet affreux pays a fait déjà tant de victimes! M. Ferry est fortement miné et affaibli par une fièvre continue qui se montre rebelle à tout traitement; M. Jamin est moins abattu, mais il est aussi très-malade.

La chaleur, excessive aujourd'hui, nous incommode de très-bonne heure sans nous empêcher cependant de commencer nos stations. A 10 h. 30′, nous nous arrêtons pour faire dîner nos hommes, puis après ils reprennent l'aviron et nous continuons notre opération jusqu'à 6 heures du soir. Pendant la nuit, il tombe une pluie abondante qui nous atteint, malgré nos installations de tente et de prélarts goudronnés.

Le 9 octobre. Dès le jour nous partons. Nous parvenons d'assez bonne heure au village de Kounguel, dont j'ai déjà donné la description : en face, sur la rive droite, se trouve le village de Guiaguila, mieux situé que Kounguel et entouré, comme celui-ci, la partie principale et centrale du moins, d'une muraille de terre en assez bon état. Guiaguila est élevé au sommet d'un massif de roches quartzeuses appuyées sur la rive du fleuve, qui en baigne encore actuellement la base. Ces roches, dont le versant est abrupt, sont disposées en arc de cercle, formant une petite baie. La hauteur du massif est d'environ 40 mètres; les points culminants sont couronnés par les cases principales et le tata; les autres cases sont établies, de chaque côté de cette masse rocheuse, sur un terrain incliné en pente douce et

garni d'arbres et de très-belles cultures de mil. Ces deux villages sont fort pittoresques.

Nous perdons, à Kounguel, beaucoup de temps pour acheter de la viande à nos laptots. Les marchés avec les noirs ne se contractent pas avec une grande promptitude, et, malgré notre patience et notre vif désir d'obtenir ce qui nous est nécessaire, nous nous éloignons après plus d'une heure passée à de ridicules et insupportables débats et sans rien acheter ; car les prix qu'on nous demande sont vraiment par trop déraisonnables.

Le fleuve a considérablement baissé, et ses contours défigurés ne laissent pas facilement apercevoir de points à relever ; je suis souvent obligé de choisir des arbres placés à quelque distance de la rive.

J'oubliais de signaler un banc de roches qui s'étend du village de Kounguel à une cinquantaine de mètres au large : il a, en ce moment, plusieurs têtes à sec. Ces roches n'étaient point visibles à notre premier voyage.

Les bords du Sénégal se garnissent d'oiseaux d'hiver que nous n'avions point encore vus : ils viennent des marigots, où ils se tiennent de préférence pendant les hautes eaux, imitant en cela les caïmans et les hippopotames.

A 6 heures du soir, nous suspendons notre travail. Par suite de la difficulté que nous avons éprouvée, ce matin, à Kounguel pour faire notre provision, nous nous trouvons dans le dénûment le plus complet. Pour y remédier, nous envoyons un homme au village de Moulécimo, distant de 1 lieue environ du point où nous sommes amarrés : il faut espérer qu'il sera plus heureux dans son marché que nous ne l'avons été nous-mêmes ce matin.

A 8 h. 30′, notre laptot n'est point revenu, et, comme la faim nous presse, nous prenons le parti de faire notre repas avec du pain dont nous avons eu l'heureuse idée de nous pourvoir à Bakel. Notre homme, forcé d'accepter les conditions peu avantageuses qu'on lui a, pour ainsi dire, imposées, revient enfin, à 11 heures du soir, avec une poule et un mouton. Les laptots préparent leur repas aussitôt, et, à 3 heures du matin, ils prennent leur première nourriture. Les nègres sont plus difficiles à nourrir qu'on ne le croirait : il leur faut absolument de la viande, et, quand ils en manquent, il est fort difficile d'obtenir d'eux un travail même peu fatigant.

Le 10 octobre. Nous continuons notre travail dès le matin : c'est fort long et le temps est précieux, car les eaux baissent avec une rapidité toujours croissante. On remarque, lorsque les rives sont élevées, des plans horizontaux étagés en forme d'escaliers, et qui ont été pratiqués dans le sable par le retrait quotidien des eaux : quelquefois ces espèces d'escaliers ont une grande étendue.

Vers le milieu du jour, nous parvenons au village de Yaffré, bâti sur le versant d'une petite colline ornée d'une charmante verdure, où domine le *ricinus communis*. Yaffré est, en outre, pourvu d'une certaine quantité de palmiers et de gans qui lui donnent un très-riant aspect ; il possède, à sa partie ouest, un tata à demi démoli.

On cultive, en ce moment, le tabac du pays; il y en a de deux sortes : le *tamaka*, qui sert à fumer, et le *tankoro* qu'on emploie pour priser. On place l'une et l'autre de ces plantes aromatiques, dans la terre, exactement comme des choux ou de la salade; on choisit, pour opérer cette trans-

plantation, les parties de terre sablonneuse que les eaux viennent récemment d'abandonner : les bords du fleuve en sont garnis. Une chose singulière et digne de remarque, c'est que les femmes fument beaucoup et que les hommes ne fument point ou presque point : ils se contentent de priser. Leurs tabatières sont des sortes d'étuis de la grosseur du doigt et d'une longueur qui varie depuis 1 pied jusqu'à 3 ou 4 pouces; elles sont ordinairement en bois d'ébène et fermées par un petit bouchon de cuir attaché à un cordon de même matière fixé à la tabatière. Les pipes dont les femmes se servent sont en terre rougeâtre ; le tuyau est fait avec la branche d'une espèce de sureau qui croît en grande quantité sur les bords du fleuve et qu'on nomme *diarkett*.

Nous nous arrêtons non loin de Yaffré pour passer la nuit.

Le 11 octobre. Nous repartons au jour comme d'habitude, et nous stationnons plusieurs fois avant d'arriver aux villages d'Aroundou et Diogountrou, situés en face l'un de l'autre, le premier sur la rive gauche et le second sur la rive droite. J'ai eu précédemment, à propos de Kounguel et de Guiaguila, l'occasion de signaler cette position symétrique, ainsi que la différence de mœurs et de coutumes qui distingue les habitants des deux rives de cette partie du fleuve.

En longeant la rive droite, un peu au-dessous de Diogountrou, nous avons beaucoup de peine à éviter une rixe qui n'aurait pas été sans danger pour nous, car nous eussions été six contre un village entier de Guihimahas, gens que j'ai déjà fait connaître comme peu hospitaliers et très-portés aux violences. Cette discussion, qui, heureusement, n'a d'autre suite que de nous faire perdre une

ou deux heures en explications, s'était élevée à l'occasion d'un plant de tamaka écrasé maladroitement par un de nos haleurs.

Diogountrou est un très-grand village; ses cases sont disposées le long du fleuve et entremêlées de tiges de mil qui appelleront bientôt les moissonneurs. Ce village possède aussi son tata; il est placé au centre, et forme une pointe avancée sur le fleuve. Il y a pareillement, à Diogountrou, beaucoup de palmiers et de gans, et un tamarinier de très-grande taille qui reçoit sous son ombrage, comme cela a lieu, au reste, dans tous les villages, les vieillards et les marabouts qui viennent causer ou prier.

Aroundou est éloigné du fleuve de 200 mètres environ ; il présente, avec Diogountrou, peu de différence d'aspect et de disposition locale; seulement il est moins grand. Les palmiers sont très-nombreux; plusieurs de ces arbres sont garnis d'échelons en bois qui les font ressembler, vus de loin, à de longs bâtons de perroquet. J'avais déjà remarqué cela à Yaffré. Ces échelons aident les habitants à grimper sur l'arbre pour en cueillir les fruits. Quant au vin de palme, si commun sur les bords de la Gambie et dans toute la partie du littoral qui descend vers le golfe de Guinée, il est parfaitement inconnu aux indigènes du haut Sénégal. Les palmiers, d'ailleurs, généralement fort rares dans ces contrées, ne se trouvent guère que dans les villages.

Les traverses fichées dans les palmiers annoncent, si l'on veut, une intelligente prévoyance, mais aussi elles dénotent peu d'agilité et une certaine couardise de la part de ceux qui ont imaginé ce procédé d'exploitation. Quelle différence avec l'appareil, si ingénieux et si hardi en même temps, qui sert,

aux nègres de la Gambie et des environs de Gorée et à une foule de peuplades sauvages de l'Océanie, pour opérer leur audacieuse ascension à la cime des plus hauts palmiers! Cet appareil se compose uniquement d'une corde plate en écorce d'arbre ou en tissu de coton. Les nègres placent cette corde au-dessous de leurs reins, de manière à pouvoir y appuyer, pendant le mouvement ascensionnel, la partie inférieure du torse, et même, au besoin, s'y asseoir; ensuite ils lient ensemble et fortement les deux bouts de la corde, de telle façon qu'elle entoure à la fois l'arbre et l'homme, en laissant libre, toutefois, une distance de plusieurs pouces. Quand les nègres grimpent, ils saisissent cette espèce de ceinture, avec les deux mains, dans sa partie antérieure; puis, s'aidant des pieds aux aspérités de l'arbre, ils la font remonter par un mouvement de reins. La corde, ainsi tendue ou détendue, selon que le nègre s'approche ou s'écarte du tronc de l'arbre, devient alors alternativement un point d'appui et un siége. Cette ascension s'exécute avec une incroyable rapidité.

A 4 h. 30′ du soir, nous arrivons à l'embouchure de la Falémé. Le fleuve a, dans cette partie, 400 mètres de largeur; la Falémé, 203. Nous nous arrêtons là pour passer la nuit. Toujours une prodigieuse quantité de moustiques; depuis cinq jours, elles nous privent de sommeil. Sur la rive gauche du Sénégal on aperçoit, à 1 kilomètre environ au-dessus de l'embouchure de la rivière, le village de Goutubé, qui s'élève, dans une situation assez remarquable, sur un escarpement de la rive. Ce village, un peu plus grand que celui d'Aroundou, est, comme lui, occupé par des Sarracolets-Bakiris.

Le 12 octobre. La Falémé est complétement différente de

ce qu'elle était il y a un mois : ses eaux ont diminué de plus de 4 mètres, et l'entrée, où nous n'avions remarqué alors que quelques branches de plantes aquatiques, est actuellement obstruée par des îlots dont le principal a au moins une étendue de 30 mètres sur une hauteur de 3 à 4. Ces îlots tiennent à la rive gauche, dont ils sont encore séparés cependant. On trouve une demi-brasse de fond dans le petit canal qui forme cette séparation, et trois brasses entre ces îlots et la rive droite. Les contours de la Falémé sont plus défigurés encore que ceux du Sénégal : la riche et fraîche verdure que nous admirions à notre premier voyage est remplacée par un feuillage flétri et desséché; les récoltes, faites en partie, ont, en outre, dépouillé les rives de la parure gracieuse qui déguisait l'aspect de stérilité dont nous sommes frappés aujourd'hui.

A 9 h. 30′ du matin, nous arrivons au village de Bâlou, sur la rive gauche : il est habité par des Sarracolets et ne compte qu'une centaine de cases sans tata. On trouve, en face du village, un banc de sable formant une pointe : il est lié à un certain nombre d'îlots également de sable, qui s'avancent à la rencontre d'un banc de roches très-étendu et très-élevé qui s'appuie sur la rive opposée, juste au pied du village. Il y a là encore d'autres roches qui continuent les îlots de sable de la rive droite et qui s'étendent en une ligne assez étroite à une centaine de mètres au-dessus de Bâlou. L'ensemble de ces roches et de ces bas-fonds forme un passage qui doit être impraticable aux basses eaux. On trouve, en ce moment, dans l'étroit canal laissé libre entre les rochers et le sable des îlots, une profondeur de 2 mètres : le courant y est très-rapide. Je dois faire remarquer que ces accidents de fond

étaient complétement cachés par les eaux il y a un mois, et que le côtre passait librement au-dessus des bas-fonds et des rochers du milieu. Notre guide nous raconte une légende sur les rochers de Bâlou, qui se nomment Pinda-Bâlou, du nom de l'héroïne dont voici les tristes aventures :

Pinda-Bâlou était autrefois une princesse d'une rare beauté qui suivait la loi du prophète avec une irréprochable fidélité; elle était bonne, généreuse et sensible. Souvent elle allait porter des consolations et donner ses soins aux malheureux que la souffrance retenait étendus sur les nattes de leurs cases; souvent encore elle allait porter, aux captifs dont un maître avare avait trop parcimonieusement mesuré la ration, un excellent couscous à la viande parfumé à l'huile de palme, ou un lait blanc comme la fleur du cotonnier et doux comme le miel des abeilles de la colline.

Modeste et pudique, la belle Pinda-Bâlou se cachait pour faire le bien; elle choisissait ordinairement, pour accomplir ces louables actions, l'heure où la flûte bambara et le tam-tam des fêtes appelaient les habitants aux danses et aux chants sous le grand tamarinier du village. Sa mère la chérissait. Quand elle assistait, et c'était rarement, aux danses du soir, elle était toujours la plus belle; sa voix était la plus douce, sa danse était la plus gracieuse; les plus braves guerriers du pays l'entouraient tous à l'envi. Mais Pinda-Bâlou était insensible aux hommages : douce et souriante, elle se bornait à remercier du geste et du regard ses nombreux adorateurs; jamais elle ne les encourageait. Quelquefois, rêveuse et distraite, elle fuyait les plaisirs et les jeux de ses compagnes; elle aimait alors à s'asseoir, au déclin du jour, sur un quartier du rocher noir qui baigne ses pieds dans la rivière, et là,

plongée dans une délicieuse extase et murmurant des paroles mystérieuses qu'elle semblait adresser à la brise du soir ou à quelque esprit invisible, elle avait attendu plus d'une fois le retour du soleil.

Cette disposition mélancolique de Pinda-Bâlou et la discrète réserve qu'elle mettait à écarter les demandes de mariage qu'elle-même et sa mère recevaient chaque jour, aussi bien des plus notables chefs du pays que des plus grands princes des États d'alentour (car la beauté et la douceur de la jeune princesse étaient en haute renommée dans ces contrées); cette disposition à la tristesse et cette réserve si peu ordinaire aux jeunes Africaines avaient fait murmurer; ses visites à la roche noire, ses nuits passées dans cette solitude capricieuse avaient fait dire à ceux de ses prétendants, irrités par ses refus, que Pinda-Bâlou entretenait des intelligences avec les mauvais esprits et qu'elle était la fiancée d'un ange des ténèbres.

Hélas! la pauvre enfant était, en effet, agitée par une bien terrible passion. Sa rare beauté avait excité l'amour d'un génie, et c'était lui qu'elle allait chercher sur les rochers de Bâlou. Visible à elle seule, ce perfide avait su, en prenant la forme séduisante d'un beau jeune homme, toucher par ses doux entretiens le cœur facile et tendre de la jeune fille. Cette liaison mystérieuse devenait de jour en jour plus vive, plus entraînante pour Pinda-Bâlou; son amant devenait aussi plus pressant, plus sensible, plus passionné. Elle se décida enfin à parler à sa mère et à lui demander son consentement pour épouser celui qu'elle aimait et le suivre dans les palais enchantés dont il lui avait fait de si belles descriptions.

Sa mère, à cette confidence inattendue, poussa des cris

d'effroi ; elle se cramponna avec désespoir aux pagnes de sa fille et jura qu'elle ne consentirait jamais à une séparation éternelle; car telle était la condition imposée par le mariage à la nouvelle épouse. Pauvre Pinda-Bâlou! entre la douleur de sa mère et l'ardent amour qui brûle son cœur, que va-t-elle faire? Elle si douce, si aimante, va-t-elle abandonner à jamais celle qui l'a portée dans son flanc et nourrie de son lait? Mais son amant est si beau, il l'aime tant, il lui dit de si douces choses ! le quitter, c'est bien triste, c'est bien cruel, et Pinda-Bâlou est bonne. Elle suivit le génie, la pauvre et crédule jeune fille...

Mais, à peine fut-elle en son pouvoir, que le charme disparut, et que, mettant un terme à des déguisements désormais inutiles, il reprit la terrible nature dont l'esprit du mal l'avait fatalement pourvu. A sa forme séduisante succéda la forme hideuse d'un crocodile au ventre vert; aux palais enchantés que l'imagination de la jeune fille avait aperçus, à travers les brillantes descriptions de son amant, succédèrent des cryptes noires et fétides; aux joyeux chants des suivantes et des captives, aux sons harmonieux des instruments merveilleux succédèrent les croassements des reptiles et les sourds mugissements de la tempête.

Quelle situation pour la belle, la douce, la compatissante Pinda-Bâlou! et nulle force ne peut l'arracher à l'horreur de son sort, car, parmi les maudits et les suppôts de Satan, son époux est un des plus puissants. C'est en vain qu'elle appelle sa mère, c'est en vain qu'elle abaisse son front sur le sol humide de sa demeure souterraine, et qu'elle offre au Dieu miséricordieux ses prières et ses sanglots; sa voix se perd dans les ténébreuses cavernes des régions infernales, et ses pleurs

n'éveillent que les rires affreux des hideux habitants qui les peuplent.

Mais il n'était pas écrit que son désespoir, son repentir et ses regrets ne dussent éveiller nul écho. Une oreille recueillit ses gémissements et un cœur comprit ses souffrances.

« La puissance de ton époux, lui dit tout bas une voix mys-
« térieuse, n'est point aussi absolue que tu le crois ; elle
« échoue devant la fermeté et l'énergie de celles qui tom-
« bent victimes de ses piéges; mais, hélas! infortunée, le
« secret que je t'apprends là ne te sauvera qu'à demi; car
« je ne puis rien contre les vengeances de Goloksala (c'était
« le nom du génie), et elles sont terribles. En lui résistant
« tu parviendras bien à te soustraire à ses odieuses assi-
« duités; mais tu perdras ta forme gracieuse et tu seras
« changée en rocher. Telle est la volonté du destin; choisis
« et hâte-toi. »

En face d'une situation aussi horrible que celle qu'entrevoyait, pour l'avenir, l'imagination de Pinda-Bâlou, tout changement, quel qu'il fût, devait paraître heureux ; aussi accueillit-elle avec reconnaissance la révélation de la voix mystérieuse. Elle remercia Dieu et le prophète de ne point avoir repoussé ses prières, et elle se résigna à subir la transformation que son invisible protecteur venait de lui annoncer.

Son époux essaya inutilement de la fléchir; elle résista avec une héroïque fermeté, et toutes les séductions qu'il employa vinrent, cette fois, se briser contre l'opiniâtre volonté de sa victime. Dès lors s'accomplit la malheureuse destinée de Pinda-Bâlou.....

Le lendemain, les habitants du village remarquèrent, avec

effroi, un bloc de quartz qui dominait le groupe de rochers noirs, qui baigne ses pieds dans la rivière, précisément à l'endroit même où la jeune princesse, la veille encore, était allée asseoir sa rêverie. Et, depuis, des voix plaintives et des cris désespérés sortirent, chaque nuit, du milieu de ces pierres froides, sombre monument d'une puissance maudite qui cache sous sa dure enveloppe une âme tendre et un beau corps.

Mais là ne finirent pas les infortunes de Pinda : restée visible pour Goloksala sous sa forme première, celui-ci éprouve encore pour elle les ardeurs d'un violent amour. Alors elle se débat, elle repousse le monstre, et, pendant cette lutte désespérée, le ciel devient sombre, le vent d'est souffle avec furie, les lions rugissent dans la forêt, les flots et les rochers s'agitent, et les crocodiles font entendre leurs croassements lugubres. Les habitants de Bâlou sont glacés de terreur et attendent dans la prière la fin de cette horrible tourmente, précurseur trop certain du malheur qui va les frapper, car la colère du génie a besoin de victimes.

Il est toujours arrivé, disent les anciens du village, qui tenaient cela de leurs pères, que, lors de la visite de Goloksala à Pinda-Bâlou, une jeune fille et un jeune homme disparaissaient du village.

Telle était la triste destinée qui semblait réservée, à tout jamais, à la population de Bâlou par l'aveugle cruauté de Goloksala ; mais un pieux pèlerin qui revenait du tombeau du prophète, passant un jour par le village, fut vivement touché des malheurs qui affligeaient ses habitants ; il recommanda des prières et des jeûnes, écrivit de précieux et infaillibles

gris-gris, qu'on renferma dans de riches sachets de cuir ouvragés et qu'on plaça tout autour des rochers, puis il ordonna d'y déposer des offrandes pour conjurer les mauvais esprits.

Les prescriptions de ce saint homme, observées avec rigidité, ont produit d'heureux effets, et aujourd'hui, si les mystérieuses disparitions des jeunes filles et des jeunes garçons de Bâlou n'ont pas complétement cessé, au moins ne se reproduisent-elles que très-rarement et seulement aux jours où les habitants du village ont momentanément perdu, par quelque écart de conduite ou par quelque manquement aux devoirs religieux, la puissante protection que l'intercession du vénérable pèlerin leur avait obtenue.

Après avoir dépassé Bâlou et ses rochers merveilleux, les bords de la Falémé sont garnis d'une épaisse ceinture d'arbustes aquatiques qu'on nomme *quélélé* et *diarkett* : le premier fournit aux nègres, et surtout aux Maures, les petits bâtons dont ils se frottent incessamment les dents. C'est un bois gras qui produit, par le frottement, une sorte d'écume savonneuse : à Saint-Louis, les signars en font un grand usage. On sait que les Africains et les Africaines ont les dents d'une blancheur éclatante; le frottement à peu près continu du *sautiou*, c'est le nom donné au bâton du quélélé, doit nécessairement beaucoup y contribuer.

Nous dépassons, sur la rive droite, le petit marigot de Diali et le village de Sangalou, dont il ne reste que des ruines. J'ai indiqué déjà la cause de la destruction ou de l'abandon de presque tous les villages de la rive droite qui sont compris entre Sénou-Débou et l'embouchure de la rivière. En face du village de Sangalou, sur la rive gauche, se trouve le marigot du même nom.

Vers 3 heures du soir, nous sommes obligés d'arrêter la yole pour laisser passer une forte pluie accompagnée de violents coups de tonnerre.

Depuis notre départ de Bakel, nous commençons notre travail dès le jour et nous le continuons jusqu'aux environs de midi; nos hommes préparent alors leur repas, et, dès qu'ils l'ont pris, nous repartons jusqu'à la nuit. Pendant la journée, nous sommes obligés de demeurer exposés, pour exécuter nos relèvements, à un soleil qui fait souvent monter le thermomètre à 60°. Cette température s'abaisse, pendant la nuit, jusqu'au-dessous de 20°, ce qui fait une différence de plus de 40° : il règne, en outre, pendant cette dernière période de temps, une rosée abondante qui pénètre à travers nos vêtements et nous enveloppe d'un froid glacial.

Les nègres qui m'accompagnent ne supportent pas impunément cette action alternative d'une excessive chaleur et d'un froid intense, et plusieurs d'entre eux sont malades. Je continue à résister à toutes ces influences atmosphériques et à causer à mes compagnons africains un étonnement mêlé de respect et de crainte, car, dans leurs tendances à expliquer par le merveilleux les événements ou les faits qu'ils ne comprennent pas, ils me regardent parfois comme un être surnaturel ayant dérobé le secret de l'immortalité à quelque ange noir du monde invisible.

Nous passons la nuit dans le voisinage du village de Gangala.

Le 13 octobre. Nous atteignons de fort bonne heure ce village, qui est situé sur la rive gauche : il est habité par des Sarracolets et ne possède qu'un petit nombre de cases.

La navigation de la Falémé, dont j'ai déjà, dans notre premier voyage, signalé maintes fois la lenteur, est devenue, en ce moment, plus difficile et plus lente encore : les courants ont augmenté de rapidité, et les bancs de sable, les roches et les îlots découverts qui obstruent actuellement son cours en beaucoup d'endroits ont créé de nouveaux embarras. Il nous arrive souvent, pour avancer, de pousser sur le fond avec nos avirons, car le secours de nos rames devient impuissant lorsque nous avons à franchir un chenal sinueux et étroit.

Les bords ne possèdent plus que des graminées desséchées, mais qui sont encore assez épaisses pour masquer la vue et rendre malaisé le placement de notre boussole. Les endroits plats sont, en outre, généralement bordés par une épaisse ligne d'arbustes aquatiques qui empêchent d'accoster. Tout cela gêne beaucoup notre opération et nous oblige souvent à être peu difficiles pour le choix de nos points de station.

Les eaux ont baissé d'au moins 5 mètres dans les endroits que nous voyons aujourd'hui.

Nous sommes passés, dans cette journée, devant le marigot de Diégui, sur la rive gauche ; nous avons aussi longé l'île de Gangala, assez longue et plus rapprochée de la rive droite : cette île possédait, il y a un mois, de très-belles cultures de mil, qui nous donnèrent alors une haute idée de sa fertilité. Le marigot de Diabel, sur la rive gauche, se trouve à peu près en face de l'extrémité la plus haute de l'île. Au soir, nous atteignons le village de Sébou, sur la même rive : c'est le premier village du Bondou ; sa population, réduite à un très-petit nombre de personnes, se compose d'un mélange de Foulahs et de Sarracolets.

Nous passons la nuit près de ce village.

Le 14 octobre. Notre travail continue, mais les difficultés que j'ai déjà signalées augmentent, en quelque sorte, à mesure que nous remontons. Nous sommes fréquemment obligés de faire de longs détours pour trouver un passage. Les caïmans sont extrêmement nombreux, et j'admirerais le courage de nos laptots, qui se mettent souvent à l'eau pour dégager la yole, si je ne savais que ce courage purement factice ne réside tout entier pour eux dans l'aveugle et stupide confiance qu'ils accordent à leurs gris-gris.

Je craignais l'influence des idées superstitieuses des nègres, et je m'attendais tout au moins à ce qu'ils montrassent des signes de désapprobation en nous voyant faire sur leurs terres, et avec des instruments qui leur sont inconnus, une opération qu'ils ne comprennent pas; mais je me trompais : au contraire, ils semblent émerveillés de notre entreprise, dont nos laptots leur ont, du reste, fait connaître le but, et ils nous regardent, avec intérêt et curiosité, monter notre compas et le pointer.

Pendant toute la journée et une partie de la nuit, nous recevons une pluie abondante. C'est, depuis notre départ de Saint-Louis, la première fois que la pluie tombe à plusieurs reprises dans la même journée. Généralement les orages sont périodiques et quotidiens. Les décharges électriques rapprochées nous font quelquefois songer que nous n'avons pas de paratonnerre et que le mât de notre yole est le point le plus élevé de l'endroit où nous sommes : il n'y a, en effet, ni arbres ni arbustes; c'est une plaine fort étendue. La pluie nous arrête longtemps.

Nous côtoyons maintenant les terres du Bondou, sur la

rive gauche; sur la rive droite, nous avons toujours les terres du Galam-Kaméra. Nous avons dépassé aujourd'hui le marigot de Doldoldé, sur la rive gauche; au-dessus, sur la même rive, celui d'Armaoual; enfin, vers la fin du jour, la village de Goundiam, sur la rive droite. Ce village et celui de Sénou-Kolé sont les seuls villages qui existent sur cette rive au-dessous de Sénou-Débou. Goundiam jouit d'un aspect agréable dû autant à sa situation topographique qu'aux gans, aux palmiers, et surtout à un très-beau tamarinier, qui s'élèvent du milieu de ses cases. Ce village, habité par des Sarracolets, n'est, du reste, occupé que pendant la saison des cultures : dès que les récoltes sont faites, il est évacué par les familles qui s'y trouvent, et qui ne s'y sont établies que pour profiter de la fertilité du sol. Les invasions des Bambaras et des Maures ne commencent, d'ordinaire, qu'après les récoltes.

Nous passons la nuit à 2 ou 3 kilomètres au-dessus de ce village.

Le 15 octobre. Hier nous avons été arrêtés dans notre opération par une pluie abondante et presque continue; aujourd'hui nous perdons toute notre matinée à nous dégager des bas-fonds, sur lesquels nous venons plusieurs fois nous échouer, et à chercher un passage pour continuer notre route. Ce mauvais endroit, qu'il est utile de faire connaître, est situé entre le village de Goundiam, que nous avons dépassé hier, et celui de Tata-Guiemby, placé au-dessus, sur la rive gauche. Il présente d'un côté, sur cette rive, un banc de sable en partie découvert allant joindre, à grande distance du bord, un archipel d'îlots posés sur des roches quartzeuses, nommé *Paubi*, signifiant *loup* en langue foulah. De l'autre

côté, c'est-à-dire sur la rive droite, ce lieu offre pour obstacle les mêmes îlots quartzeux, qui viennent presque s'appuyer à la rive, et qui ne laissent libre qu'une voie petite et tortueuse où il existe un courant extrêmement rapide.

Après avoir tâtonné longtemps, nous découvrons enfin ce canal ; mais l'accès n'en est point facile, et ce n'est qu'avec une peine extrême que nous parvenons à y donner. Ce sont d'abord des essais infructueux de nos rameurs, pendant lesquels nous sommes plusieurs fois sur le point de nous briser contre les rochers, car le courant nous y jette avec violence ; ce sont ensuite des tentatives également infructueuses pour imprimer à la yole une impulsion assez puissante pour qu'elle puisse parvenir à l'extrémité du canal. Cependant, grâce à une persévérance soutenue et aux efforts de nos laptots, nous parvenons à franchir cet espace en nous éloignant de quelque distance de l'espèce de goulet qu'il présente et en donnant à la yole, par l'appui des rames sur le fond, un élan vigoureux que nous avons été très-heureux de pouvoir lui conserver durant tout le parcours de ce véritable Charybde. J'ai cru, pendant plusieurs heures, que nous serions forcés d'abandonner là notre entreprise.

Nos laptots ont montré, dans cette matinée, une intrépidité remarquable ; l'un d'eux surtout, le nègre Bakari, a sauvé notre embarcation en se précipitant à l'eau pour la détourner d'une pointe de rocher sur laquelle elle arrivait avec toute la force d'un courant de 5 à 6 nœuds : peu s'en est fallu que ce laptot courageux ne payât cher son dévouement en recevant lui-même le choc de la yole, qui l'aurait certainement écrasé contre le rocher. Ce passage, qui est un des

plus mauvais de la rivière, était, il y a un mois, entièrement caché par les eaux. J'ai fait la même remarque déjà à Bâlou. On comprend, au reste, qu'un abaissement de 4 à 5 mètres doit singulièrement modifier les conditions de navigation d'un cours d'eau.

Nous atteignons, vers le soir, le village de Tata-Guiemby, sur la rive gauche. Il est grand ; mais sa direction principale étant perpendiculaire à la rivière, il n'apparaît, vu de notre yole, que sous une très-médiocre étendue. En remontant la première fois, nous avions remarqué que celles de ses cases qui sont placées sur la rive étaient entièrement enveloppées par des yombos, cucurbitacées à la végétation vigoureuse qui sont fort communes dans le pays. Ce village possède un tata, comme, du reste, l'indique parfaitement son nom, et a pour habitants des individus nommés *diavandous*, qui forment une caste particulière de la nation des Foulahs.

Il est difficile de dire précisément ce que sont les diavandous, et, d'après le mélange de mépris et de crainte qui les entoure, on pourrait supposer que les autres nègres leur croient des attributions merveilleuses et peut-être des relations intimes avec les esprits. La seule chose qu'on puisse affirmer, c'est qu'ils ont une grande ressemblance avec les griots, en exceptant toutefois de la comparaison les bouffonneries, les improvisations et les talents d'instrumentistes et de chanteurs.

Dans le Bondou, les diavandous sont moins estimés que les griots; mais on les craint davantage, et ils jouissent, concurremment avec ceux-ci, du privilége de vivre aux dépens du public. Comme les griots aussi, ils ne forment d'alliance qu'avec les femmes de leur caste; les griotes elles-

mêmes se trouveraient fort humiliées d'être recherchées en mariage par un diavandou.

Mollien, dans la relation de son voyage au Sénégal, parle de ces individus, et il les désigne sous le nom de *griots* du pays, désignation évidemment inexacte, puisque, parmi les Foulahs, il existe simultanément des griots et des diavandous. Ce voyageur rachète, du reste, par une remarque beaucoup plus juste, l'erreur très-pardonnable qu'il commet, en établissant une similitude complète entre ces deux castes ; cette remarque, qui consiste à signaler le trafic lucratif de louanges et d'invectives, auquel se livrent les diavandous, est d'une grande vérité, et il est d'autant plus important de s'y arrêter, qu'on peut s'en servir pour démontrer la différence des attributions des griots et des diavandous, et éviter, par là, de les confondre. Les premiers, en effet, ne sont jamais pris au sérieux; leurs bouffonneries, même les plus injurieuses, ne font aucune impression sur le public, et, si on paye leur musique et leurs louanges, c'est moins pour récompenser l'hommage rendu au mérite de ceux à qui elles sont adressées, que le talent du poëte ou du musicien. Au contraire, les louanges, les médisances et les calomnies d'un diavandou, répandues d'ordinaire sous une forme plus grave que celle dont se servent les griots pour débiter les leurs, exercent toujours une profonde influence sur l'opinion.

A Tata-Guiemby, les diavandous s'occupent de culture et de pêche.

Avant d'arriver à ce village, que nous choisissons pour passer la nuit, nous avons, en partant de Goundiam, reconnu successivement, d'abord, sur la rive droite, un petit marigot

fort encaissé dont l'entrée est garnie de rochers, puis, sur la même rive, le marigot de Manga, qui se trouve par le travers des îles Paubi. Après avoir dépassé notre archipel de roches et nos bas-fonds, nous avons encore aperçu, toujours sur la même rive, un petit ruisseau desséché, plus loin le marigot de Guénenn, dont l'entrée est presque masquée par une ligne d'îlots, et, plus loin encore, le marigot de Paté, situé au-dessous du village, à quelque distance seulement.

On ne croirait peut-être pas que, dans un pays pourvu d'un aussi grand nombre d'habitants, il soit excessivement difficile de se procurer des vivres; rien n'est plus vrai cependant, et il nous arrive souvent de faire maigre chère au milieu de l'abondance, pour ainsi dire. Aujourd'hui nous en sommes réduits au couscous sec de nos laptots, à du riz cuit à l'eau et à quelques épis de maïs grillé.

Le 16 octobre. J'ai oublié précédemment de signaler qu'en plusieurs endroits de la rivière nous avons pu la traverser en poussant sur le fond avec nos rames. J'ai oublié aussi de donner le résultat du sondage dans le passage Paubi, où nous avons eu hier de si désagréables moments : nous y avons trouvé 5 pieds d'eau. Jusqu'à présent, notre sonde ne nous a jamais donné une profondeur au-dessous de celle-ci, et nous avons toujours eu le soin de la jeter dans les passages où nous remarquions que le fond était bas.

Nous quittons notre mouillage ou plutôt notre lieu d'amarrage dès le jour, comme d'habitude, pour continuer nos stations, mais nous ne faisons pas grande besogne, car notre boussole se détraque, et il nous faut passer plusieurs heures à la mettre en état, tant bien que mal. Nous avons, d'ailleurs, à l'ombre sous la tente de la yole, une chaleur de 44°, qui

calme un peu notre ardeur pour les courses au soleil. Toute la journée, le tonnerre gronde dans l'éloignement et l'atmosphère est lourde.

Les bords de la Falémé se repeuplent, en ce moment, des oiseaux qui les désertent pendant le temps des grandes eaux pour aller vivre dans les marigots. Ces oiseaux, généralement échassiers et palmipèdes, sont de même espèce que ceux qui habitent les bords inférieurs du Sénégal, suivant aussi les mêmes migrations périodiques; mais, dans le fleuve et la rivière, la répartition de ces divers oiseaux n'a point lieu d'une manière égale. Ainsi, dans la Falémé, on rencontre fréquemment des ibis et des flamants qui ne paraissent au bas Sénégal que très-rarement, et, par compensation, on trouve dans la Falémé moins de palmipèdes que dans le Sénégal. Je n'ai point, en effet, aperçu dans cette rivière les nombreuses bandes de canards aux ailes éperonnées et de sarcelles au plumage éclatant qui couvrent quelquefois 1 hectomètre d'étendue sur les rives du fleuve comprises entre Podor et Saint-Louis. Les aigrettes grises, allant ordinairement par couples, et les aigrettes blanches, de petite taille, formant des vols considérables, qui s'abattent de préférence dans les endroits où paissent les troupeaux, abondent dans la Falémé aussi bien que dans le Sénégal, et donnent, dans la saison actuelle, surtout ces dernières, de la vie à leurs prés flétris et à leurs côtes sablonneuses et stériles. La couleur blanc de neige de ces aigrettes réunies ordinairement en masses serrées fait un heureux contraste avec les couleurs ternes du sol et de l'herbe desséchée qui le couvre.

On retrouve aussi dans les plaines qui bordent la Falémé un oiseau fort commun en Sénégambie et dont Adamson a

parlé dans son voyage de Podor. Cet oiseau, que les nègres ont appelé *griot,* est un échassier à peu près de la taille d'un geai d'Europe; il a les ailes ornées de petits éperons et présente de l'analogie avec le vanneau par son plumage et surtout par son cri sec et bref qu'il pousse comme lui d'une manière aigre et incessante. Le mot *dix-huit*, prononcé vite, exprime assez exactement ce cri que l'approche de l'homme rend plus aigre et plus fréquent encore. Ces échassiers se trouvent, par couples et non par bandes, dans les champs voisins des cours d'eau, où ils se nourrissent des graines qu'ils y rencontrent préférablement aux vers et aux insectes. Les nègres ont donné à ces oiseaux le nom de *griots* évidemment parce qu'ils ont trouvé dans les mœurs de ceux-ci des points de ressemblance avec les mœurs des individus de cette caste; le chant d'abord est à coup sûr un de ces rapprochements, et ensuite certains pouvoirs magiques auxquels les nègres ne croient pas les oiseaux griots plus étrangers que les hommes dont ils portent le nom.

L'oiseau en question passe, dans le pays, pour vivre dans l'intimité des caïmans et pour leur rendre de grands services. Pendant le sommeil de ces reptiles, qui, comme on le sait, ouvrent alors leurs longues mâchoires et en laissent sortir la langue, les griots, disent les nègres, qui se tiennent toujours près des caïmans, débarrassent celle-ci des insectes qui viennent s'y poser, et particulièrement des moustiques, dont la piqûre causerait une vive douleur au monstre et troublerait son sommeil. Les nègres ajoutent que les griots font, en tout temps, une vigilante garde autour de leurs protégés et qu'ils les avertissent, par leur cri retentissant, des dangers qui peuvent les menacer. Il est vrai, et je l'ai

moi-même observé, que ces oiseaux se tiennent souvent autour des caïmans; mais je ne les ai pas vus se livrer à leur égard aux tendres soins dont les nègres nous ont rendu compte. Il n'y aurait, au surplus, dans une pareille association, rien de plus extraordinaire que dans celles de même nature observées chez d'autres animaux, et qui s'expliquent par une réciprocité de services rendus et un besoin mutuel d'assistance : tels seraient, par exemple, le requin et son pilote.

Jamais on ne tue les griots, et, dans certaines parties du Fouta, les nègres seraient peu favorables à ceux qui blesseraient ou détruiraient ces oiseaux. Il arrive aussi quelquefois que l'on considère leurs cris comme l'annonce de présages funestes; mais cette dernière remarque tient à une disposition particulière de celui qui la fait : s'il redoute quelque événement fâcheux et qu'il soit poursuivi par le cri du griot, il le croit un messager de malheur.

Nous sommes aujourd'hui, à diverses reprises, entourés par des caïmans qui viennent rôder autour de notre yole. Nous avons eu également de semblables visites les nuits précédentes, et j'avouerai que je ne les recevais pas avec indifférence. Couché dans une légère embarcation communiquant au rivage par une simple planche que nos laptots oublient souvent d'enlever, je ne respirais pas volontiers l'odeur de musc qui m'annonçait la proximité beaucoup trop grande de mes dangereux visiteurs. Nous trouvons aussi aujourd'hui, en descendant à terre, des traces récentes du séjour d'un lion dans un fourré qui borde la rive; avant-hier, nous avions déjà trouvé de pareilles traces, ainsi que celles laissées par des sangliers et des hippopotames.

Nous reprenons notre exploration à 3 heures du soir, et

nous la continuons jusqu'à la nuit. Pendant cette journée, nous avons passé, en quittant Tata-Guiemby, devant le marigot de Kodival, dont l'entrée est large et garnie de roches : il est situé sur la rive droite.

La première fois que nous avons remonté la rivière, nous avions fait la remarque que les terres qui s'étendent du village que je viens de nommer jusqu'au-dessus de ce marigot ne semblaient pas jouir d'une fécondité très-énergique; les herbes et les cultures présentaient des tiges courtes, rares et presque flétries, qui contrastaient sensiblement avec la végétation ordinairement si puissante de cette partie du pays.

Après avoir dépassé le marigot de Kodival, nous longeons, toujours sur la rive droite, une ligne régulière de petites collines qui descendent, par une pente uniforme, sur le bord de la rivière. Ces collines, constituées comme toutes celles que nous avons aperçues déjà, par des masses de quartz empâté dans une terre ferrugineuse, sont couvertes de gans, de gonatiers et de kadds. La hauteur des points les plus élevés ne dépasse pas 40 mètres. A peu près en face de ces collines, se trouve, sur la rive opposée, le marigot de Péténâlé ou de Fabali, dont l'entrée est étroite et très-encaissée. A partir de ce marigot, la rivière fait un coude très-brusque au S. O., puis, après avoir parcouru dans cette direction nouvelle une étendue de plusieurs kilomètres, elle reprend à peu près la direction qu'elle avait auparavant.

A cet endroit se trouve placé le village de Dialiguély, devant lequel nous nous arrêtons pour passer la nuit. Ce village, qui est assez grand, possède un tata et a pour habitants des Foulahs, vivant de cultures. En face, sur la rive droite,

existe le marigot du même nom, et un peu au-dessus, à l'angle saillant du coude dont je viens de parler, le marigot de Boumiré, remarquable par un superbe gan qui est placé précisément à l'entrée.

Le 17 octobre. Nous continuons notre travail en dépit du soleil qui, dès le matin, nous envoie ses rayons brûlants. Après Dialiguély, nous avons en vue, en remontant la rivière, de nouvelles collines qui forment une ligne à peu près horizontale. Les arbres de la rive droite, ordinairement inculte, sont, en cet endroit, beaucoup plus espacés et moins élevés. Les terres sont fortement colorées en rouge. En nous approchant des collines que nous venons d'apercevoir, leur masse se déforme et présente des groupes détachés : ces collines ne sont pas plus hautes que celles que nous avons vues hier. Sur la rive gauche, à 5 ou 6 kilomètres au-dessus de Dialiguély, on rencontre le marigot de Dialingk et, après ce marigot, une île aux bords très-relevés qui existait déjà à notre précédent voyage : elle était alors garnie d'une charmante verdure.

Au-dessus de cette île, dont les flancs sont rocheux, à 300 mètres environ, nous atteignons le village de Bélidioudé, moins grand que Dialiguély : il est occupé par quelques familles de Foulahs et par des diavandous, cultivateurs qui se mêlent quelquefois de faire la guerre, nous dit notre guide avec un air presque méprisant. En face de ce village et, par conséquent, sur la rive droite, nous dépassons le marigot de Koka, dont l'entrée est très-large et qui parcourt une certaine étendue de pays. La rive droite, aux abords de ce marigot, présente un aspect tout à fait sauvage; elle est bordée, dans un développement considérable, par un bois épais

aux arbres serrés et branchus. La rive gauche, beaucoup moins boisée et privée actuellement de ses cultures, ne nous offre, pour reposer nos yeux fatigués par ses herbes jaunes et ses buissons sans feuilles, que quelques-uns de ces petits monuments dont j'ai parlé déjà plusieurs fois et qui sont élevés par l'industrie vraiment extraordinaire des *termites*.

Après avoir dépassé le marigot de Koka, nous longeons, sur la rive opposée, un banc de sable dont une partie est découverte et qui embrasse, en s'étendant au large, une pointe qui forme un des nombreux coudes de la Falémé. A quelques hectomètres au-dessus de ce banc, nous apercevons le village d'Ouroimadou : c'est un village agréablement situé, à quelque distance de la rive; il est occupé par des Torodos qui cultivent les terrains du voisinage, sur lesquels nous n'avons point à faire la même remarque que sur ceux des environs de Tata-Guiemby : ces terres, en effet, à notre premier voyage, possédaient des champs de mil d'une remarquable beauté. A Ouroimadou, on est très-près des collines dont j'ai parlé tout à l'heure : elles se nomment Gonfa. Dans le pays, on prétend qu'elles sont habitées par des démons. A 1 kilomètre environ au-dessus du village d'Ouroimadou, on passe devant un marigot qui porte le même nom; il est aussi sur la rive gauche et paraît assez considérable, à en juger, du moins, par la largeur de son entrée.

Nous parvenons enfin au terme de notre journée et au village de Sélénayély, que nous atteignons au moment où le soleil cesse de nous éclairer. Nous avons été, aujourd'hui, plus heureux qu'hier et avant-hier, dans l'accomplissement de notre pénible tâche; aussi avons-nous beaucoup avancé

notre travail. Sélénayély est un village moins grand que les deux villages précédents; il est, comme ceux-ci, situé sur la rive gauche, et possède aussi pour habitants des Torodos cultivateurs et pêcheurs.

Les femmes de ce village, qui s'approchent de notre yole pour nous offrir du lait et quelques maigres volailles, sont les plus jolies que j'aie encore vues depuis notre arrivée à Bakel; elles ont des traits distingués et les caractères du type éthiopique beaucoup moins prononcés. La population de Sélénayély n'est pas, au reste, exclusivement composée de Torodos; on y trouve aussi quelques familles toucouleurs et peuls.

Le poisson, qui manque presque absolument à la Falémé pendant la durée des grandes eaux, reparaît en même temps que les oiseaux, les crocodiles et les hippopotames. Comme ces animaux, les poissons se retirent dans les marigots, et ils y vivent de préférence jusqu'à l'époque de l'assèchement. Les pêcheurs sont peu habiles, si l'on considère uniquement les résultats de leur pêche qui sont à peu près négatifs. Cet insuccès de leurs efforts tient peut-être au petit nombre de pirogues qu'ils possèdent et à la grande frayeur que leur inspirent les caïmans. Hier, nous disent les gens du village, deux hommes ont été enlevés par ces animaux au village de Diboly, situé à quelques kilomètres au-dessus de Sélénayély. Les pêcheries, dont j'ai fait déjà la description, ne fournissent pas, non plus, un butin abondant aux pêcheurs; pourtant, ils n'épargnent ni les gris-gris, ni les conjurations, ni les philtres pour faire tomber les poissons dans leurs filets; mais toutes ces terribles machinations ne paraissent même pas

inquiéter ceux contre lesquels elles se trament, car ils se livrent en toute liberté, et on pourrait presque dire avec affectation, à leurs sauts habituels sous les lignes des pêcheurs et à l'entrée des pêcheries.

Le 18 *octobre*. Je cesse d'être aujourd'hui un phénomène physiologique, et je redeviens, pour les nègres qui m'accompagnent, tout vulgairement un *toubabe* ordinaire. A 7 h. du matin, il m'est impossible de remuer par l'effet d'une fièvre violente qui me retient couché sur les planches de la yole pendant toute la journée. L'énorme différence entre la température des nuits et des jours, et l'abondante rosée à laquelle j'ai été exposé pendant douze jours, expliquent suffisamment la cause de cette indisposition. La mauvaise nourriture et l'exercice forcé auquel je viens de me livrer sur les versants quelquefois très-abrupts des bords de la rivière ne doivent pas, non plus, être étrangers à ce qui m'arrive; c'est fâcheux, car, si je ne me débarrasse pas de ma fièvre, mon travail sera interrompu.

Le 19 *octobre*. Au matin, la fièvre me quitte, et je profite bien vite de la circonstance pour m'administrer une bonne dose de sulfate de quinine dont j'avais pris le soin de me pourvoir. Je reste encore, pendant cette journée, trop abattu pour reprendre mon exploration.

Le 20 *octobre*. Nouvel accès de fièvre et nouvelle dose de sulfate de quinine plus forte encore que la première. Le remède réussit peu, car ma fièvre augmente et me donne un affreux délire.

Le 21 *et le* 22 *octobre*. Je lutte tant que je peux, et je me trouve, dans la matinée du 22, assez fort pour recommencer mon travail; mais à la seconde station, à 9 h. 30′ du

matin, la fièvre me reprend de nouveau, et je suis en proie à un accès si violent et de si mauvais caractère, que M. Pottin en est effrayé et prend le parti de me reconduire à Bakel. J'ai eu, pendant toute la traversée de retour, un délire complet.

Le 23 octobre. Nous arrivons à Bakel dans la journée ; mais je suis tout à fait brisé par un accès de fièvre pernicieuse qui a duré près de quarante heures. Nous trouvons M. Huard très-souffrant et presque constamment couché, par suite d'une affection hémorroïdale compliquée de fièvre. Ces affections, auxquelles on fait à peine attention en Europe, agissent, dans les pays de la zone torride et surtout au Sénégal, avec une violence excessive sur le système nerveux. Nous apprenons que nos deux camarades sont partis le 12, comme ils l'avaient décidé ; ils étaient tous deux fort malades.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A BAKEL. — REMARQUES ET OBSERVATIONS.

Observations sur la navigation de la Falémé.— Les marigots. — Insurrection dans le Fouta. — Attaque de *l'Érèbe* par les riverains ; hésitation de l'almamy.—*Le Vigilant* est également attaqué; il est arrêté à Saldé ; dangers que courent nos deux camarades ; leur délivrance par le gouverneur. — Un nègre blanc. — Pillages habituels des Maures ; insuffisance de la garnison de Bakel pour empêcher ces actes de brigandage. — Mort d'un soldat noir tué par imprudence en jouant avec un fusil. — Cérémonie des funérailles. — Les cimetières nègres. — Le Ramadan à Bakel.

La fièvre, dans le haut pays, mérite à bon droit sa triste renommée : il est, en effet, peu de personnes qui n'aient entendu parler des fièvres de Galam et de leur persistance. Je demeure donc fort longtemps sous le coup de cette fâcheuse maladie, qui prend toutefois, vers les premiers jours, un caractère d'intermittence qui la rend moins redoutable. M. Huard aussi paye largement son tribut au climat de Bakel; mais ni l'un ni l'autre nous ne renonçons à l'espoir de reprendre, même prochainement, le cours de nos explorations. Il le faudra du reste, car toute voie de retraite nous est dès à présent fermée.

Les bas-fonds, découverts actuellement dans plusieurs endroits de la Falémé, nous obligent à abandonner le travail hydrographique que nous avions entrepris dans cette rivière et que la fièvre est venue deux fois interrompre. Force nous est de nous contenter des observations que nous avons pu recueillir pendant nos différents voyages sur ce cours d'eau. C'est là pour moi un grave sujet de contrariété, car, plein de confiance dans la santé vigoureuse que j'avais conservée longtemps après mes camarades, j'avais compté qu'elle me permettrait de pousser beaucoup plus loin ma reconnaissance de cette rivière. Cependant, quelque réduite que soit l'étendue qui en a été explorée (1), nous pouvons néanmoins donner des indications précises sur la navigation de la Falémé pour le parcours d'environ 30 lieues.

Voici le résumé de nos observations :

Depuis l'embouchure de la rivière jusqu'au village de Sénou-Débou, il existe deux passages difficiles dont on connaît déjà la description : ce sont les passages de Bâlou et de Paubi. Entre Débou et Sénou-Débou, on se rappelle sans doute le barrage que nous avons visité, M. Jamin et moi, et que nous avions pris, au bruit formidable que faisaient les eaux en glissant sur ses rochers, pour de très-puissantes cataractes. En outre de ces trois mauvaises passes, on trouve fréquemment, dans la rivière, des bancs de sable, des îlots et des roches ; mais ces derniers accidents de fond, bien qu'ils soient de nature à rendre la navigation de la Falémé très-incommode dans la saison où ils se découvrent, ne s'écartent ce-

(1) Cette exploration a été continuée plus tard. Voir ci-après le voyage aux mines de Kéniéba.

pendant pas assez des rives pour arrêter toute communication. Je signalerai, au surplus, une disposition symétrique presque générale dans la Falémé, et qui est d'une grande ressource pour la parcourir : c'est l'alternation d'une côte plate et d'une côte escarpée qui s'opposent assez heureusement l'une à l'autre pour qu'il n'y ait pas hésitation à choisir celle qui possède le plus d'eau.

Le halage n'est point absolument impraticable, mais cette disposition même que je viens de faire connaître l'interrompt à chaque instant. Il faut alors remplacer momentanément le halage par la touée et reprendre ce premier mode de locomotion dès que les difficultés qui en arrêtaient l'emploi ont été évitées par le second. Il résulte nécessairement de cette manière mixte de naviguer des lenteurs considérables pour un bâtiment à voiles, et ces lenteurs sont à peu près inévitables, car les brises, qui seules pourraient les combattre, sont trop incertaines et trop faibles.

La Falémé reçoit un assez grand nombre de cours d'eau, qui viennent, au début des orages, lui apporter les eaux pluviales qui la grossissent. Après les orages, ces cours d'eau changent la direction de leur courant et, d'affluents qu'ils étaient originairement, ils deviennent effluents, c'est-à-dire qu'ils reçoivent le trop-plein des eaux de la rivière et qu'ils le transportent au milieu des terres : c'est là leur destination normale, car leur affluence n'est qu'accidentelle et d'une très-courte durée. Ils portent, au reste, au Sénégal, où le même fait se présente, le nom particulier de *marigot*, très-connu, mais dont le sens, je crois, n'a pas été, jusqu'à présent, déterminé avec précision. Il arrive souvent, en effet,

surtout aux nègres, d'appeler ainsi toute espèce de cours d'eau, quelle que soit la cause de son alimentation.

Ce mot, évidemment introduit par nous au Sénégal, et qui semble être un diminutif du mot *marais*, renferme en quelque sorte sa définition en lui-même; car ce qui caractérise de la manière la plus positive un marigot, c'est qu'il est formé par un cours d'eau, et que l'existence qu'il reçoit ainsi n'est que momentanée. Le marigot diffère donc essentiellement du ruisseau, par exemple, dont la destination normale est de fournir le tribut d'une source à une rivière ou à un fleuve; en d'autres termes, le marigot n'est qu'un canal naturel, une sorte de réservoir, ou plutôt de dégorgeoir, qui se remplit et se vide, chaque année, comme la plupart des marais. Il en est qui ont une très-grande étendue et qui conservent longtemps après l'écoulement, dans les parties profondes de leur lit, des flaques d'eau qui ne disparaissent que lentement et par l'évaporation. Il en est d'autres aux rives peu relevées, par-dessus lesquelles l'eau déborde facilement pour se répandre dans des plaines qu'elle inonde.

La rive orientale de la Falémé (la rive droite) appartient à un terrain accidenté et montueux dans lequel il ne serait point étonnant qu'il existât des sources; ainsi je pencherais volontiers à croire que le Sénou-Kolé est une rivière, et que, vers le haut de la Falémé, une partie des cours d'eau qu'elle reçoit par cette rive sont également de petits ou de grands ruisseaux qui lui apportent les produits de diverses sources. Mais il ne peut en être ainsi pour la rive gauche, qui, bien qu'accidentée quelquefois et relevée en berge assez escarpée, n'en appartient pas moins à un terrain générale-

R. 748.
MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHÈQUE

ment plat qui ne possède que çà et là de petits monticules sans importance.

La baisse des eaux a généralement lieu aux mêmes époques. Cette année, elle a commencé dès le 16 septembre, et nous avons observé qu'elle s'effectuait avec une rapidité extraordinaire. Cet abaissement était, chaque jour, de près de 0 mèt. 35. J'ai déjà parlé des courants; on conçoit, au reste, facilement que, au moment où cette multitude de petits bras vient jeter ses produits dans la rivière, il doit en résulter un courant des plus rapides atteignant promptement une intensité considérable qu'il conserve pendant toute la durée de l'écoulement.

Voici maintenant les époques auxquelles la navigation peut avoir lieu :

1° Du 15 juin au 20 octobre, par des bâtiments dont le tirant d'eau n'excéderait pas 1 mèt. 50, depuis l'embouchure jusqu'à Sénou-Débou;

2° Du 1er juillet au 15 septembre, par des bâtiments de 3 mèt. 25 à 3 mèt. 90 de tirant d'eau, pour le parcours de la même partie;

3° Du 1er juillet au 1er septembre, par des bâtiments de 1 mèt. 30, depuis l'embouchure jusqu'à 30 lieues environ au-dessus du barrage qui existe entre Débou et Sénou-Débou.

Je ferai observer que ces estimations sont faites avec prudence tant pour les époques que pour les tirants d'eau. Je reproduirai, en outre, ici une remarque déjà présentée : c'est que la navigation de la Falémé offrira toujours de grandes lenteurs et certaines difficultés tant qu'elle ne sera pas exécutée par de petits bâtiments à vapeur d'une puis-

F 348.

MUSÉE DE LA MARINE
BIBLIOTHÈQUE

sance de machine assez forte pour lutter avec avantage contre un courant qui, aux époques de la crue et de l'écoulement, présente au moins une vitesse de 4 nœuds.

Je termine là mes observations sur la Falémé pour revenir aux affaires du Fouta, dont j'ai cessé de m'occuper depuis mon départ pour cette rivière. Ces affaires, déjà fort embrouillées, avaient continué, d'après les rapports des gens du pays, à suivre cette marche insurrectionnelle qui nous faisait redouter de dangereuses représailles. Il courait aussi des bruits alarmants sur nos deux compagnons, partis par *le Vigilant*, et, comme on doit se le rappeler, dans un état de santé des plus inquiétants.

On se souvient sans doute que deux partis se trouvaient en présence, et que le plus fort, celui qui nous était hostile, se composait des mécontents et des nombreux aventuriers du Fouta; l'autre, à la tête duquel l'almamy était placé de fait, sinon d'une manière ostensible, et qui repoussait la guerre que la masse de la nation voulait nous faire, ne comptait qu'un petit nombre de gens paisibles. Pendant notre absence, le parti de la guerre avait prodigieusement augmenté, et, méconnaissant toute subordination, les chefs avaient déjà poussé leurs hommes à commencer les hostilités : ainsi le bateau à vapeur *l'Érèbe* avait été attaqué en redescendant de Bakel à Saint-Louis; mais heureusement ces attaques, bien qu'elles eussent été souvent répétées dans l'étendue du littoral occupé par les gens du Fouta, n'avaient point eu de graves résultats : deux laptots seulement avaient été blessés.

Cette manifestation malveillante des habitants et leur audace pour s'attaquer à un bâtiment aussi fort que *l'Érèbe*

devaient nécessairement donner de sérieuses craintes sur *le Vigilant* et sur les deux ou trois navires de traite qu'il escortait. Ces craintes ne se réalisèrent que trop : à peine sortis du pays de Galam, à l'endroit même où, six semaines auparavant, un homme s'attachait à nos pas pour nous accabler de malédictions et de menaces, *le Vigilant* et ses deux faibles compagnons avaient à supporter de très-près une vive fusillade; c'étaient les gens du village de Koundel qui se livraient à cet acte d'agression, et cela ne devait pas surprendre, car, habiles à faire le mal, même en pleine paix, ils s'étaient déjà, maintes fois, signalés par des pillages accomplis à la faveur d'un barrage factice destiné à arrêter la marche des navires. J'ai eu, précédemment, occasion de parler de cette invention ingénieusement malfaisante.

Lorsque la fusillade commença, nos deux camarades étaient au plus mal : en proie à une fièvre terrible, ils étaient hors d'état de prendre aucune mesure énergique pour arrêter les effets du découragement qui déjà s'emparait des laptots et des traitants. C'était là le plus grand mal à redouter, car des bastingages en planches de ronier et en peaux de bœuf donnaient aux équipages un abri à peu près sûr. Cette fusillade, qui devenait au moins fort insupportable si elle n'était pas meurtrière, continua jusqu'à Saldé; tout le long des rives, de nombreuses bandes de Peuls et de Toucouleurs harcelaient la petite escadrille en lui envoyant à la fois des cris de fureur et des balles.

A Saldé, la scène changea : nos deux camarades, plongés dans une espèce de torpeur, étaient indifférents à ce qui se passait autour d'eux, ou plutôt ils n'en avaient aucune connaissance; le découragement des traitants et des laptots

était, en outre, arrivé à son comble : or, dans ce moment-là précisément, il fallait de la liberté d'esprit et de l'énergie, car l'armée entière des insurgés du Fouta se trouvait réunie autour de Saldé, et l'almamy, qui seul pouvait protéger nos hommes, avait été sommé de se prononcer et s'était résigné, pour sa sûreté personnelle, à renoncer à sa tactique de temporisation et à faire cause commune avec le parti le plus fort. On se rappelle aussi, sans doute, qu'il existe à Saldé un bas-fond qui contient fort peu d'eau.

La présence d'une armée de plusieurs milliers d'hommes garnissant les deux rives et s'avançant sur le bas-fond presque à toucher les navires, l'absence complète de toute direction et de tout commandement, la crainte qu'éprouvaient depuis quelque temps les équipages, inspirèrent aux traitants et aux patrons une de ces résolutions qu'en pareille circonstance il est difficile de blâmer : ils s'imaginèrent qu'en faisant acte de soumission ils se rendraient les gens du Fouta favorables; du reste, ils ne pensaient pas qu'il fût possible d'échapper à ces hommes en essayant de descendre le fleuve.

Une fois cette résolution prise, les patrons et les traitants se rendirent à terre pour se mettre sous la protection de l'almamy. Les affaires, comme on le sait, ne marchent pas très-vite avec les nègres; il y eut donc des pourparlers fort longs, des récriminations vives, des interruptions fréquentes, et, après plusieurs heures passées ainsi, on se sépara sans rien décider. Une seule chose était certaine, c'est que les navires étaient arrêtés, amarrés à terre et placés sous la garde d'un corps considérable de Toucouleurs et de Peuls dont les dispositions ne paraissaient pas rassurantes.

Tout cela avait lieu à l'insu de nos pauvres camarades, qui, en ce moment, étaient dans un complet état d'anéantissement. Lorsque la raison leur revint, le premier bruit qu'ils entendirent fut des cris de mort que poussait à deux pas d'eux une population exaspérée. C'était un triste réveil pour eux, pour eux qui ne sortaient d'un danger terrible que pour se trouver aux prises avec un autre non moins terrible. Il y avait, en outre, pour M. Jamin, bien plus que l'embarras personnel d'une situation dangereuse; bien plus que la honte de se trouver ainsi livré par la faiblesse de ceux qu'il commandait : sa dignité de chef était cruellement compromise; sa responsabilité était gravement engagée. Aussi la pensée qu'il était à la merci d'une troupe de misérables qui allaient peut-être le tuer n'était rien pour lui; sa pensée dominante, celle qui l'absorbait en entier, c'était sa mission, dont l'accomplissement se trouvait si malencontreusement arrêté par des circonstances fatales. Encore si ces circonstances étaient équitablement appréciées; mais le seraient-elles? s'il parvenait à sortir de ce danger, n'aurait-il pas à repousser de calomnieuses et offensantes récriminations? car il n'était pas probable que les Toucouleurs consentissent à la fois à faire grâce aux personnes et à restituer intégralement les marchandises qui tombaient ainsi en leurs mains. Ces réflexions étaient amères. Et nul espoir d'échapper à cette situation : il n'était plus temps.

Les négociations reprirent le lendemain, mais avec aussi peu de succès. Cependant l'almamy, qui était secrètement demeuré dans des dispositions bienveillantes à notre égard, proposa de fixer à cent pièces de guinée la rançon des équipages et des navires, et de les laisser continuer leur voyage dès qu'ils auraient acquitté ce tribut. Les traitants s'em-

pressèrent de satisfaire à ces conditions; mais leur soumission ne produisit pas l'effet qu'ils en attendaient, et les cent pièces de guinée furent livrées sans que la liberté leur fût rendue. Au contraire, les cris de fureur parurent redoubler; les femmes et les enfants de ceux qui avaient péri à Casga demandaient la tête des blancs; les blessés montraient leurs plaies et excitaient au meurtre et au pillage; de plus, la vue des objets que la crainte avait arrachés aux traitants, loin d'apaiser l'avidité des Toucouleurs, l'avait, au contraire, rendue plus vive. Cette situation durait depuis trois jours; nos camarades continuaient à être en proie aux alternatives d'une fièvre opiniâtre et d'une inquiétude profonde; les traitants et les laptots étaient complétement démoralisés. Mais la Providence leur réservait un secours inattendu : au moment où le danger devenait pour eux de plus en plus imminent, alors que tout espoir d'y échapper leur paraissait refusé, on songeait à eux, et leur délivrance se préparait.

On se rappelle que, quinze jours environ avant l'époque où *le Vigilant* descendait, *l'Érèbe* était inquiété par les attaques des riverains du Fouta. Le rapport de ces faits transmis au gouverneur du Sénégal le décida immédiatement à former une expédition dans le double but de punir l'audace des Foulahs et de porter secours au *Vigilant* et aux navires qu'il escortait. Les deux bateaux à vapeur *le Galibi* et *l'Érèbe* partirent donc, à cet effet, de Saint-Louis avec toutes les troupes disponibles, et ils arrivaient précisément à Saldé au moment où la situation de nos camarades et des traitants devenait extrêmement critique.

Le gouverneur jugea, toutefois, à propos de ne pas tirer encore vengeance des attaques des sujets de l'almamy. Celui-ci, de son côté, protesta qu'elles avaient été commises malgré

lui et qu'il avait toujours cherché à arrêter l'irritation du peuple qu'il gouvernait, ce qui, comme on l'a vu, était parfaitement avéré. Les navires et leurs équipages furent rendus; mais l'almamy ne consentit pas à restituer les cent pièces de guinée qu'il avait reçues des traitants : elles serviront, répondit-il aux demandes du gouverneur Bouët, à remplacer les coutumes ordinairement payées par les navires qui montent à Bakel et qui n'ont point été acquittées cette année. Cette réponse était impérieuse sans doute; mais, au demeurant, elle ne reproduisait que l'opinion formelle des autres chefs du pays.

Ainsi se terminèrent pour nos deux compagnons les dangers auxquels ils venaient d'être exposés pendant trois jours. Ils arrivèrent à bord des bateaux à vapeur dans un tel état de dépérissement, qu'on les reconnut à peine; ils y trouvèrent des soins et des secours, et surtout la certitude d'une courte traversée. Il est probable que, s'ils n'avaient pas été recueillis par les bateaux à vapeur, ils auraient, même en admettant pour eux la chance douteuse d'une délivrance, succombé, avant d'arriver à leur destination, à la fièvre et aux privations.

Quant au gouverneur, il partit, laissant les affaires dans le même désordre qu'avant sa venue. Ce brusque retour à Saint-Louis eut pour motif la baisse des eaux, déplorable nécessité qui sert malheureusement à entretenir trop fréquemment les gens du pays dans leurs fâcheuses habitudes de temporisation, et qui paralyse presque toujours l'effet de nos moyens d'action.

Nous profitons du temps que nous sommes obligés de passer à Bakel pour nous procurer des renseignements touchant les usages et les mœurs des habitants du pays de Ga-

lam et des pays environnants : je vais les présenter successivement dans cette partie de ma relation, et j'y ajouterai le récit des divers événements qui pourront survenir pendant la durée de notre convalescence.

Nous avons vu à Bakel un homme blanc né de parents noirs et ayant des frères et des sœurs noirs. Cette anomalie, qui n'est point aussi rare qu'on pourrait le croire, du moins si nous ajoutons foi au dire de notre *nègre blanc*, avait été déjà observée par Brue, dans son voyage à Bissao. L'homme que nous voyons à Bakel est un Foulah du Kasson (1); il a le teint d'un habitant du Nord qui aurait été exposé à l'action d'un soleil ardent; ses cheveux et sa barbe sont de couleur rouge, mais ils ont conservé leur aspect laineux; ses traits ont également conservé le caractère de sa race et peut-être même en présentent-ils une sorte d'exagération ; ainsi ses lèvres sont plus grosses et son nez plus épaté. Il a sur la peau, et notamment sur celle de la face, un assez bon nombre de taches noires, entremêlées de taches de rousseur, qui lui donnent un air étrange; ses yeux sont petits, ses paupières sont presque dépourvues de cils, et le peu qu'il en a est d'une finesse extrême et d'une couleur très-claire; sa prunelle est verdâtre et le blanc de ses yeux est plus mat que chez les noirs.

Cet homme jouit, grâce à sa couleur, d'une sorte de privilége qu'il partage avec les diavandous et les griots; c'est celui de vivre sans travail, si cela lui plaît, et de demander avec audace et confiance les objets qu'il désire. Comme ceux-

(1) Il est important de se rappeler ici la distinction que j'ai établie plus haut sur les éléments de la population foulah. Si cet homme était Peul, l'anomalie que je signale serait peu extraordinaire ; mais il appartient, au contraire, à l'élément aborigène, qui présente, comme les autres peuples de l'Afrique, les caractères physiques de la race noire.

ci, il est sûr de ne pas être refusé ; car, si l'on donne au griot pour acheter ses louanges, au diavandou pour arrêter sa médisance ou sa calomnie, on donne aux nègres blancs pour obtenir des indulgences et des faveurs du ciel. On les considère, dans le pays, comme des êtres privilégiés et marqués à dessein d'un signe particulier : Dieu n'a pas voulu qu'ils travaillassent comme les autres, disent les nègres, et c'est pour cela qu'il leur a donné la couleur des blancs. Je ne sais si cette tradition de la supériorité des blancs sur les noirs s'étend fort loin dans l'intérieur de l'Afrique ; mais il est sûr que les nègres de la Sénégambie nous considèrent comme leurs maîtres naturels, et qu'ils le disent hautement et sans aucune arrière-pensée de flatterie à notre égard.

Plusieurs fois nous avons été réveillés, la nuit, par des cris et des coups de feu qui partaient de la rive droite. Déjà, à notre première station à Bakel, une semblable alerte avait eu lieu, mais elle était causée par des lions, et je me rappelle l'avoir consigné ailleurs. La rumeur dont je parle a une tout autre cause : ce ne sont pas des lions, mais bien des hommes qui la font naître, et le danger n'en est pas moins grand pour ceux qui sont attaqués. Ces agressions peuvent donner une juste idée de la sécurité commerciale du pays ; car, dirigées plutôt dans le but de piller que dans celui de tuer des hommes, elles ont lieu journellement sous notre poste, et elles vont atteindre les Maures qui ne sont venus là que pour nous vendre leur gomme.

Les individus qui se livrent le plus souvent à ces pillages sont des Maures de la même nation que les gens qu'ils dépouillent ; seulement ils appartiennent à des tribus de guerriers au lieu d'être de simples et pacifiques marabouts, comme

ceux qui se livrent exclusivement au commerce. Il existe chez les Maures, et même chez les nègres, une aristocratie dont j'ai déjà eu occasion de parler, et cette aristocratie, qui se compose des tribus guerrières, professe un profond mépris pour les travaux pacifiques et le commerce. Parmi les Maures, il n'y a guère que deux grandes classifications, les guerriers et les prêtres : les uns, adonnés à l'oisiveté, combattent pendant la guerre et pillent pendant la paix ; les autres, au contraire, sont exclusivement voués aux occupations laborieuses. Chose singulière, les marabouts, qui ordinairement sont respectés et quelquefois vénérés par les Maures, perdent, en leur qualité de commerçants ou de cultivateurs, tout droit au respect dont ils jouiraient, s'ils étaient demeurés uniquement occupés des devoirs du sacerdoce.

Pendant le mois que nous passons ici, ces attaques se sont répétées cinq fois. Le fort a bien lancé quelques boulets perdus et au risque d'atteindre indifféremment les voleurs et les volés, mais qu'est-ce qu'une pareille démonstration? Et c'est la seule qu'il lui soit permis de faire, car la faiblesse de sa garnison lui interdit toute poursuite. Pourtant le poste de Bakel est bien important : placé à 170 lieues de Saint-Louis et abandonné à ses propres moyens pendant un an, il y a lieu d'être surpris de voir la garde de ce fort confiée à une aussi petite troupe que celle qui s'y trouve actuellement. Cette troupe se compose de 56 hommes, et ce chiffre n'est jamais complet, car les nègres, moins exposés sans doute que les blancs à succomber aux maladies du pays, ne sont cependant pas entièrement affranchis du tribut que le climat réclame ; il meurt, chaque année, plusieurs hommes du poste à Bakel, et il y a, en outre, un chiffre moyen

de huit malades. La garnison ne peut donc mettre sur pied que quarante et quelques hommes, et ce nombre est insuffisant, même pour armer les pièces.

Quand on assiste, comme nous, à ces actes de brigandage, il est difficile de ne pas éprouver une impression doublement pénible; car, je le répète, ces pillages préjudicient à des marchands sans le concours desquels notre commerce serait réduit à de très-faibles ressources, pour ne pas dire à une complète inactivité, et, de plus, ils s'accomplissent à l'ombre de notre pavillon.

Rigoureusement, je le sais, on peut invoquer, en faveur de ce système de laisser-faire, les traités qui ont conféré aux princes dowiches la protection de leurs nationaux, moyennant des coutumes annuelles acquittées régulièrement; mais il est reconnu depuis longtemps que cette protection, si chèrement achetée par nous, est complétement illusoire. Que faire alors? laisser ces actes s'accomplir sous nos yeux, lorsqu'ils sont à la fois une insulte et une atteinte à la prospérité de notre commerce? Une pareille indifférence serait déplorable, si elle n'était pas le résultat du fait seul de l'insuffisance de la garnison de Bakel.

Pour mettre un terme à un état de choses aussi fâcheux, il serait donc urgent d'augmenter cette garnison de manière à ce qu'elle pût diriger à propos ses détachements à la poursuite des voleurs ou , mieux encore, prévenir leurs audacieuses tentatives : on étendrait, par ce moyen, la protection de notre pavillon à un plus grand rayon, et notre influence dans le pays augmenterait dans de notables proportions.

Nous sommes témoins, dans les premiers jours du mois de

novembre, d'un tragique événement causé par une imprudence : un homme tombe frappé au cœur par une balle. Le pauvre diable si brusquement arraché à la vie est un caporal du détachement, qui s'amusait à commander l'exercice ; celui qui le tue est un des anciens soldats noirs envoyés à Madagascar en 1828, et resté quatorze ans dans ce pays : récemment de retour en Afrique, il demandait à rentrer au service dans le détachement de Bakel.

Il est positif qu'aucune intention malveillante ne s'est cachée sous le prétexte d'une maladresse, car l'homme qui devient si tristement victime de ce jeu dangereux était fort aimé, et celui qui le tue était précisément un de ceux qui l'aimaient le plus. Mais les convictions morales ne suffisent pas en jurisprudence criminelle ; il faut passer, même en Sénégambie, par les formes ordinaires des procédures, et, malgré tout l'intérêt qu'inspire l'imprudent meurtrier, le commandant du poste le fait mettre en prison pour attendre un jugement qui, malheureusement pour le prévenu, ne pourra avoir lieu que dans une année, à cause des difficultés de communication.

Les malheurs qui résultent si fréquemment du jeu des armes à feu sont extrêmement communs parmi les noirs. Il est rare qu'une fête se passe sans qu'un ou plusieurs accidents de cette nature ne viennent y jeter de la tristesse. A quelques jours de là, un autre accident avait lieu au village : des hommes, en tirant des coups de fusil par terre, brisèrent, au moyen d'une balle encore oubliée, une pierre dont les éclats, dispersés dans la foule, allèrent atteindre deux personnes : l'une d'elles, une femme, fut blessée assez gravement à la tête.

La mort du caporal de Bakel nous fournit l'occasion d'assister à la cérémonie des funérailles; elle est assez connue pour que je m'abstienne d'en parler longuement. Ce qui frappe le plus, ce sont les cris lugubres que poussent les amis et les parents du défunt: les femmes s'acquittent à merveille de cette tâche; elles répandent même de vrais pleurs et n'interrompent leurs lamentations que pour s'arracher les cheveux et se déchirer avec les ongles la peau et les vêtements. Plus le défunt ou la défunte est regretté, et plus doit être grand le dommage fait aux vêtements et au corps des parents. Viennent ensuite les griots, qui mêlent leurs chants louangeurs et l'accompagnement aigre de leur guitare aux cris de désespoir de la famille.

Après cette manifestation bruyante d'une douleur qui n'est pas toujours vraie, un marabout lave et prépare le corps; on pare le mort de ses plus beaux vêtements, on l'orne de gris-gris et on le transporte en grande pompe au cimetière du lieu. Les pleurs et les lamentations accompagnent le cortége; on creuse une fosse, et, au moment d'y descendre le corps, les assistants adressent au mort diverses questions bizarres, puis il est recouvert de terre; les larmes se sèchent et l'on va ordinairement achever le deuil dans un grand festin. Tout ceci, pleureuses et festin, ressemble fort aux funérailles des peuples de l'ancien monde: Juifs, Grecs et Romains suivaient, comme on le sait, les mêmes usages; aujourd'hui encore les pleureuses annoncent par leurs cris la mort des Indiens, et elles accompagnent les cortéges funèbres en se déchirant la poitrine.

Il n'est pas inutile, je crois, de dire, en passant, un mot des cimetières. Ils sont établis dans le plus joli site de cha-

que village, et entourés ordinairement, pour préserver les cadavres de l'approche des bêtes féroces, d'une enceinte formée par des épines mortes; des arbres au feuillage épais s'y trouvent presque toujours en abondance, et c'est à cela qu'on reconnaît généralement, en arrivant dans un village, le lieu des sépultures. On peut avec assurance, quand on a arrêté son regard sur l'endroit du village qui offre le plus agréable aspect, affirmer que là est le cimetière. L'accès en est interdit aux Européens, et, en cela, les nègres mahométans sont plus sévères que les musulmans de l'Europe, de l'Asie et du nord de l'Afrique, qui laissent librement parcourir leurs cimetières. En Sénégambie, aucun signe monumental n'indique la sépulture, du moins aucun signe qui fasse saillie sur le sol, soit arbres, soit pierres; seulement un tracé quadrangulaire est pratiqué sur le sable ou la terre; trois des lignes qui forment ce tracé sont droites; la quatrième, qui marque la place de la tête, est courbe. En outre de la haie d'épines mortes destinée à protéger les cadavres contre la voracité des bêtes féroces, les Africains prennent, dans le même but, d'autres mesures préservatrices : celles-ci consistent à allumer des feux pendant les trois ou quatre premiers jours de la sépulture, sur le lieu de l'inhumation, et à placer ensuite, pendant une plus longue période de temps, un morceau d'étoffe flottant au bout d'une perche, pour en éloigner les oiseaux de proie.

La profonde vénération des nègres musulmans pour leurs champs de repos et les soins excessifs qu'ils prennent des restes humains, tant pour les parer avant l'inhumation que pour les conserver après, prouvent que le respect des tombeaux et des dépouilles des morts n'est pas toujours en rai-

son directe du développement de la civilisation. N'y a-t-il pas là un sujet de bien sérieuses méditations ?

Nous sommes témoins d'une des principales fêtes religieuses des nègres mahométans : elle a lieu à l'apparition de la lune de novembre ; on l'appelle ici la fête des *Cauris*. (C'est le nom qu'on donne à une petite porcelaine qui sert de monnaie dans l'intérieur.) J'ai cherché vainement à savoir pourquoi ce mot avait été employé pour désigner une fête religieuse, mais je n'ai rien obtenu de satisfaisant. « On dit comme ça *seulement*, » m'ont répondu les nègres, et cette façon de parler, dont ils font un usage abusif, est, le plus souvent, l'unique explication qu'on obtienne d'eux. Cette fête est, sans doute, le Ramadan des Turcs, qui a lieu le neuvième mois du calendrier musulman. On sait que les mahométans calculent leur année d'après le cours de la lune, et que, par conséquent, le Ramadan est pour eux une solennité qui parcourt successivement tous les mois de l'année solaire dans une période de trente-trois ans.

Plusieurs voyageurs ont parlé de la célébration de cette pratique religieuse par les nègres et de l'époque à laquelle elle a lieu. Le P. Labat dit qu'elle est fixée au mois de septembre, contre l'usage des Maures, ajoute-t-il, pour qui c'est une fête mobile. Jannequin de Rochefort dit, au contraire, qu'elle arrive pendant la lune de février. A Bakel, nous l'avons vu célébrer, ainsi que je viens de le dire, au mois de novembre.

Cela fait trois époques différentes : n'est-ce pas une preuve suffisante pour admettre que le Ramadan des nègres suit la même marche de reproduction annuelle que celui des Turcs ? car les nègres, qui supputent, au reste, fort mal le

temps, le mesurent aussi à l'aide de la lune. Je ne comprends donc pas l'observation de Labat, qui, en désignant comme une fête mobile le Ramadan des Turcs, semble impliquer que le Ramadan des nègres, auquel il dénie le même mode de retour annuel, serait soumis à une périodicité invariable. Pour nous, c'est-à-dire d'après notre calendrier, il est évident que la reproduction d'une époque parfaitement fixe du calendrier turc sera toujours variable. La remarque que je fais là me paraît nécessaire, car il importe d'être bien fixé sur ce qu'on entend par le mot *mobile*, appliqué quelquefois aux solennités religieuses des islamistes, et qui fait précisément ici le sujet du manque d'accord entre les observations fournies par Labat et Jannequin de Rochefort sur l'époque du Ramadan.

La fête que j'ai vu célébrer à Bakel ne ressemble pas aux descriptions qui en sont faites par Brue et les deux voyageurs que je viens de citer, et j'aurais été porté à croire que cette cérémonie était tout autre que celle du Ramadan, si elle n'avait pas été précédée des formalités quelque peu grotesques qui marquent la venue de la lune si impatiemment attendue. Je n'ai pas vu cependant, comme le dit Barbot, les nègres cracher dans leurs mains et les élever ensuite vers le ciel, mais je les ai vus pousser des cris de joie, se livrer à des gambades extravagantes et exprimer, par des contorsions singulières, toute la satisfaction que leur faisait éprouver cet heureux événement. Les coups de fusil, les tam-tams, les battements de mains, les chants des griots et des femmes, qui, en toute circonstance solennelle, jouent un grand rôle, servaient d'accompagnement à ces démonstrations d'allégresse. Celui qui aperçoit la lune le premier, m'a-

t-on dit, est porté en triomphe et reçoit un présent des marabouts.

Les danses, les décharges de mousqueterie, le bruit des tam-tams ont continué jusqu'au milieu de la nuit. Le lendemain, les marabouts et les principaux habitants du village, revêtus de leurs plus beaux costumes et montés sur des chevaux, se sont rendus processionnellement, suivis d'une foule nombreuse également parée, dans un endroit situé au pied des collines qui entourent Bakel. Là les fidèles se sont agenouillés, et, tournés vers l'Orient, selon le rit musulman, ils ont adressé leurs prières et leurs actions de grâces à Dieu ; après, le cortége s'est remis en marche, et alors ont commencé de véritables fêtes qui ne ressemblaient à rien moins qu'au grave recueillement de gens qui se disposent à l'observance d'un long jeûne.

Des courses de chevaux, des simulacres de combats, des danses, et surtout force coups de fusil, ont marqué la solennité pendant cette journée et les deux suivantes ; puis tout est rentré dans le silence, et le jeûne a été ou n'a pas été observé. Je n'ai pas vu les fêtes du Bayram ou du Tabasket, nous étions partis lorsqu'elles ont dû avoir lieu ; mais la manière bruyante et vraiment très-peu recueillie avec laquelle ont été célébrés les premiers jours du Ramadan me ferait penser que les nègres du Galam s'écartent de la règle prescrite par la religion de Mahomet, et qu'ils substituent les réjouissances du Bayram aux abstinences du Ramadan.

A Saint-Louis et au bas du fleuve, le Ramadan s'observe avec une irréprochable rigueur : le jour est réservé au jeûne et aux prières, et la nuit aux danses, aux jeux et aux festins.

CHAPITRE IX.

DES PEUPLES ET DES GOUVERNEMENTS DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Religion. — Forme des gouvernements. — *Maures ;* leurs divisions en nations ; leur origine ; leurs mœurs. — Dowiches. — Notice sur cette nation. — Elle est établie au Tagantt. — Récolte des gommes ; forêts où elles se font. — Industrie et cultures des habitants du Tagantt. — Les Dowiches ont des relations très-étendues. — Mines de sel gemme. — Organisation politique des peuples maures. — Leur nourriture. — Leurs idées sur la beauté. — *Foulahs*. Pays de Fouta ; ses limites ; le gouvernement théocratique y est établi. — Nomination des almamys. — Vices des gouvernements électifs. — Division et classification des peuples foulahs ; les Torodos, les Peuls, les Toucouleurs. — Opinions diverses des voyageurs sur les Peuls. — Caractères physiques et ethnologiques des Peuls ; leurs mœurs. — Pays de Bondou ; ses limites ; son gouvernement est monarchique et héréditaire. — Formation de l'État de Bondou, d'après la tradition. — Funérailles des almamys ; cérémonies qui accompagnent leur avénement. — Forces militaires du Bondou. — Fonctions du ministre de l'almamy. — Les imans, les tamsirs, les talibas. — Division de la population du Bondou.

Quoique j'aie déjà, dans un rapport qui a été inséré dans les *Annales maritimes* du mois de novembre 1844, fourni un aperçu sur les peuples et les gouvernements de la Sénégambie, je crois convenable de présenter ici un exposé plus complet du même sujet, en y ajoutant un certain nombre

d'observations et de renseignements qui n'avaient pas pu trouver place dans ce rapport.

Les peuples de la Sénégambie, ou du moins des parties de cette contrée que nous avons parcourues ou sur lesquelles nous avons pu nous procurer de bons documents, peuvent se diviser en trois catégories; savoir : religieux, indifférents, irréligieux.

A la tête des premiers marchent les Maures, qui ont embrassé avec un zèle fanatique la doctrine de Mahomet; après eux viennent les Foulahs du Fouta, du Bondou et du Fouta-Djallon, et les Sarracolets.

Dans les seconds se classeront les Mandingues du Bambouk, du Wolli, du Tenda et les Foulahs du Kasson, dont les tendances religieuses se sont effacées sous l'influence des Bambaras, leurs voisins et leurs ennemis.

Enfin les troisièmes comprendront les Bambaras et quelques Mandingues à l'orient de la Falémé.

La religion suivie dans cette partie de l'Afrique est le mahométisme, apporté de l'Orient par les Arabes, qui, du x^e^ au xiv^e^ siècle, pénétrèrent dans l'intérieur du continent africain au sud du grand désert et s'avancèrent vers l'ouest au delà du Djoliba.

Les gouvernements sont généralement des monarchies héréditaires; mais l'hérédité, au lieu de s'appuyer, comme chez les peuples de l'Europe, sur la descendance par ligne directe, s'appuie sur une transmission par ligne collatérale, en suivant toutefois l'ordre de primogéniture. Tels sont les gouvernements des Maures, des Sarracolets, des Foulahs du Bondou, des Bambaras, des Mandingues du Wolli et du Tenda. Deux autres formes de gouvernement existent encore : l'une

est une théocratie, l'autre une espèce de république.

Le gouvernement théocratique a été adopté par les Foulahs du Fouta et du Fouta-Djallon. Ces peuples, qui avaient d'abord pour chefs des hommes de guerre désignés, par divers voyageurs, sous le nom de *siratiques*, ont confié, depuis un siècle environ, la puissance souveraine à un chef religieux qui a pris le nom d'almamy. Le Bondou et le Kasson offrent une exception à cette règle.

Le gouvernement républicain n'a été choisi que par quelques Mandingues du Bambouk.

Nous allons successivement examiner chacun de ces peuples.

Maures. Les Arabes qui occupent l'extrémité méridionale du désert de Sahara, et qu'on appelle Maures au Sénégal, sont divisés en plusieurs nations. Ces nations, formant chacune un nombre plus ou moins grand de tribus, se trouvent réparties ainsi :

De l'ouest à l'est, depuis l'Océan jusqu'au Niger, en s'écartant toutefois des bords du Sénégal, à partir à peu près des cataractes du Félou ;

Du sud au nord, depuis la rive droite de ce fleuve, où ils apparaissent, chaque année, pour commercer jusqu'à une distance vers le nord, qu'il est impossible de déterminer avec précision.

Voici le nom de ces nations et la désignation du pays qu'elles occupent :

Les Trarzas — depuis l'Océan jusqu'à la hauteur du village de Gaé.

Les Darmankours — ce sont des marabouts et plutôt une

tribu qu'une nation : ils n'occupent qu'une faible étendue de pays enclavé dans celui des Trarzas.

Les Braknas — depuis le village de Bokol jusqu'aux environs de Modinalla.

Les Dowiches — depuis les environs de Modinalla jusqu'à l'embouchure de la Falémé.

Les Oualad-el-Koissis — depuis l'embouchure de la Falémé jusqu'à Médine dans le Kasson.

Les Oualad-M-Bareck — ils n'occupent pas habituellement, comme tous les Maures qui précèdent, de points déterminés sur le fleuve; ils vivent dans l'intérieur et ne paraissent sur les bords du Sénégal que pour nous apporter de la gomme; ils vont indifféremment à un lieu ou à un autre.

Les Tischitts — ils vivent dans le désert à l'occident de Tombouctou.

L'origine de ces peuples ne peut guère être présentée d'une manière précise, et l'on s'égarerait dans les temps fabuleux si l'on allait y chercher la formation de la population primitive de l'Afrique. On se perdrait aussi dans la confuse agrégation des peuples mèdes, arméniens, perses, phéniciens, romains, byzantins et vandales, si on allait demander, aux obscures traditions que leur passage a laissées en Afrique, auquel d'entre ces peuples appartiennent les habitants actuels du Sahara.

Abandonnons donc les conquêtes d'Hercule et la fondation de Carthage et les Numides indomptables, et prenons l'histoire à une époque moins reculée.

Dans le VII^e^ siècle (1), des Arabes de l'Yemen, qui étaient

(1) J'ai consulté, à ce sujet, les intéressants articles publiés par M. d'Avezac dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

juifs, chrétiens et sabéens, traversèrent le détroit de Bal-el-Mandeb et se réfugièrent dans le pays situé à l'ouest de la rive africaine de la mer Rouge, pour éviter les persécutions des premiers disciples de l'islam. Après eux, des Arabes mahométans partis également des déserts de l'Arabie se répandirent en Afrique jusque dans les contrées centrales, et ils parvinrent, soit par la crainte, soit par la persuasion, à convertir à leur foi les descendants des premiers fugitifs de l'Yemen, qui s'y étaient retirés. Mais n'existait-il point, avant les deux émigrations d'Arabes dont nous venons d'indiquer les époques, une race blanche aborigène disséminée dans les régions stériles qui forment le grand désert, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer; aussi nous ne nous y arrêterons point.

Supposant cependant que les Arabes dont il vient d'être question fussent les premiers habitants blancs de la partie orientale du Sahara, il n'en resterait pas moins à rechercher l'origine des autres nations maures qui occupent l'ouest de ce désert. On trouve, en effet, parmi les Arabes qui viennent en Sénégambie, une différence entre ceux du littoral et ceux qui s'en éloignent vers l'est. Ainsi, par exemple, les Tischitts n'offrent point les mêmes traits que les Trarzas et les Braknas : les premiers ont la face plus large et plus plate, le front moins bombé, le nez moins courbé et quelque peu écrasé vers les ailes. Cette remarque sur deux types différents a été faite par le voyageur Kummer, échappé au naufrage de *la Méduse* : il avait observé cette particularité dans une tribu de Trarzas. La description qu'il en fait ne répond pas à la vérité, avec une complète exactitude, à ce que j'ai vu moi-même; mais il est néanmoins intéressant de signaler

que ce n'est pas la première fois qu'une remarque semblable est faite. Peut-être aussi pourrait-on s'étonner que cette dissemblance ait été reconnue dans un lieu et chez une nation où elle ne devait pas se rencontrer; à cela on peut répondre que les guerres et les alliances ont nécessairement opéré un mélange entre les différents Arabes qui sont fixés au désert. Kummer dit, au reste, que l'une des deux races ne comptait (et ce serait celle de l'est) que très-peu d'individus.

Admettant ce qui précède, moitié comme fait historique et moitié comme hypothèse, le Sahara aurait donc pour habitants, d'une part, des Arabes venus de l'Orient et, d'autre part, des Arabes dont l'origine demeurerait encore inconnue. Or ne pourrait-on pas expliquer celle-ci par le reflux, vers le sud, des débris des Maures d'Espagne chassés de l'autre côté du détroit par Ferdinand et Isabelle? Ici vient naturellement se reproduire la remarque que j'ai faite ailleurs sur cette gracieuse tournure et cette délicatesse de formes des Mauresques du Sénégal qui fixent l'attention, et font visiblement ressortir un lien généalogique entre elles et les belles habitantes des côtes méditerranéennes de la Péninsule. Mais, à tout prendre, il n'y a là qu'une analogie intéressante; car les Andalouses de l'Espagne actuelle sont elles-mêmes les héritières des grâces et de la beauté des anciennes filles du désert.

L'histoire nous fournit d'ailleurs quelque chose de plus complet : on y trouve qu'au moment de la chute de Grenade, la rivalité des Maures d'Afrique et d'Espagne n'avait rien perdu de son ancienne énergie. Les tribus chassées de l'Andalousie, qui vinrent chercher un refuge dans l'ancienne Mauritanie tingitane, durent nécessairement

avoir à souffrir de cette rivalité, et elle se manifesta inévitablement, soit par un refus complet des Maures du Maroc d'accorder l'hospitalité à leurs coreligionnaires fugitifs, soit au moins par des procédés peu bienveillants qui devaient mettre à une rude épreuve l'orgueil et la fierté de ceux que le destin livrait ainsi sans patrie et sans force à la merci d'une générosité suspecte. De là, ceci ne semble nullement improbable, de là l'obligation, pour les proscrits, de chercher une terre moins ingrate, et, par suite, leurs migrations vers le sud, où les populations arabes n'avaient point eu le temps encore de se répandre.

Réduits, comme ils l'étaient, à de faibles proportions numériques, on peut encore admettre que les réfugiés eurent successivement à céder aux empiétements des habitants du Nord, dont le nombre croissait par de nouvelles émigrations des Arabes de l'Orient. Finalement, chassés sans cesse des lieux où ils formaient leurs établissements et refoulés ainsi jusqu'au delà des montagnes, il ne dut rester aux Maures de l'Andalousie d'autre ressource que la vie nomade au milieu des affreux déserts qui seuls ne pouvaient plus leur être disputés.

Cette descendance supposée n'est pas, du reste, une nouveauté ; d'autres personnes y ont pensé avant nous, et, si elle n'est point tombée dans le domaine des faits historiques incontestés, c'est peut-être qu'on a reculé devant l'objection que voici : les Maures d'Espagne cultivaient avec succès les arts et les sciences, et on n'en retrouve plus aujourd'hui la moindre trace chez les barbares, qui vivent, sous la tente, de la vie la plus misérable qu'on puisse imaginer ; si ceux-ci étaient les descendants des savants et

des poëtes islamistes du moyen âge, seraient-ils ainsi ignorants et sauvages, et auraient-ils surtout perdu toute tradition de leur passé?

Selon moi, cet argument serait plus spécieux que concluant; d'abord l'histoire des peuples de la terre fournit de nombreux exemples de civilisations dégénérées ou perdues; ensuite c'est particulièrement sur les peuples de l'islam que cette dégénérescence a exercé ses funestes effets. Et, dès lors, ce ne serait plus seulement à la fraction des Maures du Sahara qu'il conviendrait d'appliquer l'argument, mais bien à la totalité des éléments du peuple arabe répandus en Asie et dans les autres parties de l'Afrique. Où retrouver, en effet, parmi les musulmans d'aujourd'hui, ces esprits éclairés et ces imaginations ardentes qui jadis firent surgir soudainement de vives lumières au sein des ténèbres? Que reste-t-il aux serviteurs actuels du prophète des laborieuses et intelligentes conquêtes d'un peuple qui sembla jouir un instant du privilége exclusif d'enseigner l'humanité? Qu'est devenue aussi cette galanterie proverbiale des enfants d'Ismaël transportés sur la terre parfumée de l'antique Ibérie? Nous le savons, tous ces trésors de l'âme et de l'esprit sont tombés sous la croix victorieuse de l'armée de la foi et dans les cendres des bûchers du saint office! ils sont tombés pour renaître ailleurs, sur une autre terre et chez un autre peuple, selon les décrets immuables et mystérieux qui président au développement indéfini du monde créé!

Les Maures des diverses nations que j'ai désignées ont à peu près les mêmes mœurs et les mêmes usages; ils observent généralement leur religion avec rigorisme. Pour beaucoup d'entre eux, et particulièrement pour les prêtres, elle

a même conservé ce caractère d'intolérance fanatique et persécutrice qui portait leurs ascendants à la haine et quelquefois au meurtre de ceux qu'ils appelaient les infidèles; mais à côté de la règle il n'est pas rare de trouver l'exception, et cette austérité de principes, cet hostile exclusivisme font quelquefois place, chez certains Maures, à une grande indifférence : ainsi il y en a qui se livrent avec abus à l'usage des boissons spiritueuses, grave infraction, comme on sait, aux prescriptions du livre sacré. Il est juste de remarquer que c'est notre fréquentation qui détermine chez les Maures ces actes de révolte contre les pratiques de leur culte; toutefois ces sortes de délits sont peu communs au Sénégal; et puis quel est le pays soumis à la domination du croissant qui n'ait pas à en enregistrer de semblables?

Le gouvernement des Maures, qui, sans doute, a servi de modèle aux peuples noirs de l'Afrique, est, comme je l'ai dit, une monarchie absolue qui se transmet par ligne collatérale; mais il arrive, malheureusement trop souvent pour la sécurité du commerce, que l'application de ce principe régulier de succession est arrêtée par les discordes civiles. Aussi l'anarchie la plus désordonnée est-elle devenue, pour ainsi dire, l'état normal de la constitution politique des nations maures.

Les Maures sont généralement fourbes et adroits; ils sont, en outre, enclins à guerroyer, et, par suite de cet état anarchique dont je viens de parler, il est difficile d'entretenir avec eux des relations durables de bonne harmonie; il est difficile aussi, par suite de leurs habitudes nomades, de leur infliger à propos les châtiments qu'ils méritent bien souvent.

Les Trarzas et les Braknas surtout, qui sont avec nous dans de continuelles relations de commerce, nous placent très-fréquemment dans des situations fâcheuses; il faut pourtant éviter avec soin de les blesser, et notre rôle doit être le plus ordinairement un rôle de conciliation et de tolérance que la nécessité nous oblige parfois à pousser jusqu'à la faiblesse ; car, il n'y a point à se le dissimuler, nous avons besoin d'eux ; nous avons besoin du produit qu'ils sont seuls susceptibles de conduire à nos marchés, et ce produit (la gomme) est à peu près l'unique source où la population du Sénégal va puiser sa subsistance.

L'histoire politique des peuples maures de la Sénégambie est la même pour tous : c'est toujours une série de crimes qui bouleverse incessamment l'ordre ; c'est toujours un chaos de haines, d'ambitions et d'intrigues.

J'ai recueilli à Bakel quelques détails sur l'histoire des Dowiches; ils pourront servir à faire connaître la cause et la nature de ces désordres. Voici ces renseignements :

Les Dowiches étaient originairement des tributaires, et c'est à l'aide de l'audace et de la supériorité de l'un d'entre eux qu'ils passèrent de l'état de servage au premier rang de leur nation. Cette conquête, qui fut le résultat de la fourberie et de l'assassinat, s'affermit ensuite par les armes, qui se montrèrent constamment favorables aux insurgés. Depuis lors, les Dowiches commandent et donnent des rois à toutes les tribus de la nation, à laquelle ils ont même imposé leur nom, qui signifie captif ou tributaire. Nulle autre tribu ne songe aujourd'hui à leur disputer le rang suprême, et celui d'entre eux qui l'occupe ne trouve d'ennemis et de rivaux que parmi les membres de sa propre famille; c'est là que

surgissent incessamment les ambitions les plus déréglées et que la discorde est venue se réfugier.

Il y a environ soixante ans, Hamet-Chey, qui occupait le trône des Dowiches, mourut en laissant trois fils. Selon la règle établie pour succéder au pouvoir, les frères du roi héritent de la royauté; mais, dans le cas où le roi décédé n'a point de frères, ce sont ses fils qui le remplacent, en suivant également l'ordre de primogéniture. Hamet-Chey n'avait point de frères; son fils aîné, qui portait le même nom que lui, fut donc mis en possession de la puissance souveraine, et il l'exerça longtemps sans avoir à souffrir des troubles intérieurs qui manquent rarement d'agiter les peuples maures. C'était cet Hamet-Chey, alors très-âgé, qui gouvernait les Dowiches lorsque nous vînmes, en 1819, nous établir à Bakel : son fils aîné fut chargé, au nom de son père, de passer avec nous les traités qui règlent, selon l'usage des peuples du Sénégal, les conditions réciproques du trafic, conditions qui se résolvent toujours pour nous dans le payement d'un tribut annuel.

Bientôt après survint la mort d'Hamet-Chey; ses deux frères Moktar et Ely vivaient encore. L'aîné (Moktar) était de droit l'héritier du pouvoir; mais il ne devait point, comme son frère, jouir paisiblement de la puissance.

Contre toute espèce de justice, en effet, le fils aîné d'Hamet-Chey, nommé Souédy, celui qui précisément avait traité avec nous quelques années auparavant, revendiqua le trône pour lui-même, s'arma pour soutenir ses prétentions, et, aidé de nombreux partisans, il parvint à arracher l'autorité à son oncle. Pour donner à ses prétentions un semblant de raison, il s'appuyait sur ce qui avait été précédemment

fait par son père (là il manquait de bonne foi, car son père n'avait point d'oncle et la loi était en sa faveur); il s'appuyait aussi (autre manque de bonne foi) sur l'obscurité de la loi ; enfin, et c'était son meilleur argument, sur le parti puissant qu'il avait su se faire dans les tribus.

Souédy accomplit donc ainsi un acte de spoliation que rien ne pouvait légitimer; mais il est juste de dire qu'il s'efforça de faire disparaître l'impression que sa conduite criminelle avait fait naître dans une partie de la nation. Il gouverna avec sagesse, il se fit aimer; dans ses relations avec nous surtout, il se montra constamment conciliant et facile, et les Dowiches avaient complétement perdu le souvenir de son usurpation lorsqu'il tomba sous les coups d'un assassin.

A sa mort, ses deux oncles avaient depuis quelque temps terminé leur existence dans l'exil, laissant à leurs fils, ce qu'il ne faut point oublier pour l'intelligence de cette confuse histoire, l'héritage de leurs droits méconnus. Souédy, de son côté, avait aussi des frères et des fils, et la situation était par là singulièrement compliquée; car le principe d'hérédité légale venant d'être écarté, il n'y avait nulle raison pour qu'il ne le fût pas une nouvelle fois.

Cependant Souléyman, le frère aîné de Souédy, prit sans opposition le gouvernement des Dowiches; cette paisible occupation du trône n'avait, comme on va le voir, qu'une apparence trompeuse. Jaloux, fourbe, cruel et dévoré d'ambition, Hamet, fils aîné de Souédy, dirigea, presque au début du règne de son oncle, de sourdes attaques contre lui; il murmurait, allait de tribu en tribu jeter des semences de discorde; enfin, à peu près sûr de l'appui d'un

assez bon nombre de mécontents, il contesta au roi le droit de percevoir les coutumes annuelles que nous lui payions pour l'escale de Bakel. « Cette escale a été fondée par mon père, dit-il, c'est à son fils que doit revenir le tribut que cette fondation a créé, » prétention exorbitante et qui constituait une véritable révolte contre la toute-puissance du roi.

Le commandant du poste de Bakel et le gérant du comptoir crurent devoir prendre parti pour Hamet, et, au lieu de payer les coutumes au roi, ainsi que les traités le prescrivaient de la manière la plus formelle, ils les payèrent au fils de Souédy. Ce fut le signal de grandes calamités : Souléyman, fort de la justice de sa cause, parut devant Bakel avec une armée, enleva les troupeaux du poste, pilla le village, maltraita les habitants, et, de retour dans son camp, il se mit en devoir de châtier sévèrement son neveu. Celui-ci, de son côté, était sur ses gardes; il avait rassemblé ses partisans, et la guerre civile commença. Elle dura peu; car Hamet, pressé de satisfaire sa criminelle ambition, imagina de terminer le différend par un guet-apens et un assassinat : il proposa à son oncle une entrevue sous le prétexte de faire sa soumission, et, après de longs pourparlers, alors que Souléyman, touché des regrets que son neveu lui témoignait et convaincu de la sincérité de ses promesses d'obéissance, lui accordait généreusement son pardon, Hamet s'emparait du propre fusil de son oncle et le lui déchargeait à bout portant dans la poitrine.

Ce meurtre, si lâchement et si traîtreusement commis, souleva chez les Dowiches, ordinairement si peu scrupuleux en pareille matière, une réprobation générale contre le

meurtrier. La plus grande partie de ses partisans l'abandonnèrent; son camp fut dévasté et pillé, et il échappa presque miraculeusement aux poursuites des tribus indignées. Il trouva chez les Braknas, ennemis des Dowiches, un refuge et une protection puissante; il trouva même des secours que ses hôtes lui offrirent avec d'autant plus d'empressement que c'était pour eux une occasion de faire la guerre à leurs ennemis naturels.

Abdallaye, frère de Souléyman, devint roi des Dowiches après l'assassinat de celui-ci. Il eut d'abord à repousser les invasions des Braknas et à porter son active surveillance sur les secrètes menées dirigées par le meurtrier Hamet dans les tribus pour s'y refaire un parti. Les fils de Moktar et d'Ely, dont on avait presque oublié l'existence et qui s'étaient aussi réfugiés chez les Braknas, quittèrent leur retraite lorsque Hamet y parut, ne voulant pas, disaient-ils, habiter les mêmes lieux qu'un aussi perfide assassin. Ils étaient, si on ne l'a point oublié, fils des oncles de Souédy l'usurpateur, dont Souléyman et Abdallaye étaient les frères; ils vinrent donc tout naturellement réclamer d'Abdallaye, leur proche parent, une hospitalité qui leur fut accordée avec cordialité.

La guerre continua avec les Braknas et ne se termina qu'à la mort d'Hamet, qui périt aussi victime d'un assassinat. Cet événement mit fin à la guerre, qui n'avait pour motif apparent que la défense des prétendus droits d'Hamet à la souveraineté de sa nation.

Pendant quelque temps, le pays fut tranquille; les discordes paraissaient éteintes, les partis semblaient réunis dans une cause commune, les anciennes prétentions avaient l'air d'être étouffées. Cela n'était point cependant : les fils

de Moktar et d'Ely n'avaient pas oublié que leurs pères avaient été successivement dépouillés de la royauté, et ils attendaient, sous des dehors de résignation, l'occasion de faire valoir leurs droits. Mettant tout à profit, ils avaient su secrètement se faire un parti dans la nation, et, dès qu'ils crurent que le nombre de ceux qui étaient entrés dans leurs intérêts était assez élevé pour jeter le masque, ils prétendirent, à tort ou à raison, qu'Abdallaye n'avait point pour eux les égards qu'il leur devait. Sous ce frivole prétexte, Hamet-Deya, fils aîné de Moktar, quitta Abdallaye, entraîna avec lui ses frères et les fils d'Ely, se mit à la tête des insurgés, et, par une inexplicable inconséquence, il associa à sa cause les frères de l'assassin Hamet, de cet homme dont lui, ses frères et ses cousins avaient mis, peu de temps auparavant, une sorte d'affectation à s'éloigner.

Tel est, actuellement, l'état politique des Dowiches : Hamet-Deya est le chef d'un parti nombreux contre Abdallaye, qui conserve encore le pouvoir. A la mort de celui-ci, qui périra peut-être aussi par un meurtre, le parti d'Hamet-Deya, qui compte pour auxiliaires des éléments si variés, se divisera inévitablement, et chaque membre de la famille régnante deviendra alors le chef d'un parti. Il en résultera une inextricable confusion et de sanglantes et interminables luttes.

On voit, par cette notice, combien sont chancelants les gouvernements des peuples maures et combien peu l'on doit compter sur les chefs pour protéger et développer le commerce. En présence de ces désordres et de ces assassinats, on n'imagine pas de remède.

On possède déjà, sur les Trarzas et les Braknas, assez de

documents pour que je m'abstienne d'en parler; je me bornerai à donner encore sur les Dowiches quelques autres observations recueillies pendant notre séjour à Bakel.

Cette nation occupe habituellement un endroit du désert que les Maures appellent Tagantt. Ce lieu est situé à environ sept jours de marche de Bakel et neuf jours des lieux où campent les Braknas. Il y a des monticules recouverts de palmiers et d'autres arbres; on y a creusé des puits qui donnent une eau abondante et bonne. On y trouve aussi des pâturages pour les troupeaux et une excellente terre végétale qui permet aux Dowiches de cultiver du mil et du froment. Dans les bonnes années, les récoltes suffisent à la subsistance de la nation.

Il y a, dans le Tagantt, des étangs et des marigots qui débordent pendant la saison des pluies et inondent une partie du pays. On trouve, dans ces étangs, du poisson et des caïmans; je ne saurais dire, par exemple, si ces marigots sont des bras du Sénégal ou du Niger, ou si ce sont des ruisseaux formés par des sources qui s'échappent des monticules dont les Maures nous ont fait la description.

Les Dowiches ont formé au Tagantt une résidence sédentaire; c'est une espèce de ville (1) ayant, nous disent-ils, des maisons en pierre couvertes avec du bois. Dans leurs excursions, ils campent sous la tente comme tous les Arabes. Leur ville capitale, qui est la résidence du roi et des principaux

(1) Le mot de *ville* a été employé, par notre interprète, à la place du mot *village*, pour rendre l'idée du Maure qui nous a donné ces renseignements : c'est bien plus grand que le village de Bakel et ceux du fleuve, a-t-il dit. On conçoit qu'il faille bien se garder de prendre à la lettre les descriptions faites par les Maures ou les nègres, portés les uns et les autres à exagérer prodigieusement la vérité.

du pays, se nomme Tigigiga. Il y a encore au Tagantt d'autres villes, mais beaucoup moins grandes et moins belles : elles se nomment Gassrelbaké, Rachitt et K'Boubar; elles sont habitées par des marabouts.

Outre le Tagantt, qui est, sans doute, une des oasis du Sahara, il existe encore un lieu dont la description diffère peu de celle-là; c'est le Gangara, qui, à l'exception de villes qu'il n'a point, possède également des bois de palmiers, des puits, des étangs et des endroits de pâturage.

Les Dowiches vont chercher leurs gommes dans des forêts qu'ils nomment Laxor et Xamré (prononcer l'*x* comme le *j* espagnol). Dans la première, la gomme est si abondante, qu'en très-peu de temps on charge les caravanes. Ces forêts sont à cinq jours de marche du Tagantt.

Les récoltes de gomme sont faites, ainsi que je l'ai dit ailleurs, exclusivement par des marabouts appartenant le plus généralement à la nation des Dowiches; cependant, lorsque les deux nations sont en paix, des marabouts braknas viennent aussi s'approvisionner dans ces forêts. On trouve, pendant la route, de l'eau dans des puits creusés à de très-faibles profondeurs du sol. Les récoltes ont lieu du mois de novembre au mois d'avril; elles commencent avec les vents d'est et finissent à la floraison. Les deux forêts que j'ai nommées ne sont pas les seules qui soient exploitées par les Dowiches ; il y en a d'autres, au sud de celles-ci, où ils se rendent également, mais la gomme y est peu abondante.

Le chameau est moins employé dans les caravanes des Maures Dowiches que dans celles des Trarzas et des Braknas ; ce sont les bœufs porteurs et les ânes qui dominent dans les premières.

Les palmiers du Tagantt et du Gangara fournissent beaucoup de dattes qui servent à la nourriture des tribus; le reste de la récolte, renfermé dans des sacs de cuir, est conduit aux escales pour y être vendu. Les palmiers donnent des fruits après quatre ou cinq ans; on les cueille en avril et en mai. Le froment se sème en octobre et se récolte en mars. Les Dowiches fument leurs terres à la manière de tous les peuples sauvages, c'est-à-dire en mettant le feu aux herbes et à la paille du terrain qu'ils veulent ensemencer; après cette opération, ils se servent d'un instrument traîné par des chevaux ou des ânes, et qui ressemble à une charrue, du moins d'après la description qui nous en est faite.

Les Dowiches ne se servent pas, comme les nègres, d'un mortier et d'un pilon pour écraser leur grain; ils ont un appareil composé de deux pierres superposées et traversées, par le milieu, d'une tige en fer. La pierre supérieure est garnie d'une manivelle, la pierre inférieure a un rebord circulaire et un certain nombre de trous pratiqués en différents endroits de son épaisseur; le diamètre de ces trous doit être assez faible pour arrêter les grains de froment. Le grain se place entre les deux pierres, et, au moyen de la manivelle, on imprime un mouvement rotatoire qui écrase le blé et le convertit en farine; celle-ci s'échappe par les trous de la pierre inférieure et se rend sur une natte placée au-dessous de l'appareil, qui, comme on le voit, ressemble assez aux moulins ordinaires. Les Dowiches ont, en outre, pour séparer le son de la farine, un tamis en plaques de fer minces et percées de très-petits trous; ils font, avec cette farine, du couscous et de la galette.

Les Dowiches ont étendu leurs relations; ils communi-

quent avec le Maroc jusqu'à Tanger. Du Tagantt au pays des Tischitts il y a cinq jours de marche, et de ce pays au Maroc cinquante jours. En parcourant ces longues distances, ils sont obligés de faire leur provision d'eau, car, disent-ils, on n'en trouve pas pendant une grande partie de la route.

Il y a au Tagantt beaucoup d'autruches et de lions : ces derniers attaquent très-fréquemment les camps pour s'emparer des bestiaux; les pintades et les antilopes, plus rares qu'au bas du fleuve et dans les pays de la rive gauche, ne suffisent pas pour apaiser leur faim. J'ai, au reste, déjà rendu compte de la manière dont les Dowiches se débarrassent de ces animaux. Il n'y a pas d'éléphants dans le Tagantt, mais il y a, nous dit-on, beaucoup de girafes, que les Dowiches tuent par surprise et dont ils trouvent la chair excellente. Ils chassent aussi les autruches, dont ils mangent également la chair. C'est à cheval qu'ils se livrent à cet exercice, pour eux à la fois plaisir et profit, car les plumes de ces gigantesques échassiers sont un objet de commerce lucratif.

Les marabouts qui font le commerce des gommes sont allés plusieurs fois en Gambie, mais c'est loin d'être pour eux une habitude, et jusqu'à présent ils préfèrent nos escales; ils vont quelquefois à celle des Braknas et même à celle des Trarzas. La longueur du chemin n'est pas la raison dominante qui arrête les Dowiches dans leurs voyages en Gambie; c'est, d'une part, la difficulté de traverser des pays occupés par des populations au milieu desquelles les gens de leur nation ont laissé des souvenirs qui ne valent pas, aux marabouts porteurs de gommes, de très-bienveillantes ré-

ceptions, et, d'une autre part, la mortalité qui, disent-ils, frappe leurs bestiaux.

Les Dowiches possèdent, dans le Tagantt, des mines de sel gemme coloré qu'ils exploitent; ils l'obtiennent en plaques quelquefois fort épaisses et le vendent au Kaarta et à Ségou; ils en apportent aussi aux escales. On sait, du reste, qu'il existe dans le Sahara une certaine quantité de mines de sel et des marais salants naturels; on sait aussi que le sel est une monnaie dans l'Afrique centrale. Il est bon, cependant, de ne pas ajouter entière confiance aux déclarations de certains voyageurs qui ont avancé que ce produit était quelquefois échangé contre de l'or à poids égal. Si, à l'époque où se rapportent les voyages dont je parle, le sel avait réellement cette valeur, elle est, depuis, beaucoup tombée; car aujourd'hui 1 kilogramme de sel représente, en marchandises, à peine la valeur de 1 fr. 50 c.

L'organisation politique des Maures est extrêmement simple. Les princes commandent les armées et rendent la justice dans les causes importantes; les marabouts jugent les différends ordinaires.

A la guerre, les Maures sont armés d'un fusil à deux coups et d'un poignard : ils poussent des cris pendant le combat et exécutent toutes sortes de sauts extraordinaires pour échapper aux balles de leurs ennemis; ils se baissent et se relèvent incessamment, s'agenouillent, se couchent et s'assoient, profitant, pour se cacher, dans la succession rapide de tous ces mouvements, tantôt d'un buisson, tantôt d'un nuage de poussière qu'ils forment autour d'eux en remuant le sable avec les mains. Les nègres ont imité leurs gestes et leurs mouvements.

Le costume des Maures se compose d'un coussabe en guinée bleue qui les enveloppe jusqu'aux chevilles et d'une culotte à grands plis de même étoffe qu'ils ne lavent jamais et qu'ils portent l'un et l'autre jusqu'à leur complet dépérissement : aussi les Maures exhalent-ils ordinairement une odeur nauséabonde plus insupportable encore que celle des nègres, qui ont eu le bon esprit de ne point imiter servilement ce dégoûtant usage. Les Maures ont la tête nue; elle est, du reste, ornée d'une si épaisse fourrure de cheveux durs et ondés, qu'ils peuvent facilement se passer de coiffure; leurs jambes et leurs pieds sont également nus. A la guerre et dans les chasses ou les marches, les Maures, comme les nègres, relèvent leur coussabe et le fixent, par une ceinture, autour des reins en le disposant en plis gracieux.

Les Maures se nourrissent de couscous, de laitage et de viande de bœuf et de mouton. Pour faire cuire un mouton ils creusent un grand trou dans le sable, le remplissent de braise et de cendres rouges, et, après avoir enlevé à l'animal ses intestins, ils le placent dans ce trou tout entier et avec sa peau, dont ils ont eu le soin de coudre l'ouverture pratiquée pour le vider. Le corps du mouton est ensuite recouvert d'une autre couche de braise et de cendres, et il cuit ainsi pendant plusieurs heures. On assure que c'est un excellent manger; et je le crois sans peine, car les précautions prises par les Maures pour empêcher la perte du jus de la viande doivent puissamment contribuer à rendre ce mets très-succulent et très-délicat. Cette manière de cuire la viande est également connue des habitants des provinces du Rio de la Plata : ils donnent à cette préparation, qui

consiste à renfermer un morceau de viande, ordinairement de bœuf, dans une peau soigneusement cousue, le nom de *asado con cuero*. Il y aurait peut-être là une leçon utile pour un gastronome.

Les idées des Orientaux sur la beauté sont presque aussi rigoureusement adoptées par les Maures du Sahara que par les Turcs d'Europe. L'embonpoint le plus formidable est pour eux le type le plus gracieux, le plus charmant et le plus adorable. Il y a même, nous a-t-on dit, des villages dans lesquels les princes et les puissants d'entre les Maures font conduire leurs femmes et leurs concubines, à l'effet, le mot est plus juste que poétique, d'y être *engraissées*.

Foulahs. — *Pays de Fouta*. Les limites du Fouta, en suivant les bords du Sénégal, commencent à Dagana et finissent au marigot de N'Guérerr. Ce pays se divise en trois parties obéissant toutes à un chef unique qui a placé des espèces de gouverneurs de province dans chacune d'elles. Le Fouta-Toro est la partie la plus ouest, au centre le Fouta propre et à l'est le Fouta-Damga.

Le gouvernement est théocratique et électif, mais avec des restrictions cependant; car le choix de l'élection est borné de fait, sinon de droit, à plusieurs familles privilégiées.

Lorsqu'il y a un almamy à nommer, les différentes familles ou tribus qui forment la nation se rassemblent et proposent chacune celui qui leur paraît digne d'être élevé à ce rang. Voici le nom de ces tribus (1) : les Irlabés, les Bos-

(1) Tous ces noms ayant été pris sur les notes de M. Huard, je ne donne pas leur orthographe comme très-exacte ; il m'a été difficile de distinguer les lettres.

seyabés, les Diophanns, les Eleybobés, les Laôs, les Déliankés, enfin les Peuls qui forment aussi entre eux un certain nombre de tribus ayant des noms particuliers. Parmi toutes ces familles celles des Irlabés et des Bosseyabés ont le plus d'influence sur l'élection.

Après le vote, ou plutôt l'acclamation de chaque tribu (ce qui ne se fait jamais sans un grand tumulte, et on doit le concevoir), les divers noms des candidats présentés sont donnés à un conseil qui délibère et fixe définitivement son choix. Aujourd'hui ce conseil se compose des cinq personnes dont les noms suivent : Elfeki de la tribu des Eleybobés; Falilou, des Bosseyabés; Boubakar-Aldound, des Diophanns; Boubakar-Tiernomolé, des Bosseyabés; Yorodambanel, des Peuls. Le conseil des nègres du Fouta est aussi puissant que le conseil des Dix l'était dans l'ancienne république de Venise : c'est une espèce de tribunal toujours permanent auquel l'almamy doit constamment soumettre ses actes, et qui a le pouvoir de réprimander, de déposer et même, dans certains cas, de condamner à mort le chef du pays.

En aucun temps et en aucun pays du globe, les gouvernements électifs n'ont donné une grande sécurité aux gouvernants et de complètes garanties de bien-être aux gouvernés; en outre, l'élection du chef de l'Etat a presque toujours été une occasion de graves désordres, et souvent d'engagements meurtriers entre les différents partis. Dans le Fouta, où la grossièreté des mœurs n'a point été corrigée par la civilisation, les brutales agressions et les folles exigences de l'ambition produisent encore des effets plus fâcheux. Chaque tribu tient, et c'est assez naturel, à ce que le candidat qu'elle propose soit préféré, et la décision du conseil ne

termine pas toujours les contestations de cette nature. Il y a souvent plusieurs almamys à la fois, et chacun d'eux est soutenu par les gens de sa tribu qui cherchent à faire triompher par les armes les intérêts du chef qu'elle a élu. Cet état d'anarchie explique le peu de sécurité qu'on rencontre dans le Fouta, et la difficulté qu'éprouve l'almamy pour réprimer des désordres ou des pillages commis par des gens d'une tribu dont les prétentions ont été écartées.

A la page 106 de cette relation, j'ai déjà dit un mot sur les peuples foulahs et leur division. Au Fouta, on appelle Toucouleurs indistinctement les Torodos et ceux qui ont véritablement droit au premier de ces noms; mais on distingue d'eux les *Peuls*, qui sont très-nombreux dans cette partie de l'Afrique. Pour nous, c'est-à-dire dans les ouvrages classiques de géographie, le nom de *Toucouleur* ne se rencontre point; nous n'avons pas établi de distinction entre les Toucouleurs, les Torodos et les Peuls, et nous leur appliquons à tous indistinctement les noms de Foulahs, Fellatahs, Fellahs, Foulans, Fellans, Foutes, Fellanies, Poules et Peuls, dont nous faisons des synonymes.

Il est indispensable, cependant, de convenir d'un mot pour désigner non les éléments divers, mais la masse de la population des États où se trouvent réunies les trois races, et, dans ce but, j'ai choisi le nom de Foulah, ainsi que je l'ai déjà fait connaître : c'est, du reste, celui qui est le plus généralement répandu; et, chose importante pour éviter la confusion, il ne sert pas à désigner, dans le langage indigène, l'un des trois éléments qui concourent à former la population des pays qui obéissent aux almamys.

Les peuples foulahs se divisent donc en Torodos, Peuls et

Toucouleurs : les premiers sont le peuple aborigène; les seconds, un peuple étranger; les troisièmes, un peuple métis résultant du croisement des deux premiers (1).

Les Peuls absorbent à eux seuls toute l'attention. Ils forment, en réalité, un peuple de race, de mœurs, de condition et de costume différents. Leur couleur, d'un brun teinté de rouge, tient le milieu entre celle des Maures et celle des Toucouleurs; leur nez, moins épaté que celui des nègres, est cartilagineux, caractère particulier à la race caucasique, qui manque à la race éthiopique; leurs lèvres minces, leur visage ovale, leur front plus large et leur angle facial moins aigu, en font bien évidemment une race à part, mais une race quelque peu hybride. Leurs mœurs nomades, leur constitution en bandes de pasteurs presque toujours tributaires d'autres nations, enfin leur état de prolétarisme qui les empêche, en les privant de propriétés foncières, de former entre eux ce qu'on appelle une nation, sont de nouvelles preuves de leur origine étrangère.

Un intéressant mémoire de M. d'Eichtall est venu récemment jeter quelques éclaircissements sur la présence, en Afrique, de cette race particulière; mais, quoiqu'il signale avec une grande exactitude les différences physiques du peuple peul, quoiqu'il n'oublie pas de désigner sous les noms de *Toucoulors* et de *Torados* une race mulâtre et un peuple occupant primitivement le pays avant la venue des Peuls, cet ethnologue ne s'arrête pas assez sur la condition politique de ceux-ci et sur la différence qui existe entre eux et les deux autres éléments qui composent aujourd'hui la popula-

(1) Je sais que j'ai donné ailleurs ces classifications; mais, néanmoins, il me semble nécessaire de les répéter ici.

tion des États qu'il désigne aussi sous les noms d'États *peuls* ou *foulahs* indistinctement.

Après avoir présenté l'opinion des voyageurs sur l'origine que chacun d'eux attribue aux Peuls et avoir combattu ce que ces opinions renfermaient d'inexact, M. d'Eichtall, qui s'est livré, à propos de cette question, à des recherches linguistiques très-étendues, donne son opinion particulière, qui semble être, en effet, la meilleure et la plus satisfaisante. Des analogies frappantes observées par lui entre différents dialectes de la famille malaisienne et la langue que parlent aujourd'hui les Peuls donnent un excellent point d'appui à sa version et permettent de présumer avec lui que ce peuple descend de l'archipel malaisien par une succession de migrations dont l'histoire fournit plusieurs preuves. Les voyageurs avaient tous été frappés des différences physiques et ethnologiques qui distinguent la race nègre du peuple peul, et ils avaient cherché, dans leurs souvenirs de voyages peut-être, des comparaisons plus ou moins vraisemblables; mais les recherches en étaient restées là, c'est-à-dire à l'état de confusion et de désordre. C'est ainsi que, dans ce chaos d'hypothèses, les Peuls descendent alternativement des Éthiopiens, des Barabras de la Nubie, des habitants de Tétouan, dans l'empire du Maroc; on a été même jusqu'à leur donner pour ascendants les soldats d'une légion romaine disparue dans la Numidie pendant la deuxième guerre punique, étrange et bizarre origine que rien ne justifie, si ce n'est peut-être leur costume, dont la coiffure, entre autres, rappelle, par sa forme et les ornements de cuivre dont ils la parent, le casque des légionnaires. Toutes ces versions manquaient donc de vraisemblance, et celle de M. d'Eichtall, au

contraire, basée sur les présomptions les plus fortes qui puissent être admises en ethnologie, sur la comparaison des langues, demeure encore la plus probable. Cependant, quelque séduisante qu'elle soit, elle renferme une assertion qui n'est pas parfaitement exacte : les cheveux des Peuls ne sont point plats et unis comme ceux des individus de race mongolique; ils sont moins laineux que ceux des nègres, plus longs et disposés ordinairement en nattes qui leur donnent, vus d'un peu loin, l'apparence soyeuse dont parle Mungo-Park.

Le peuple peul, qui ne se trouve que dans les États occupés par des Toucouleurs (1), y est toujours dans une condition inférieure qu'on pourrait comparer à peu près à celle des Bohémiens ou Égyptiens établis en France, et particulièrement en Écosse, à la fin du moyen âge, et dont on trouvait encore des traces dans le dernier siècle. Il existe cependant, dans le Yoloff surtout, et dans quelques États mandingues, des camps de Peuls nomades, mais leur condition y est pire encore que dans les États toucouleurs; c'est parmi eux que les rois choisissent les hommes qu'ils chargent de la garde des troupeaux. On dit communément *les Peuls du roi*, comme on dirait les captifs ou les domestiques du roi. On donne aussi quelquefois, en Sénégambie, le nom de Peuls à des Toucouleurs tributaires, pasteurs ou cultivateurs, mais c'est par une extension plutôt politique que physiologique, et ici *Peuls* veut dire uniquement tributaires.

(1) Je répéterai que c'est le nom qu'on donne vulgairement, en Sénégambie, pour désigner à la fois l'ensemble et la partie principale et dominatrice d'une agrégation de Torodos, de Toucouleurs, et même quelquefois de Peuls. Cela n'empêche nullement d'adopter le mot Foulah, qui est employé dans la même acception pour les États de l'Est.

Les Toucouleurs sont bien certainement le résultat du croisement du peuple peul avec les Torodos qui habitaient primitivement le Fouta-Toro et aussi avec des Yoloffs et des Mandingues : leur couleur, plus foncée que celle des Peuls, l'est moins que celle des nègres aborigènes; leurs caractères physiques, modifiés par le mélange du sang, ne sont pas exactement ceux du type éthiopique; enfin leur constitution en corps de nation et la présence parmi eux (à peu près exclusivement à tout autre peuple) des Peuls, dont ils parlent la langue, viennent donner une nouvelle valeur à la double hypothèse sur laquelle on peut fonder l'existence d'un peuple étranger à la race éthiopique et d'un peuple métis, dont celui-ci serait le générateur. En effet, à quelque opinion qu'on s'arrête sur l'origine des Peuls, on s'expliquera toujours facilement leur état actuel et celui des Toucouleurs; car, ou les premiers ont reçu l'hospitalité en qualité d'étrangers immigrants, ou ils ont été d'abord conquérants; et, dans l'un ou l'autre cas, ils ont dû former des alliances avec les femmes du pays où ils se sont établis, soit en hôtes, soit en vainqueurs. Or, comme dans les anciens Etats torodos, yoloffs et mandingues ce sont les femmes et non les hommes qui transmettent la noblesse du sang, il a dû nécessairement résulter de ces alliances, après une suite d'années qui peut même ne pas être longue, une génération nouvelle (les Toucouleurs), toute-puissante dans l'opinion et dans les institutions du pays. Cette génération, devenue, en se multipliant, la plus forte en nombre, comme elle l'était déjà en influence, a pu, ce qui serait parfaitement dans l'ordre des événements admissibles, faire exactement ce qui s'est fait depuis peu d'années dans certains Etats de l'Amérique.

Quant aux Peuls, la conservation de leur race, qui a dû être tant soit peu altérée par les relations postérieures des deux peuples, s'explique par le petit nombre de femmes qui les auraient suivis dans leur émigration première, et leur condition de tributaires est déjà expliquée par la révolution politique, qu'on peut, je crois, admettre avec quelque confiance.

Les habitants du Fouta sont cultivateurs et pêcheurs; leur industrie est bornée au tissage du coton et à quelques ouvrages de poterie. Leur métier à tisser est très-étroit et ne donne à l'étoffe qu'une largeur de $0^m,20$ environ.

J'ai déjà désigné le peuple foulah comme un peuple éminemment religieux : aussi, dans le Fouta, cette tendance religieuse serait-elle une grande garantie pour maintenir les habitants dans des dispositions de paix et de bienveillance, si leur gouvernement offrait de meilleures conditions de stabilité. Soumis, comme je l'ai dit, aux fluctuations de l'intrigue et de l'ambition, les habitants du Fouta, dans chaque tribu, dans chaque village même, se trouvent en rivalité permanente de prétentions avec une autre tribu ou un autre village, et cette rivalité, qui souvent se change en haine, domine l'influence moralisante de la religion et en détruit complétement l'effet. Et cette influence serait certaine; car le mahométisme n'entraîne pas les Foulahs, comme les Arabes, aux excès d'un fanatisme aveugle et cruel; pour les Foulahs, l'islamisme n'est qu'un code de morale et une pratique innocente du rit musulman.

Les Peuls qui vivent dans le Fouta forment des espèces de hordes insoumises adonnées au pillage pendant la saison où la terre est improductive. On les redoute dans le pays, et

l'almamy ne peut opposer aux déprédations de ces bandes que des efforts presque toujours impuissants. Les Peuls du Fouta sont nomades, comme les Maures, et se déplacent incessamment, emmenant avec eux leurs troupeaux; ils campent, non sous des tentes en poil de chameau, mais sous des huttes de paille dont la forme hémisphérique ressemble quelque peu à celle d'une tente maure. Ces huttes sont élevées par les Peuls avec une grande promptitude, et, lorsqu'ils quittent le lieu où ils les ont disposées, ils les y laissent, avec la prévision de les réoccuper dans un autre moment. On trouve dans le Fouta méridional une grande quantité de ces camps abandonnés.

Les Torodos et les Toucouleurs sont armés de fusils et de poignards; les Peuls sont aussi armés de fusils, mais c'est le plus petit nombre; ils ont plus ordinairement un long arc au moyen duquel ils lancent des flèches empoisonnées avec une plante vénéneuse : cette arme est très-meurtrière.

Foulahs.—Pays de Bondou. Le Bondou a pour limites, au nord, le Galam; à l'ouest, le Fouta-Damga; à l'est, la Falémé; au sud, le Tenda et le Woolli, à très-petite distance de la Gambie. L'almamy possède aussi, à titre de suzeraineté, une étroite ligne de territoire sur la rive orientale de la Falémé : ce sont des colonies d'émigrés du Fouta-Djallon, qui, sous sa protection et en lui payant des tributs, sont venus s'établir sur cette rive abandonnée par les Mandingues du Bambouk, ses habitants naturels, à la suite de leurs démêlés soit entre eux, soit avec les Bambaras.

Le gouvernement du Bondou est une monarchie héréditaire, transmissible de frère à frère, comme chez les Maures ; mais

ce principe consacré par la loi ne reçoit pas toujours une application rigoureuse, et les révolutions et les intrigues viennent arrêter de temps à autre la succession régulière des almamys. C'est ce qui a lieu en ce moment : l'almamy actuel est le fils du dernier almamy et non son frère. Il n'y a point dans le Bondou de conseil, comme dans le Fouta ; la souveraineté est absolue, et les habitants, rompus à une obéissance passive, ne sont pas en révolte permanente contre le chef du pays.

La religion mahométane est pratiquée au Bondou avec plus de fidélité et de bonne foi encore qu'au Fouta; il en résulte, pour les gens du premier de ces deux pays, des mœurs douces, des goûts pacifiques et une probité dont ils s'écartent rarement. Ils cultivent beaucoup et font aussi le commerce de colportage à l'imitation des Sarracolets leurs voisins. Les Foulahs du Bondou, quoique portés de préférence aux occupations agricoles, jouissent cependant du respect des autres peuples; ils savent résister à propos à leurs tentatives d'envahissement, et quelquefois même prendre l'initiative pour les prévenir ; ils savent aussi châtier un mauvais procédé ou une injure : en un mot, le Bondou est un État populeux, énergiquement gouverné et qui, sans être positivement puissant par les armes, impose aux nations qui l'entourent et les maintient dans une réserve favorable à la conservation de la paix. Les Foulahs du Bondou ont, en outre, laissé de glorieux souvenirs dans le pays, car ils ont été conquérants autrefois.

Voici, d'après la tradition, comment s'est formé cet État. Les Sissibés, famille puissante du Fouta, chassés de leur pays par des troubles politiques, vinrent un jour, sous la con-

duite de leurs chefs, demander asile au tounka du Galam, alors grand royaume dont la capitale était Tuabo. Les fugitifs furent reçus avec bonté par le tounka, qui mit dans son hospitalité une courtoisie remarquablement chevaleresque. Ainsi il ne leur désigna pas, comme il l'aurait pu faire, une résidence momentanée; il ne leur offrit pas une protection stérile qui les eût laissés pauvres et affamés dans un pays étranger pour eux, quoique ami; il voulut qu'ils trouvassent dans ses États une patrie nouvelle où ils pussent oublier les outrages du sort qui venait de les frapper si cruellement. Il fit donc parcourir le Galam au chef des Sissibés jusqu'à ce que celui-ci rencontrât un lieu qui lui plût; puis, lorsqu'il eut bien fait son choix, le tounka convint avec lui qu'à un jour désigné, au lever du soleil, chacun d'eux partirait, le chef des Sissibés, du lieu qu'il venait de choisir, et le tounka, de Tuabo, où il allait se rendre, et que, marchant l'un vers l'autre, le point de rencontre formerait la limite de deux États, dont le nouveau deviendrait celui des proscrits et aurait pour capitale un grand village élevé à la place que leur chef avait préférée. Le jour convenu, le chef des Sissibés partit à l'heure fixée, mais le tounka ne se ressouvint de la convention que fort avant dans la matinée. Il partit aussi, et ne tarda pas à rencontrer, tout près de Tuabo, son hôte, moins oublieux. Ainsi commença, selon les marabouts de qui nous tenons ces détails, le royaume de Bondou, qui s'agrandit successivement par la conquête et se peupla de nouveaux mécontents du Fouta, de Foulahs du Fouta-Djallon et de diverses colonies de Sarracolets. La famille des Sissibés est réellement celle qui règne dans le Bondou, et l'almamy a toujours eu une grande déférence pour le tounka du Goye,

qu'il a protégé et défendu dans ses guerres avec les Bakiris du Kaméra.

Cette espèce de légende, de véracité suspecte, comme presque toutes les légendes du monde, peut néanmoins servir à expliquer le peu d'étendue du royaume de Galam perpendiculairement au fleuve, et la constante alliance des Sissibés et des Bakiris.

Il est arrivé cependant, quelquefois, que la mésintelligence soit venue troubler les bonnes relations des deux peuples, mais ce n'étaient que des incidents passagers, et jamais engagement sérieux n'a eu lieu entre eux. La réconciliation, en pareil cas, est consacrée par une cérémonie qui semblerait donner à la fabuleuse création qu'on vient de lire sur le Bondou un cachet d'incontestable authenticité. Cette cérémonie, burlesque pour nous, mais non pour les indigènes, qui, évidemment, y attachent, comme on va le voir, un caractère de soumission et de vassalité, a lieu lorsque les deux chefs traitent de la paix en assemblée générale. Après les préliminaires et les explications, et quand les conditions sont réglées et acceptées de part et d'autre, l'almamy du Bondou entoure son cou d'une pagne et exécute, revêtu de cet insigne, emblème non équivoque de subalternité, pour ne pas dire de captivité, une danse du pays devant l'assemblée. Pendant la durée de ce singulier témoignage de respect, le tounka et les principaux habitants du Galam qui l'accompagnent sont assis; les représentants du Bondou sont debout. Lorsque le tounka juge que l'almamy a fait suffisamment acte de déférence, il se lève avec les gens de sa nation, s'avance vers l'almamy, détache la pagne du cou de celui-ci et lui donne un cheval. Ce don, qui est à la

fois un témoignage de satisfaction et un gage d'amitié, indique que la paix est définitivement conclue.

L'almamy actuel a quatre femmes légitimes et quatre concubines; l'une de ses femmes légitimes, du nom d'Assa, est la nièce de Garan, roi des Bambaras. Comme je l'ai dit déjà, l'almamy est maître absolu dans son pays; c'est lui qui rend la justice dans les grandes circonstances, qui déclare la guerre, lève les impôts lorsqu'il y a lieu, sans qu'un conseil ou une représentation nationale quelconque puisse contrarier sa volonté.

Lorsqu'un almamy meurt, on annonce sa mort par les cris de deuil ordinaires; chaque village envoie alors une députation pour assister aux funérailles. C'est dans la cour de la demeure du mort que la fosse est creusée, et, après y avoir déposé son corps selon la coutume, c'est-à-dire avec pleurs, coups de fusil et chant des griots, on élève sur sa tombe une case qui ne doit jamais être habitée. Il y a ensuite un grand festin dans lequel on tue beaucoup de bœufs et de moutons.

Le partage des biens de l'almamy décédé a lieu fort inégalement entre ses enfants, légitimes ou naturels, sans distinction. L'aîné des fils absorbe, à lui seul, près des trois quarts de l'héritage; il a tous les gris-gris, la maison paternelle et un grand nombre de captifs. Le reste des biens du défunt est divisé entre ses filles et ses fils puînés qui ont la plus forte part. Comme on le voit, le principe d'exclusion du droit d'aînesse reçoit, au Bondou, une application tout aussi rigoureuse que dans les États civilisés où il a été maintenu.

Après la mort d'un almamy et à la suite du grand banquet des funérailles, les députations de chaque village qui y

ont assisté se réunissent dans une plaine voisine de Boulébané. Là un des Sissibés annonce au peuple la mort de l'almamy et proclame son successeur. Si les choses se passent selon la loi, le lendemain de cette proclamation le peuple se réunit de nouveau pour assister au couronnement. L'expression est ici un peu poétisée, car cette cérémonie consiste à décorer le nouvel almamy, qui est assis sous un baobab chargé de gris-gris et de cornes de bœuf, non précisément d'une couronne, mais bien d'un modeste bonnet rouge et d'un turban en tissu de coton blanc. Pour recevoir ce signe de puissance, l'héritier du trône du Bondou se tourne vers le nord, creuse un trou dans la terre et y place de l'or, sans doute pour figurer par là que ses efforts tendront à faire prospérer l'industrie et à augmenter les richesses du pays; puis le Sissibé qui a la charge d'annoncer la mort des almamys et de faire reconnaître leurs successeurs pose majestueusement le bonnet et le turban sur la tête du nouveau chef. Alors éclatent de toutes parts les démonstrations les plus vives de satisfaction : les jeunes gens, revêtus de leurs plus beaux vêtements, poussent des cris et tirent des coups de fusil en imitant les mouvements en usage dans les combats; les cavaliers déchargent aussi leurs fusils en lançant leurs chevaux au galop à la manière des Arabes; les femmes battent des mains et chantent les louanges de celui qui vient d'être solennellement investi de l'autorité suprême; les jeunes filles, enfin, déposent des offrandes à ses pieds. Après la réception de ces présents, ordinairement d'une grande simplicité, le nouvel almamy est pompeusement reconduit à sa demeure par le peuple, qui

continue, dans sa marche, ses bruyantes acclamations de joie et ses décharges de mousqueterie.

Il est à remarquer que le Sissibé, qui joue un rôle si important à l'avénement des almamys, est toujours choisi parmi ceux qui ne peuvent pas être appelés à occuper la souveraineté. Le baobab au-dessous duquel s'accomplit la cérémonie du couronnement jouit, comme on doit bien l'imaginer, d'une haute vénération dans le pays. Cet arbre se trouve vis-à-vis le village de Yalami, près de Boulébané.

Le Bondou peut mettre sur pied une armée de dix mille hommes et de mille chevaux; c'est alors l'almamy qui commande; il a pour lieutenants ses fils et ses frères. Lorsqu'il y a une guerre à déclarer, l'almamy fait rassembler les Sissibés et dit : « Je déclare la guerre à tel peuple. » — « Qu'il en soit ainsi, puisque tu le veux, » répondent les membres de sa famille, et ils se répandent dans le pays pour appeler aux armes. L'almamy envoie, en outre, des captifs porter une dépêche à chaque chef de village; on convient du jour de la réunion, et, si les ordres donnés ne sont pas ponctuellement exécutés, le chef récalcitrant et les principaux habitants de son village sont pillés par les captifs de l'almamy.

Le ministre Sappato, dont j'ai déjà eu occasion de parler, est un personnage important. Cette charge est toujours donnée à un homme pris dans le peuple; celui qui l'exerce jouit de la confiance de l'almamy, parle pour lui dans les assemblées, perçoit les tributs qui lui sont dus et héberge les étrangers de distinction qui viennent le visiter. Le ministre reçoit, entre autres rémunérations de sa place, la

moitié du montant du droit de circulation imposé par l'almamy aux caravanes qui traversent le Bondou.

Les chefs des villages tiennent leurs pouvoirs de l'almamy. C'est une charge héréditaire qui se transmet également de frère à frère. Lorsqu'il y a lieu de nommer un nouveau chef, il doit acquitter une sorte de droit d'investiture, fixé à un cheval et cinq bœufs pour l'almamy et à un bœuf pour le ministre. Le signe du commandement pour les chefs de village est aussi un bonnet rouge; il est remis par l'almamy lui-même en cérémonie publique. Les fonctionnaires de cette classe ne reçoivent pas de traitement; mais ils jouissent, comme le ministre, de certains priviléges qui leur en tiennent lieu : ainsi, lorsqu'on tue un bœuf ou un mouton, dans le village, le devant de l'animal appartient de droit au chef; chaque propriétaire, après la récolte, doit, en outre, lui livrer quatre grands paniers de mil, qu'il partage avec l'almamy. Le chef de village rend la justice pour les petits différends; mais la partie condamnée peut en appeler au tamsir, qui juge en dernier ressort toutes les causes qui n'entraînent pas la peine de mort. C'est à l'almamy seul qu'appartient le droit d'infliger ce châtiment.

On voit, d'après ceci, qu'il y a, au Bondou, trois degrés de juridiction : celle de l'almamy, qui représente la cour suprême; celle du tamsir, qui occupe le second ordre et qui applique les peines inférieures à la peine capitale; enfin celle des chefs de village, qui ne jugent qu'en première instance.

Un office fort important encore est celui de maître d'école; il est rempli par un marabout. Quoique tous les villages n'aient pas d'écoles, elles sont néanmoins assez ré-

pandues dans le Bondou. On y apprend le Koran par cœur et à lire et écrire l'arabe, qui est la seule langue écrite pour toute la Sénégambie, et, je crois pouvoir le dire, pour toute l'Afrique mahométane. Les classes commencent à 4 heures du matin et finissent à 6 heures; elles reprennent à 7 heures du soir jusqu'à 10. On se sert, pour écrire, de planches en bois, de plumes en roseaux et d'encre composée avec de l'eau, de la gomme et de la suie enlevée aux pots de terre dans lesquels on fait le couscous. L'encre rouge, qu'on emploie aussi quelquefois, se fait avec de l'oxyde de fer. Les élèves sont nourris et logés par le maître d'école, dont ils sont, en revanche, chargés de cultiver les champs. Lorsque l'éducation est terminée, c'est-à-dire, lorsque l'élève sait lire et écrire couramment et connaît le Koran, il donne au maître un captif ou une valeur équivalente.

Les marabouts se divisent en trois classes; savoir :

1° Les imans, qui partagent les successions (1); c'est leur seule fonction : ils reçoivent, chaque fois qu'ils remplissent leur ministère, un salaire en captifs ou en bestiaux sur le produit de la succession; dans ces occasions, ils portent le sabre de l'almamy, comme emblème de la toute-puissance dont ils sont revêtus et comme signe du respect qu'on doit avoir pour leurs décisions. Ils sont tenus de donner à l'almamy, quand ils entrent en charge, un bœuf en tribut; mais, comme leurs fonctions sont hautement considérées dans le pays, l'almamy accepte très-rarement cet hommage.

(1) La loi qui fixe la transmission des biens de l'almamy est applicable à tous les habitants du Bondou. Toutefois l'intervention obligée des imans prouve que cette règle ne s'observe pas toujours, sans conteste, par les intéressés.

2° Les tamsirs, qui sont les chefs de la justice : ils donnent à l'almamy cinq bœufs ou un cheval, et reçoivent, des parties condamnées, des honoraires proportionnés à l'importance de l'affaire jugée. Il y a auprès de l'almamy un tamsir qui jouit d'une sorte de prépondérance sur les autres. Ces marabouts, ainsi que les premiers, sont très-peu nombreux.

3° Les talibas, qui sont les hommes instruits du pays : ils sont chargés de l'enseignement, du culte ordinaire et de réciter les prières publiques. Dans les grandes cérémonies religieuses, les imans et les tamsirs ont le pas sur eux pour diriger les prières.

La population du Bondou est divisée, comme celle du Fouta, en un certain nombre de tribus ou de familles dont les noms suivent :

Les Sissibés—famille royale, que j'ai déjà fait connaître.

Les Dianiçoundas—tribu assez belliqueuse qui habite les villages compris entre Goudioro et les limites du Tenda. Ils ont pour chef Dousoubirama.

Les Koulets—venus du Yoloff et du Saloum, à la suite des guerres qui ont désolé ces pays. Ils occupent des villages du Ferlou ou Bondou méridional. Il y a beaucoup de marabouts parmi eux.

Les Sandarabés—ils habitent aussi le Ferlou et viennent du pays de Niany, sur les bords de la Gambie. Ce sont des Peuls qui ont accepté la vie sédentaire.

Les Toronkés-Niany—ce sont, comme les précédents, des émigrés du Niany; mais ils sont Mandingues au lieu d'être Peuls.

Les Balbabés, les Ananns ou Toronkés—ils sont très-nombreux et disséminés dans toute l'étendue du pays.

Il y a, en outre, des Sarracolets, des Foulahs du Fouta-Djallon et même des Yoloffs qui, joints aux familles d'origine étrangère que nous venons de désigner, forment un hétérogène assemblage. En effet, les alliances de ces divers éléments avec la partie dominante de la nation, loin de faire disparaître les caractères de laideur particuliers à chaque peuple, font, au contraire, ressortir ces caractères de manière à les confondre, et, pour ainsi dire, à les présenter tous réunis dans le même individu. C'est sans doute à cette agglomération de types différents qu'on doit attribuer, chez certains riverains de la Falémé, l'absence complète de beauté physique dont j'ai fait précédemment la remarque.

Il y a fort peu de Peuls dans le Bondou; on cite cependant, outre les Sandarabés, les Kamanass, originaires du Fouta-Djallon; ils sont particulièrement chargés des troupeaux de l'almamy et habitent des villages dans les environs du Ferlou.

N'oublions pas de mentionner ici, bien que ce ne soit peut-être pas positivement l'occasion de le faire, la profonde aversion qui existe entre les Foulahs et les Mandingues, peuple dont je parlerai plus tard. Cette haine a été inspirée aux Foulahs, qui sont, comme je l'ai dit, des praticiens austères du culte musulman, par l'indifférence religieuse des Mandingues.

CHAPITRE X.

SUITE DES PEUPLES ET DES GOUVERNEMENTS DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Sarracolets. — Limites du pays de Galam. — Gouvernement. — Division des Sarracolets. — Les *N'Diayébés* ; origine de cette famille ; son arrivée au Galam. — Deimba-Fatim, son chef, s'établit définitivement dans le pays. — Caractère orgueilleux de Deimba. — Ses fils se partagent son héritage ; contestation à ce sujet. — Les marabouts saybobés. — Le trésor de la sœur de Deimba. — Samba-Yacinn ; ses guerres ; destruction de Tuabo ; le tounka du Goye échappe au massacre. — Organisation politique et judiciaire des Sarracolets. — Leurs danses. — Cultures. — Industrie. — Pays de Kasson.— Son état actuel. — *Bambaras*. Kaarta. — Origine de ce peuple ; ses conquêtes. — Sa religion ; son industrie plus avancée que celle des autres noirs. — Organisation militaire des Bambaras. — Les *tons*. — Fouta-Djallon.

Sarracolets. — Pays de Galam. Le pays de Galam n'occupe qu'une ligne peu étendue du littoral du Sénégal ; ce pays est borné, au nord, par le fleuve et le Fouta-Damga ; au sud, par le Bondou et le Bambouk ; à l'ouest, par le Fouta-Damga ; et, à l'est, par le Bambouk et le Kasson.

L'état de Galam est divisé en deux parties séparées par la Falémé : la partie occidentale se nomme Goye ou bas Galam ;

la partie orientale, Kaméra ou haut Galam. Elles étaient autrefois toutes deux sous la domination d'un chef unique; mais, depuis les sanglantes luttes de Samba-Yaçinn et des Bambaras contre le chef du Goye, il y a division et guerre entre les deux parties du pays. Je ferai connaître bientôt la cause et les principaux événements de cette guerre.

Le gouvernement actuel du Galam est faible et chancelant. Le pouvoir y est conféré aussi d'après le principe de succession collatérale que l'on connaît, principe vicieux et dont l'application rigoureuse place inévitablement l'autorité aux mains d'un vieillard. En effet, dans un pays où règne la polygamie et où la loi donne la qualification de frère non-seulement aux frères véritables, mais encore aux cousins, il est impossible que celui qui gouverne n'ait pas un âge avancé. Au Galam, le tounka ne jouit pas d'une autorité absolue comme l'almamy du Bondou ; sa puissance est tempérée par une représentation nationale choisie dans la famille qui donne les tounkas et dans une autre famille de marabouts.

Les Sarracolets, qui sont aujourd'hui les habitants du Galam, forment un peuple industrieux, cultivateur et marchand, adonné particulièrement et presque exclusivement à un commerce de colportage; ils ont des goûts paisibles, des mœurs douces, et ils sont, en outre, soumis avec docilité à notre influence.

Pour donner le plus d'extension possible au genre de commerce qu'ils ont adopté, et en même temps pour satisfaire leurs goûts de pérégrination qui en sont la conséquence, les Sarracolets ont étendu leurs relations au loin et ont fondé des colonies dans différents pays de la Sénégambie

orientale. Respectés des populations au milieu desquelles ils sont allés s'établir, ces marchands indigènes parcourent, avec leurs caravanes, le pays en toute sécurité, et ils opèrent non moins sûrement l'échange des différents produits qu'ils ont en leur possessiou. Cela se conçoit : les contrées qu'ils ont choisies pour résidence et celles qu'ils traversent dans leurs marches sont habitées par des gens ayant intérêt à les ménager et à les protéger; car c'est à l'aide des habitudes commerciales des Sarracolets que cette population indolente se procure les divers objets nécessaires à ses besoins.

Les Sarracolets se divisent ainsi :

Les Guidiagass—ils comprennent les Bakiris ou gens de guerre, et les Saybobés ou marabouts ; ils habitent la rive gauche du Sénégal, le Bondou, et particulièrement le Galam. Cette tribu n'est pas originaire du pays ; elle provient d'une contrée située entre le Kaarta et le pays de Ségou. Chassés de leur patrie, comme presque tous les peuples de l'ouest de l'Afrique, par des guerres civiles, les Bakiris et les Saybobés avaient d'abord cherché un refuge dans le Kasson ; mais ils ne trouvèrent pas dans cet État les ressources qu'ils désiraient, et ils l'abandonnèrent bientôt pour le Galam, qui n'était alors occupé que par quelques Peuls fugitifs du Fouta-Djallon. Les Bakiris parvinrent en peu de temps à se rendre maîtres de ce territoire, sur lequel, depuis lors, ils n'ont cessé d'exercer l'autorité souveraine. Les Saybobés sont exclusivement voués aux devoirs du sacerdoce; ils entrent par moitié, avec les Bakiris, dans la composition des conseils dont j'ai parlé.

Les Guihimahass—ils sont peu nombreux et habitent la

rive droite. Mêlés aux Maures, dont ils sont volontairement devenus tributaires, ils ont complétement fait scission avec les Guidiagass, contre lesquels ils commettent parfois des pillages à l'exemple des Maures. Ailleurs, j'ai déjà eu occasion de parler de ces Sarracolets.

Les Aérankés—ils sont également peu nombreux. Ils vivent en bonnes relations avec les Guidiagass et habitent plus particulièrement le Fouta-Damga, dans sa partie la plus voisine du Galam.

Les N'Diayébés—ce sont des émigrés du Yoloff qui vinrent se réfugier dans le Galam peu de temps après l'arrivée des Guidiagass; ils sont très-peu nombreux et n'habitent guère que le village de Bakel et celui de Mondori, et encore n'en composent-ils qu'une très-faible partie de la population. Les N'Diayébés nous ont été de tout temps particulièrement et sincèrement attachés.

Nous avons recueilli sur l'histoire de cette famille des documents que nous a fournis un vieillard de 120 ans, chef de Bakel, dont la mémoire est riche de souvenirs et de traditions. Voici ces documents :

Deimba-Fatim, prince du Yoloff, établi à un village de N'Douram, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, vint, il y a déjà fort longtemps, chercher dans le Galam une retraite pour échapper à la vengeance du Bourba-Yoloff, contre la puissance duquel il avait ouvertement conspiré. Deimba, suivi dans son exil par les gens de sa tribu, qui se nommaient les N'Diayébés, alla camper avec eux, après en avoir reçu l'autorisation du tounka, au pied d'un monticule nommé Gorungudé, situé vis-à-vis le village de Golmi.

Les N'Diayébés étaient cavaliers, et ce furent eux qui in-

troduisirent dans le Galam les premiers chevaux qui y parurent, circonstance importante, comme on le verra bientôt. A leur arrivée, les fugitifs du Yoloff trouvèrent les Bakiris en état de guerre civile : Kaméra, qui était le chef de l'un des partis, venait de se retirer de l'autre côté de la Falémé et d'y fonder, à quelque distance de l'embouchure, le village de Goutubé. Là il se préparait à continuer les hostilités avec l'autre parti, dont le chef se nommait Goye. (Telle serait, d'après ce récit, l'origine de la division territoriale du Galam.)

Deimba, en véritable aventurier, désirait ardemment prendre part à la lutte qui allait s'engager; mais les Bakiris de Goye mirent pour condition à l'hospitalité qu'ils lui offrirent que les N'Diayébés ne se mêleraient en rien de leurs démêlés. Cette décision, sagement prise par les Bakiris, avait évidemment pour but d'empêcher, dans leurs querelles particulières, l'intervention d'un peuple étranger. Deimba temporisa et, sans rien abandonner de son désir de guerroyer, il demanda et obtint pour femme la fille d'un des principaux Bakiris. Il acquérait ainsi, par son alliance avec un chef de cette tribu, le droit d'entrer dans les discussions d'intérêts qui faisaient le sujet de la guerre. Le sort le servit à souhait : après quelques années de mariage, pendant lesquelles rien ne s'était trouvé changé dans l'état d'hostilités existant entre les deux partis des possesseurs du Galam, le fils de Deimba et de la femme bakiri qu'il avait épousée fut tué dans une rencontre entre les gens de Goye et ceux de Kaméra.

Cet événement produisit sur les N'Diayébés une violente irritation : ils se rendirent près du tounka et lui représentèrent avec véhémence qu'à aucune condition ils ne demeure-

raient impassibles témoins du meurtre du fils de leur chef et qu'ils étaient décidés, s'il continuait à refuser leur alliance, à se venger eux-mêmes; qu'au reste ils avaient juré de mourir tous jusqu'au dernier plutôt que de laisser impuni un semblable attentat. Le tounka céda à leurs instances et se décida à se réunir à eux pour faire une expédition dans le Kaméra; les Bakiris de Goye, à l'exemple du tounka, cessèrent aussi de s'opposer à l'alliance des N'Diayébés et ils le firent d'autant plus volontiers qu'ils s'étaient déjà repentis de ne pas avoir, dès le principe, accepté leurs offres. Les Bakiris du bas Galam, en effet, n'avaient point été, jusque-là, très-heureux dans leurs combats avec ceux du haut Galam.

L'expédition partit, et la rencontre des deux armées eut lieu à un endroit connu sous le nom de Dioudousaé. Les N'Diayébés décidèrent promptement de la victoire, grâce à la supériorité que leur donnait leur cavalerie; mais cette victoire fut chèrement achetée: il resta, des deux côtés, une grande quantité de morts et de blessés, et il y eut, dit la chronique, tant de sang répandu dans cette journée, que la terre s'entr'ouvrit sous son poids et forma en ce lieu un marigot profond qui porta jusqu'au Sénégal des flots de sang et de cadavres. Ce marigot se nomme N'Goura et est situé entre Golmi et Yaffré.

Les Bakiris de Goye, pour reconnaître le service que leurs auxiliaires venaient de leur rendre, proposèrent à ceux-ci de choisir dans le Galam le lieu qui leur serait le plus agréable (1) et de s'y établir pour toujours. Deimba accepta cette

(1) Cette tradition de cessions de territoire sert à expliquer presque toujours la présence d'un peuple étranger : en outre, les circonstances de la cession varient peu, car l'histoire des N'Diayébés ressemble fort à celle des Sissibés qu'on connaît déjà.

offre et donna immédiatement à ses frères la mission de parcourir le pays et de chercher un endroit où il y aurait de la paille et de l'eau pour les chevaux. En retour de la courtoisie de Farin'Galy (le tounka se nommait ainsi), Deimba-Fatim lui jura alliance éternelle et amitié sincère.

Les frères de Deimba revinrent bientôt de leur excursion; ils lui annoncèrent que l'endroit qui leur avait semblé le plus convenable pour établir la résidence de la tribu était une plaine, située au pied d'un cercle de collines, dans laquelle il y avait des étangs nommés Lautiendé et Tougoundé, dont les bords étaient garnis d'une excellente paille; non loin de ce lieu existait, en outre, sur les rives du Sénégal, un emplacement qui était parfaitement propre à recevoir un village et qui déjà possédait des cases fortifiées occupées par des Peuls Ouanou. C'était le village actuel de Bakel, avec les étangs qui sont dans l'O. S. O., à 2 kilomètres environ du comptoir.

Aussitôt que le tounka fut informé de l'heureux succès des recherches opérées par les frères de Deimba, il proposa à celui-ci de prendre immédiatement possession des lieux, et il voulut assister lui-même à l'installation des N'Diayébés. Il partit donc à cet effet, avec toute la tribu, le lendemain du retour des émissaires de Deimba. Farin était pressé d'accomplir sa promesse, et il était, en outre, flatté de posséder dans ses États un lieu qui ne parût pas indigne d'être choisi par ses hôtes : leur qualité d'étrangers, leurs mœurs, leurs usages et surtout l'avantage qu'ils venaient de remporter sur ses ennemis, en avaient fait, pour le tounka, des gens bien supérieurs aux Bakiris et, partant, bien moins faciles à satisfaire dans leurs exigences.

Lorsque les N'Diayébés furent arrivés à Bakel, leur chef demanda à Farin'Galy à quelles conditions il lui concédait la propriété des étangs, de la plaine et du village où étaient établis les Peuls. Contrarié, par cette question, dans ses projets de courtoisie, le tounka répondit qu'il était surpris d'une telle demande; que son intention avait toujours été d'offrir aux N'Diayébés une hospitalité gratuite, et qu'au surplus il considérait la faible partie du territoire qu'il leur abandonnait comme une rémunération des services importants qu'ils lui avaient rendus. « Je ne veux pas recevoir l'aumône d'une terre et d'un peu de paille, répondit orgueilleusement Deimba; faites-moi connaître le prix que vous fixez pour l'établissement de ma tribu, ou je n'accepte pas. » L'aigreur de cette réponse, si contraire aux habitudes ordinaires des nègres et si peu en rapport avec la généreuse proposition du tounka, faillit sérieusement troubler la bonne harmonie des deux chefs; mais cependant, après de longues discussions, ils finirent par s'entendre : les étangs, la plaine et le village furent livrés à Deimba moyennant dix gros d'or; un contrat fut passé à cette occasion, et il y fut stipulé, entre autres conditions, que la pêche serait interdite dans les étangs. Cette clause, à laquelle Deimba mettait beaucoup d'importance, avait le double but d'empêcher que la paille ne fût foulée par les pêcheurs et que le poisson déposé sur les bords des étangs ne communiquât à cette paille une odeur désagréable. Comme on le voit, le chef des N'Diayébés pensait, avec un soin méticuleusement prévoyant, à assurer la subsistance de ses chevaux.

Deimba, devenu ainsi légitime possesseur du territoire de Bakel, s'occupa activement de construire un village fortifié;

ou plutôt il continua celui qui avait été commencé par les Peuls qui l'avaient précédé. Quant à ces derniers, le tounka leur désigna un autre point, mais ils l'évacuèrent bientôt pour se retirer vers l'est, dans les possessions républicaines du Kasson.

Deimba vécut longtemps fidèle à ses engagements envers les Bakiris ; sa présence dans le pays, et surtout le souvenir du terrible choc des cavaliers n'diayébés, mirent un terme aux hostilités des deux partis et aidèrent puissamment à leur réconciliation.

La venue de Deimba au pays de Galam fut signalée par un incident particulier. Au moment de son émigration, il vivait en mauvaises relations avec une de ses sœurs : querelleuse, méchante et avare à l'excès, cette femme le suivit, malgré lui, dans son exil volontaire. Il souffrit d'abord avec patience les ennuis et les désagréments qu'elle lui suscita ; mais un jour, très-peu de temps après son installation à Bakel, à la suite d'une scène violente et scandaleuse, il prit le parti de s'en séparer à jamais : il lui assigna pour résidence un rocher situé en face du village de Guildé, et, pour prévenir le retour des déplorables tracasseries de cette femme, il la fit garder à vue dans cette étroite retraite, où elle mourut bientôt de désespoir.

Ce rocher, connu encore aujourd'hui sous le nom de Seindé-Guisi (le premier de ces deux mots était le nom de la sœur de Deimba), a acquis une grande célébrité dans le pays par suite de la croyance, unanimement répandue, que Seindé y a enfoui l'or que son frère lui laissa emporter lors de son expulsion de Bakel. Ces richesses, en effet, qui étaient considérables, ne se retrouvant pas à la mort de cette femme, il

parut évident que ses penchants d'avarice et les sentiments haineux qu'elle portait à ses frères l'avaient déterminée à cacher son trésor ; mais, d'un autre côté, comme il était impossible à Seindé de quitter son rocher, il sembla que des recherches entreprises avec soin dussent promptement amener la découverte des objets qui lui avaient appartenu. C'était une grande erreur, car, en dépit de toutes les fouilles qui furent faites alors et de celles qui se reprennent encore, et assez fréquemment aujourd'hui, par les N'Diayébés et les Sarracolets, le trésor de Seindé n'a point été retrouvé. Cette circonstance, bien plus que le souvenir de son caractère méchant, a rendu la mémoire de cette femme en exécration aux habitants.

A la mort de Deimba, qui avait été précédé dans la tombe par tous ses frères, Maram et Latir, ses deux fils, se partagèrent les terres, les captifs et les richesses, mais il ne leur fut point aussi facile de se partager le village. De là les événements qu'on va lire.

Le village de Bakel était, à cette époque, disposé en deux parties, à peu près comme aujourd'hui : la partie du nord, située dans une position très-avantageuse, possédait le tata et était habitée par les N'Diayébés ; la partie du sud, au contraire, moins bien située et moins bien défendue, était occupée à peu près en entier par des marabouts saybobés qui s'étaient successivement agrégés aux cavaliers de Deimba.

Chacun des deux frères voulant avoir la partie du nord, il résulta de cette commune prétention une vive contestation entre eux, et il fallut, selon l'usage établi de temps immémorial dans ces pays, avoir recours à l'intervention des marabouts. L'arbitrage n'était pas très-heureux, car ceux que

la nécessité appelait ainsi à prononcer un jugement étaient eux-mêmes en cause. Leur décision, cependant, fut rendue avec une irréprochable équité : Maram, l'aîné des deux frères, eut le choix ; il prit la partie du nord.

Les marabouts, on le comprend aisément, avaient été cruellement blessés de la conduite des deux frères ; aussi, usant de l'influence toute-puissante de leur caractère religieux et, en même temps, du droit que l'usage leur donnait, ils sommèrent, dès que leur décision fut rendue, Latir à comparaître devant eux. « C'est vous, lui dirent-ils, qui serez désormais notre chef ; il nous est pénible d'avoir à vous reprocher des procédés humiliants pour nos personnes et notre qualité ; Dieu veuille que ce soit la seule fois. Dans cette circonstance solennelle, il nous eût été bien plus doux de louer vos vertus et de vous offrir notre gratitude. Nous oublierons, du reste, si vous le voulez surtout, que vous êtes, malgré vous, à notre tête et que vous en éprouvez un violent dépit ; nous oublierons cela, car nous sommes des gens de paix et de fidèles serviteurs du prophète. Peut-être un jour serez-vous convaincu que, si nous sommes moins habiles que les N'Diayébés à faire la guerre, nous sommes, autant qu'eux, respectueux et soumis à l'autorité de nos chefs, et que nous savons aussi mourir pour les défendre quand il le faut. »

Latir, d'un naturel doux et bon, fut vivement touché des paroles des marabouts ; il leur exprima ses regrets sur la légèreté de sa conduite et leur promit de mériter à l'avenir leur estime et leur affection. Il tint parole : dans les réunions du village, Latir y parut toujours entouré d'un nombreux cortége de marabouts qui semblaient veiller sur sa personne ;

leurs conseils étaient tellement sages et il en résultait toujours dans la pratique un si grand bien, que Maram, dont le caractère était ombrageux et jaloux, en vint à regretter d'avoir préféré ses N'Diayébés, qui n'étaient bons qu'à porter un coup de sagaie ou à tirer un coup de fusil. Il s'alarma sérieusement de l'influence que les marabouts exerçaient tant sur son frère que sur les affaires générales du pays, et il résolut de chercher à éloigner celui-ci de ses fidèles conseillers.

« Vous êtes, lui dit-il, le fils d'un guerrier, et c'est renier votre père que d'affecter de choisir pour vos seuls compagnons des hommes qui ne savent que prier. Que feront leurs prières et toute leur science, lorsque vous aurez à faire la guerre? Ils vous abandonneront au milieu du danger et vous reconnaîtrez alors que, si leurs conseils étaient bons, leurs bras étaient peu habitués à combattre. » Le discours de Maram n'était pas maladroit, car il faisait appel à des idées aristocratiques de caste toujours promptes à se réveiller chez les nègres ; aussi Maram fut-il très-surpris lorsque Latir répondit avec le plus grand calme et sans paraître le moins du monde ébranlé par la péroraison de son frère : — « Je ne vous comprends pas; vous vous étonnez de ce qui est arrivé par la force des circonstances et non par mon libre choix; je demeurerai avec les marabouts, puisque le sort l'a voulu; je suis, du reste, très-heureux d'être avec eux. »

Maram ne se rebuta pas : tour à tour dominé par la crainte et l'envie, il revint tant de fois à la charge pour déterminer son frère à s'éloigner des marabouts, que Latir, de guerre lasse, promit à Maram de venir habiter avec lui

une partie du tata du nord, sans préjudice, bien entendu, de ses droits au commandement du sud du village, qu'il devait toujours continuer à exercer ; mais ce projet devait recevoir l'agrément des marabouts, et ils le refusèrent formellement. Force fut donc à Maram de se résigner.

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'à sa mort, et, comme il n'avait point d'enfants, Latir devint alors l'unique possesseur des deux parties du village. Quand celui-ci mourut, l'aîné de ses fils lui succéda dans le commandement, et, depuis, la transmission de l'office de chef de Bakel eut lieu, selon la règle suivie pour le gouvernement du Galam, c'est-à-dire de frère à frère, et par ordre de priorité d'âge. De succession en succession, le village de Bakel continua à rester la propriété des N'Diayébés, et c'est de cette manière qu'il est passé aux mains du vieux Silman. Les N'Diayébés y sont, comme je l'ai dit, en grande minorité.

Cette histoire, diffuse comme le sont tous les récits des nègres, n'a qu'un seul mérite, celui d'être la reproduction fidèle du récit du vieux chef.

J'arrive maintenant à des détails sur la guerre actuelle des Bakiris du haut et du bas Galam. Ainsi qu'on l'a vu dans le récit qui précède, les N'Diayébés avaient depuis fort longtemps arrêté, par leur intervention, la querelle qui déjà faisait craindre une division intestine dans le Galam. La victoire que ces réfugiés du Yoloff décidèrent en faveur de Goye, le chef des Bakiris du bas Galam, fixa définitivement parmi ceux-ci le gouvernement suprême de tout le pays. Plus tard, les restes de rivalité disparurent entre les gens du Goye et ceux du Kaméra, et l'autorité passa indistinctement aux mains d'un prince de l'une des deux branches, qui se

confondirent bientôt en une seule, quant au moins à la succession au pouvoir.

Cet état de choses dura jusqu'en 1833. A cette époque, Samba-Yacinn, prince très-influent du Kaméra, tourmenté par l'ambition de gouverner et n'ayant, à cause de son âge, nul espoir de satisfaire jamais ses desseins par l'ordre régulier de la transmissibilité, imagina, comme tant d'autres avant lui, de parvenir par le crime à la souveraineté que la loi lui refusait. Depuis longtemps, il voyait avec envie la puissance des princes du Goye croître avec la prospérité du comptoir de Bakel, qui augmentait tous les jours. De plus, le succès de cet établissement, en lui rappelant les avantages qu'en tiraient ses rivaux, lui retraçait des souvenirs qui donnaient à ses sentiments envieux un aliment puissant : c'étaient les pères de Samba-Yacinn qui avaient reçu les blancs lorsque ceux-ci vinrent, pour la première fois, s'établir à Dramané et à Toubabo-Kané. « Pourquoi, se disait Samba-Yacinn, ne jouirais-je pas, comme les princes de Tuabo, d'un avantage dont les princes du Kaméra ont joui avant eux? »

Dans le cours de cette année (1833), son impatiente ambition saisit avec empressement une occasion fortuite de frapper le coup qu'il méditait : des navires de Saint-Louis, après avoir, selon les traités, payé les coutumes au tounka, se rendirent au village de Yaffré pour y acheter du mil et des peaux. Samba-Yacinn, qui se trouvait dans ce village, envoya demander aux navires les coutumes qui, prétendait-il, devaient lui être payées par les bâtiments qui trafiquaient dans des lieux où il exerçait de l'autorité. Il lui fut répondu que ces coutumes avaient déjà été acquittées et qu'aucune

disposition ne prescrivait aux traitants de payer deux fois. Samba-Yacinn n'insista plus, mais il dépêcha son fils Barka auprès du tounka, Samba-Coumba-Diama, pour lui réclamer les coutumes. Ce chef répondit à l'envoyé de Samba que sa réclamation n'était point fondée et que, la limite des deux parties du Galam étant parfaitement indiquée par la Falémé, les navires qui se trouvaient en deçà de cette rivière étaient incontestablement dans les possessions du Goye. « N'importe, répondit Barka, dans un autre temps mes pères aussi recevaient des tributs pour le commerce des blancs et ils étaient plus généreux envers vos pères, car ils s'empressaient de les partager avec eux, et souvent même avant qu'ils en eussent témoigné le désir. » Le tounka persista dans son refus et renvoya le fils de Samba-Yacinn.

Avant d'avoir recours à ce grossier prétexte de querelle, Samba-Yacinn s'était assuré les Bambaras pour auxiliaires, et, l'année suivante (1834), une nombreuse troupe de Bakiris du Kaméra et de Bambaras fit invasion dans le Goye. Brûlant et détruisant les villages qu'ils rencontrèrent sur leur route, ils arrivèrent comme un fléau dévastateur devant Tuabo, capitale du Goye et résidence du tounka. La destruction du tata du village, brisé à coups de hache, permit bientôt à l'armée de Samba de pénétrer dans les cases. Là se passèrent d'affreuses scènes de carnage. Dans la famille régnante des Bakiris, nul de ceux qu'on rencontra ne fut épargné; les femmes et les enfants furent égorgés et leurs corps mutilés demeurèrent plusieurs jours dans le village, exposés aux regards terrifiés de la population.

Cependant l'expédition de Samba n'eut pas le succès qu'il en attendait. Par une circonstance pour ainsi dire miracu-

leuse, le tounka se trouvait, avec ses fils, au fort de Bakel au moment où les hordes forcenées de son ennemi faisaient tomber sous la hache et le poignard les habitants de Tuabo. Heureusement échappé au massacre de sa famille, mais réduit à l'impuissance d'agir contre ses ennemis, par les pertes énormes qu'il avait éprouvées, le tounka et ses fils attendirent à Bakel l'issue de cette affreuse invasion.

De son côté, Samba-Yacinn, déçu dans son ambition, continua son horrible système de destruction sur les villages et les habitants du Goye; puis, quand il ne resta plus que des ruines, des cendres et des cadavres dans ce pays désolé, il solda l'armée des Bambaras et se retira dans le Kaméra, dont il se déclara le chef. Après son départ, le tounka vint se fixer à Kounguel, qu'il occupe encore aujourd'hui.

Les hostilités continuèrent de part et d'autre jusqu'à la mort de Samba-Yacinn, mais ces hostilités ne prirent plus le caractère d'invasion qui les avait rendues si terribles pour les Bakiris du Goye.

Les enfants de Samba n'ont point hérité des idées ambitieuses et haineuses de leur père, et, n'était l'aversion profonde que le souvenir de ces récentes cruautés entretient encore chez les habitants du bas Galam, la paix serait rétablie depuis longtemps. Notre intervention est vivement sollicitée par les deux partis, et il est hors de doute qu'elle ne suffise à faire cesser les désordres qui produisent de si funestes effets dans un pays où nous avons un établissement important (1).

L'organisation politique, religieuse et judiciaire des Sar-

(1) La réconciliation des Bakiris du haut et du bas Galam est actuellement accomplie.

racolets ne diffère point de celle des Foulahs du Bondou. Leur industrie est également la même; leur manière de combattre, leur costume, leurs armes ne présentent pas non plus de dissemblance.

Nous avons assisté, à Bakel, aux danses des Sarracolets. On connaît assez par les voyageurs les danses des nègres; mais, dans les descriptions qu'ils en ont faites, ils les ont généralement présentées comme des exercices dans lesquels les gestes obscènes surabondent. Cela est vrai pour les danses du bas du fleuve et surtout de Saint-Louis, où les femmes se livrent à des mouvements de corps d'une dégoûtante impudeur. A part tout sentiment de pruderie, on éprouve un dégoût profond à certains moments de ces danses, lorsque la danseuse, excitée et comme enivrée par les cris, les battements de mains et les applaudissements de la foule, parvient au paroxysme de ses contorsions et de ses trépignements.

Mais il n'en est point ainsi des danses que nous avons vues au Galam : celle des jeunes filles particulièrement est empreinte d'une modestie irréprochable. La danseuse penche la tête d'une façon qui ne manque pas d'une certaine grâce, en la tournant alternativement de droite à gauche, comme si elle saluait; elle accompagne les mouvements de sa tête d'un mouvement de ses bras arrondis et rejetés légèrement en arrière; elle marche plutôt qu'elle ne saute, et ses pas sont lents et graves. Les assistants marquent la mesure en répétant une phrase de trois ou quatre mots toujours sur le même ton et en frappant des mains; les tam-tams et les guitares accompagnent. Quelque temps avant de terminer sa danse, la jeune fille s'anime en accélérant ses pas et ses mouvements; les femmes et les autres jeunes filles lui

jettent alors des pagnes qu'elle ramasse et qu'elle place autour de ses reins en les agitant avec ses bras : c'est une grande marque de satisfaction.

Ces sortes de danses s'exécutent par une seule personne, au milieu d'un grand cercle de spectateurs, et, au moment où la jeune fille se retire, les jeunes gens s'élancent dans le cercle, saisissent leurs fusils, qu'ils y ont déposés, et les déchargent. C'est encore une marque d'applaudissement donné au talent de la danseuse. Celle-ci prend quelquefois une de ces armes et s'en sert comme d'un balancier.

Les garçons ont des danses moins graves ; leurs mouvements sont saccadés et rapides, et pendant qu'ils s'y livrent, ils agitent leur fusil en le faisant tournoyer autour d'eux ; ils dansent souvent plusieurs à la fois.

Les nègres paraissent éprouver un grand bonheur à prendre part et même à assister à cet exercice, qui se prolonge quelquefois fort avant dans la nuit.

On cultive beaucoup de coton dans le Galam ; les femmes vont le ramasser dans les champs de cotonniers et se réunissent au nombre d'une vingtaine pour séparer le grain du duvet, opération qu'elles pratiquent avec une grande rapidité, au moyen de petits bâtons qu'elles roulent sur le fruit placé sur une natte ; ce travail se fait toujours pendant la nuit. Pour rendre la veillée plus agréable et en même temps pour exciter l'ardeur des travailleuses, les chants de l'assemblée et la musique des griots se font entendre.

On cultive aussi l'indigo, et l'on en obtient une excellente teinture. J'ai déjà parlé de ce produit et du grand cas qu'on en fait à Bakel.

Au Galam, comme au bas du fleuve, il y a des

tisserands, des cordonniers et des forgerons. Ces deux derniers métiers ont été introduits dans le pays par les Maures, qui excellent dans ces industries, et surtout dans celle qui s'applique aux métaux.

Foulahs.—Pays de Kasson. Le Kasson est situé sur les deux rives du Sénégal : il est borné au nord par le Kaarta; au sud, par le Bambouk; à l'ouest, par le Kaméra; à l'est, par des États mandingues dépendants du Bambouk. C'était autrefois un puissant État formé par des colonies de Foulahs du Fouta-Djallon; mais actuellement il est en proie à l'anarchie et à la destruction. La partie de la rive gauche est presque détruite, et les habitants qui y sont demeurés sont exposés aux plus affreuses persécutions des Bambaras; le reste, formant le plus grand nombre, est en fuite vers le Bondou, où l'almamy a bien voulu recevoir ce peuple proscrit et son roi Sambala. Ce malheureux prince, chassé par ses frères, alliés aux Bambaras, voit en ce jour le pays dont il était le chef sur le point de devenir en entier la proie de ses ennemis naturels, avec lesquels ses frères ont eu l'imprudence de faire alliance. Le Kasson n'est donc aujourd'hui pas même l'ombre d'un État, car la partie restante, celle de la rive droite, se fond et s'agglomère en quelque sorte avec le Kaarta, où habitent ces terribles Bambaras, le fléau du pays.

Les Foulahs du Kasson sont beaucoup moins religieux que ceux du Bondou. L'influence démoralisante des Mandingues du Bambouk et du Kaarta les a rendus au moins indifférents, et ils ont maintenant, pour les mœurs et les croyances, plus de rapports avec les Bambaras, dont ils parlent à peu près la langue, qu'avec leurs anciens compatriotes et

les autres Foulahs. Les qualités et les mœurs douces des hommes du Bondou et des Sarracolets sont remplacées, chez eux, par les défauts de leurs voisins. Le vol, la paresse, un éloignement profond pour les occupations agricoles et paisibles, sont les conséquences fâcheuses de leurs relations avec les Mandingues, et surtout avec les Bamboukains. Leur pays, pauvre et sans industrie, fournit à peine, en temps ordinaire, une nourriture indispensable; ils luttent, en se livrant à la chasse des éléphants, contre cette pauvreté que leur paresse a volontairement acceptée, et ils vont en outre, en caravanes, chercher, dans les pays voisins, des produits qui, joints à ceux bien faibles de leur propre industrie, sont vendus par eux à nos comptoirs ou à ceux des Anglais. En définitive, c'est un État perdu, dont les habitants fugitifs n'ont plus ni patrie ni nationalité.

Bambaras. — Pays de Kaarta. Le Kaarta était anciennement annexé au Kasson actuel et obéissait aux chefs de ce dernier État qui formait alors une république puissante. Des Bambaras partis du vaste empire qu'avait fondé ce peuple guerrier, à l'occident de la branche du Niger qui coule vers le nord, s'avancèrent à la conquête de nouveaux pays et s'emparèrent du Kaarta, dont ils dispersèrent les habitants. Pendant un assez grand nombre d'années, les vainqueurs vécurent en bonnes relations avec les vaincus refoulés vers le sud sur les rives du Sénégal; mais, depuis quelque temps, ces derniers ont eu à souffrir de nouvelles persécutions, et en ce moment, nous venons de le dire, ils sont en grande partie chassés du pays qui leur avait été réservé.

Fidèles à leurs anciennes traditions de conquête, les Bambaras continuent à porter la guerre et la discorde chez

tous les peuples qui les entourent. Guerriers et aventureux, ils tiennent à la fois des Romains, lorsqu'on recherchait avec empressement leur alliance, et des routiers, bandits et mercenaires, pillant nos campagnes au XII^e^ siècle, après les guerres du roi d'Angleterre Henri II contre ses fils, et qui, soldats de profession, vendaient leurs services à ceux qui les payaient le mieux. Du reste, bien supérieurs à leurs voisins dans l'art de la guerre, les Bambaras sont véritablement redoutables, et leur appui est sollicité fréquemment, tantôt pour décider des querelles particulières de famille, comme dans le Galam et le Kasson, tantôt pour servir d'auxiliaires contre les autres peuples. L'alliance des Bambaras s'obtient par des tributs, et ils sont d'ordinaire fidèles observateurs de leurs engagements.

Les Bambaras sont éminemment irréligieux; mais, en revanche, soumis à un gouvernement régulier, ils cultivent différentes industries avec plus de succès encore que les Foulahs et les Sarracolets. Ils fabriquent eux-mêmes de la poudre en se procurant du soufre à nos comptoirs; ils possèdent des cultures de mil, d'arachides, de coton et d'indigo dont les récoltes pourvoient à leur nourriture et à leur habillement; enfin ils travaillent le fer et savent même lui donner une assez bonne trempe.

La religion de Mahomet n'est suivie que par un très-petit nombre de Bambaras. Ils ont quelques pratiques de fétichisme, et, entre autres, dans les grandes circonstances, celle d'adorer un énorme vase de terre connu, dans toute la Sénégambie, sous le nom de *canari*, et qu'ils remplissent de gris-gris de toutes sortes; ils le consultent avant d'entreprendre quelque chose d'important, et ses décisions, qui

se révèlent à eux par des signes mystérieux, sont toujours strictement suivies.

Leur gouvernement est semblable à celui des Foulahs du Bondou et des Sarracolets. On y remarque une sorte de vasselage hiérarchique qui rappelle la féodalité du moyen âge : ainsi les captifs du roi ressemblent parfaitement aux leudes ou fidèles de nos rois de la première et de la seconde race; ils commandent les armées et possèdent eux-mêmes des captifs, lesquels en possèdent aussi. Les hommes libres du pays, comme à cette époque de notre histoire, manquent de protection et de patronage, et ils regrettent souvent cette liberté qui les livre sans appui à la discrétion d'un captif puissant. On ne peut voir finalement, dans cette constitution de l'état des personnes, d'autre différence que celle du nom, car c'est l'application du même principe; de vassal à captif, il n'y a qu'une faible nuance : sous l'une comme sous l'autre désignation, c'est l'homme, moins sa liberté.

On retrouve dans d'autres États de la Sénégambie, dans le Bondou, par exemple, quelques vestiges d'une organisation analogue; mais elle n'est point, comme dans le Kaarta, régulièrement adoptée.

Les Bambaras sont, de tout le haut Sénégal, l'unique peuple nègre que nous ayons sérieusement à redouter, car, forts de la crainte qu'ils inspirent, soumis à un gouvernement ferme et bien établi, il serait difficile d'amener leur orgueil à souffrir notre influence.

Il y a dans le Kaarta quatre armées qui obéissent chacune à un commandant en chef et à deux commandants inférieurs. Cela donnerait à penser que les Bambaras forment une espèce de milice et qu'ils possèdent des notions d'ordre

et d'administration. Cette division en armées, avec des chefs permanents, est, en effet, fort remarquable dans un pays aussi peu avancé en civilisation.

Ces armées se composent, en grande partie, de captifs; on place toujours aux premiers rangs, dans les combats, ceux qui occupent la condition la plus infime, et, derrière eux, des hommes libres ou des captifs d'un ordre plus élevé. Ces derniers ont pour fonctions d'exciter, à coups de fouet, le courage et l'héroïsme des gens du premier rang, qu'on appelle *tons*. Lorsqu'on a un village à attaquer, on lance les tons sur les tatas pour en briser les murs à coups de hache ou de pieu. Quand ils ont pratiqué une brèche, ce qui n'a jamais lieu sans qu'un certain nombre de ces malheureux ne demeure sur le champ de bataille, le reste de l'armée s'élance à l'assaut. On voit que les habitudes militaires des Bambaras ne ressemblent pas aux nôtres, puisque le premier rang, qui pour nous est la place d'honneur, est abandonné par eux aux plus vils de leurs esclaves.

Les Bambaras aiment passionnément la musique; ils possèdent, outre le tam-tam et la guitare, une espèce de flûte ou plutôt de fifre en bambou dont ils tirent des sons mélodieux. J'ai déjà dit qu'un usage fort à la mode parmi eux était de se marquer avec un poignard, chaque joue, de trois incisions longitudinales et parallèles.

Foulahs. — Fouta-Djallon. Je n'ai que fort peu de choses à dire du Fouta-Djallon : c'est un État assez vaste, gouverné par un chef électif; on y trouve beaucoup plus de ressources que dans les contrées qui avoisinent le Sénégal : les cultures y sont, nous dit-on, perfectionnées, et le sol produit en abondance des oranges et des bananes; il y a, en outre, de

nombreux palmiers qui fournissent des dattes, du vin et de l'huile. Les habitants sont de sévères musulmans qui poussent leur culte jusqu'au fanatisme; ils se piquent de haïr profondément les infidèles, à l'exception, cependant, des blancs, dont ils se disent descendants. Il y a dans le Fouta-Djallon de nombreuses bandes de Peuls nomades qui débordent chaque année, comme de véritables torrents, sur les villages mandingues du Tenda, du Kantora et même du Wooli. Mollien, qui a visité le Fouta-Djallon, donne des détails sur les mœurs et les usages de ses habitants.

Je m'occuperai plus tard des Mandingues du Bambouk; j'espère que nous aurons bientôt occasion d'aller nous-mêmes recueillir, dans leur pays, des renseignements plus positifs que ceux que pourraient nous fournir nos interprètes.

CHAPITRE XI.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MOEURS, LES USAGES ET LES MALADIES DES PEUPLES DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Penchant des nègres pour le vol. — Ils sont très-mendiants. — Leur stoïcisme dans la douleur. — Accouchement des femmes. — Manière particulière de pêcher. — Scories de fer oxydé. — Mariage des nègres. — Condition de la femme parmi les peuples noirs. — Libertinage des nègres et des négresses. — La fécondité est, selon celles-ci, la première des qualités. — Mépris des négresses pour les femmes stériles. — Usage des Mauresques et des négresses de se teindre les ongles et le creux des mains ; matière colorante qu'elles emploient pour cela. — Remarques de M. Huard sur les maladies de Bakel.

Presque tous les voyageurs s'accordent à signaler chez les nègres un penchant irrrésistible pour le vol. Labat cite l'adresse qu'ils mettent à s'emparer, avec les pieds, de l'objet qu'ils convoitent, et dit, à cette occasion, qu'il est plus urgent, lorsqu'on est près d'un nègre, de surveiller ses pieds que ses mains. Je n'ai point eu à faire cette remarque, mais j'ai pu me convaincre que les nègres étaient très-voleurs, et particulièrement ceux qui vivent près de nous et avec nous. Pour ces derniers, voler un blanc n'est point mal

faire, c'est même quelquefois un mérite, et ils poussent alors la discrétion jusqu'à l'héroïsme, préférant les châtiments les plus énergiques à l'aveu de leur faute. Les esclaves des blancs volent leurs maîtres avec une parfaite bonhomie; ils disent à cela que tout est commun entre eux. Ce penchant, que nous signalons chez les nègres qui ont avec nous des relations usuelles, est malheureusement d'une vérité incontestable, et il est difficile de ne pas faire, à ce sujet, de bien pénibles réflexions.

Les Foulahs du Bondou et les Sarracolets sont, parmi les nègres qui nous approchent, ceux chez lesquels cette mauvaise passion est le moins développée. Dans le Bondou, l'almamy punit souvent les voleurs de la peine de mort.

Les Maures et tous les nègres sont excessivement mendiants : ils ne viennent jamais près d'un blanc, auquel, il faut le dire, ils supposent toujours d'immenses richesses, sans lui demander quelque chose ; ils mettent dans leur demande une insistance que rien ne peut faire fléchir. Les refus ne les rebutent pas, et ils renouvellent ce manége jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent ; et cela arrive presque toujours, car le seul moyen de s'en débarrasser serait de les chasser, et il n'est pas toujours prudent de l'employer. Il faut bien se défier des noirs qui font des cadeaux; c'est un raffinement de mendicité qui réussit infailliblement si l'on accepte : leur exigence n'a alors plus de bornes, et, si l'on ne satisfait pas en tous points à leurs prétentions, ils sont très-mécontents, murmurent des injures et s'en vont en criant que les blancs sont des avares qui reçoivent les cadeaux des pauvres nègres sans rien leur donner.

Les nègres méprisent profondément la douleur; ils met-

tent de l'orgueil à affecter de l'indifférence lorsqu'ils reçoivent de graves blessures ou qu'ils sont affligés de maladies douloureuses : pousser un seul cri serait un déshonneur. Les femmes pratiquent également avec succès le stoïcisme de leurs maris; dans les accouchements, elles ne doivent pas paraître ressentir le moindre malaise. Aussitôt leur délivrance, elles nettoient et arrangent elles-mêmes leurs enfants; le jour ou le lendemain, elles vaquent aux soins ordinaires du ménage. A Saint-Louis, les femmes sont accouchées par des vieilles femmes du pays, espèce de matrones empiriques dont les soins sont le plus souvent inutiles. Ce sont elles qui se chargent de la propreté des enfants nouveau-nés. L'accouchée reste en repos pendant huit jours.

Les nègres sont généralement très-maladroits pour tirer le fusil; rarement ils atteignent le but, et ceux qui chassent ne tirent jamais un gibier au vol ou à la course : cela leur semble merveilleux, et ils poussent leur cri d'étonnement et d'admiration habituel, *Bism'Allah*, lorsqu'on atteint en leur présence un gibier de cette manière. Il paraît, d'après ce que j'ai entendu dire, que les Foulahs montrent beaucoup d'adresse au tir de l'arc et qu'ils atteignent à trente pas un but du diamètre d'une pièce de 5 fr. Mollien vante également l'habileté des archers du Fouta-Djallon.

J'ai oublié, en parlant de la pêche des nègres, de faire connaître un des moyens qu'ils emploient : il consiste à lancer au milieu des herbes, et au hasard, une *sagaie*, en longeant les bords des cours d'eau dans une pirogue. Pour que ce procédé réussisse, et cela arrive, il faut que le poisson soit très-abondant.

Le Bondou, le Bambouk et tous les pays du sud sont

très-riches en fer oxydé. Sur les bords de la Falémé, nous avons trouvé assez fréquemment des scories de minerai de fer; mais nous n'avons point vu de fer métallique. On connaît l'indolence et la paresse des nègres; on doit donc peu s'étonner que ceux de ces pays ne fassent nul effort pour arracher du sein de la terre et transformer en métal ouvrable les substances ferrugineuses qui s'y rencontrent avec profusion. Ils trouvent plus commode d'employer pour leurs besoins le fer en barres que nous leur portons; tout leur art consiste à travailler ce fer de manière à s'en servir pour l'agriculture et la guerre.

Dans l'intérieur de l'Afrique, chez les Bambaras et les Mandingues du Niger, et dans le Fouta-Djallon, on exploite les mines. On nous a même dit que quelques forgerons du Galam et du Bondou allaient chercher du fer dans le Damga. Nous n'avons pas pu nous faire rendre parfaitement compte des procédés qu'il employaient pour traiter le minerai : ils le font fondre et ils battent ensuite la fonte, nous a-t-on dit. Les cercles de barriques que nous leur vendons sont très-estimés pour faire des lames de poignards.

On a beaucoup parlé des mariages des nègres et des cérémonies qui précèdent et suivent l'union des époux. Au Galam et au Bondou, les cérémonies et les formalités n'ont rien de particulier. Le mariage yoloff, dont je n'ai point vu de description dans les ouvrages de voyage, présente assez d'originalité dans ses formes; en voici les détails :

La demande est faite par la mère du garçon, et elle dit en s'adressant à la mère de la fille : « Mon bouc poursuit ta chèvre, *sema siket topena sabei.* » Si la proposition est acceptée, la mère de la fille répond : « J'amarrerai ton bouc. » Si

la proposition est rejetée, elle répond : « Je chasserai ton bouc. » Dans le cas où l'époux est agréé, il fait placer, le lendemain du jour de la demande en mariage et avant le lever du soleil, deux génisses blanches à la porte de la case de la jeune fille, qui n'est jamais consultée. Ces génisses, qui sont à la fois un présent offert à celle qui a été recherchée et un emblème de sa virginité, sont, en outre, le signe des fiançailles. A partir de ce moment, les fiancés peuvent contracter alliance matérielle, mais, dès que les signes de grossesse apparaissent, il est indispensable que le mariage religieux s'accomplisse. C'est le marabout qui est chargé de ce soin : il lit des versets du Koran et fait prononcer l'acceptation mutuelle à chacun des époux en présence des deux familles et des amis réunis pour assister à la cérémonie. Il y a inévitablement des coups de fusil, des cris, des battements de mains et intervention des griots du lieu. On se rend ensuite à la case du mari et on y consomme beaucoup de couscous et au moins un bœuf qu'on a tué pour la fête.

La consécration du mariage est précédée de la passation d'un contrat par lequel le mari reconnaît un douaire à sa femme : ce sont ordinairement des captifs et des bestiaux qui le composent. La femme apporte quelquefois une *rapareille* (1), mais elle peut s'en dispenser.

Après le mariage, et non après les fiançailles (ce qui semblerait aussi naturel, si, du moins, elles ont été suivies de relations intimes entre les fiancés), la jeune femme demeure exposée, pendant huit jours, assise à la porte de sa case, le visage voilé et tourné vers l'intérieur ; elle reçoit ainsi, pré-

(1) Ce mot, usité au Sénégal pour désigner une captive de confiance, vient du mot portugais *rapaço*, domestique.

sentant le dos aux visiteurs, les compliments des habitants et habitantes du village et les félicitations intéressées des griots qui viennent lui chanter des louanges et lui souhaiter du bonheur et une nombreuse postérité. Cette quasi-reclusion de la jeune épouse a quelque chose de chaste qui contraste avec la liberté ordinaire des mœurs africaines; mais ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de remarquer des contre-sens de cette sorte.

Moore, d'après Job Ben Salomon, rend compte d'une coutume bizarre du Bondou à l'occasion des mariages : c'est l'enlèvement de la jeune épouse par son mari. Les frères et les cousins de celle-ci, assemblés devant la porte de sa case, en disputent l'entrée à l'époux et ne cèdent qu'après avoir reçu des présents et avoir soutenu, pour la forme, une espèce de lutte contre les parents et les amis du mari. La femme, ainsi arrachée de sa case, est ensuite placée sur un cheval, mais elle n'appartient point encore à son mari ; il a à la dégager de nouveau des mains de ses sœurs, cousines et amies, qui la retiennent jusqu'à ce qu'elles soient aussi apaisées par des cadeaux ou repoussées dans un simulacre de lutte. Je n'ai point vu se pratiquer cet usage et je n'ai point entendu dire qu'il fût suivi; cependant je me garderai bien d'affirmer que cette coutume n'a point lieu. Il y a parmi les nègres tant de formalités qui passent inaperçues que celle-ci pourrait bien être du nombre : l'usage a pu la faire dégénérer en tumulte où dominent les cris et les rires; un observateur ne pourrait donc, si cela était ainsi, remarquer cette comédie, car elle ne lui montrerait que quelques farces dont il ne comprendrait pas le sens et qui n'éveilleraient nullement son attention.

La condition des femmes noires n'est point aussi subalterne que celle des femmes arabes : elles sont bien, comme ces dernières, à peu près les servantes de leurs maris, mais elles n'en sont point les esclaves ; elles peuvent, par exemple, divorcer et rompre le mariage, si elles se trouvent mal de l'association.

La jalousie des nègres est moins profonde que celle des Maures ; ils supportent facilement, et quelques-uns même avec une complète indifférence, les infidélités de leurs femmes. Cependant il serait imprudent de trop compter sur cette indifférence, car parmi eux il s'en trouve qui seraient impitoyables : ce sont ceux qui ont étudié plus particulièrement le Koran et qui ont vécu dans de fréquentes relations avec les Maures.

Les voyageurs sont généralement d'accord pour dire que les nègres attachent un grand prix à la virginité de leurs femmes ; je ne partage pas leur opinion, et même je puis affirmer que, dans le Galam, le Bondou et chez les Foulahs du Kasson, il est fort difficile de trouver une jeune fille adulte ayant toujours vécu chastement. Le libertinage est très-avancé et l'enfance n'y échappe pas ; toutefois les femmes, lorsqu'elles sont mariées, y sont moins portées qu'avant leur mariage, et, communément, ce n'est qu'entre jeunes filles et hommes mariés ou non mariés (cela n'y fait rien) que s'accomplissent les actes de débauche. L'indifférence de certains maris à l'égard de leurs femmes tient sans doute à leurs habitudes d'infidélité dont ils ne prennent même pas le soin de se cacher.

Les négresses considèrent la fécondité comme la première de toutes les qualités : une femme stérile est vouée au mépris

de ses compagnes, qui s'en éloignent avec horreur. Dans leurs disputes, elles rappellent, pour s'injurier, cette anomalie de la nature, et cette injure est bien plus grave que ne le serait pour nos femmes du peuple une atteinte à leur fidélité ou à leur chasteté. Parmi les hommes et aussi parmi les femmes de l'Afrique, une autre injure encore plus grande est de faire allusion aux parties sexuelles de leur père et de leur mère.

Les femmes et les jeunes filles portent autour du corps, à la partie inférieure des reins, une ceinture en grains de verroterie transparents, qui se nomme *tiaoudi*. Cette ceinture, qui fait cinq ou six fois le tour du corps, est un gris-gris pour préserver les femmes de la stérilité et pour conserver la virginité des filles.

Les négresses ont emprunté aux femmes arabes l'usage, généralement suivi, en Orient et dans le nord de l'Afrique, par les femmes turques, mauresques et arabes et même par les juives, de se teindre en couleur rouge brun le creux des mains et les ongles des mains et des pieds. Elles se bordent aussi les paupières d'une ligne de cette teinture : on l'obtient par le fruit du *kélélé*, qui se nomme *babla;* on le pile et on le laisse ensuite dans l'eau pendant un nombre d'heures qui varie depuis vingt-quatre jusqu'à une quantité indéterminée. Il en résulte une fermentation qui détermine la propriété colorante. Cette préparation sert aussi à teindre les cuirs. L'intensité de la coloration est proportionnelle à la quantité d'eau employée et au temps de la fermentation ; on obtient, en mettant beaucoup d'eau et en ne laissant fermenter que pendant peu de temps, une couleur d'un joli rose qui sert à teindre les cheveux des petits enfants maures des

deux sexes; en augmentant la dose de babla, dans la même quantité d'eau et en laissant la préparation plus longtemps soumise à la fermentation, la couleur devient de plus en plus foncée et elle arrive presque jusqu'au noir.

Remarques de M. Huard sur les maladies du haut pays (1).

« Quoique très-peu versé dans l'art médical, je considère comme un devoir de faire part de quelques observations que j'ai recueillies pendant mon séjour dans le haut pays et de dire quelles sont, selon moi, les causes et la nature des maladies que l'on contracte à Bakel. Mon travail sera utile, car il a surtout pour but de démontrer à l'autorité combien il est urgent qu'un homme de l'art expérimenté, si nos établissements du haut pays s'élèvent, soit envoyé dans ces comptoirs pour traiter rationnellement une population décimée, chaque année, par un fléau qui, à la vérité, ne se présente pas avec des symptômes aussi effrayants que ceux que montrent la *fièvre jaune* aux Antilles, le *choléra asiatique* dans les diverses localités qu'il fréquente, mais qui, pour cela, ne frappe pas moins fort et n'abat pas, autour de lui, une moindre quantité de victimes.

« Ce fléau est complexe : c'est la *fièvre pernicieuse*, qui tue dans vingt-quatre heures; c'est la *fièvre simple*, qui prend

(1) Ces remarques sont rédigées par M. Huard. C'est la seule de ses notes qui se soit trouvée complète et qui ait pu être insérée dans cette relation. Il est regrettable, comme on pourra s'en convaincre en lisant ces considérations, que mon compagnon de voyage ait écrit ses notes d'une manière illisible, on y aurait, à coup sûr, trouvé de très-intéressantes et très-utiles observations; mais il écrivait pour lui...

un caractère périodique, qui détruit les forces par sa durée, qui affaiblit l'individu, qui le terrasse peu à peu, qui se bat avec lui corps à corps et finit par le renverser ; c'est la *dysenterie ;* ce sont les *hépatites,* qui, souvent, viennent à la suite, mais qui, dans d'autres circonstances, se présentent seules, menaçantes et intraitables.

« Il est à regretter qu'une plume plus savante que la nôtre ne puisse peindre les diverses maladies qui affligent cette population ; mais nous aurons, au moins, le mérite de l'avoir tenté dans un but utile.

« Bien que, pendant fort longtemps, le poste de Bakel ait eu un personnel complet, ce qui comporte un médecin de la marine, la monographie des maladies du pays n'a pas été faite d'une manière assez étendue, et cela se conçoit : le médecin militaire, n'ayant à traiter que les Européens soumis à ses soins, s'est borné à nous donner l'historique de ces maladies ; et le climat de ces régions différant essentiellement de celui de la France, il n'a pas été difficile de trouver des causes suffisantes.

« En effet, que le soldat se présente pendant une minute au soleil, dans la journée, la fièvre pernicieuse est légitimée ; que le soldat blanc s'oublie et se livre un seul jour à l'intempérance, les maladies les plus graves en sont la conséquence, et tout peut s'expliquer *ipso facto*. Loin de nous l'idée de vouloir critiquer ici les médecins qui ont habité Bakel, ils ont rendu de trop grands services pour qu'on puisse les oublier ; mais nous pensons que, pour se rendre compte des maladies du Galam, il est nécessaire de les généraliser et de les observer, surtout chez les indigènes, dont la constitution, appropriée au climat d'Afrique, ne peut être

lésée dans ces localités que par des causes exceptionnelles que nous allons apprécier.

« Bakel est évidemment le point le plus malsain de la rivière en amont et en aval; les maladies que l'on y contracte dépendent

« 1° De l'état du poste, du comptoir et du village surtout; ce sont les causes particulières, dont nous allons d'abord nous occuper;

« 2° De causes générales et communes à tout le haut du fleuve, qui s'aggravent et prennent, dans cette localité, un caractère plus malfaisant et plus intense par suite de sa disposition topographique.

« Le fort de Bakel est situé au-dessus du village du même nom; il consiste dans une enceinte murée et bastionnée ; il est établi sur un monticule élevé, formé de roches quartzeuses saillantes; il est assez éloigné du fleuve, qu'il domine, et, sous ce rapport, assez bien placé, mais la montagne sur laquelle il repose est dominée elle-même par d'autres monticules qui interceptent la circulation de l'air.

« Je laisse aux hommes spéciaux le soin de critiquer le fort sous le rapport de la défense; je ferai seulement observer qu'il a été construit à des époques différentes et qu'il n'est pas sorti tel qu'il est de la main d'un ingénieur. Cet établissement n'était d'abord entouré que d'un mur en pierres liées par de la terre; mais, peu à peu, on a substitué la chaux à la glaise, et il est devenu, à la longue, ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire moins défectueux que par le passé, quoiqu'il le soit encore beaucoup. Il ne faut pas oublier que, faites de pièces et de morceaux, si ces fortifications laissent à désirer, on ne doit en accuser personne. Les

sommes allouées, chaque année, par le gouvernement pour ce poste sont tellement minimes, qu'elles peuvent à peine suffire aux opérations les plus urgentes; il n'est donc pas étonnant qu'il n'y ait jamais eu de travaux d'ensemble.

« Il en est de même de sa position. Certes nous sommes convaincu que ce point est fort mal choisi; mais, quand nous considérons que ce sont des hommes d'un grand mérite qui ont fondé cet établissement, nous sommes porté à croire qu'ils ont été déterminés, par des causes majeures, à se fixer dans cet endroit; la proximité d'un village puissant et aussi la protection immédiate du tounka du Goye ont peut-être fait passer sur les inconvénients de cette situation.

« Quoi qu'il en soit, le logement du commandant et la caserne des soldats sont très-malsains : deux cases basses encaissées entre trois murs rapprochés, mal distribuées, incommodes, tristes, humides dans l'hivernage, chaudes quand le soleil darde ses rayons (car elles ne sont défendues par rien), constituent l'habitation du premier. »

Une petite galerie peu coûteuse l'aurait rendue plus saine et plus agréable; il serait préférable aussi d'élever sur ces cases un pavillon mieux aéré. Cette maison serait alors convenable, mais peut-être, aussi, que la défense du poste s'y opposerait.

« La caserne, adossée au mur sud, n'est pas même à l'abri de la pluie pendant l'hivernage; non qu'elle ne soit pas couverte, mais parce que, étant de plain-pied avec le sol, l'eau y pénètre sans obstacle. Elle est trop humide ou trop chaude, selon les circonstances atmosphériques; elle est, en outre, située vis-à-vis de la poudrière, qui n'a pas de paratonnerre, imprévoyance bien grande dans un pays où la

foudre sillonne la nue sans interruption pendant quatre ou cinq mois de l'année. C'est une amélioration que nous conseillons vivement.

« L'édifice où est établie la société de Galam est beaucoup plus vicieux encore : entouré d'un mur crénelé sur lequel reposent des pièces de canon en assez mauvais état, il est placé tout à fait sur le bord du fleuve, dans un bas-fond; il consiste en deux magasins assez vastes qui supportent trois petites chambres mal exposées. La cour qu'enserre la muraille est toujours, dans l'hivernage, remplie d'eau, qui peut-être, en temps ordinaire, ne pénètre pas dans les magasins, mais qui, évidemment, forme un permanent cloaque que l'évaporation ne peut qu'imparfaitement dessécher, car cette eau n'a pas d'écoulement. Ce comptoir est mal placé, mal distribué, trop resserré; il aurait besoin de grandes réparations, comme le sol sur lequel il repose aurait besoin de grands travaux d'assainissement, si l'on trouve trop coûteux d'en élever un autre dans un lieu mieux choisi.

« Le village est très-voisin de la maison de la société, et s'y lie, pour ainsi dire. Situé en partie dans une vallée profonde où l'eau séjourne la moitié de l'année, les nombreux étangs que cette eau forme décomposent, à chaque instant, sous l'influence de la chaleur, des matières animales et végétales et en font des sources perpétuelles de miasmes pestilentiels. Cette eau verte et croupissante nourrit des crapauds, des animaux aquatiques de toute espèce et des végétaux qui, après avoir rempli leurs fonctions naturelles, sont soumis, comme toutes les substances animales ou végétales, à une décomposition putride.

« Alors que les pluies ont cessé, ces étangs se dessèchent,

les miasmes s'accroissent avec une rapidité étonnante, et on en conçoit la raison ; les animaux qui pouvaient vivre dans ces réservoirs meurent et se putréfient quand ils se dessèchent. Outre ces flaques d'eau naturelles qui sont formées par la disposition du terrain, il en existe encore d'artificielles. En effet, les habitants creusent, dans l'intérieur du village, des trous d'où ils retirent la terre glaise qui sert à construire leurs cases et ils ne les rebouchent jamais. Ce sont des foyers permanents d'infection.

« D'autres causes particulières de maladies sont :

« 1° La malpropreté et la disposition des cases. Nous avons remarqué que, dans le haut pays, les habitations des nègres étaient propres, saines, bien aérées; Bakel seul semble faire exception, ce qui nous a paru singulier, car la civilisation européenne y a sensiblement pénétré. Les cases de Bakel sont basses, groupées les unes à côté des autres, presque sans ouvertures et entourées de tatas qui ne permettent pas à l'air de circuler; en outre, parqués avec leurs bestiaux, les habitants leur accordent souvent les logements les plus commodes.

« 2° La manière de se vêtir. Les indigènes, comme tous les nègres, ont des vêtements qui ne peuvent convenir tout au plus qu'à une seule saison, celle des chaleurs : ces vêtements consistent dans un simple coussabe en guinée ou en tissu du pays, qui ne les protége pas contre les fraîcheurs d'une grande partie de l'année; pour couverture, pendant les nuits, ils n'ont qu'une légère étoffe sans consistance qui est loin de pouvoir suffire à son usage.

« 3° Les influences atmosphériques. Le sable et surtout les roches quartzeuses saillantes et polies qui entourent Ba-

kel rayonnent une très-grande quantité de chaleur le jour et une partie de la nuit, chaleur profonde à laquelle les habitants échappent en couchant dehors; elle disparaît vers 2 heures du matin pour faire place à un vent froid et à une rosée souvent très-intense qui attaque les corps en transpiration que rien alors ne défend de son influence.

« 4° La nourriture, qui est très-peu substantielle. Sans doute, les céréales sont d'une assez facile digestion et, sous ce rapport, bien appropriées à un climat chaud, mais les graminées ont besoin, pour être facilement assimilées, d'être mêlées au sel, qui est très-rare; ensuite, pour donner un chyle convenable à la nutrition, il est nécessaire qu'elles soient unies à des substances animales riches en principes azotés.

« Telles sont les causes particulières. Voyons et lions maintenant les causes générales, dont l'influence est surtout puissante, et qui donnent un caractère périodique, si je puis m'exprimer ainsi, aux diverses maladies qui affligent cette population, car chaque époque de l'année, chaque saison apporte son inévitable fléau, son inévitable tribut, dont les effets ne sont pas douteux.

« Les saisons sont parfaitement tranchées à Bakel, et on peut en compter quatre : il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de les diviser, comme dans le bas du fleuve, en bonne et en mauvaise saison; chaque saison est mauvaise et fait désirer l'autre.

« Les pluies commencent en juin; alors le soleil est au zénith, les chaleurs sont insupportables, les nuages sont électriques, le ciel enflammé laisse choir des masses d'eau dont l'évaporation spontanée est miasmatique. Cet état de choses dure jusqu'en août : c'est la saison des fièvres perni-

cieuses. Malheur à l'habitant qui, trompé par l'absence du soleil, s'exposerait au milieu du jour; le soleil n'est pas absent, seulement il est dissimulé par les nuages auxquels il communique sa chaleur, et celle-ci est beaucoup plus dangereuse, car elle est concentrée et tombe d'aplomb. Les vents soufflent constamment du S. S. O. et S. E.; les tornades sont E. S. E. *Céphalalgies violentes; — fièvres sans rémittence; — méringites; — mort.*

« En septembre, octobre et novembre, la scène change; les orages sont moins fréquents, les pluies commencent à cesser, les eaux du fleuve, qui s'étaient gonflées, diminuent sur chaque rive : c'est la saison des desséchements. On conçoit combien ces grandes plaines mises à sec et humides pendant longtemps doivent développer de gaz délétères; les maladies proviennent alors d'un véritable empoisonnement miasmatique : ce sont des *fièvres à accès*, des *coliques*, etc., etc.

« En décembre, janvier et février, les chaleurs diminuent, non dans le jour, mais la nuit. Les vents d'est règnent continuellement, et l'atmosphère n'est pas rafraîchie par la bienfaisante brise d'ouest, comme dans le bas du fleuve, qui est sous l'influence des vents du large. Ici les nuits sont fraîches, car la différence de température est telle, qu'à midi on compte 37° à 40° centigrades, et, à 2 heures du matin, souvent 10°, 12°, 18° ou 20°; à cela se joint une rosée très-forte : c'est la saison des *coliques*, des *fièvres intermittentes*, très-tenaces chez les nègres, des *fièvres de rhume*, des *catarrhes*, des *phthisies*, et surtout de la *dyssenterie* et des *hépatites*. Dans cette saison, les vents sont E., quelquefois O., mais jamais S.

« En mars, avril et mai, les vents d'est sont réguliers et brûlants; l'atmosphère charrie une si grande quantité de sable, que l'horizon a disparu : ce sont des tourbillons impétueux. La chaleur est insupportable et se prolonge toute la nuit, car, concentrée au milieu des rochers qui entourent le village et le poste de Bakel, elle rayonne impitoyablement sur les malheureux qui les habitent. Pas de repos dans le jour; la chaleur est si intense, qu'on ne sait où se placer; c'est à devenir fou. La nuit, elle est plus insupportable encore, car les murs, les rochers, les planches, les lits, véritables fours ou foyers, rendent en abondance tout le calorique absorbé : c'est la saison des *insomnies*, cause de maladies graves; c'est la saison des *céphalalgies*, mais pourtant il est vrai de dire que, pour les habitants, elle est considérée comme la bonne saison du pays. Quelle bonne saison!

« Et l'on s'étonne encore de la mortalité des Européens et même des habitants de Saint-Louis à Bakel!

« Il est de remarque que la plupart des laptots du Sénégal tombent malades pendant la route de Saint-Louis au Galam, en arrivant à Bakel ou pendant leur séjour. Nous pensons que, outre les causes générales de maladies qui sont communes à tous les hommes qui habitent ce pays, on doit ajouter :

« 1° La fatigue qu'éprouvent les laptots pendant le trajet. En effet, les petites embarcations du commerce partent en août; les courants sont déjà très-forts, et ce n'est qu'au moyen de l'aviron et de la touée qu'elles parviennent à les doubler. Les laptots font une grande perte en transpiration pendant la durée du voyage; ils ont, en outre, la mauvaise habitude de se jeter à l'eau en sueur et de coucher presque

nus sur le pont, exposés à l'humidité et même à la pluie. Ils sont sans vêtements de rechange, ou, s'ils en ont, ils ne les mettent pas et laissent le plus souvent leurs coussabes sécher sur eux.

« 2° Leur nourriture, qui n'est pas assez substantielle ni assez tonique surtout. La ration des blancs avec le vin serait beaucoup plus convenable, mais la plupart sont marabouts et s'abstiennent de toute boisson fermentée. Quant à ceux qui ne le sont pas, ils préfèrent le couscous, et il serait d'ailleurs dangereux de les laisser introduire à bord des liqueurs alcooliques, car ils en abuseraient. Ce mal est donc nécessaire. L'autorité du Sénégal a voulu faire ce changement, mais elle n'a pas réussi. Les nègres préfèrent la viande séchée au soleil, le riz et le mil à la viande fraîche ou salée, au biscuit, au café, au vin et à la soupe.

« 3° L'odeur très-intense que développent les gonatiers (*acacia senegalensis*), lors de la floraison, odeur qui cause, prétend-on, de violentes céphalalgies accompagnées de fièvres nerveuses très-dangereuses. Je n'ai pas eu occasion de m'en assurer; je dirai même plus, je n'ai aperçu qu'une petite quantité de ces arbres sur le bord du fleuve, bien que j'aie fait, et assez lentement, deux fois le voyage de Bakel. Ceci est peut-être dû au peu d'attention que j'ai mis à en apprécier le nombre; toutefois il paraît certain que ces arbres sont fort communs depuis Gaë jusqu'à Saldé, où la rivière est plus encaissée, où l'air circule moins facilement et où, par conséquent, les émanations sont plus directes. Je regarderais, dans tous les cas, cette cause de maladie comme tout à fait secondaire et je croirais qu'elle doit disparaître devant les autres qui sont majeures et continuelles, si

MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHEQUE

M. le docteur Chassaniol, mon ami, qui a fréquenté le fleuve du Sénégal et étudié spécialement et avec succès les affections que l'on y contracte, ne pensait que ces émanations sont très-dangereuses. Je dois évidemment me ranger de son avis.

« Les maladies que j'ai observées pendant huit mois chez nos laptots, qui tous ont été atteints, sont principalement des fièvres intermittentes avec céphalalgie, des rhumes, des catarrhes, des diarrhées avec douleurs insupportables sur la région du ventre et sur le trajet des intestins, des douleurs rhumatismales aiguës, souvent accompagnées de fièvres et que l'on aurait pu, quand elles affectaient l'hypocondre droit, confondre avec des hépatites, tant elles étaient profondes, constantes dans le même point et persistantes. Je n'ai pas eu à traiter d'hépatites, car elles ne se montrent que longtemps après le retour des voyages et sont la conséquence des fatigues continuelles qu'on a supportées.

« La maladie la plus commune est la fièvre avec ses caractères variés. Bien que les symptômes que présente cette affection chez les nègres soient à peu près semblables à ceux que l'on remarque chez les Européens, et que l'invasion de la maladie se montre avec des caractères aussi alarmants, il est toutefois impossible de méconnaître que la marche et la terminaison n'en soient bien différentes.

« Chez les nègres, voici les symptômes : malaise général, brisure dans les articulations, fatigue, et toujours prostration des forces; puis la chaleur animale diminue, un tremblement accompagné d'un sentiment de froid général se manifeste; puis souvent une céphalalgie des plus violentes, puis une chaleur moite, quelquefois, mais rarement et très-

rarement même, le délire; puis enfin une abondante transpiration. Tel est le premier accès.

« Si la fièvre n'est pas soignée, un second accès succède au premier, après un jour d'intervalle, avec une intensité plus grande de symptômes, c'est vrai, mais il est rare que cette fièvre devienne pernicieuse.

« Nous avons observé que le troisième accès est moins fort, qu'il en est de même des autres et qu'enfin, après un temps plus ou moins long, la guérison est complète.

« Il est bien difficile de traiter les nègres d'une manière rationnelle, d'abord parce qu'ils cachent leur maladie, ensuite parce qu'il est impossible de les empêcher de manger, même au moment où ils viennent de prendre du sulfate de quinine. Ils sont indociles et opposent aux prescriptions les bains froids qu'ils croient un remède souverain. Il est rare, d'ailleurs, que les nègres conservent longtemps la fièvre; chez eux elle n'est pas tenace et disparaît vite.

« Chez les blancs, c'est bien différent; mêmes symptômes au début, mais le deuxième ou troisième accès est pernicieux s'il n'est pas combattu par le sulfate de quinine. Le cerveau est beaucoup plus susceptible chez eux que chez les indigènes, et c'est toujours cet organe qui est plus ou moins profondément affecté quand la maladie prend une mauvaise marche.

« Voici la terminaison de cette maladie chez les blancs :

« Type pernicieux; la mort le plus souvent en est la suite immédiate.

« La fièvre, bien qu'elle paraisse périodisée, suit souvent une marche mal réglée et vicieuse. Le cerveau conserve une atteinte plus ou moins profonde, les accès qui se

représentent de temps en temps sont graves et d'une durée dont on ne peut prévoir la fin ; les forces s'abattent successivement, les sympathies sont toujours en jeu, et le moindre inconvénient que le malade puisse éprouver, c'est d'être faible, débile, obligé de se surveiller pendant nombre d'années.

« La fièvre, bien qu'ayant une apparence pernicieuse, ce qu'il n'est pas rare d'apercevoir dans le deuxième accès, se régularise et prend quelquefois un caractère périodique qui finit par céder à l'emploi raisonné des sulfates de quinine et surtout des vésicatoires permanents. C'est le cas où s'est trouvé M. R.....

« Quant aux autres maladies qu'on observe chez les nègres, elles ont presque toutes la même cause, le peu de précaution qu'ils prennent de leur santé. Bien qu'ils soient très-sensibles au froid, ils sont ordinairement découverts pendant la nuit; car ils manquent de prévoyance et ne songent nullement à se pourvoir, avant leur départ, d'une couverture de laine, par exemple, qui les sauverait des atteintes de la rosée et des fraîcheurs des brises de nuit. De même, quand ils ont fait une longue marche, ils se précipitent tout en sueur dans la première mare d'eau qu'ils rencontrent.

« C'est une grande erreur de penser que les noirs résistent au climat du haut pays. Pour moi, il est positif que les indigènes de Saint-Louis y sont tous plus ou moins malades. Aussi est-il nécessaire d'exercer sur ces hommes une très-grande surveillance lorsqu'on a besoin de leur concours pour une expédition, et nous nous trouvons précisément dans ces conditions. Si l'on veut les conserver alors, il faut de la sévérité, une sévérité excessive même; car, soit apathie, soit négligence, soit mauvais vouloir, ils ne se soumettront pas, si

l'on s'en tient aux conseils paternels, aux soins hygiéniques qui leur auront été recommandés. Avec les nègres comme avec tout peuple barbare, il faut souvent sortir des habitudes ordinaires et les forcer, dût-on même employer la violence, à accepter une amélioration de condition.

« Je termine là, car je ne suis pas médecin et je craindrais de dépasser les limites de la médecine de campagne, qui est du domaine de tous. »

Je puis ajouter à ces intéressantes observations quelques remarques hygiéniques faites sur moi-même pendant la durée du voyage.

La fièvre, dont j'ai été atteint, bien qu'elle se soit montrée très-grave à son début et très-persistante depuis, n'a eu pourtant qu'une faible action sur moi. J'attribue cette exceptionnelle bénignité, d'abord à l'emploi de la flanelle que j'ai toujours conservée, ensuite à un vésicatoire que m'avait appliqué M. Huard, lors de mon accès de fièvre pernicieuse, et qui avait acquis, par la fatigue de la marche et par le défaut de pansement régulier, des dimensions considérables. En outre, j'ai gardé pendant près de quatre mois, à la jambe, une large plaie, dont le pansement a toujours été très-mal fait et souvent ne l'a pas été du tout; cette plaie, résultant du choc d'une branche d'arbre, était devenue un second vésicatoire d'une puissance non moins grande que celui que j'avais au bras.

Sans doute, les exutoires ne sont exempts ni d'incommodités, ni de souffrances; mais j'ai éprouvé combien leur effet est certain pour combattre la profonde désorganisation que cause la fièvre dans ces pays, et je les indique avec conviction comme d'excellents préservatifs. J'ai fait un usage très-modéré du sulfate de quinine.

CHAPITRE XII.

VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Départ de la caravane. — Difficultés de diriger les ânes qui portent les objets d'échange. — Coutume des nègres de donner plusieurs noms à un même cours d'eau ; erreurs qui peuvent en résulter. — Samba-Contai, village assigné par l'almamy du Bondou pour la résidence des personnes qui composaient l'expédition du major Gray. — Incident qui survient à ce village à propos d'un âne volé. — Les baobabs ; leurs dimensions. — Médication du chef de Fissadaro. — Arrivée à Boulébané ; reprise des négociations avec l'almamy. — Ses conversations. — Singulière coutume concernant ses crachats. — Nos négociations ont un plein succès. — Naïve exclamation d'un vieillard à propos du traité que nous proposions. — Les Laobés ; leurs mœurs ; leur religion ; leurs professions.

Je reprends le cours de mon journal, interrompu par les observations que je viens de présenter. Notre séjour à Bakel touche à sa fin; M. Huard est rétabli, et nous nous occupons activement de préparer notre voyage aux mines. La caravane qui nous accompagnera se composera de trois chevaux destinés à servir de monture à M. Huard, à M. Pottin et à moi, et de douze ânes pour porter les marchandises qui doivent nous tenir lieu de monnaie, et sans lesquelles nous tenterions en vain de traverser le pays. Sur ces

douze ânes, cinq seront chargés de sel, denrée très-encombrante, mais indispensable, dans le Bondou et le Bambouk, pour se procurer les choses nécessaires à la subsistance, telles, par exemple, que du lait, des poules et des œufs.

Nous arrêtons notre départ pour le 28 novembre. Nous nous rendrons d'abord à Boulébané, où nous avons, on doit se le rappeler, laissé des affaires à terminer avec l'almamy. Il est obligatoire, du reste, que nous voyions ce chef pour obtenir de lui l'autorisation de parcourir son pays et un guide sûr pour nous protéger.

Le 28 *novembre*. A 4 h. 9′ (1) du soir, nous partons de Bakel, ayant pour escorte les six laptots qui formaient l'équipage de la yole dans laquelle nous avons fait notre exploration de la Falémé; nous sommes accompagnés, en outre, d'un guide nommé Mahmouth, de deux hommes du Bondou et des trois jeunes garçons de Saint-Louis.

Nous descendons le rapide sentier qui longe le fort dans l'ouest, passant devant le cimetière des blancs, où gisent, hélas! bien des ossements, triste lieu où se remarquent à peine quelques humbles croix de bois respectées par les chacals et les hyènes qui viennent y remuer le sol pour en arracher les cadavres. Nous faisons route au S. $\frac{1}{4}$ S. O. pour atteindre le mont aux Singes, puis, suivant le cours du fleuve, nous nous dirigeons bientôt, vers le sud, par des chemins pierreux et montueux dans lesquels nos ânes se traînent péniblement. Nous avons, à l'ouest, des collines qui s'écartent de la route à mesure que nous avançons;

(1) Je rappellerai ici que cette précision à noter les heures de départ et d'arrivée, bien que fastidieuse pour le lecteur, est indispensable pour établir les distances parcourues.

la végétation que nous rencontrons se ressent de la nature du sol ; les arbres qui s'y trouvent sont rabougris et malades : ce sont quelques kos, des sumps et des acacias-verecks.

A 6 h. 54′ du soir, nous arrivons à Gouniam-Sissé, village d'un assez grand développement, resserré entre une ligne courbe de collines arides qui présentent çà et là des sommets en forme de pic. Du côté de l'ouest, ces collines sont très-rapprochées du village. On nous fait bon accueil et on nous offre l'hospitalité en plein vent, ce qui nous arrivera sans doute plus d'une fois encore dans le cours de notre voyage. On trouve de l'eau assez bonne à Gouniam-Sissé.

Le 29 novembre. Nous partons à 8 h. 10′ du matin, faisant route au S. E. $\frac{1}{4}$ E. Nous traversons, pendant vingt minutes environ, une vallée plantée d'arbustes et de sumps. Cette vallée, à l'extrémité de laquelle se trouve Gouniam-Sissé, est formée par la ligne courbe de collines qui enferment ce village du côté du sud. Les collines de l'ouest continuent à être arides; à peine quelques graminées desséchées s'y rencontrent-elles en ce moment. Les collines de l'est, dont le terrain est moins caillouteux, présentent, au contraire, des traces d'une végétation qui, au temps des pluies, doit être très-brillante : on y trouve un assez grand nombre d'arbres.

A 9 h. 14′, la route tourne à l'ouest; à 9 h. 54′, nous atteignons le village de Gouniam-Amadou, moins considérable que le précédent, et disposé semblablement dans un développement de terrain très-étendu. J'ai déjà remarqué cette disposition en groupes de cases isolés; elle est, nous assure-t-on, générale dans tout le Bondou. Nous ne trou-

vons pas d'eau à ce village, ou plutôt les habitants ne sont point assez complaisants pour nous en offrir; car ils s'en procurent à un puits qui n'est même pas très-éloigné.

A 10 heures, nous faisons halte sous un tamarinier, dans le voisinage du puits. Nos chevaux et nos ânes ont surtout un grand besoin de boire; la chaleur est excessive et le chemin n'a pas été fort commode pour eux depuis ce matin. Notre caravane s'est divisée, par suite de la difficulté que nous avons eue à diriger nos ânes sur cette mauvaise route; les meilleurs et les plus dociles de ces animaux ont pris les devants; les plus mauvais et les plus indisciplinés sont restés en arrière avec nous. Le point de rendez-vous pour la halte du matin était au village de Samba-Contai que nous n'atteindrons certainement pas avant le milieu de la journée.

Nous sommes obligés de nous contenter de pistaches grillées pour toute nourriture; car les ânes qui nous précèdent sont précisément ceux qui ont les quelques provisions que nous avons emportées.

A midi 10′, nous repartons faisant route au S. $\frac{1}{4}$ S. O.; à midi 42′, nous traversons un petit marigot entièrement sec qui se nomme Gouniam comme le village. Ce marigot s'étend peu dans l'intérieur; il vient de la Falémé, où il porte le nom de Sangoulou. Je dois faire remarquer que cette habitude des nègres de désigner un marigot par un nouveau nom, à mesure qu'il s'écarte du cours d'eau où il prend naissance, peut entraîner dans de grandes erreurs; il faut, pour éviter autant que possible la confusion de ces divers noms, demander le nom du marigot à son point de formation : sans doute on ne réussit pas toujours à se le procurer, mais

on y parvient au moins quelquefois. Après avoir dépassé le marigot, la route devient S.

A 3 h. 15′ du soir, nous arrivons à Dara. C'est un village très-grand, élevé sur un plateau qui domine une assez vaste étendue de pays boisé et accidenté de collines; de Dara, on aperçoit Samba-Contai.

Avant d'arriver au premier de ces deux villages, la route est excessivement mauvaise; pendant un assez long parcours, elle est semée de roches quartzeuses, tantôt scellées au sol et tantôt détachées, qui rendent le chemin désagréable. Nos ânes nous ont donné infiniment de peine; très-fréquemment ils jetaient bas leur fardeau pour s'en aller courir en liberté : il fallait alors les rattraper, les ramener à leur charge et les pousser de nouveau, jusqu'à ce qu'un autre caprice les portât à recommencer ce désespérant exercice.

A 4 h. 10′, nous arrivons à Samba-Contai, après avoir traversé un chemin tout aussi mauvais que celui qui nous a conduits à Dara : mêmes accidents de terrain, mêmes dispositions de roches et de cailloux et mêmes évolutions de nos ânes. Cette journée a été fatigante et promet bien de l'ennui pour les suivantes.

Samba-Contai est le village qui avait été assigné par l'almamy du Bondou aux personnes qui composaient l'expédition du major Gray; elles y séjournèrent pendant un assez long temps, attendant que le bon plaisir de ce chef nègre leur permît de continuer leur route. Mais j'ai déjà parlé de cette expédition et des contrariétés qu'elle eut à supporter au Bondou. Samba-Contai, au moins aussi grand que Dara, possède un tata et une mosquée en terre; il a pour chef le beau-frère de l'almamy du Bondou. Nous recevons un

excellent accueil de ce chef de village, mais nous n'avons point les mêmes éloges à donner aux habitants ; leur hospitalité se produit d'abord par une obsession fort incommode et plus tard par une conduite peu civile, comme on va le voir.

Quoique nous ayons fait peu de chemin, nous sommes très-fatigués ainsi que nos chevaux et nos ânes. L'inhabileté de nos laptots, tant pour charger nos bêtes de somme que pour les conduire, est pour beaucoup dans les ennuis qu'elles nous ont causés et dans la lenteur de notre marche. C'est tout au plus si nous avons fait 3 kilomètres à l'heure. La route moyenne a été au S. depuis le marigot de Gouniam.

Le 30 novembre. Au matin, nous nous trouvons tellement las de notre route d'hier, que nous nous décidons à ajourner notre départ à l'après-midi ; mais le repos sur lequel nous comptons est désagréablement troublé par deux incidents qui, sans apparence sérieuse d'abord, prennent, pendant un instant, un certain caractère de gravité : ce sont, au surplus, les épisodes obligés des voyages en pays barbares, et nous aurons, inévitablement, plus d'une fois encore à en souffrir. Voici les faits :

En achetant nos ânes à Bakel, nous en avions reçu un qui avait été, ce que nous ignorions, précédemment volé à un habitant du Bondou. Cet homme se trouvait à Samba-Contai, et grandes furent sa surprise et sa joie de reconnaître son âne parmi les nôtres : s'en emparer avec le plus vif empressement et sans s'inquiéter le moins du monde de la façon dont nous possédions cet âne fut chose simple pour notre homme, mais non pour nos laptots, qui trouvè-

rent, et ils n'avaient pas tout à fait tort, le procédé peu gracieux; aussi protestèrent-ils contre cet acte en arrachant l'âne des mains de son ancien possesseur, et cela avec un empressement non moins grand que celui qu'il venait lui-même d'employer pour rentrer dans son bien.

Ce fut d'abord une scène comique où se mêlaient, aux vociférations perçantes des nègres, les braiments plaintifs du pauvre quadrupède, tiraillé par les pieds, par la queue, par la tête et passant alternativement au pouvoir de nos laptots et au pouvoir de son premier maître, aidé dans ses efforts, et ici la chose cessait d'être plaisante, par un assez bon nombre d'habitants. Pendant ce temps, étendus sur nos nattes, nous ne songions guère aux tribulations de notre baudet et à la fureur des habitants de Samba-Contai, qui ne nous accusaient de rien moins que d'être des voleurs et parlaient de nous assommer.

Le bruit de la dispute parvint enfin jusqu'à nous; nous nous levâmes alors, et vite mis au courant de ce qui se passait, nous allâmes chercher le chef du village; nous lui exposâmes rapidement notre situation en le priant de se hâter de mettre fin à cette fâcheuse collision, ce qu'il fit aussitôt, mais non toutefois à notre avantage, car il décida que nous perdrions notre âne.

Va donc pour un âne, puisque nous ne pouvons qu'à ce prix nous débarrasser de cette désagréable querelle, et, disant cela, nous regagnions nos nattes, heureux d'en être quittes à si bon marché. A peine reprenions-nous la position qu'à notre grand déplaisir nous avions quittée depuis peu d'instants, que de nouvelles clameurs nous forcèrent

encore à nous lever. — Décidément ces gens-là ne nous laisseront pas en repos, pensâmes-nous; pourvu que ce ne soit pas encore un âne volé! — Au même instant, nous aperçûmes, du milieu du groupe d'où s'échappaient les cris que nous entendions, un âne tiraillé précisément de la même manière que celui que nous venions d'être contraints d'abandonner. Nous avions deviné juste, du moins nous avions toute raison de le penser, et, en nous précipitant encore à la recherche du chef du village, nous fîmes la réflexion, passablement triste, que, s'il fallait rendre successivement tous nos ânes à des maîtres véritables ou imaginaires, notre situation ne serait rien moins qu'agréable. Au début du voyage, cela promettait. Mais nos craintes étaient mal fondées; ce n'était simplement qu'un âne changé, et, heureusement pour nous, cette méprise se reconnut assez tôt pour éviter une lutte inégale, que l'intervention du chef n'aurait pu, cette fois, arrêter. Les habitants et nos laptots avaient la tête trop fortement échauffée par la première contestation pour s'apaiser tout d'un coup; d'un autre côté, la mauvaise opinion qu'avaient de nous les gens de Samba-Contai, opinion corroborée par ce nouvel incident, les aurait rendus peu respectueux: mais l'erreur était évidente, car l'âne que nous leur laissions valait mieux que celui que nous leur emportions.

Dans ces deux circonstances, nous avons eu beaucoup à nous louer de la modération et de la bienveillance du beau-frère de l'almamy. Nous nous empressons de profiter de la leçon en faisant à nos ânes une marque particulière: ce sera au moins un moyen d'éviter de nouvelles méprises.

A 2 h. 31′ du soir, nous pouvons enfin partir: nous fai-

sons route au S., inclinant tantôt à l'E. et tantôt à l'O. Nous trouvons, presque au sortir du village, une plaine de baobabs placés à distance les uns des autres. Nous avons à l'est, à 2 kilomètres environ, une ligne de collines qui continue celle de Dara. Tout près du village, nous passons un petit ruisseau formé sans doute par les eaux versées des collines de l'est et dans lequel nous trouvons encore quelques mares d'eau croupissante. Vingt minutes après avoir dépassé ce ruisseau, nous traversons le marigot de Samba-Contai, dont le lit, assez large, contient aussi des flaques d'eau, mais d'une eau potable qui sert à approvisionner le village. Ce marigot fait suite à celui de Dialink, ou plutôt c'est sous un autre nom le même marigot : il vient de la Falémé, un peu au-dessous du village de Bélidioudé.

A 5 h. 17′, arrivée à Somsomp, assez grand village qui possède un tata : il ne présente rien de remarquable. Tout près du village, à 1 kilomètre avant d'y arriver, nous avons traversé le marigot de Marsahoul au lit sablonneux et peu profond : on y trouve des puits creusés dans le sable. Ce marigot est le même que celui de Ouroimadou qui vient de la Falémé, un peu au-dessus du village de ce nom. Nous passons la nuit à Somsomp dans un endroit agréable et spacieux et surtout fort propre, ce qui n'est pas commun. Nous sommes bien reçus par le chef, qui est captif de l'almamy.

Le 1^er^ *décembre*. Départ de Somsomp, à 5 h. 45′ du matin, faisant route au S. quelques degrés E. Nous traversons, pendant une grande partie de notre route, une vaste plaine assez unie où abondent les acacias-verecks; nous avons en vue, à l'ouest et à grande distance, des collines basses et

de forme régulière. A 7 heures, le pays s'accidente, le sol se couvre de cailloux quartzeux et la végétation devient moins belle.

A 7 h. 22′, nous arrivons à Dandé, village disposé dans un développement étendu, mais ne possédant pas un aussi grand nombre de cases que le village de Somsomp. Avant d'arriver à Dandé et après avoir quitté notre plaine d'acacias, nous avons traversé une autre plaine de baobabs dont les plus gros avaient à peine une circonférence de 12 mètres et une hauteur de 18 à 20. C'est en vain que nous cherchons les colossales dimensions données à cet arbre par Adamson. Voilà, depuis que nous sommes dans le Bondou, plus de six cents de ces malvacées que nous rencontrons, et aucune encore n'a dépassé les dimensions modestes que je viens de donner. Nous passons la journée à Dandé.

A 2 h. 6′ du soir, nous partons, nous dirigeant vers le S. par un chemin qui continue à être accidenté; autour de nous des baobabs, des acacias de diverses variétés et des arbustes nains au feuillage flétri. A 3 heures, la route passe au S. 10° O. et se maintient à cette nouvelle direction jusqu'au village de Demboubé, que nous atteignons à 4 h. 33′ du soir. Ce village n'a de remarquable qu'un tata en très-bon état; il a fort peu de cases.

Nos bêtes de somme continuent leur manœuvre des jours précédents : à chaque instant, ce sont des charges à relever et des ânes à rattraper, et cela n'augmente pas notre vitesse; elle est toujours d'environ 3 kilomètres par heure.

Nous passons la nuit à Demboubé, après avoir pris notre repas du soir, composé de quelques morceaux de chèvre grillée et d'une calebasse de lait aigre. La nourriture est peu

variée : du riz, du bœuf préparé de la même manière que la chèvre, des poules coriaces, quelques pistaches ou quelques épis de maïs grillés, voilà toutes les ressources alimentaires du pays.

Nous dormons, comme d'habitude, sur une natte en plein vent. Les nuits sont très-fraîches, et il faut, pour éviter les dyssenteries, prendre de grandes précautions et surtout se garantir du froid.

Le 2 décembre. A 5 h. 16′, nous partons, nous dirigeant au S. O.; pendant un assez long temps nous traversons de très-vastes champs de mil, dont les récoltes ne sont point encore faites. Comme sur les bords du Sénégal et de la Falémé, les appareils pour chasser les oiseaux et les cris des guetteurs font entendre leur bruit assourdissant. Après avoir dépassé les champs de mil, nous entrons dans une plaine de baobabs et d'acacias, et nous arrivons, à 8 h. 10′, au village de Fissadaro.

Le chef, qui nous accueille tous avec bienveillance, me donne particulièrement des marques d'un vif intérêt. Depuis Bakel j'avais la fièvre ; aujourd'hui la chaleur, plus grande que les jours passés, jointe à la fatigue de la route, me donne, en descendant de cheval, un redoublement d'accès, suivi d'un étourdissement. Le chef de Fissadaro s'empresse de me prodiguer des soins; il me place dans une case, m'entoure de gris-gris et veut lui-même entreprendre ma guérison en me soumettant aux remèdes du pays. Il s'assied à mon chevet, me fait différentes passes, comme dans le magnétisme, murmure des prières et se dispose à terminer le traitement d'une façon qui me trouve moins docile : ce dernier moyen curatif, remède

infaillible pour tous les maux, selon les nègres, consiste à cracher dans la bouche du malade.

Mon hôte, qui jouit parmi les siens d'une grande renommée dans l'art de la médecine, comprend d'autant moins mon refus, que le remède dont je fais si peu de cas n'est point un vulgaire procédé de guérison : au contraire, soigneusement tenu en réserve pour les cas graves et pour l'usage seulement des malades de distinction, ce spécifique est le plus souvent réclamé en vain à cet homme habile qui sait lui donner une si haute vertu. Aussi me quitte-t-il secouant la tête d'un air chagrin et poussant des exclamations étouffées ; puis, comme par un dernier effort de conscience, il s'arrête à la porte de la case, se retourne vers moi et me lance un regard exprimant tout à la fois la stupéfaction, la prière et le regret, mais non le dépit et la colère, comme je m'y attendais. Je l'avouerai, cette complète absence d'amour-propre en un pareil moment (et, certes, celui de mon noir Esculape devait avoir reçu de graves blessures) me touche vivement ; j'hésite ; ma résolution est un instant ébranlée... Cependant, subir une telle pratique médicale, uniquement pour ne pas désobliger, serait chose bien ridicule et bien désagréable ! Décidément je ne m'y prêterai pas ; et, me retournant brusquement, je fuis le regard suppliant et désappointé qui s'attache sur moi, et je laisse mon homme livré, sans doute, à de profondes méditations sur les bizarreries de la nature humaine.

A 2 h. 6′ du soir, nous quittons Fissadaro. A mon grand étonnement, je dois le dire, le chef du village ne me témoigne aucune rancune de mon impertinente incrédulité, et nous nous séparons en nous pressant amicalement

la main. Nous faisons route à l'O. S. O. par un chemin moins mauvais que celui d'hier, traversant d'abord des champs de mil, puis des bois d'acacias interrompus çà et là par de petites plaines où s'élèvent des baobabs. Vers 3 h. 30′, nous commençons à apercevoir les cultures de Boulébané, et, à 4 h. 40′, nous arrivons à ce village. La route n'a pas changé de direction.

Nos amis de Boulébané nous reçoivent avec bonté, et nous parvenons à la case du ministre Sapatto, notre hôte obligé, au milieu d'une épaisse haie d'habitants qui nous pressent affectueusement les mains en nous adressant une foule de questions.

Le 3 décembre. Le ministre nous apprend que l'almamy est tout à fait rétabli et qu'il est très-disposé à terminer les négociations que nous avons été forcés d'interrompre à notre premier séjour.

A 4 heures du soir, nous allons faire notre visite à Sadda-Amady. Cette fois, nous ne sommes point reçus par lui sous un hangar, à l'entrée d'une case ; nous le trouvons assis, au milieu de sa cour, sous une toiture de nattes placées sur des piquets, et c'est là qu'il nous donne audience. Il est accompagné de son ministre, de son tamsir et de quelques griots et captifs de confiance. Son accueil est bienveillant ; il cause avec abandon et même avec esprit, entremêlant ses questions de réflexions qui ne manquent pas de finesse. Nous ne parlons pas, dans cette entrevue, du but de notre visite.

Le 4 décembre. A 8 heures du matin, nous allons de nouveau chez l'almamy. Nous l'avions fait d'avance prévenir par Sapatto que nous l'entretiendrions des questions sérieuses d'intérêt que nous sommes chargés de traiter avec lui

de la part du gouverneur du Sénégal, et que nous désirons absolument en finir avant de le quitter pour continuer notre route.

Rapporter les longs discours qui s'échangèrent entre lui et nous serait aussi fastidieux qu'inutile : j'ai déjà, au surplus, rendu compte, peut-être avec trop d'exactitude, d'un de ces entretiens. Comme à notre premier voyage, l'almamy montre le même empressement pour recevoir les présents. Que m'apportez-vous ? nous fait-il demander par son ministre. Nous nous rappelons qu'il n'est pas prudent, si l'on veut terminer vite, et surtout si l'on veut être dans ses bonnes grâces, de lui faire attendre les cadeaux qu'il espère toujours recevoir à chaque visite, ne fussent-elles qu'à huit jours de distance; nous nous empressons donc d'envoyer chercher les objets que nous lui destinons et de les lui présenter. Cette fois, ils sont peu riches et peu nombreux; cependant il en paraît satisfait, et dès lors tout devient facile. Nous pouvons, tandis qu'il examine et palpe à son aise les marchandises et les armes que nous lui avons données, parler aussi longuement que nous le voulons du sujet de notre mission. Toutefois nous ne terminons rien encore dans cette journée, et nous nous quittons après deux heures de conversation, fort enchantés les uns des autres; nous espérons, en effet, que tout ira selon notre désir et que l'établissement du comptoir sur la Falémé n'éprouvera aucun empêchement de sa part.

Nous remarquons, pendant notre visite, un captif occupé, avec un soin extrême, à recouvrir de sable les crachats de l'almamy. Cet homme met beaucoup d'importance à s'acquitter de sa charge; il se sert, pour cela, d'un petit bâton.

Je ne crois pas qu'il y ait là uniquement un soin de propreté; du reste, en rapprochant cet usage de tant d'habitudes, où domine une dégoûtante malpropreté, et surtout en se rappelant mon aventure d'hier, il serait plus naturel de croire que c'est par une sorte de vénération qu'on soustrait aux regards du vulgaire cette précieuse substance. Le captif commis à ce singulier office paraissait très-pressé de s'en acquitter; il guettait même, avec une comique attention, le moment où son royal maître lançait ses crachats sur la terre.

Le soir, l'almamy vient à cheval nous visiter avec quelques hommes du village; il descend et s'assied à côté de nous; il reprend le cours de ses questions d'hier, qui portent particulièrement sur le roi, la famille royale, la grandeur de nos villes, le nombre de nos guerriers. Nos réponses ne semblent pas l'étonner; il nous charge d'offrir ses amitiés à notre roi, et de lui dire qu'il serait charmé de faire sa connaissance ; son naïf compliment nous amuse beaucoup, et nous lui promettons de faire sa commission, nous réservant de ne pas tenir notre promesse avec une irréprochable exactitude.

Dans cette visite, l'almamy admire notre attirail, nos fusils, nos pistolets, et surtout une jolie couverture en laine blanche et rouge qui appartient à M. Huard, et que celui-ci a l'heureuse idée de lui envoyer après qu'il nous a quittés. Cette attention ne peut manquer de nous le rendre tout à fait favorable.

Le 5 décembre. Les choses vont à merveille; les cadeaux et surtout la couverture de M. Huard ont aplani toutes difficultés. Les exigences de l'almamy que nous devions croire déraisonnables, d'après l'avidité qu'il a montrée jusqu'à pré-

sent, deviennent, au contraire, d'une modération excessive. Dans notre entrevue d'aujourd'hui nous terminons enfin, et nous écrivons, séance tenante, les conditions du traité en deux expéditions signées de lui et de nous : une de ces expéditions restera en ses mains, l'autre nous sera remise. Un petit incident nous a fort amusés pendant l'entretien; outre son ministre, son tamsir et ses captifs de confiance, l'almamy avait aujourd'hui près de lui un vieillard à physionomie intelligente, qui s'écria tout à coup, en interrompant l'énumération que nous faisions des avantages qui résulteraient d'une mutuelle alliance : « Les blancs nous détestent autant que nous les détestons; mais nous aimons leurs marchandises, et ils aiment les produits de notre pays. Voilà ce qu'il faut dire; le reste n'est que mensonges. »

Cette exclamation, faite d'un air de bonhomie, provoqua une explosion de rire général. Nous crûmes cependant devoir protester contre les termes exagérés du vieillard, et l'almamy, se joignant à nous, fit preuve de courtoisie et de savoir-vivre : on peut, dit-il, aimer à la fois et les marchandises et ceux qui les apportent, et je suis moi de cette opinion. Les assistants firent un signe d'affirmation; mais le vieillard ne parut pas convaincu et se leva en secouant la tête.

Le traité que nous venons de passer avec l'almamy, et qui ne sera exécutoire que lorsque le gouverneur du Sénégal y aura donné sa sanction, contient les clauses que j'ai déjà fait connaître (1). La troisième n'a été glissée dans ce traité que pour la forme, et l'almamy nous a formellement dit que

(1) Voir la page 144 de cette relation.

c'était une véritable illusion de lui croire le pouvoir de forcer des étrangers à prendre une direction contraire à leur fantaisie. Quand ils ont acquitté, nous a-t-il dit, le droit qu'ils me doivent pour traverser mon pays, je ne puis aucunement les contraindre à changer leur route.

L'achat du terrain est fixé à une valeur de 4,000 francs environ en marchandises; le tribut annuel, à 700 francs. Certes ce sont des conditions peu onéreuses. C'est à Sénou-Débou que doit être élevé, sauf avis contraire du gouverneur, l'établissement dont il est parlé dans le traité. J'ai dit un mot déjà des avantages de cette position, sous le double rapport des communications faciles et de la proximité de la capitale du Bondou; je ne m'y arrêterai donc pas ici (1).

Nous demandons à l'almamy l'autorisation de parcourir son pays et d'aller visiter les mines qui sont situées dans la partie du Bambouk où il exerce de l'autorité. Non-seulement il se montre très-empressé à nous accorder cette demande, mais encore il nous propose un guide de confiance qui nous placera, dans chaque village, sous la protection du chef. Il nous fait de grandes recommandations pour éviter les dangers que nous pouvons courir dans le Bambouk, exposé aux excursions permanentes des Mandingues; il nous recommande, en outre, d'y demeurer le moins longtemps possible : il vaudrait mieux, ajoute-t-il, que vous n'y allassiez pas du tout, et c'est avec regret que je vous vois partir pour un si long voyage. Les blancs souffrent beaucoup des fatigues et du climat, et ils meurent si facilement! nous dit-il.

(1) Des considérations de cette nature ont, en outre, été présentées daus un rapport inséré aux *Annales maritimes* du mois d'octobre 1844.

Nous le remercions de son intérêt ; nous acceptons le guide qu'il nous offre, et nous prenons congé de lui après une visite de trois heures.

Le 6 décembre. Nous arrêtons notre départ pour demain. J'ai eu la fièvre pendant mon séjour à Boulébané ; le sulfate de quinine m'en a débarrassé, et j'espère être en état de continuer la route. M. Huard va bien.

Le 7 décembre. A 10 h. 15′ du matin, nous partons de Boulébané, ayant avec nous le guide donné par l'almamy et deux Laôbés qui nous seront d'une grande utilité pour conduire notre caravane, fort mal dirigée, jusqu'à présent, par nos laptots.

On connaît déjà, par Mollien, cette caste particulière vouée à l'exercice de métiers qui les obligent à une vie errante. Ils travaillent le bois et font des objets de poterie. Mollien les compare à des Bohémiens, comparaison juste en ce sens que, comme ceux-ci, ils n'ont point de patrie, mais incomplète quant à leur mode d'existence. Il serait, je crois, plus exact de signaler le rapport existant entre les Laôbés et les Auvergnats et Savoyards ; car les uns et les autres, répandus dans un pays qui n'est pas le leur, y exercent des métiers utiles et de peu d'importance absolue.

Les Laôbés ne vivent pas en corps de nations ; ils vont indifféremment se fixer dans un pays ou dans un autre, toujours bien reçus à cause de leur spécialité, qu'ils pratiquent avec un monopole complet. Personne ne songe à leur faire concurrence, en effet ; car leur métier n'est pas en grande considération parmi les autres nègres. Les Laôbés ne sont pas positivement idolâtres ; mais ils ne sont pas non plus mahométans. Comme les griots et les diavandous, ils

ne s'allient qu'entre eux : ils jouissent aussi, comme ces deux autres castes, de certains priviléges et d'une parfaite liberté; ils joignent à leur profession de potiers et de faiseurs de calebasses, de pilons, de mortiers et de toutes sortes d'objets en bois la profession de conducteurs de caravanes. Toutefois on les emploie rarement en cette qualité ; car les Sarracolets, les Mandingues et ceux des Foulahs qui suivent l'exemple de ces deux peuples pour faire le commerce de l'Afrique, savent très-bien eux-mêmes diriger leurs bêtes de somme.

En quittant Boulébané, nous faisons route à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. A 11 heures, nous traversons le marigot de Kottieu qui entoure ce village et qui est un des bras du marigot de Denguy, prenant naissance dans la Falémé, un peu au-dessus du village de ce nom. Ce marigot se bifurque, à 2 kilomètres environ, à l'est du village de Dianvély-Sacco : l'un de ses bras est celui que nous traversons en ce moment; l'autre se nomme Mamady. A 11 h. 32′, nous passons dans le village de Youppé, dont j'ai déjà parlé lorsque nous nous rendions de Sénou-Débou à Boulébané. A midi 17′, nous nous arrêtons à des puits creusés dans le lit d'un petit ruisseau formé par les eaux pluviales; ces eaux descendent, sans doute, des collines basses qui sont au sud de la partie méridionale de Youppé. Notre route est devenue S., 5° E. depuis ce village.

Malgré l'assistance de nos Laôbés, la marche de notre caravane n'est pas plus rapide : nos ânes continuent à être très-indociles et à nous donner les mêmes impatiences qu'en partant de Bakel. A midi 52′, nous abandonnons les puits où nous avons fait une petite halte pour rafraîchir nos che-

vaux. La route se maintient au S., 5° E. jusqu'à 2 h. 15′; elle passe alors au S.

A 3 h. 17′, nous arrivons à Barsafié. Ce n'est pas un grand village; mais nous y trouvons un bon accueil et des ressources que jusqu'ici les autres villages ne nous avaient pas offertes : ce sont des œufs excellents qui serviront à varier notre subsistance habituelle. Nous avons traversé des bois et des champs de mil et, entre les puits et le village, un terrain accidenté qui ne possède qu'une végétation appauvrie. Notre marche a été très-lente.

A 6 h. 30′ du soir, nous quittons Barsafié, nous dirigeant toujours vers le S., à travers un pays dont l'aspect ne change pas. A 8 h. 45′, nous atteignons le village de Sambacolô, agréablement situé dans une plaine de baobabs et de tamariniers. Nous y passons la nuit.

CHAPITRE XIII.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Aspect du pays dans la saison sèche. — Stérilité de la terre; pauvreté des moyens de subsistance; réflexions à ce sujet. — Les captifs de Samba-Gala. — Considérations sur l'esclavage dans l'intérieur de l'Afrique. — L'esclavage doit être combattu par des moyens pacifiques. — Transformation de la traite. — Quelques idées d'organisation pour les travailleurs noirs. — Inhospitalité des habitants de Vélingara. — Mosquée de Diddé; attention des habitants de ce village. — Encore des scories de fer oxydé. — Troupeaux de sangliers; maladresse de nos laptots en tirant sur ces animaux. — Arrivée à Sansandig.

Le 8 décembre. A 7 h. 31′ du matin, nous partons, faisant route au S. en quittant le village, et, bientôt après, au S. 8° E. A 8 h. 12′, nous traversons le village de Feddandé, petit et sans tata. Nous n'avons presque pas quitté les lougans des deux villages.

A 9 h. 32′, nous arrivons à Gardia, où nous nous arrêtons pour faire notre premier repas. Nous campons sous un immense tamarinier qui nous donne un excellent abri contre le soleil, déjà très-ardent. Gardia est remarquable par la malpropreté et la mauvaise construction de ses cases;

il est situé, comme Sambacolô, dans une plaine de tamariniers et de baobabs.

Le pays que nous avons parcouru depuis Boulébané n'est ni beau ni pittoresque : la végétation, en ce moment flétrie et desséchée par l'ardeur du soleil, est, en outre, peu variée; elle se compose d'*acacia senegalensis* aux longues épines, d'*acacia ferruginea* et d'*acacia verek*. Ces deux derniers, aux épines fortes, courtes et crochues, jettent leurs branches au milieu des étroits sentiers que nous traversons, et rendent notre marche difficile. A ces variétés d'acacias s'ajoutent des baobabs, des tamariniers, des sidomms, et un cactus à feuilles longues, minces et peu charnues. On ne trouve pas de palmiers.

C'est surtout dans la saison actuelle que le voyageur, en parcourant ces contrées, subit de pénibles impressions; et il lui est impossible d'y échapper, car, à chaque pas qu'il fait, son attention est absorbée par la pauvreté des ressources de la végétation appliquées à la nourriture de l'homme. Il y a trois mois, lorsque nous remarquions cette fâcheuse improduction, nous avions au moins à poser nos regards sur un feuillage vert et sur des terrains couverts de plantes et de graminées. Aujourd'hui tout est triste; les fruits qui pendent aux baobabs et aux tamariniers, les seuls que nous rencontrons, ne peuvent pas être mangés : les premiers, que les nègres appellent *pain-de-singe*, sont secs, pâteux, à filaments nombreux; ils n'ont d'autre qualité qu'une couleur d'un blanc de neige et une saveur légèrement acide. Le fruit du tamarinier possède cette propriété à un point inimaginable : lorsqu'on le mange, il cause une douleur aiguë aux dents; en outre, il altère. Ces deux

fruits, du reste, servent le plus souvent à préparer des tisanes pour la fièvre.

Dans les bois, les arbres n'ont que des feuilles jaunes qui tombent incessamment. Dans les plaines, il n'y a que des tiges sèches qui s'inclinent et tombent aussi, attendant que le cultivateur indigène vienne y mettre le feu, pour donner à la terre, dans la saison prochaine, un engrais nécessaire; car le soleil l'a durcie, et l'évaporation lui enlève, chaque jour, ses principes de fécondité. C'est l'hiver de l'Afrique que la saison sèche, et on se demande pourquoi les Européens ont donné le nom de *bonne saison* à cette époque de tristesse où tout semble mourir, où tout ce qui s'offre aux regards donne une impression de désolation.

Les cultures dont j'ai dû nécessairement parler déjà sont invariablement les mêmes. Cependant, depuis Boulébané, nous remarquons qu'elles se sont augmentées d'oignons de Gambie (ce sont de très-petits oignons) et d'oseille de Guinée, qui croît naturellement. Nos repas continuent à se composer de la même manière : toujours des quartiers de chèvres ou de maigres volailles, ou des grillades d'un bœuf aussi dur que desséché. Le lait serait d'une grande ressource si on pouvait l'obtenir frais; mais la chaleur est telle et les calebasses qui le contiennent sont si malpropres, qu'en moins de vingt minutes il est aigre : les habitants ne le consomment, au reste, que lorsqu'il a subi cette décomposition.

L'eau est presque toujours chargée de matières hétérogènes, qui la colorent, selon le terrain, en rouge, en gris ou en blanc; elle est, en outre, peu abondante dans certains villages, et plusieurs fois nous avons été obligés de l'acheter. Cette eau, qui n'est jamais limpide et pure, est très-mal-

saine : dans la saison des pluies, elle donne le ver de Guinée; dans la saison actuelle, elle donne la dyssenterie.

On cultive le mil pendant la saison sèche, non toutefois dans toute la durée de cette saison, mais dans les premiers mois. L'humidité que la terre conserve suffit à la nourriture intérieure de la plante; la rosée, absorbée par les pousses extérieures, sert de complément à cette nourriture et achève le travail de production. Inutile de dire que le mil qui croît ainsi est moins beau et donne moins de produits.

Ce tableau de stérilité et de pauvreté de moyens de subsistance est peu séduisant sans doute et doit plutôt porter à un éloignement absolu de toute occupation future qu'à des espérances lointaines de colonisation. Ce tableau est vrai, et pourtant il serait injuste de s'appuyer sur les faits qu'il présente, pour formuler une opinion repoussant toute pensée d'avenir. Si le pays est réduit ainsi à produire peu de substances, cela tient beaucoup plus à l'ignorance des habitants qu'au sol même, qui jouit, pendant une grande partie de l'année, d'une vigoureuse fécondité. Pour donner au Bondou les avantages que possèdent les pays situés sous le même parallèle, il y a deux choses à faire : préparer ses travailleurs à une exploitation mieux entendue des richesses agricoles, en leur procurant à la fois des connaissances professionnelles et des instruments de travail; importer dans le pays les arbres, les plantes et les semences qui lui manquent. Et cette dernière chose n'est, on en conviendra, ni impossible, ni difficile à réaliser; peut-être même suffirait-elle à donner à ce peuple laborieux une impulsion assez vigoureuse pour qu'il pût marcher seul et sans le secours de nos enseignements. La nouveauté a de l'attrait; c'est là une vérité triviale qui s'ap-

plique à tous les peuples et à toutes les choses. En fournissant aux Africains les moyens de satisfaire, par le travail, leur orgueil, leur désir d'amasser et leur sensualité, on créera inévitablement en eux un besoin nouveau, le besoin de produire. Qu'ils cèdent tout à coup à cette influence et qu'ils se transforment spontanément, non certes; mais qu'il en résulte pour eux des tentations violentes, auxquelles ils finiront un jour par succomber, cela me semble certain. Du reste, il serait peu onéreux d'essayer.

Depuis Boulébané, nous remarquons que les réceptions qu'on nous fait sont moins cordiales; on nous tolère, on nous souffre, mais on n'a pour nous ni attentions, ni prévenances. Pendant la journée, on nous campe sous des arbres qui ne donnent pas toujours d'ombrage; pendant la nuit, on nous assigne des endroits malpropres.

Nous partons de Gardia, à 3 h. 25′ du soir, faisant route au S. E. A 4 h. 15′, la route passe au S. 1/4 S. E. Nous traversons des bois d'acacias; le chemin est montueux et fréquemment accidenté par des ravins et des petits marigots.

A 4 h. 50′, nous arrivons à Samba-Gala, grand village situé au fond d'une plaine bornée à l'horizon par un cercle de collines arides et basses, comme toutes celles que nous avons aperçues déjà. Samba-Gala est défendu par un très-beau et très-vaste tata. On nous campe, pour la nuit, sous un tamarinier placé à quelques pas d'un tas de fumier. L'eau est extrêmement mauvaise ; nous sommes obligés, pour la boire, de fermer les yeux et de nous boucher le nez, car elle joint à une odeur nauséabonde une coloration brunâtre et une épaisseur qui la font ressembler à du chocolat.

Les captifs de Samba-Gala sont traités avec une rigueur

que nous n'avions point encore remarquée : les uns portent aux pieds des fers joints entre eux par une courte barre qui les oblige à sauter pour avancer; les autres traînent également au pied une pièce de bois d'une lourdeur et d'un volume tels qu'on a été obligé, pour qu'ils puissent se mouvoir, de la leur suspendre au cou par une corde d'étoffe. Ces malheureux font grande pitié, et on ne peut, en les voyant, se défendre d'éprouver un profond sentiment d'amertume.

Au centre du continent africain, l'esclavage est, en effet, bien autrement odieux que dans les pays civilisés, et, lorsque le voyageur se trouve en face de toutes ces misères et qu'il est forcé de les voir et de les toucher, il ne peut que gémir de regret et de douleur, il ne peut que s'écrier, le désespoir dans l'âme, que, jusqu'ici, nous n'avons employé que des moyens impuissants et inefficaces.

Depuis plus de trente ans, on se préoccupe vivement, en Europe, de la question de l'esclavage, et la philanthropie n'a trouvé qu'un remède à appliquer à cette plaie hideuse; elle n'a imaginé, pour combattre de si dégoûtantes habitudes, qu'une surveillance onéreuse. Par elle sans doute on a attaqué l'esclavage, mais dans ses combinaisons et non dans son principe, ce qui est bien différent; par elle, le trafic d'hommes est devenu difficile, *et non pas impossible*, entre les Européens et les Africains, mais il est demeuré plus fréquent et plus ignoble encore entre ceux-ci.

Malgré soi, malgré toutes les opinions exprimées sur cette grave question, on est conduit à des réflexions et à des appréciations qui sembleraient de monstrueuses hérésies, si l'on ne prenait le soin de dire bien haut qu'on a modifié ses idées en étudiant la condition de l'esclave, non dans les livres

ou dans les colonies des peuples civilisés, mais sur la terre même qui a conservé exclusivement cette barbare coutume. Disons, du reste, que l'influence des faits étudiés est tellement puissante, qu'aucun voyageur n'y a échappé, et citons, entre autres, Beaver, Golbery, Mungo-Park. Partis d'Europe avec de généreux projets sur l'émancipation des esclaves des peuples civilisés, ces voyageurs s'en sont successivement dépouillés à mesure qu'ils avançaient et qu'ils assistaient à de nouveaux raffinements de tortures. On est donc, lorsqu'on met le pied en Afrique, et quelles que soient les idées qu'on ait préalablement acceptées, entraîné irrésistiblement à regarder dans le passé et à y puiser des comparaisons; et voici ce que l'on y rencontre :

Quand la traite était permise, les prisonniers étaient bien nourris, on les soignait, on leur évitait de trop grandes fatigues, pour en tirer un plus haut prix. C'était en vue d'un intérêt sordide sans doute que l'homme était épargné, mais au moins il l'était. Aujourd'hui, au contraire, les esclaves sont traités avec une barbarie qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir : il est inutile de les avoir gras et bien portants, car les Africains sont trop pauvres pour les bien payer, et, quand ils les achètent, ils les trouvent toujours assez bons. Telle est du moins la règle ordinaire; l'exception a lieu (et l'on va comprendre qu'elle est extrêmement rare) lorsque le hasard donne à l'esclave un maître qui considère ses captifs plutôt comme un objet de luxe que comme un instrument de travail, et qui, par orgueil plutôt que par intérêt, adoucit leur sort par des soins matériels : avoir de beaux captifs est, pour certains chefs africains, une satisfaction de petite vanité qui équivaut, chez nous, à avoir

de beaux chevaux ou un bel équipage. Mais les chefs ne sont pas tous dominés par des instincts de vanité; il en est beaucoup qui achètent des captifs uniquement pour cultiver leurs champs et exécuter de grossiers travaux, et ceux-ci n'exigent aucun soin : on les nourrit à peine, on ne les vêt pas, on les parque comme des bêtes immondes, on les soumet à la torture des entraves et des fers pour prévenir leur évasion. Quant au travail que l'on doit en obtenir, on a la ressource du bâton, et cette crainte d'un châtiment que ceux qui l'infligent savent toujours rendre terrible donne au pauvre esclave une excitation nerveuse qui tient lieu de la force qu'il n'a plus. Les captifs, en outre, ne sont pas tous échus en propriété aux seigneurs du pays; la plupart tombent entre les mains de gens pauvres qui les soumettent impitoyablement à un dur travail et ne peuvent souvent pas les nourrir. Alors c'est affreux!...

Oui, en voyant de ses yeux les déplorables scènes de ce drame sans fin, qui embrasse toute une race dans ses péripéties, on comprend que les débats de la diplomatie européenne pour réglementer la visite des navires ne sont point le vrai moyen de faire cesser l'esclavage. On comprend que les nobles efforts des abolitionistes consciencieux et les manifestations désintéressées des prolétaires de l'Europe en faveur de leurs frères de couleur noire seront impuissants pour faire disparaître du sein de la terre africaine la plaie qui ronge et dévore ses enfants, plaie affreuse qui laisse, comme un stigmate, une cicatrice éternelle dans l'âme et sur le corps. On comprend, en un mot, quand on est là, au milieu de ces hommes grossiers et sauvages, combien l'Europe chrétienne est loin de réaliser son rêve religieux.

Et comment pourrait-il en être autrement? les cœurs généreux que les souffrances des esclaves noirs ont émus de compassion et de sympathie ne connaissent que les effets de l'esclavage, et encore la plupart ne les connaissent que par des comptes rendus. Ils n'ont point vu l'esclave, ou, s'ils l'ont vu, c'est l'esclave dans sa condition la plus douce, c'est l'esclave de l'homme civilisé, travailleur sans salaire, il est vrai, mais dont l'état social est au moins garanti par des lois qui lui assurent des droits à un traitement humain. Si, comme nous, ces hommes aux idées bienfaisantes avaient vu l'esclave livré sans aucune garantie, même pour sa vie, à la discrétion d'un maître inhumain et cruel, ils auraient senti que c'était surtout aux lieux où s'accomplissait cette brutale et affligeante exploitation que l'on devait agir; que c'était là où le mal prenait naissance qu'il fallait se transporter pour chercher à le guérir. Ils auraient compris aussi qu'on n'arriverait jamais à un but semblable en se bornant uniquement à employer des escadres, et que l'intervention la plus puissante, comme la plus certaine, était celle toute pacifique de l'enseignement.

Qu'on pénètre donc en Afrique par tous les points; que les hommes aux imaginations ardentes et aux sentiments généreux se réunissent et se dévouent pour entreprendre cette sainte croisade; qu'ils aillent faire entendre aux Africains des paroles de paix et de fraternité; qu'ils ne se lassent point dans l'accomplissement de ce sublime apostolat, et que ceux qui tomberont soient aussitôt remplacés par d'autres qui continueront, sans l'interrompre, la mission de leurs devanciers. Ce sera sans doute une tâche rude, diffi-

cile et pleine de périls; mais elle sera glorieuse pour ceux qui l'accepteront.

Oserait-on dire que tout ceci n'est qu'une déclamation vaine et un rêve insensé? Non, ce serait une impiété! La France possède encore, Dieu merci, assez de mâles courages et d'intrépides dévouements pour faire espérer que ce cri d'appel, parti d'un coin de l'Afrique sauvage, retentira au milieu de nos cités, et qu'il réveillera de nobles enthousiasmes. Et puis Dieu ne serait-il pas avec ceux qui marcheraient ainsi à cette religieuse conquête! ne protégerait-il pas leur téméraire entreprise! ne réserverait-il pas la palme héroïque du martyre à ceux qui resteraient en chemin! Pour moi, je demanderai comme une grâce d'aller frayer une route aux hardis missionnaires qui, j'en suis assuré, se presseront un jour sur mes traces.

On doit le deviner, il n'entre pas dans ma pensée que cette grande œuvre de moralisation puisse être exécutée avec la rapidité de la parole; mais j'ai la conviction que, conduite avec sagesse et persévérance, cette laborieuse tentative sera couronnée de succès : et n'arrivât-on que dans une période lointaine à réaliser l'importante réforme qui fait l'objet des inquiétudes et des vœux des hommes de cœur, qu'importe si l'on doit arriver?

Quoi qu'on fasse, je le répète, quoi qu'on fasse pour empêcher l'exportation des esclaves nègres, on n'atteindra jamais à la source du mal. Le principe de l'esclavage est actuellement passé dans les mœurs des peuplades noires, et il s'y est incorporé d'une manière trop intime pour qu'il pût disparaître par le fait de la fermeture d'un marché et d'un

seul marché; j'insiste particulièrement sur ceci. Il est évident qu'il résultera de cette mesure, et qu'il en est résulté déjà, une diminution dans le nombre des esclaves; car, tout le monde le sait, ce sont les Européens qui ont développé en Afrique cette déplorable coutume; mais, d'un autre côté, il est évident aussi que les souffrances des prisonniers nègres ont augmenté et augmenteront encore, en raison directe des difficultés éprouvées pour les vendre, et, toute compensation établie, il est survenu peu de bien de l'adoption de cette mesure. Pareillement, l'émancipation n'arrêtera pas les maux qui affligent les habitants de l'intérieur de l'Afrique, et qui affligeront les Européens qui, comme nous, parcourront ces contrées malheureuses. En effet, les bienveillantes dispositions qui rendront la liberté aux esclaves de nos colonies, outre qu'elles pourront être désastreuses à un point de vue de personnes et de localités, seront à coup sûr complétement nulles pour améliorer la condition des nègres qui tombent journellement, sous un autre climat, par la guerre ou par le rapt, aux mains de leurs ennemis. Ces mesures, d'ailleurs, seront-elles efficaces pour procurer à nos esclaves libérés une condition réellement plus heureuse et surtout plus morale? Mais c'est là une réflexion en dehors de mon sujet.

En définitive, les résultats obtenus depuis trente ans par notre intervention dans cette importante question d'humanité se résument ainsi : — difficultés créées pour la vente des esclaves africains aux commerçants européens, et peut-être prochainement impossibilité véritable de continuer cette vente; — études et tentatives d'émancipation sur les es-

claves de nos colonies, et transformation prochaine aussi de leur état social en celui d'homme libre.

Or ne résulte-t-il pas très-clairement de tout ceci que nous avons fait uniquement de la discipline, mais non pas de la moralisation; que nous avons empêché nos nationaux de prendre part à d'ignobles combinaisons et de profiter de l'abjection d'une race humaine pour augmenter leurs richesses, mais que nous avons laissé ailleurs le même mal subsister et dans des conditions bien autrement graves? En un mot, le fait de l'esclavage considéré abstractivement a échappé à nos moyens de répression et s'est concentré dans des lieux où ne peuvent se faire sentir ni notre puissance, ni notre influence.

Notre intervention ainsi expliquée, il reste à demander si l'Europe a fini sa mission. La réponse me semble inévitable : non, elle ne l'a pas terminée. Elle ne l'a pas terminée, parce que, après avoir châtié la conduite odieuse et immorale de quelques-uns de ses habitants à l'égard des Africains, elle doit se souvenir que ceux-ci jouissaient d'un état social meilleur, avant que les marchands et les navigateurs des peuples civilisés fussent venus leur apprendre à se vendre; elle doit donc, pour continuer son œuvre généreuse, chercher à rendre aux peuplades noires la vie paisible et calme que sa cupidité leur a autrefois enlevée. N'est-ce pas là une dette de conscience et d'honneur?

Je serais désolé qu'on pût croire que je veux rapetisser le rôle que l'Europe a joué dans ces tristes scènes; il a été, je le sais, noble et grand, et, au surplus, ses dispendieux efforts témoignent assez de ses sympathies en faveur des esclaves

noirs; mais malheureusement les voyages dans l'intérieur de l'Afrique étant extrêmement rares, elle a dû se borner à combattre ce qu'elle voyait, ce qu'elle pouvait apprécier et ce qui excitait au plus haut point son indignation : d'abord la traite faite par ses navires, ensuite l'esclavage dans ses possessions. Quoi de plus affreux, en effet, que le trafic, connu sous le nom vulgaire de *traite des nègres*, et qui a si longtemps deshonoré notre race? Quoi de plus vil que ces trafiquants qui, obéissant à de cupides instincts, spéculaient cruellement sur la vie des uns et sur la barbarie des autres? Quoi de plus dégoûtant que leur odieux langage, espèce d'argot aussi révoltant que celui des bagnes : « J'ai embarqué ma cargaison de *bois d'ébène,* » disait un capitaine négrier, désignant ainsi, par cette expression, les malheureux qui gisaient sur son navire, enchaînés par le milieu du corps, ou plutôt rivés aux parois du bâtiment et entassés comme la matière à laquelle on les comparait. « J'en embarque cinq cents pour en conserver trois cents, » disait un autre, supputant ainsi à l'avance et sûrement les pertes qui résulteraient, pour ces pauvres esclaves, du manque d'air et du manque d'espace. Mais toutes les horreurs de la traite sont connus; il en est de même des traitements barbares qu'exerçaient impunément autrefois sur leurs esclaves les propriétaires de nos colonies.

Certes l'Europe ne pouvait pas demeurer éternellement indifférente et froide devant de semblables atrocités; elle s'est enfin levée pour faire entendre sa loyale et énergique protestation; elle a poussé son cri d'anathème sur ceux qui accomplissaient ces actes criminels, et puis elle a entrepris sa grande œuvre d'abolition. Tout cela a été marqué au

coin d'un désintéressement si pur et d'un dévouement si complet à l'humanité, que l'admiration des hommes de cœur est bien légitimement acquise à ceux qui se sont mis au service de cette noble cause. Mais moi, moi qui écris ces réflexions à 200 lieues de l'Océan, et en face d'un affligeant spectacle, je découvre, comme une vérité nouvelle, qu'on n'a exterminé qu'une ombre, et que le corps qui la projetait est resté debout robuste et plein de vie; je découvre que le monde civilisé a mis une trop grande précipitation à choisir ses moyens de répression et qu'il a lui-même repoussé une ressource précieuse qu'il pouvait alternativement employer à secourir et à moraliser.

Il est aisé de comprendre que je veux parler de la traite, et voilà pourtant où conduit, aux lieux mêmes, l'examen des conséquences de l'esclavage. Après avoir éprouvé la plus vive répulsion pour ce système, même dans son principe, on arrive instantanément à le considérer comme un moyen puissant de moralisation et un acte d'humanité. Il faut, pour cela, que l'horreur qu'on éprouve en contemplant les captifs africains au milieu de leur pays soit bien saisissante et bien profonde!

Cependant, qu'on ne s'effraye pas du mot que je viens d'écrire; car la traite à laquelle je songe ne ressemble en rien à celle dont je viens d'esquisser quelques traits, et, en outre, qu'on n'oublie pas ceci, car c'est bien important : je n'y songe que comme *moyen transitoire* seulement.

Supposons donc que les marchands, attirés jusqu'à présent à ces sortes de spéculations par l'appât d'un lucre immoral, soient remplacés par des hommes pourvus d'un caractère officiel et délégués par les puissances européennes

qui veulent l'abolition de l'esclavage; supposons que ces officiers, au lieu d'*acheter* pour *revendre*, *rachètent*, au contraire, de la captivité et procurent, par ce rachat, aux pauvres nègres qui en seraient l'objet une vie et un avenir meilleurs : n'y aura-t-il pas un adoucissement réel apporté à la condition des prisonniers noirs? n'y aura-t-il pas accomplissement d'un acte d'humanité?

Rachetés comme il vient d'être dit, les noirs seraient conduits dans celles de nos colonies dont le climat meurtrier semble rendre l'exploitation du sol par les travailleurs blancs irréalisable ou, tout au moins, très-dangereuse, et, partant, d'une exécution douteuse. Là, ces noirs, dont la condition morale cesserait d'être abjecte (car ils auraient, en fait et en droit, la qualité d'hommes libres), seraient organisés en escouades de travailleurs soumis, comme dans toute agglomération d'individus, à des règles de discipline et à des obligations de travail. Dans cette position nouvelle, ils pourraient facilement recevoir des enseignements religieux, et quelques-uns, ceux qui montreraient de l'aptitude, une éducation professionnelle. Ce serait là un excellent moyen de propager plus tard les lumières de la civilisation au milieu de l'Afrique, et, à ce point de vue, le rachat des esclaves noirs et leur importation dans nos colonies auraient une haute portée de moralisation.

Le travail imposé aux noirs rachetés serait rétribué par les propriétaires qui les emploieraient. Le montant de cette rétribution, diminué d'une petite portion distribuée à chaque travailleur, serait versé au trésor public et servirait à acquitter les frais résultant du rachat et du transport. Les travailleurs noirs seraient libérés lorsque les avances faites

pour leur rachat et pour leur transport dans la colonie auraient été intégralement remboursées par chacun d'eux. Il leur serait facultatif de rester dans la colonie ou de retourner dans leur pays. Dans le premier cas, ils continueraient à être soumis à une discipline sévère et à des obligations de travail, mesures qui auraient pour but d'éviter le désordre et la démoralisation; dans le second, une nouvelle location de travail pourvoirait aux frais de rapatriement.

Sans doute, cette condition ne serait pas parfaite : les travailleurs noirs seraient des prolétaires d'une espèce nouvelle, des esclaves sous un autre nom, pourrait-on dire; mais il serait si facile d'atténuer les conséquences de cette situation; puis n'auraient-ils pas un salaire et ne cesseraient-ils pas tout à fait d'être la *propriété* de l'homme?

Il me semble inutile de pousser plus loin le développement d'un système aussi simple et auquel on a dû évidemment songer déjà; ce que je viens d'exposer doit, du reste, suffire à faire comprendre que, si un pareil projet était pratiqué en tous points comme je l'entends, il deviendrait une source précieuse de moralisation, une atténuation efficace des misères morales et physiques qui frappent aujourd'hui les esclaves de l'intérieur de l'Afrique, et, en outre, il rendrait à nos colonies les moyens d'exploitation que l'émancipation va, je le crains, leur enlever. Et ce dernier avantage est assez capital pour qu'on y réfléchisse : les esclaves qui vont être émancipés n'ont point été préalablement moralisés; ils ne comprennent pas assez la nécessité du travail pour s'y astreindre volontairement; ils seront, pour nos colonies, des hommes inutiles et dangereux.

Malheureusement, je le sais, et c'est un fait observé dès

longtemps, la création de nouveaux marchés d'esclaves est une excitation à la guerre et aux vols d'hommes entre les peuplades africaines. Le rétablissement de la traite, même sous une forme morale, tout en détruisant les atroces souffrances des prisonniers et des esclaves noirs, tout en fournissant à nos colonies des moyens d'exploitation, causerait donc néanmoins un mal réel. Éviter l'un et l'autre n'est pas chose facile, et, dans un pareil embarras, je crois qu'il est sage d'accepter le mal le moins grave. Ainsi, à tout prendre, il est plus humain, dans l'état actuel des choses en Afrique, de se servir encore de la traite, puisque, l'homme représentant une valeur assez considérable, sa vie est alors soigneusement épargnée.

Résumons. Il y a, dans l'importante question qui nous occupe, deux faits également graves et également saisissants :

L'un est l'esclavage qui entraîne, pour l'homme, la perte totale de ses droits, son abaissement, sa transformation en instrument de travail, la plus douce encore des conditions qui lui soit faite ;

L'autre est le traitement inhumain que subissent les esclaves dans l'intérieur de l'Afrique.

Au premier, qui domine et absorbe le second, j'entrevois un remède, c'est l'intervention directe au centre de l'Afrique d'hommes courageux et dévoués, missionnaires intrépides ayant fait à l'avance le sacrifice de leur vie à Dieu et à l'humanité.

Au second, déplorable conséquence du premier, je ne puis imaginer qu'une atténuation, c'est le rachat, moyen transitoire, on le comprend, mais qui, malgré son imper-

fection, est encore le seul qui puisse arracher des hommes à la mort, et à une mort affreuse.

Ces deux actions, combinées avec assez de prudence pour qu'elles ne se détruisissent pas l'une par l'autre, attaqueraient simultanément la cause et l'effet, et pourraient peut-être arrêter à toujours cet odieux trafic d'hommes.

Le 9 décembre. Nous quittons Samba-Gala à 7 h. 16′ du matin, après avoir passé sur la terre une nuit très-froide. Nous faisons route au S. jusqu'à 7 h. 52′. Nous longeons alors, sans le traverser, le marigot de Koulinié, dont le lit est profond et sablonneux; ce marigot, actuellement sec, continue celui de Tumbimobaly, qui part de la Falémé, au-dessus du village de Bayéga. La route s'incline de 5° à l'E.

A 8 h. 15′, nous passons au milieu du petit village de Guibara, situé dans un bois de gans et d'acacias : ses cases, malpropres et mal construites, lui donnent une apparence de misère. Après ce village, la route passe au S. 10° O. Nous continuons à marcher, au milieu d'un bois d'acacias, dans un sentier étroit et rocailleux. Ce bois, dont l'épaisseur est considérable, offre dans ses profondeurs une retraite sûre à de nombreuses bandes de sangliers tellement familiers que plusieurs d'entre eux s'approchent très-près de nous. Nos laptots nous donnent, en cette circonstance, une nouvelle preuve de leur maladresse : à vingt pas, ils font une décharge générale sur ces animaux, au moins au nombre de trente, et ils n'en atteignent pas un seul.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait encore aucune rencontre des quadrupèdes de l'Afrique : nous avons bien vu, à de grandes distances, quelques-uns des hôtes redoutables et sauvages qui peuplent les déserts; mais, moins favorisés

que presque tous les voyageurs qui nous ont précédés, nous ne pouvons, sans mentir, orner, comme eux, notre récit de terribles aventures de lions à l'œil sanglant et de tigres affamés auxquels nous échappons par miracle. Peut-être, dans la suite, aurons-nous aussi d'effroyables histoires à raconter; attendons.

A 9 heures, la route passe au S. jusqu'au village de Vélingara, que nous atteignons à 9 h. 52'. Ce village, plus grand que Guibara, présente, comme celui-ci, un aspect de pauvreté et de malpropreté qui frappe : il est également situé dans le bois que nous traversons depuis ce matin.

Notre arrivée à Vélingara est marquée par une scène qui nous donne une triste opinion des sentiments hospitaliers de ses habitants. Non-seulement ils ne nous offrent point de cases pour nous mettre à l'abri d'un soleil de feu, mais ils ne nous cèdent même pas de place sous le hangar commun qu'ils occupent, espèce de caravansérai établi à l'ombre d'un beau groupe de tamariniers et formant, dans le village, le seul endroit que le soleil n'atteigne pas. Lorsque nous descendons de cheval, nous trouvons les oisifs du pays étendus aux meilleures places du hangar, devisant évidemment de l'événement du jour, c'est-à-dire de la présence des hommes blancs parmi eux, et riant beaucoup du désappointement qu'ils leur ont si malicieusement ménagé.

Pour se contenter, sans murmurer, d'une place au soleil après trois heures passées à cheval, il faut assurément une bonne dose de patience et de résignation, mais la prudence le voulait ainsi. Cependant, tout en étendant avec une apparente indifférence nos nattes sur la terre brûlante, nous pensions qu'il serait bien doux de pouvoir gratifier nos hôtes

discourtois d'une bonne volée de coups de bâton. Les drôles, du reste, semblaient deviner le désir qui nous agitait et les motifs qui nous empêchaient d'y céder, car leurs railleries devinrent plus bruyantes lorsque nous eûmes définitivement accepté notre situation fâcheuse en prenant possession de nos places incommodes.

Nous avions alors un de nos jeunes Sénégalais atteint d'un violent accès de fièvre; le pauvre enfant souffrait tellement, qu'après quelques instants d'hésitation nous nous décidâmes, malgré les façons peu prévenantes dont usaient les habitants envers nous, à réclamer d'eux, pour lui, une petite place à l'ombre. Notre requête, présentée sous une forme soumise, fut loin de les toucher, et ils continuèrent leurs rires et leurs réflexions sans s'en préoccuper davantage. C'était trop fort : nous étions exaspérés, nous n'avions plus la force de persévérer dans notre rôle de souffre-douleur.

Jusque-là, cependant, nous avions pu contenir nos laptots, mais ce dernier trait d'inhospitalité ne nous le permit plus, et l'un d'eux, avant que nous eussions eu le temps de l'arrêter, se leva, saisit un nègre du village à la place qu'il occupait sous le hangar et le rejeta violemment à quelques pas de là. L'effet de cette action était facile à prévoir : en un instant les gens de Vélingara, debout et menaçants, nous donnent à peine le temps de saisir nos armes et de prendre une attitude défensive; ils s'avancent sur nous, leurs clameurs sont plus fortes, leurs paroles injurieuses et leurs gestes de colère se multiplient; la foule grossit, tout enfin nous fait présager une lutte dans laquelle nous allons nous trouver un contre trente. La présence d'esprit de notre guide nous sauva; et, certes, en ce moment, si l'un de nous

avait fait une démonstration hostile, nous étions bien certainement mis en pièces, mais non sans faire chèrement payer notre vie aux agresseurs, car notre indignation était excitée à un haut point.

Notre guide, étant donc parvenu à grand'peine à dominer le tumulte, finit par se faire entendre; il parle de l'almamy, de la protection qu'il nous accorde et de la vengeance qu'il ne manquera pas d'exercer sur ceux qui nous auront maltraités. Le chef du village, gagné à nos intérêts par l'éloquence de notre guide, se joint à nous pour haranguer ses gens; de notre côté, nous déposons nos armes, donnant ainsi, par cette manifestation, un témoignage complet de nos intentions pacifiques. Dès lors la fureur belliqueuse de nos hôtes s'apaise et se transforme en un flot de paroles récriminatoires qui nous font presque regretter de ne pas avoir terminé la lutte autrement. On ne peut, en effet, que difficilement imaginer combien les cris des nègres, dans leurs explications, sont insupportables et irritants à entendre.

Après une heure passée ainsi en fatigantes et ennuyeuses explications, l'affaire se termine pour nous par une victoire : les places nous sont abandonnées, et, pour que rien ne manque à notre triomphe, le chef du village soumet à une amende le nègre expulsé de sa place, cause bien innocente, il faut le dire, de tous ces fâcheux démêlés. Le nom de l'almamy et les menaces de sa vengeance avaient produit un effet magique.

Nous prenons notre repas, retardé, par cet incident, jusqu'à 3 heures du soir, et, une demi-heure après, nous quittons le village sans regret, comme on doit bien le penser.

Nous nous dirigeons vers le S., continuant à traverser le

bois d'acacias dans lequel Guibara et Vélingara sont situés. A 5 h. 12′, nous passons très-près de deux monticules en forme de pic, que nous relevons à l'ouest et qui font partie d'une ligne de collines se prolongeant parallèlement à notre route. Le chemin devient difficile à mesure que nous approchons de ces collines, constituées, comme les autres, par des roches quartzeuses plus ou moins colorées par l'oxyde de fer. La végétation se ressent de la nature du terrain ; elle est appauvrie et chétive. A 5 h. 30′, la route passe au S. E.

A 6 h. 22′, nous arrivons au village de Diddé, occupé par des Sarracolets et situé dans une plaine vaste et fertile, qui termine la ligne de collines que nous avons longée depuis notre départ de Vélingara. Diddé se distingue des autres villages par de nombreux palmiers unis à plusieurs variétés d'arbres qui changent la monotonie habituelle des sites où s'élèvent les villages. Les palmiers sont d'un effet agréable : il faut, au reste, si peu de chose pour charmer, surtout dans un pays où il n'y a pour couleur locale, en cette saison du moins, qu'un aspect de tristesse et de stérilité qui se complique souvent, dans les villages, d'une apparence d'extrême pauvreté. Quoi qu'il en soit, Diddé est, en réalité, un village joli et propre; ses habitants, grâce à leur industrie, sont moins malheureux que la plupart des cultivateurs et des bergers foulahs qui forment la population ordinaire des pays que nous parcourons. Ce village possède une mosquée de construction originale ; c'est le seul monument qui, jusqu'ici, ait été digne de fixer notre attention. Cet édifice, de terre glaise, est bien au-dessus de la mosquée de Boulébané, dont j'ai fait la description; il dépasse aussi en élégance et en bon goût le tata de Sénou-Débou aux bastions dentelés et

aux constructions demi-gothiques. Il est fâcheux, toutefois, que l'eau, les troupeaux et les productions du sol ne soient pas en harmonie avec l'aspect agréable du paysage.

Nous faisons avec une chèvre très-maigre et de mauvais couscous un repas arrosé par une eau bourbeuse et d'une détestable odeur. Nous campons pour la nuit sur la place de la mosquée, dont la malpropreté contraste avec la propreté des autres parties du village. Nous étendons nos nattes sous des palmiers, et, malgré le froid de la nuit, nous dormons d'un excellent sommeil.

On nous a fait à Diddé une réception très-cordiale : les habitants, comme s'ils avaient voulu nous faire oublier nos impressions de ce matin, ont mis dans leur hospitalité une sorte de recherche et de somptuosité dont nos laptots ont été fort satisfaits; de vastes calebasses remplies de riz au lait aigre et de couscous aux intestins de bœuf leur ont été offertes avec un désintéressement parfait. Ce dernier mets est très-estimé dans le pays, et il l'est, je crois, d'autant plus que la substance principale qui le compose a moins perdu de son odeur naturelle. On comprend que nous ne prenons pas part au régal de nos hommes; nous avons même le soin de mettre entre eux et nous une respectueuse distance.

Le 10 décembre. A 7 h. 10′ du matin, nous abandonnons Diddé, emportant un bon souvenir de l'accueil que nous y avons reçu. Nous faisons route au S. E., atteignant bientôt, au sortir de la plaine où s'élève le village, un bois d'abord de jeunes arbres, puis, à mesure que nous avançons, d'arbres plus grands et plus serrés. Ce sont encore des sidomms, des soumps et des acacias de toutes variétés, c'est-à-dire des arbres à épines jetés là, dirait-on, pour faire le désespoir du

voyageur, surtout quand il est obligé de passer à cheval dans les étroits sentiers tracés au travers de leurs épaisses ramures.

Le chemin que nous suivons au milieu du bois est très-mauvais; le sol est caillouteux et les éclaircies, que nous dépassons assez fréquemment, sont occupées par des roches de quartz de la variété que nous avons décrite déjà et par des scories de fer oxydé, formant quelquefois des blocs d'un fort volume : le terrain continue à être rougeâtre. Au sortir du bois, nous entrons dans une espèce de gorge pratiquée entre deux masses de collines ferrugineuses et quartzeuses. Le chemin devient de plus en plus difficile par suite de nombreux accidents de terrain et des morceaux de roche qui garnissent le sol.

A 8 h. 40′, nous traversons un marigot assez large qui doit être le marigot de Merméríko ; il n'a, en ce moment, que des flaques d'eau éparpillées dans son lit sablonneux et rocheux. La route incline de quelques degrés, tantôt au sud et tantôt à l'est ; mais elle revient toujours au S. E.

A 11 h. 46′, nous arrivons à Sansandig.

Ce village, occupé, comme celui de Diddé, par des Sarracolets, est situé dans un petit bois, à environ une portée de fusil de la Falémé. Sansandig est moins joli que Diddé et ne possède, pour ornement, ni mosquée ni bouquets de palmiers : on y trouve, en outre, si peu de ressources, que nous prenons le parti de l'abandonner pour un autre village du même nom, qui est situé sur la rive droite de la Falémé et dans lequel, nous dit notre guide, nous serons beaucoup mieux. Toutefois, on nous fait ici un accueil si bienveillant, que nous attendrons à demain pour traverser la Falémé;

on pousse même l'urbanité jusqu'à nous donner des cases : elles sont peu propres, il est vrai, mais elles seront toujours assez bonnes pour nous mettre à l'abri du soleil ; nous sommes très-fatigués de notre route.

Sansandig offre aussi cette apparence de pauvreté que nous avons déjà plusieurs fois remarquée pendant la route. On pourrait dire que ce qu'il y a de plus curieux est de voir des sangliers se promener tranquillement dans les rues, et ce n'est point une exagération, car ces animaux ne fuient pas à l'approche de l'homme. Cette familiarité s'explique, du reste, par les habitudes des nègres qui ne chassent jamais et réservent leur poudre, qu'ils se procurent avec difficulté, pour un autre usage que celui de tuer un animal dont la chair est réprouvée. Nos laptots, qui n'ont ni les mêmes motifs pour économiser leurs munitions, ni les mêmes scrupules de conscience à l'endroit de l'observance des prescriptions de l'islamisme, renouvellent, sur les sangliers de Sansandig, leur fusillade d'hier, mais avec tout aussi peu de succès. Mes compagnons et moi sommes trop souffrants pour nous mettre de la partie; aussi, malgré l'abondance de ce gibier et la facilité de le chasser, nous sommes réduits à faire un repas de sancall (1) et de lait aigre.

Lorsque les eaux sont tout à fait basses, on trouve, à la hauteur du village, dans la Falémé, des sables aurifères qui se traitent par le lavage et donnent de l'or en paillettes. Ces richesses, d'une si simple exploitation, ne semblent pourtant

(1) On nomme ainsi du mil concassé grossièrement. Le couscous, qui est aussi un mil concassé, est soigneusement préparé et dépouillé du son avec une minutieuse attention.

pas faire jouir les habitants d'un grand bien-être : leur village est sale, les cases sont mal bâties, les troupeaux rares, et l'on n'y élève ni poules, ni chèvres, ni moutons ; le lait même, nourriture fondamentale des Africains, manque presque absolument ; il n'y a que de bonne eau, puisée à la rivière. Pour nous qui sommes condamnés, depuis douze jours, à en consommer de détestable, ce n'est pas une petite ressource ; mais, aussi, c'est la seule.

CHAPITRE XIV.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Nous traversons la Falémé au gué des villages de Sansandig. — Dangers que nous fait pressentir le chef de Samba-Yaya sur notre entreprise. — Achat de protection. — Kéniéba ; impression de tristesse ressentie en y arrivant. — Le *mal rouge* de Cayenne se trouve à Kéniéba. — Nous partons, pour les mines, sous l'escorte de soixante hommes. — Les armes à feu ; fréquence de leurs explosions ; causes qui les produisent. — Arrivée à Dambagnagney. — Description des mines. — Retour à Kéniéba. — Le *douki*, arbre à fleurs rouges. — Rencontre d'une députation de Mandingues de Farabana. — Détails sur le gouvernement et les mœurs des Mandingues du Bambouk. — Retour à Sansandig.

Le 11 décembre. Le matin, de bonne heure, nous traversons la Falémé à un gué facile qui se trouve entre les deux Sansandig, dans une direction S. E. et N. O. : nos laptots n'ont de l'eau que jusqu'à la ceinture. Cette opération demande un certain temps, à cause de nos bagages qu'il faut charger et décharger pour les transporter à dos d'homme.

Le village de la rive droite, que nous allons occuper, est situé à la même distance de la rivière que celui que nous

quittons ; il est habité, ainsi que tous les villages de la même rive qui sont sous la suzeraineté de l'almamy du Bondou, par des Foulahs émigrés du Fouta-Djallon. Les ressources alimentaires sont aussi variées que possible pour le pays : les troupeaux sont nombreux et beaux, et l'on trouve, même avec assez d'abondance, des poules, des œufs et du lait. Les habitants sont bons et affables, peut-être un peu curieux ; mais, quoique leur curiosité semble plus vivement excitée qu'ailleurs, elle ne se manifeste pas d'une façon importune : ils se bornent à nous regarder et à nous entourer à distance.

Ce village est plus grand que celui de la rive gauche ; il est aussi beaucoup mieux entretenu. La disposition de ses cases, la même que dans le Bondou, consiste en groupes séparés qui occupent un développement étendu. On nous donne chez le chef du village des cases plus propres que celles qui jusqu'à présent nous ont été offertes.

Dans le rapport qui a été publié, au mois d'octobre 1844, dans les *Annales maritimes*, je m'étais arrêté à présenter les avantages d'un établissement à Sansandig. Je n'en reparlerai donc pas ici : l'occupation de ce point est, du reste, obligatoire, si l'on veut jamais exercer une influence sérieuse sur le pays.

Le 12 *décembre*. Nous séjournons à Sansandig, rive droite, pour y prendre les renseignements nécessaires à la continuation de notre route aux mines ; on nous fait pressentir des difficultés d'exécution.

Le 13 *décembre*. A 6 h. 32′ du matin, nous quittons nos cases, après avoir pris congé du chef du village dont l'accueil a été parfait, et nous nous dirigeons au N. E.

à travers un bois d'arbres épineux. A 7 h. 15′, la route passe au N. 5° O.; nous traversons des ravins profonds; le terrain est très-accidenté ; il est fréquemment coupé de sillons creusés par les eaux dans la saison des pluies. Le sol, semé de cailloux empâtés dans une terre rougeâtre, semble très-stérile : à peine remarque-t-on çà et là quelques tiges desséchées de graminées.

A 7 h. 36′, nous traversons un marigot très-large, au cours sinueux et au lit rocailleux, dont les bords escarpés sont difficiles à gravir pour notre caravane. A 8 h. 6′, nous arrivons au village de Tomboura, peu grand, malpropre et possédant un tata en ruines, qui ne doit pas être, en cas d'attaque, un excellent lieu de refuge pour les habitants. Ils nous reçoivent bien et nous désignent, pour campement, un endroit où s'élèvent deux magnifiques tamariniers.

Départ de Tomboura à 1 h. 37′, route N. $\frac{1}{4}$ N. E. Les terres rouges, stériles et bouleversées par des travaux d'hommes, annoncent le voisinage des mines et les recherches faites pour les découvrir. Nous rencontrons encore des troupeaux de sangliers. Notre chemin passe au milieu d'un bois de baobabs plus rapprochés les uns des autres que ceux que nous avons vus dans le Bondou, mais toujours bien loin des prodigieuses dimensions données par Adamson.

Nous arrivons, à 3 h. 10′, à Samba-Yaya, petit village sans tata, dont le chef est en même temps chef du canton de mines, auquel appartiennent celles que nous allons visiter. Cet homme, grand vieillard courbé par l'âge, a une figure intelligente et digne ; il nous accueille avec bienveillance, et nous donne, pour passer la nuit, un endroit recouvert d'une toiture de paille, sous lequel nous disposons

nos nattes. Les cases de Samba-Yaya ont la forme hémisphérique de celles des Peuls nomades.

On donne le nom de *Peuls*, dans le pays, aux Foulahs émigrés qui occupent le bord de la Falémé, du côté du Bambouk; mais cela ne veut nullement dire que ce soient de véritables Peuls, et ils ne sont désignés ainsi que par un rapprochement de condition : cette qualification, dans ce cas, est uniquement employée comme synonyme de tributaire.

Le chef de Samba-Yaya exerce, sous l'almamy, une autorité complète sur tous les Foulahs du Bambouk établis depuis Sansandig jusqu'au village de Kéniéba, le plus rapproché des mines. Nous nous procurons auprès de ce chef de nouveaux renseignements sur les moyens d'atteindre le but de notre voyage; mais, semblable aux autres, il nous fait un tableau effrayant des dangers que nous allons courir en l'entreprenant. Nous aurons à redouter, nous dit-il, les agressions des Maures qui, déjà, ont dû traverser le Sénégal, et celles des Mandingues, plus dangereux encore; car, jaloux des richesses de leur pays, dont la possession leur a été enlevée par la conquête, ils se vengent de la perte qu'ils ont faite, en inquiétant et attaquant ceux qui parcourent ces contrées. Nous écoutons les avertissements du vieux chef; mais nous lui exprimons formellement que nous devons remplir notre mission en dépit de tous les obstacles. Il nous donne alors pour guide un de ses fils, et il le charge d'enjoindre au chef de Kéniéba de nous fournir une escorte pour nous protéger et des femmes pour travailler le minerai sur les lieux.

Nous passons ensuite à l'importante affaire du cadeau :

nous discutons pendant longtemps avec le chef de Samba-Yaya la nature et la quantité des objets qui doivent le composer. Il se montre très-avide et difficile à satisfaire; cependant, après d'assez longs débats, après avoir successivement ajouté à notre don, tantôt une poignée de poudre, tantôt quelques colliers de verroterie, tantôt trois ou quatre pierres à fusil et autant de balles, nous finissons par nous entendre. Ces achats de protection donnent lieu à de singuliers marchés : il est impossible, on le conçoit, de céder à première demande aux exigences de ceux dont on dépend; d'un autre côté, comme il y aurait un danger immense à refuser, on est réduit à défendre pièce à pièce ses marchandises, sous peine d'être bientôt réduit à rien, si l'on mettait trop de générosité ou trop de facilité à les livrer. On se rappelle toute la peine qu'eut, en pareille circonstance, Mollien pour satisfaire les désirs impérieux du chef de Niébel et surtout de sa femme. Notre vieux chef de Samba-Yaya est beaucoup plus raisonnable, et il ne réclame que des objets dont l'usage n'est pas pour nous de première nécessité. Il ne lui prend pas, par exemple, la fantaisie de nous demander nos couvertures et encore moins de les enlever pour ainsi dire de vive force comme cela fut fait à Mollien par la sœur de l'almamy de Timbo.

Le 14 décembre. A 4 h. 29′ du matin, nous prenons congé de notre hôte et nous nous dirigeons, à l'E. N. E., par un chemin qui, en plein jour, ne serait que mauvais, mais que l'obscurité rend détestable. Nous traversons, peu après être sortis du village, un bois épais planté d'arbres que nous ne voyons pas, mais dont il nous est facile de deviner l'espèce aux déchirures qui nous sont faites aux mains, au

visage, et surtout aux vêtements, qui laissent de temps à autre leurs débris accrochés aux épines crochues de ces arbres. Ils croissent, au milieu de hautes graminées, dans un terrain qui paraît de meilleure nature que les terres rouges et pierreuses de notre route d'hier.

Lorsque le jour paraît, le bois s'est éclairci, mais le chemin n'est pas devenu meilleur. La végétation reprend l'aspect de stérilité qu'elle avait hier. Nous sommes interrompus, dans la triste et invariable contemplation de cette nature désolée, par les avertissements du fils du vieux chef, qui nous recommande de nous serrer et d'être sur nos gardes ; il nous raconte, tout en nous adressant ces conseils, des histoires tragiques d'assassinats commis sur des imprudents. Le fait est que, dans plusieurs parties du bois que nous continuons à traverser, il y a d'excellents endroits d'embuscade qui servent, nous dit-il, fort souvent à cacher des bandes de Maures ou de Mandingues, qui s'élancent à l'improviste sur les voyageurs. La route est sillonnée de ravines profondes et accidentée de saillies ; le sol est pierreux. Nous trouvons encore des troupes de sangliers et un assez grand nombre de singes rouges de haute taille, qui annoncent leur présence par des aboiements très-sonores. Ces animaux, que nous voyons quelquefois fort près de nous, sont assis sur la terre ou perchés sur les arbres. Plusieurs ont, sans exagération, la taille d'un enfant de dix à douze ans. A 7 h. 50′, la route devient N. E. $\frac{1}{4}$ E.

A 7 h. 56′, nous traversons le marigot de Dianbalal, très-large et très-profond ; son lit, qui contient encore des flaques d'eau, est sablonneux et rocheux. Notre marche, assez longue, nous a altérés, et la vue de l'eau nous donne une

forte envie de boire; mais celle qu'on nous offre, épaissie par une notable quantité de boue, est tellement mauvaise, que nous aimons mieux encore conserver notre soif. Nous continuons à cheminer dans des bois et dans des sentiers difficiles et montueux. A 9 h. 29′, nous arrivons au village de Kéniéba.

Ce village, occupé aussi par des Foulahs, n'est qu'à très-courte distance des mines ; il a une grande étendue et offre de loin un aspect de prospérité et d'importance; mais, de près et lorsqu'on y entre, un grand nombre de cases abandonnées, d'autres cases en ruines, un tata brisé et portant des traces d'incendie, annoncent que l'importance et la prospérité dont il a joui ont depuis longtemps disparu. Il a été, en effet, saccagé, il y a trois ans, par l'almamy du Bondou, qui avait à punir les Mandingues qui l'occupaient de quelques pillages accomplis, comme d'habitude, au préjudice des cultivateurs paisibles des bords de la Falémé. Le châtiment fut terrible, nous dit notre guide ; le chef mandingue et presque tous les principaux du village furent tués dans le combat, et le reste de la population échappé au massacre ou à la captivité prit la fuite vers l'intérieur. Depuis lors, et selon la politique de l'almamy, il a donné ce village aux Foulahs émigrés qui viennent du Djallon.

L'impression de tristesse et de misère qu'on éprouve en parcourant Kéniéba et en contemplant ses habitants ne s'explique pas cependant complétement par l'histoire malheureuse qu'on nous raconte. Ainsi les richesses du voisinage devraient, ce nous semble, se révéler quelque peu par le costume ou par les cases des nouveaux habitants, ou bien

encore par des troupeaux, signe ordinaire de l'aisance des villages foulahs. A Kéniéba, les habitants sont mal vêtus, les cases sont plus malpropres que toutes celles dont la malpropreté nous a déjà frappés; il n'y a, enfin, ni cultures, ni troupeaux. Nous remarquons parmi les habitants une affreuse maladie, espèce de lèpre, que M. Huard désigne par le nom de *mal rouge* de Cayenne.

On nous campe d'abord dans l'endroit le plus sale du village; mais, sur nos réclamations que nous allons respectueusement présenter au chef, il veut bien consentir à nous assigner un endroit plus convenable. Nous sommes trop fatigués pour aller aux mines aujourd'hui ; nous attendrons à demain.

Le 15 décembre. Après avoir subi les très-diffuses recommandations de notre hôte de Kéniéba, nous partons à 6 h. 41′ du matin avec une escorte de soixante hommes qui consentent volontiers à nous accompagner, moyennant la légère rétribution d'une balle et d'une charge de poudre. Les fusils de ces hommes sont presque tous de fabrique anglaise et plusieurs ont le canon raccourci, évidemment par suite d'explosions. Ces accidents sont fréquents et ont pour cause la mauvaise qualité des fusils et la déplorable habitude des nègres de charger leurs armes avec une grande quantité de poudre. Nous avons vu nous-mêmes un de ces accidents arriver à un de nos laptots : l'explosion se fit à la partie supérieure du canon et non au tonnerre de l'arme, ce qui eût été plus dangereux pour l'homme. Le canon était sans doute bouché par de la terre, et la charge se fit jour par la partie la plus faible. La négligence des nègres et la difficulté qu'ils ont à renouveler

leurs munitions, ce qui les oblige à conserver longtemps la charge de leurs armes, expliquent suffisamment la cause habituelle de ces explosions. Il arrive cependant quelquefois, et surtout avec les fusils anglais, qu'elles se produisent d'une façon plus dangereuse; mais les nègres n'en sont, pour cela, ni moins insouciants à visiter leurs armes, ni plus économes de poudre pour les charger. Pour eux, le bruit est tout, et une balle qui atteindrait son but sans produire une forte détonation ferait bien moins d'effet qu'une balle perdue, mais qui serait lancée avec un bruit formidable.

En sortant de Kéniéba, nous traversons un marigot profond que ses bords abrupts rendent de difficile accès. Dans son lit de sable, mêlé de roches, on a creusé des puits pour approvisionner le village : l'eau qu'on en retire est meilleure que celle que nous avons essayé de boire hier avant d'arriver à Kéniéba. Elle est pourtant fournie par le même marigot ; car celui que nous traversons en ce moment est aussi le marigot de Dianbalal. La route est au N. E. jusqu'à très-courte distance des mines; elle est tracée au milieu d'un bois généralement assez clair, mais qui parfois présente des fourrés très-convenables pour servir d'embuscade aux rôdeurs dangereux que nos hôtes foulahs nous ont signalés. Les hommes de notre escorte semblent être sous l'impression de la crainte d'une de ces rencontres; car, contrairement aux habitudes des nègres, ils marchent silencieux et rangés, disposés à soutenir une attaque, et non pas débandés et bavards comme dans les circonstances ordinaires. Nous subissons aujourd'hui, mais plus pressants et faits avec une sollicitude plus vive encore, les avertissements de prudence et d'atten-

tion que nous adressait déjà hier notre guide de Samba-Yaya.

Nous atteignons, à 7 h. 29′ du matin, la mine de Dambagnagney; pour y arriver nous tournons brusquement au N. O. Cette mine est située au milieu d'un bois, très-près d'une ligne courbe de collines, formant un demi-cercle de l'O. au S. E. Les abords en sont semés de pierres siliceuses blanches, légèrement veinées de rouge; les terres sont fortement colorées par l'oxyde de fer et laissent voir une nouvelle espèce de roche du genre schisteux.

Pour descendre dans cette mine, on a pratiqué un trou ayant la forme d'un cône irrégulier dont la base, placée en bas, présente de singulières conditions de solidité; ce trou est d'une profondeur de 7 ou 8 mètres au plus, et ses parois, dépourvues d'étais, ont à leur partie supérieure plusieurs fissures verticales qui menacent d'une chute prochaine. Ces accidents, inévitables pour les hommes du pays si inhabiles dans de semblables travaux, sont, comme on doit le penser, très-communs. Au fond de ce trou, une ouverture latérale de $0^{m},60$ à 1 mètre de hauteur conduit dans une galerie souterraine ayant, nous dit-on, une étendue de 40 à 50 mètres. Le terrain des mines est un terrain d'alluvion formé de sable, de cailloux quartzeux roulés et de schiste ferrifère micacé, contenant quelquefois des parties de terre grasse et noirâtre. L'ensemble de cette roche se brise aisément sous le doigt.

Tout autour de cette mine, la seule actuellement en exploitation, on rencontre des trous d'une effrayante profondeur, garnis, de distance en distance, de traverses de bois scellées aux parois et formant des croix horizon-

tales; ces traverses servent à recevoir les échelles des mineurs, dont les montants sont faits avec de jeunes arbres tenus écartés par des échelons grossièrement et irrégulièrement fixés au moyen de liens d'écorce. C'est par de semblables échelles, si mal posées sur des pièces de bois en croix, que ces malheureux descendent dans ces mines, dont la profondeur est au moins de 35 à 40 mètres. On doit dire, il est vrai, qu'elles sont peu exploitées. L'une d'elles porte le nom de Gaëdy : on y descend par deux trous différents communiquant l'un à l'autre au moyen d'une petite galerie.

Dans le N. E. $\frac{1}{4}$ E. de Dambagnagney, à une distance de 2 kilomètres au plus, les hommes de Kéniéba qui forment notre escorte nous disent qu'au sommet d'un mamelon du nom de Pellel il y a des mines bien plus riches que celle de Dambagnagney, mais qu'on ne les exploite pas, parce que ceux qui ont autrefois tenté cette exploitation sont morts ou sont devenus fous. C'est pour les gens du pays une conviction profonde; mais pour nous, comme elle n'est pas suffisamment justifiée par les motifs qui nous sont donnés, nous croyons devoir lui chercher une origine plus rationnelle. La présence de l'arsenic, hypothèse fort admissible, du reste, pourrait servir à expliquer d'une manière moins extraordinaire l'effroi qu'inspirent dans le pays les mines de Pellel. En effet, si ce métal existe, les premiers exploiteurs ont pu, soit par l'organe de la respiration, soit en prenant leur nourriture sans se laver les mains, en absorber une assez forte quantité pour être vivement incommodés, et, par suite, mourir; de là, pour des hommes superstitieux, la pensée que ces accidents ne pouvaient être produits que par les

maléfices d'un agent mystérieux, car il leur était difficile, dans leur ignorance, de s'en rendre compte d'une manière naturelle.

Cette singulière opinion sur le danger de l'exploitation des mines de Pellel excite vivement notre curiosité, et nous faisons, auprès des gens de notre escorte, de vives instances pour aller visiter ces mines; mais tout est inutile, et ils refusent formellement de nous y conduire et même de nous y laisser aller seuls. Il est à remarquer que la crainte ressentie pour les mines de Pellel s'étend à toutes celles qui sont situées sur les collines. Ne serait-ce pas un indice de plus pour corroborer la supposition que je viens de faire de l'existence de l'arsenic ou de toute autre substance, ou même d'influences atmosphériques pouvant produire des effets nuisibles sur les hommes?

L'exploitation des mines de Kéniéba est ordinairement faite par les habitants foulahs des villages voisins et de celui de Kéniéba même, moyennant un droit payé au chef de Samba-Yaya, qui traite seul avec l'almamy du Bondou pour le tribut général. Les femmes du village de Kéniéba ont le monopole de la manipulation, et partagent l'or qui provient des produits de la mine, avec l'individu qui les leur a donnés à travailler. On sait déjà que l'exploitation n'est pas sans danger. Aussi n'est-elle entreprise qu'avec un certain déploiement de forces : les femmes travaillent, aidées seulement de quelques hommes; les autres veillent armés. Les eaux pluviales qui stationnent dans les mines longtemps après la mauvaise saison ne permettent d'y travailler que pendant cinq mois environ (de janvier à mai).

Nous assistons, sans perdre le moindre détail, à la succes-

sion de toutes les opérations qui sont exécutées pour extraire l'or de la mine et le convertir en paillettes : cette extraction et ce travail, dont l'imperfection est réellement surprenante, sont faits, comme je viens de le dire, par les femmes, qui en demeurent exclusivement chargées. Voici comment elles s'y prennent : les produits de la mine, composés de schiste en fragments assez gros, de cailloux et de terre sablonneuse, sont placés dans une calebasse pleine d'eau et pétris avec les mains pour être écrasés; les cailloux, une grande partie du sable terreux et de très-gros fragments de schiste sont rejetés à la suite de cette première opération, qu'il a été impossible, on le conçoit, d'exécuter parfaitement. La calebasse ne contient plus alors qu'un sable boueux qui, soumis à différents lavages, finit par donner un sable noir très-fin, dans lequel se trouve l'or, sous forme de molécules et de paillettes, quelquefois extrêmement ténues. La séparation des molécules aurifères et du sable se fait aussi très-grossièrement : le tout, placé dans une valve de coquille, subit encore de nouveaux lavages, à la suite de chacun desquels sont jetées des parties de sable et bien souvent avec elles des paillettes d'or; enfin un petit caillou écrase et réduit en poussière le sable restant. Le contenu de la valve est alors exposé à l'action du soleil pour faire sécher, puis, après, on souffle afin d'enlever la poussière. Il ne reste plus que l'or à cette dernière opération; mais il est considérablement réduit, car une grande partie a nécessairement dû se perdre par les lavages successifs que les produits de la mine ont supportés.

Ici se termine le travail exécuté sous nos yeux par les orpailleuses de Kéniéba avec une vivacité et une adresse remar-

quables. Nous leur demandons ce que deviennent les paillettes et les molécules que nous venons de voir extraire par les procédés grossiers que je viens de décrire : elles nous répondent que ces produits aurifères sont provisoirement placés dans de petites cornes de chèvre jusqu'à ce qu'ils s'y trouvent réunis assez abondamment pour être agglomérés. Cette agglomération est obtenue, nous disent-elles, par la fusion dans un creuset, et le résultat de cette fusion donne l'or sous forme de torsades ou d'anneaux à vives arêtes transversales, tel qu'il est vendu à nos comptoirs.

Il est impossible qu'en assistant aux préparations et au traitement des schistes et des sables aurifères extraits de la mine que nous visitons, on ne soit frappé des vices nombreux accompagnant cette double opération : d'abord c'est le peu de cas que font les orpailleuses des morceaux de roches schisteuses dont les couches, feuilletées et séparées par des parties terreuses, laissent voir, entre chacune d'elles, des paillettes d'or que le frottement imprimé par les mains ne peut évidemment suffire à détacher; ensuite c'est le lavage qui, tel que nous l'avons vu exécuter, laisse perdre en assez grand nombre les paillettes aurifères obtenues à la suite de la première et imparfaite manipulation. Successivement, ces pertes augmentent, et le grossier emploi du souffle humain dans un travail si délicat enlève, en outre et inévitablement, l'or et le sable, car les molécules d'or sont, je le répéterai, d'une ténuité presque microscopique. Les habitants ne connaissent donc, et cela ne doit point étonner, aucun des procédés qui aident le lavage : ils ne bocardent point; ils ne se servent point de tables à rainures ou couvertes d'étoffe de laine pour arrêter les

paillettes ; ils ne connaissent point non plus l'amalgamation.

Or il est permis de supposer que l'application de ces procédés donnerait des produits bien supérieurs en quantité à ceux qu'obtiennent les possesseurs actuels des mines du Bambouk. Il y aurait aussi un grand progrès à accomplir dans l'exploitation proprement dite, car l'absence d'instruments de travail et l'inhabileté des travailleurs dans les ouvrages de terrassement laissent les issues dans un état d'imperfection qui compromet très-souvent l'existence des mineurs. Les travaux de creusement sont, en outre, limités à une petite profondeur par la présence de l'eau, que les travailleurs ne peuvent épuiser faute de machines. En creusant plus profondément, il serait possible de rencontrer des filons, et les produits seraient alors bien autrement considérables.

On ne peut avoir qu'une idée vague de la richesse des mines du Bambouk et, en particulier, de celle de Dambagnagney, car les habitants n'estiment cette richesse que d'après le nombre de captifs achetés avec les produits de la mine. Ce que nous obtenons de plus précis à ce sujet est qu'un homme laborieux peut retirer, dans une année, la valeur de quatre à cinq captifs. Cela ferait supposer, quel que soit d'ailleurs l'abaissement du prix de ceux-ci, que les mines de Kéniéba donnent déjà aujourd'hui, en des mains barbares, des produits d'une certaine importance.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai eu déjà occasion de dire, dans un rapport spécial, sur les facilités que nous aurions d'exploiter ces mines, soit par nous-mêmes, soit sous notre direction, par des Foulahs du Bondou. C'est une question de haut intérêt et dont la solution ne semblera pas impossible

à trouver quand nous voudrons fermement y porter de l'attention et des soins.

Ces mines (celles que nous visitons du moins) ne sont pas sans doute d'une merveilleuse richesse, mais leur nature précisément doit donner l'assurance que le pays est extrêmement riche, car les terres d'alluvion qui forment actuellement la mine de Dambagnagney et les mines qui l'avoisinent ont évidemment été arrachées à des contrées peu éloignées. Et qui sait si ces mines des collines dont les nègres ont une si vigoureuse terreur ne recèlent pas, dans leur profondeur vierge encore de toute exploitation laborieusement continuée, la source de ces richesses dont nous n'examinons que de faibles parcelles dans les schistes et les sables déposés dans les vallées et dans la Falémé ? Je m'occuperai bientôt des produits aurifères de cette rivière.

Parmi les hommes de Kéniéba qui nous accompagnent, il s'en trouve un qui a beaucoup voyagé et qui connaît parfaitement les mines du Bambouk dans plusieurs desquelles il a travaillé. Cet homme nous donne, sur ce sujet, des renseignements intéressants.

Il y a, nous dit-il, outre les mines de Kéniéba, onze autres mines qui se nomment Sadiola, Farabacouta, Diaconté, Ouralé, Diokéba, Dialafara, Gounfa, Kourouba, Sitakilé, Yatéra et Koundia. Dans ces noms, je n'en trouve aucun qui se rapproche des noms cités par Compagnon, et notamment de celui de Nettoko, qui servait à désigner le district le plus riche du pays; mais cette non-conformité n'a rien qui puisse étonner. En effet, à l'époque où le voyageur français parcourait le Bambouk, il y avait, sans aucun doute, en exploitation d'autres mines que celles qu'on exploite au-

jourd'hui; et ce qui le prouverait, c'est que nous avons constaté nous-mêmes l'abandon de plusieurs mines, par suite des difficultés éprouvées pour continuer les travaux de creusement, ou par suite d'accidents arrivés aux mineurs. Compagnon, d'ailleurs, justifie complétement cette explication, en citant, dans sa relation, les villages de Nayé et de Tambaaoura (qui est bien évidemment le même que Tomboura), comme possédant des mines très-abondantes. Nous avons visité ces deux villages, et je puis affirmer qu'il n'existe, dans le premier, aucunes richesses aurifères et qu'on ne trouve, dans le second, que quelques dépôts de terre conduits par les torrents, dans le lit et sur le bord occidental de la Falémé.

Toutes les mines dont on vient de lire le nom sont exploitées par des Mandingues, et plusieurs d'entre elles ont de grandes galeries où les orpailleurs préparent et prennent leurs repas. Je ferai remarquer que c'est notre voyageur africain qui parle et que je ne prends nullement la responsabilité de ses déclarations. Quelques-unes de ces mines ne donnent pas l'or, continue-t-il, comme la mine de Dambagnagney; on le trouve, non dans du sable noir, mais empâté dans des cailloux très-durs, blancs ou rougeâtres (sans doute du quartz). On brise ces cailloux jusqu'à ce qu'ils soient réduits en poudre fine, et l'on applique à cette poussière les procédés décrits plus haut, pour les derniers produits du lavage contenus dans les valves de coquille, c'est-à-dire qu'on lave, qu'on fait sécher au soleil et qu'on souffle.

Les nègres ne reconnaissent une mine qu'après de longs tâtonnements; les premiers coups de pioche donnés à la terre

découvrent des cailloux durs, puis ensuite de la terre blanchâtre, puis rouge, puis noire, puis encore des roches et des cailloux. C'est alors qu'on trouve l'or, et l'on est parvenu ainsi à un creusement de 8 à 10 mètres de profondeur. Les mines dans lesquelles l'or se trouve empâté dans des cailloux durs ne sont qu'au nombre de trois; elles sont beaucoup plus riches que les autres.

Notre *cicerone* s'arrête ici, nous laissant une irrésistible envie d'aller visiter les mines à hautes galeries dans lesquelles l'or se trouve, non à l'état de molécules microscopiques, mais à l'état de cristaux alliés à du quartz. C'est ainsi, du moins, que, d'après sa description, nous nous formons une idée de ces mines et de leurs produits; mais, à la proposition que nous faisons de nous diriger sur ces lieux, nous n'obtenons qu'une espèce de hourra d'étonnement et d'effroi de la part de ceux qui nous entendent. Aucun d'eux, y compris celui qui nous en parle, ne consentirait, à quelque prix que ce fût, à nous accompagner dans une exploration qu'ils regardent comme impraticable. Cela se comprend : les Foulahs et les Mandingues ne sont pas entre eux en assez bons termes pour se passer des uns aux autres des voyageurs, surtout lorsque ceux-ci projettent de pareilles excursions. Toutefois nos hôtes s'exagèrent beaucoup trop pour nous les difficultés d'une semblable exploration; quant à moi, je suis convaincu qu'elle serait très-facile, mais en se mettant directement, et sans l'intermédiaire des Foulahs, en relation avec des chefs mandingues.

Après avoir passé six heures aux mines de Kéniéba, sans avoir couru d'autres dangers que ceux qui pouvaient résulter pour nous d'une longue station faite sous un soleil brûlant

et de quelques chutes possibles dans nos reconnaissances des nombreux trous pratiqués tout autour de la mine de Dambagnagney, nous retournons à Kéniéba dans le même ordre et avec les mêmes précautions. Nous rapportons plusieurs sacs remplis de sable, de terre et de roches pris aux mines, ainsi que des cornes de chèvre dans lesquelles se placent les molécules aurifères obtenues par le lavage. Notre voyage de retour est tout aussi heureux que celui d'aller. A 5 heures du soir, nous reprenons possession de nos cases jusqu'au lendemain matin.

Comme nous avons trouvé la route de Samba-Yaya à Kéniéba extrêmement longue, nous demandons à notre guide de Boulébané et non à celui de Samba-Yaya, ce qui eût bien mieux valu, s'il n'y aurait pas une autre route coupée par des villages où nous pussions faire station. Nous redoutons la longueur du chemin moins pour nous que pour nos ânes et nos chevaux, qui ont beaucoup souffert de la route. Les premiers sont presque tous blessés au dos par leurs charges qui ont été mal disposées, et un des chevaux, le mien précisément, a également au dos une large plaie faite par une selle en mauvais état. Nous avons aussi un de nos jeunes gens sénégalais atteint d'une forte fièvre.

Notre guide nous indique, après avoir pris des renseignements auprès des hommes de Kéniéba, une route qu'il nous donne comme beaucoup plus courte et comme étant traversée par des villages.

A midi 31′, nous nous engageons, en suivant une direction à l'ouest, dans des bois épais de tamariniers et de baobabs mêlés à des acacias. Notre caravane a eu beaucoup de peine à se former ; la fatigue et les blessures de nos ânes les

ont rendus encore plus indociles, et, à chaque instant, ils se couchent avec leur fardeau et nous font perdre du temps pour les relever et les pousser à marcher.

Au milieu du bois que nous traversons, nous remarquons un arbre dont l'écorce est couverte d'aspérités à pointe aiguë et à base très-large : il rappellerait le *fromager* décrit par Labat, si la fleur n'était pas tout le contraire de celle de cet arbre. La fleur de l'arbre que nous rencontrons est d'un rouge orangé très-beau; elle a la forme d'une clochette et possède cinq pétales très-charnus : sa longueur est de 7 à 8 centimètres. L'arbre qui donne cette jolie fleur, que nous admirons avec d'autant plus de ravissement que, depuis longtemps, nous n'avons à regarder qu'une végétation sèche et défleurie, se nomme *douki ;* il a un tronc de 70 à 80 centimètres de diamètre et une hauteur de 20 mètres; il est, en ce moment, entièrement dépourvu de feuilles; son bois est peu dur et ses branches sont très-cassantes.

La route varie de l'O. au N. O., conservant, toutefois, cette dernière direction pour arriver au village de Bâlicolo, que nous atteignons à 1 h. 23′. C'est un village petit et malpropre, ayant pour population un mélange de Foulahs et de Mandingues. Le chef, qui est Foulah, nous fait une bonne réception et nous donne un bœuf; mais cette courtoisie est loin d'être imitée par les habitants, car, à peine l'animal est-il abattu et dépecé, que la meilleure partie nous en est enlevée. Nous soupçonnons fort les Mandingues d'être coupables de ce petit larcin, qui nous cause une vive contrariété en nous réduisant à la maigre ressource du couscous au lait aigre.

Pendant la route de Kéniéba à Bâlicolo, nous avons été

rejoints par une députation de Mandingues de Farabana qui étaient venus, de la part du chef de ce village, nous offrir amitié et alliance, et nous proposer de rétablir l'ancien comptoir que nous avons eu autrefois en ce lieu. Ces hommes s'entretiennent avec nous, pendant la route, du sujet de leur message, et nous engagent à les suivre jusqu'à leur village qui n'est distant que de deux jours de marche. Nous sommes assez disposés à les accompagner; mais le chef de Bâlicolo, notre guide et le fils du chef de Samba-Yaya nous supplient de ne point y aller. « Gardez-vous bien, nous disent-ils, de suivre ces hommes méchants et pervers. Ils sont venus pour vous empêcher d'aller aux mines; mais ils vous ont manqué d'un jour et ils cachent en ce moment, sous une apparence trompeuse, l'odieux projet qu'ils avaient conçu de vous arrêter et peut-être de vous tuer : c'est un piége qu'ils vous tendent en vous proposant d'aller à Farabana; ne vous fiez pas à eux. »

Vrai ou faux, cet avertissement n'est pas de nature à nous donner une grande confiance, et nous abandonnons notre dessein de pousser avec ces hommes une reconnaissance dans des lieux où, selon eux, ce qu'il eût été pourtant bien intéressant de vérifier, il existe encore des pans de murailles d'une hauteur de 2 à 3 mètres et une quarantaine de pièces de canon. J'avouerai que je ne partage pas complétement la défiance des Foulahs; je serais même volontiers porté à croire que leur avertissement est dicté moins par intérêt pour nous que par une sorte d'égoïsme instinctif, dont l'effet est d'empêcher que les avantages qu'ils attachent évidemment à nos relations ne soient partagés avec d'autres et surtout avec leurs ennemis. Quoi

qu'il en soit, nous échangeons, à Bâlicolo, avec les Mandingues de Farabana, des paroles de bonne amitié ; ils nous donnent une lettre pour le gouverneur du Sénégal et nous offrent un petit anneau d'or comme garantie de la sincérité de leurs bonnes intentions (1).

Nous avons ici une excellente occasion de prendre des notes sur le gouvernement et les populations du Bambouk, et nous en profitons pour remplir la lacune que nous avons laissée dans l'exposé général déjà présenté dans cette relation, sur les peuples de la Sénégambie.

Le Bambouk est situé à l'est du Bondou, à l'ouest du Kasson, au sud du Sénégal et au nord du Woolli et du Dentilia. Il est occupé par des Mandingues auxquels les Sarracolets et les Foulahs ont donné le nom de *Malinkés*. Le Bambouk a une étendue territoriale assez considérable ; mais, malgré cet avantage, sa mauvaise organisation politique en a fait un État faible et sans liens. Vers la Falémé, c'est-à-dire, dans la partie où nous nous trouvons, il est formé de petites républiques indépendantes, obéissant chacune à un chef qui ne relève de personne ; telle est la république de Farabana, dont nous venons de parler. Plus vers l'est, ce système de gouvernement existe aussi, mais les républiques offrent une force plus grande et se trouvent, en outre, liées entre elles de manière à former, par leur ensemble, une sorte d'État fédératif assez puissant pour résister à une invasion. Dans cette partie du Bambouk, le gou-

(1) Dans le rapport que j'ai déjà plusieurs fois cité et qui a été inséré dans les *Annales maritimes* du mois d'octobre 1844, la reconstruction de l'établissement de Farabana a donné lieu à des considérations particulières que je m'abstiendrai de reproduire ici.

vernement, bien que divisé et morcelé aussi, est néanmoins plus ferme que celui des petits États de l'occident. Quelques-unes des républiques de l'est se sont alliées aux Bambaras.

Les Mandingues, dont la moralité et l'intelligence n'ont pas été développées par l'étude du Koran, doivent être et sont, en réalité, bien inférieurs aux Foulahs. Leur industrie favorite est la chasse, exercice qui ne contribue pas à adoucir les mœurs et à donner des tendances pacifiques; ils cultivent peu, par paresse et peut-être aussi par mépris pour un genre d'occupation qu'ils trouvent au-dessous d'eux; ils exploitent cependant, comme on l'a vu, les nombreuses mines d'or de leur pays. Cet or compose, avec l'ivoire des éléphants qui abondent dans cette région, à peu près exclusivement les matières de leur commerce. Ils le font au moyen de caravanes qu'ils conduisent eux-mêmes aux comptoirs européens.

Les Mandingues du Bambouk ont des usages grossiers qui tranchent avec ceux des autres peuples pour lesquels ils sont devenus un type quasi-barbare excitant leurs plaisanteries : ils s'appellent entre eux *Malinkés* pour s'injurier et pour désigner particulièrement les gens qui ont des habitudes, des manières et des goûts grossiers. Les Bamboukains tiennent en grande estime la chair du chien; ils élèvent de ces animaux dans l'intention de s'en nourrir, et dans les repas les plus délicats on sert toujours un chien entier et rôti. Ils mangent aussi les singes et les éléphants, dont ils trouvent également la chair exquise et succulente.

Les Mandingues de Farabana que nous voyons ont une expression de physionomie sévère, dure même; leur front est moins proéminent que celui des Foulahs, mais il est

plus large et plus fuyant. La distance du nez à la lèvre supérieure est plus grande aussi chez les Mandingues que chez les autres nègres, le nez est plus large, le visage est moins ovale, le teint, enfin, est d'un noir légèrement teinté de brun, qui n'est ni la couleur d'ébène du Yoloff, ni la couleur bronze du Toucouleur. Leur costume se compose de pagnes blanches; ils ont les cheveux nattés sur les côtés comme les Sarracolets. Ils sont armés de fusils, d'arcs et de flèches presque toujours empoisonnées, et de sabres à lame courte et droite qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur coiffure est très-variée, elle consiste souvent dans un chapeau bambara aux bords très-larges et aux longues tiges de paille coloriées et relevées en pointe au sommet de la cuve du chapeau; elle se compose aussi du bonnet en coton blanc ou bleu dont j'ai fait ailleurs la description; quelquefois enfin d'une calotte entourée d'une pagne en façon de turban. Dans leur costume de guerre, ils portent autour de la tête des cornes de chèvre qui leur donnent un air d'une remarquable étrangeté.

Je reviens, pour bien faire comprendre la position politique des Bamboukains, à leur gouvernement, dont la forme se prête si mal à les élever au rang de nation puissante, comme cela serait sans doute, si, au lieu d'être divisés et morcelés, ils étaient réunis et fondus dans une unité monarchique. C'est surtout aux abords de la Falémé que se font sentir pour eux les vices de leur organisation gouvernementale; ce système les livre à la discrétion du chef du Bondou, qui a fait occuper une partie de leur pays par des gens qui lui payent tribut. On s'explique facilement, par le dépit qu'éprouvent les Bamboukains de cette humiliante

condition, l'état d'hostilités occultes dans lequel ils vivent à l'égard des émigrés du Djallon, que leur faiblesse les oblige à tolérer. On s'explique aussi leurs prétentions sur les mines de Kéniéba, et les moyens qu'ils emploient pour en inquiéter l'exploitation. A cette condition, déjà passablement fausse, vient ensuite s'ajouter la haine naturelle qui divise les Foulahs et les Mandingues, et dont les effets, dans les circonstances ordinaires, seraient déjà très-nuisibles à la conservation de la paix entre ces deux peuples. Cependant, et quoi qu'il en soit des querelles et des antipathies des Foulahs et des Mandingues, il serait avantageux pour notre commerce que nous formassions une alliance avec ceux-ci, sauf à la rompre plus tard, s'il le fallait, c'est-à-dire, si des combinaisons nouvelles nous portaient à préférer l'alliance des Foulahs à la leur.

Le chef de Bâlicolo nous donne le conseil de ne pas continuer notre route aujourd'hui, parce que nous n'aurions pas le temps d'arriver avant la fin du jour au village de Samba-Yaya et que la route n'est pas sûre. Nous nous apercevons que notre guide nous a fait faire une maladresse et nous reconnaissons que nous avons accordé beaucoup trop de confiance à ses connaissances des localités. Nous aurons, grâce à lui, perdu une journée entière pour nous trouver demain un peu plus éloignés de Samba-Yaya que nous ne l'étions hier et exactement dans la même situation, c'est-à-dire sans la ressource des villages intermédiaires pour faire halte et reposer nos montures.

Nous n'oublions pas la leçon du matin, et nous faisons veiller nos laptots pour prévenir de nouveaux vols. Nous dormons paisiblement jusqu'à 6 heures.

Le 17 décembre. La caravane se forme de bonne heure, et, à 6 h. 59′, nous quittons Bâlicolo, suivant une direction très-variable qui donne à peu près pour moyenne l'O. S. O. Nous traversons encore des bois épais dans lesquels se trouvent en abondance les arbres à fleurs rouges qui ont causé hier notre admiration.

A 8 h. 23′, nous arrivons à un endroit nommé Sintioumar, espèce d'oasis jetée au milieu de ce désert d'arbres, de graminées et de roches. Il est composé de deux cases parallélipipédiques, de cinq autres cases coniques ou hémisphériques en paille et d'un petit hangar couvert, le tout d'une irréprochable propreté. C'est la résidence de quelques Foulahs. Nous avions rencontré, peu avant d'arriver à ce lieu, une masse assez considérable de roches schisteuses de la même variété que celles des mines de Dambagnagney.

Après avoir dépassé Sintioumar, et pendant un certain temps, la route traverse une partie du bois, planté presque exclusivement d'arbres à fleurs rouges; nous trouvons aussi un bois de bambous croissant auprès d'un petit marigot actuellement desséché, dont le lit étroit est formé de sable et de roches quartzeuses, remarquables par une schistuosité prononcée.

A 8 h. 47′, nous traversons encore un marigot étroit ayant les bords très-abrupts et tout près duquel se trouvent des cases abandonnées récemment par des Foulahs pasteurs. A 8 h. 55′, nous reprenons notre route de Samba-Yaya à Kéniéba en passant le marigot de Diambalal, au même endroit où nous l'avons traversé déjà. Nous nous rappelons le désappointement que nous avons éprouvé alors, et nous ne sommes plus tentés de goûter son eau détestable. A

10 h. 19′, nous traversons un autre ruisseau que je n'avais pas indiqué dans la route d'aller; ce ruisseau, ainsi que ceux que je n'ai pas désignés par des noms et que nous rencontrons depuis ce matin, sont sans doute des rameaux du marigot de Diambalal. Ici il prend encore fantaisie à notre guide, qui est vraiment peu heureux dans ses inspirations, de changer notre route, sous le prétexte de la raccourcir. Nous ne trouvons à ce changement que des désagréments sans économie de temps; le nouveau chemin qu'il nous fait suivre est accidenté presque à chaque pas par de profondes excavations et bordé par des acacias étroitement massés dont les branches chargées d'épines entravent notre marche.

A 11 h. 50′, nous apercevons, d'une hauteur où nous dominons une certaine étendue de pays, un tata placé en face de Samba-Yaya, sur l'autre rive de la Falémé, et qui sert, nous dit-on, à recevoir, en cas d'attaque des Mandingues, les habitants de ce village; en ce moment, ce tata est inoccupé. A midi 4′, nous arrivons à Samba-Yaya, où les habitants, et surtout le vieux chef, nous reçoivent avec de grandes démonstrations affectueuses. Grâce à l'ignorance de notre guide, notre route de la journée, plus longue encore que celle de ce village à Kéniéba, a beaucoup fatigué nos ânes. Nous nous arrêtons à Samba-Yaya pour y passer la nuit. La rivière coule à 3 ou 400 mètres de distance du village.

Le 18 décembre. A 7 h. 42′ du matin, nous quittons notre vieux chef, après avoir laissé à son fils, qui nous a si fidèlement accompagnés dans notre excursion aux mines, des marques de notre reconnaissance. Tous deux se montrent satisfaits de notre générosité. Nous arrivons, à 9 heures, au village de Tomboura, que nous dépassons sans nous y arrêter.

Notre marche est fréquemment interrompue par des chutes de charges d'ânes.

Sur la rive opposée, en face de Tomboura, il existe un village du même nom occupé par des Sarracolets. Je crois avoir déjà fait la remarque que cette disposition était très-commune au-dessus de Sénou-Débou. On se rappelle aussi, sans doute, qu'elle existe sur les bords du Sénégal, mais avec cette différence que les villages ne portent pas le même nom, ainsi que cela a lieu ordinairement dans la Falémé. A 9 h. 48′, nous descendons dans un ravin profond conduisant au marigot de Guonguey : les abords de ce ravin sont indiqués par de très-gros quartiers de roches ayant aussi l'apparence schisteuse que nous remarquons depuis hier. C'est encore là une des traverses que notre guide imagine de nous faire prendre ; mais, cette fois, ce sera la dernière, car nous lui déclarons formellement qu'il ait à l'avenir à ne plus nous faire subir ses fantaisies malheureuses. En effet, loin d'abréger notre route, ainsi qu'il le pensait de très-bonne foi sans doute, ce maladroit l'augmente au contraire et la rend beaucoup plus pénible.

A 10 h. 30′, nous arrivons à Sansandig, où nous attend une réception vraiment touchante par la vive affection que nous témoignent le chef et les habitants, accourus tous à notre rencontre. A les voir se presser autour de nous et nous accabler de soins et d'attentions, on dirait que nous venons d'échapper à de grands dangers, et nous serions presque tentés de croire que notre courte exploration aux mines offrait, en réalité, plus de chances d'insuccès que nous ne l'avions d'abord supposé.

CHAPITRE XV.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Sable aurifère de la Falémé ; son extraction ; manière de le traiter. — Départ de Sansandig pour retourner à Bakel. — La circoncision ; costume des jeunes gens qui subissent cette opération ; usages qui marquent cette cérémonie. — Marigot de Merméríko ; il communiquerait, d'après les nègres, avec la Gambie par le moyen d'un *creek* venant de ce fleuve. — Difficulté d'obtenir du lait ; invariabilité des moyens de subsistance que nous trouvons. — Plantes parasites croissant sur les acacias. — Buissons de fleurs roses. — Rencontre de Sadiaba à Débou. — Accueil affectueux qu'elle nous fait. — Arrivée à Sénou-Débou.

Le 19 décembre. Nous passons la journée à Sansandig pour nous reposer et pour étudier l'extraction et le traitement du sable aurifère qui se trouve dans la rivière, en face du village : ce sable s'extrait à une douzaine de mètres du bord actuel, à la base d'un escarpement placé sur la rive gauche. On creuse à peine pour obtenir cette terre sablonneuse, de même nature que celle des mines de l'intérieur, et qui, pendant la saison des pluies, se trouve évidemment arrachée aux mêmes terrains et transportée, avec les eaux des torrents, jusqu'à la Falémé. Ces parties terreuses, entraînées avec force par les masses d'eau qui pratiquent sur le sol les profondes déchirures que nous avons

aperçues, sont presque toujours déposées sur la rive opposée, et particulièrement à la base des endroits abrupts; une partie de ces produits se dépose aussi dans le lit de la rivière.

L'extraction que nous voyons faire est très-peu pénible : en moins de deux minutes, on enlève plusieurs calebasses de sable et on les porte, pour nous les faire examiner, sur la rive droite où nous sommes demeurés. Il n'y avait aucun doute, même avant de la voir, sur la provenance de cette terre; mais, s'il en fût resté, ils eussent disparu au simple examen que nous faisons : ce sont exactement, roulés et déformés seulement par le transport, les mêmes éléments que ceux qui composent les terrains aurifères de Dambagnagney.

Le traitement est également le même. Les paillettes sont moins nombreuses, et cela doit être; car l'action de l'eau et le frottement supporté par les produits pendant le trajet ont dû nécessairement en enlever un certain nombre.

La Falémé contient des sables aurifères depuis Tomboura, à 20 kilomètres au-dessous de Sansandig, jusqu'à Lahaudy, à 72 kilomètres au-dessus. Ces sables se trouvent déposés, comme je viens de le dire, presque toujours sur la rive gauche, au pied des endroits escarpés. La direction des courants et la disposition des rives changent quelquefois cette uniformité de gisements; mais, à part le lit du courant qui reçoit cette terre et la retient, il est très-rare de la rencontrer ailleurs que sur la rive gauche.

Nous passons, à Sansandig, une excellente nuit dans les cases de nos amis, après avoir fait, grâce à leurs bonnes dispositions, un repas très-confortable.

Le 20 décembre. Nous commençons, dès le matin, à transporter sur l'autre rive le peu d'objets qui nous restent de nos approvisionnements. Nous nous arrêtons un instant après ce transport pour former notre caravane, et nous profitons de ce temps d'arrêt pour remplir plusieurs sacs de la terre aurifère de la rivière.

A 10 h. 4′, nous faisons route en longeant la rive gauche de la Falémé ; nous aurons de cette manière un autre itinéraire, et nous pourrons, en relevant devant chaque village, et plus souvent, si nous le pouvons, le cours de la rivière, ainsi que les principaux accidents de son lit, établir, comme moyen de vérification au moins, une carte de ce cours d'eau. Nous nous dirigeons dans le N. en quittant Sansandig (rive gauche), ou plutôt en quittant la partie de la rivière qui en est le plus rapprochée; car nous ne passons pas dans ce village. Peu après, nous atteignons quelques cases de Foulahs établies là momentanément pour le pacage de leurs troupeaux.

La route s'incline de quelques degrés à l'O.; elle passe au milieu d'un petit bois d'acacias qui borde sur la rive une étendue de plusieurs kilomètres. Par instants, nous apercevons les eaux de la rivière à travers les branches de ces arbres. A 11 heures, nous traversons le marigot de Koffi, étroit et peu profond. A 11 h. 5′, nous passons au village de Sénou-Diamala, occupé par des Foulahs pasteurs : ce village ne possède que quelques cases. La route devient N. N. E.

A 11 h. 39', nous passons au village de Tomboura, habité par des Sarracolets : ce village possède un tata en ruines et de jolies cases entourées de papayes et de cucurbitacées encore vertes qui grimpent autour des toits de paille. Tout

près de Tomboura, nous remarquons une mare d'eau croupissante qui doit puissamment contribuer à rendre ce lieu insalubre. Notre guide nous dit qu'en effet Tomboura a toujours un grand nombre de ses habitants malades; mais les nègres sont d'une si déplorable insouciance, que, fussent-ils assurés de mourir tous, ils ne se donneraient pas plus de souci pour combattre et prévenir la cause de cette mortalité. On aperçoit de Tomboura, à grande distance à l'O., une ligne de collines élevées dont la direction est N. et S.

La route que nous suivons est tracée dans un terrain ferrugineux et caillouteux qui a été profondément déchiré par les invasions de la Falémé; dans plusieurs endroits, nous trouvons des tranchées taillées à pic qui forment digue et qui indiquent la limite des invasions de la rivière : ces tranchées ont quelquefois 15 mètres de profondeur. Depuis quelques lieues, nous avons quitté nos bois d'acacias : la végétation qui croît dans cette terre crevassée est presque nulle ; on n'y rencontre que de petites herbes desséchées.

Tomboura, au moment où nous le traversons, est envahi par une foule de jeunes garçons et de jeunes filles qui vont y subir l'opération de la circoncision. Cette cérémonie, dont les détails sont connus, est toujours l'occasion d'une grande fête donnée à l'intention de ceux ou de celles qui entrent, par cette pratique, dans la communion islamite. Moore parle du costume des jeunes gens des deux sexes pendant la durée du temps de retraite qui précède l'opération. Ce costume n'a pas changé ; il se compose encore aujourd'hui d'une grande robe bordée au bas d'un large galon de couleur tranchante, et d'un haut bonnet aplati et arrondi par le sommet, auquel sont suspendus de longs rubans. Les femmes

portent le même costume. On nous fait connaître quelques usages singuliers qui accompagnent cette cérémonie et que je n'ai pas trouvés mentionnés dans les ouvrages de voyages. L'un de ces usages est une défense expresse aux circoncis de toucher à l'eau pendant le mois qui précède l'opération ; ce serait un sacrilége : on est obligé de leur donner à boire. Un autre de ces usages prescrit aux néophytes de ne manger que le soir ; un autre, enfin, consiste à les frapper de coups de verge pour les préparer à supporter héroïquement la douleur.

La circoncision est plus rare chez les femmes ; mais elle est néanmoins quelquefois pratiquée surtout parmi les Mandingues mahométans.

Après Tomboura, la route devient N. et N. $\frac{1}{4}$ N. E. Nous trouvons çà et là quelques bouquets de sidomms et d'acacias, au milieu desquels croissent sans culture un assez bon nombre d'indigofères. J'ai déjà dit que les nègres savaient habilement tirer parti de ce produit, et qu'ils en obtenaient une très-belle teinture.

A midi 20′, nous traversons le marigot de Merméríko, ou plutôt de Diakoul, pour le distinguer d'un autre marigot du même nom que nous devons rencontrer bientôt. Ce marigot est, en ce moment, totalement privé d'eau ; son lit est étroit et profond. A midi 26′, nous arrivons au village de Merméríko, occupé par des Foulahs et des Sarracolets, ayant chacun leur quartier séparé. Les cases de ce village se remarquent par une grande propreté, et plusieurs d'entre elles par un certain luxe de construction. Nous y passons la journée.

Devant ce village, la rivière coule dans le N. N. E., ve-

nant du S. O.; elle fait un coude à 4 kilomètres au-dessous et se dirige vers le N. N. O. Il y a sur la rive gauche un banc de sable qui s'avance jusque vers le milieu; il n'y a point de roches. Merméríko est situé presque en face de Samba-Yaya; sa distance à la rivière est de 500 mètres environ.

Départ de Merméríko à 4 h. 58′ du soir, faisant route au N. E., inclinant bientôt au N.; nous passons au milieu d'une espèce de plaine inculte, sillonnée de ravins, comme le sont généralement les terrains de la rive gauche. A 5 h. 12′, nous traversons un marigot étroit et desséché, mais dont le lit est profond. Peu après, nous passons, à petite distance, dans l'E. de très-hautes terres rouges taillées à pic par les eaux de la rivière, qui ont creusé à la base de cette falaise un lit large et profond, appartenant évidemment au marigot que nous venons de dépasser. Le côté opposé à ces terres élevées se développe en un vaste demi-cercle et est formé par une plaine qui laisse voir des traces certaines de récentes inondations.

Ce marigot se nomme Merméríko et sert, nous dit-on, à établir une communication entre la Falémé et la Gambie, en mêlant ses eaux à celles d'un creek qui vient de ce dernier fleuve dans le pays de Woolli. Une autre version assigne, il est vrai, à ce marigot, un rôle plus modeste; mais il est si commun de rencontrer des contradictions dans les renseignements pris auprès des gens du pays, qu'il ne faut jamais trop sérieusement s'y arrêter. Aussi, pourvu de ces deux indications, si peu d'accord entre elles, sur le parcours du marigot de Merméríko, j'ai cherché, en consultant une carte, à deviner, sinon à trouver d'une manière posi-

tive, l'application la plus rationnelle qui pouvait être faite de ces données. J'ai pensé que la première était la meilleure, et que le marigot de Merméríko pourrait bien être le Nériko des cartes anglaises, rencontré par Mungo-Park, Durand et Mollien. Cette question, au surplus, a été déjà traitée dans une note insérée aux *Annales maritimes* du mois de septembre 1844.

Après avoir dépassé cet endroit, remarquable par l'élévation des terres ferrugineuses d'une des rives du Merméríko, notre route passe au N. 3° E. A 5 h. 24′, nous traversons le tata inhabité qui se trouve en face de Samba-Yaya, et que nous avions aperçu le 17, en arrivant à ce village. A 5 h. 54′, nous passons le marigot de Dougal-Moussaëro, dans lequel nous trouvons encore de l'eau potable. La route varie du N. E. au N.; elle continue à être sillonnée par de fréquents accidents de terrain déterminés par les invasions de la rivière et par l'écoulement des eaux pluviales. A 6 h. 6′ du soir, nous arrivons au village de Tamboula, où nous passons la nuit.

Pendant la journée nous avons presque toujours longé de très-près la Falémé.

Le 21 décembre. Le village de Tamboula est grand et propre; nous remarquons que les villages qui garnissent les bords de la Falémé sont bien mieux tenus que ceux de l'intérieur; aussi désormais je m'abstiendrai de signaler la propreté qui les distingue.

Nous allons de grand matin examiner le cours de la rivière : elle se trouve à 2 kilomètres et demi du village; elle vient du N. $\frac{1}{4}$ N. E., fait brusquement un coude à l'O., revient à l'E., ensuite au N., puis encore à l'E. jusqu'à ce que

son cours ne s'aperçoive plus. Il y a un banc de roches formant en ce moment un barrage qui ne laisse aucune issue. Vis-à-vis Tamboula on trouve, sur la rive droite, le village de Tarracoulé occupé par des Foulahs du Djallon. Dans notre promenade à la rivière, nous rencontrons, à très-grande distance du bord, de profondes déchirures pratiquées par les eaux sur le sol, malgré l'élévation des rives. Nous trouvons aussi quelques oolithes de fer. Tamboula est le dernier village de la Falémé qui possède du sable aurifère. A partir de cette localité, les terres de la rive droite cessent d'être accidentées et montueuses.

Nous quittons Tamboula à 9 h. 13′ du matin, nous dirigeant au O. N. O.; à 9 h. 20′, nous traversons le marigot de Sitakédia; la route devient N. après l'avoir dépassé, puis elle passe au N. N. E. pour arriver au village de Malogniaki que nous atteignons à 10 h. 8′. Ce village paraît assez considérable; il possède un tata grand et solidement construit. La route devient N. en sortant du village. A 10 h. 35', nous passons devant le village de Téténianga, occupé par des Foulahs du Djallon, et situé sur la rive droite de la rivière que nous longeons de très-près en ce moment. A 10 h. 38', nous traversons le marigot de Bonguié, large et profond; son lit, entièrement sec, présente des roches en assez notable quantité.

A 11 heures, nous passons près d'un camp de Foulahs pasteurs, composé seulement d'une vingtaine de cases : il est occupé par des habitants de Bâlicolo qui, pour plus de sûreté, ont choisi ce lieu pour y faire paître leurs troupeaux. La crainte des invasions des Maures et des Mandingues, fréquentes en cette saison, a déterminé, en assez grand nom-

bre, ces émigrations temporaires. J'ai déjà, au surplus, indiqué, depuis Sansandig, la rencontre de plusieurs de ces camps. A 11 h. 38′, nous traversons le village de Sittabanta, dont la propreté nous séduit peu et fait contraste avec celle dont j'ai parlé plus haut. A midi 30′, la route passe au N. O.; à midi 54′, nous traversons le marigot de Tumbimobaly, ayant un lit étroit, profond et très-rocailleux. A 1 h. 20′, nous arrivons au village de Bayéga, où nous arrêtons pour prendre notre premier repas.

Pendant cette marche, nous avons parcouru, comme d'habitude, tantôt des bois, tantôt des endroits privés de leur végétation naturelle par les envahissements de la rivière. Le chemin a souvent été très-mauvais.

La Falémé n'est qu'à 150 mètres de distance de Bayéga : elle coule de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. au N. N. O., en faisant un coude à l'O. Il y a, sur la rive gauche, des roches qui avancent jusqu'au tiers à peu près de la largeur de la rivière; sur la rive droite, il y a une île de sable qui ne se détache plus que légèrement du bord et qui bientôt y sera complétement jointe. Les roches de la rive gauche et le banc de sable de la rive droite formeront aussi prochainement un gué facile.

En face de Bayéga, de l'autre côté de la Falémé, on trouve le village de Sambanoura, élevé sur une colline qui couronne la rive : ce village a pour habitants, comme Bâlicolo, un mélange de Mandingues et de Foulahs.

Nous quittons Bayéga à 4 h. 41′, allant dans la direction du N.N.O. A 4 h. 59′, nous traversons le marigot de Gouloumel; à 5 h. 17′, celui de Bouge, tous deux peu profonds, peu larges et totalement dépourvus d'eau. Les accidents de

terrain, qui semblent se multiplier encore, rendent la route extrêmement difficile.

A 5 h. 29', nous passons à l'O. et très-près du village de Daguély, établi sur la rive gauche, presque au bord de la rivière. Il a un tata qui paraît bien construit; ses cases sont en très-petit nombre. Sur la rive droite, il existe, nous dit notre guide, un village du même nom occupé par des Foulahs du Djallon. A 5 h. 40', nous atteignons les premières cases du village de Fanira, qui n'est occupé que par un petit nombre d'habitants, bien qu'il présente, par le développement de terrain où s'élèvent ses cases, l'apparence d'un village important.

La distance que nous avons parcourue dans cette journée n'a pas été considérable; mais nous avons constamment suivi de si mauvais chemins, que nous n'en sommes pas moins très-fatigués : nos chevaux et nos ânes sont exténués; les derniers sont presque tous blessés. Nous couchons à Fanira. La route a été N. E. depuis Daguély.

La vue des nombreux troupeaux du village où nous séjournons nous donne un instant l'espoir de varier aujourd'hui notre subsistance ordinaire et d'y ajouter au moins du lait doux, précieuse ressource dans un pays si pauvre. Mais nous nous trompons ; les habitants ont des préjugés et des habitudes qui ne se prêtent nullement à la satisfaction de notre désir, bien modeste et bien simple pourtant. Il nous est impossible de nous procurer une goutte de lait, malgré toute notre insistance et toutes les offres que nous faisons pour le payer. Les nègres traient leurs vaches à midi et la nuit, et ils font immédiatement aigrir le lait, et si rapidement, que,

très-peu de temps après l'avoir obtenu, il a subi une décomposition complète. Nous sommes donc réduits à faire notre repas avec une poule grillée sur des baguettes de fusil, ce qui n'est pas, on en conviendra, un mets grandement propre à flatter la sensualité, surtout quand il se représente invariablement à chaque repas. Un morceau de bœuf et une calebasse de lait doux nous eussent fait faire un souper délicieux; heureusement encore que l'eau est bonne.

La rivière est à 2 kilomètres de distance de Fanira; son cours forme une ligne courbe qui ne laisse apercevoir qu'une médiocre étendue; elle est large et profonde et se dirige du N. O. au N. E.

Le 22 décembre. A 9 h. 15' du matin, nous partons de Fanira, nous dirigeant, au N. 6° E., à travers un bois très-clair qui borde la Falémé. Le chemin est toujours détestable : excavations, ravins, cailloux et bois épineux contribuent tour à tour, et souvent d'une manière simultanée, à rendre notre marche insupportable et lente et à nous faire maudire le pays. A 9 h. 52', nous apercevons, par notre travers, sur la rive droite, le village d'Arima, qui, vu de loin, offre l'aspect d'une localité considérable. Dans le même moment, nous traversons le marigot de Gondo, étroit et peu profond. La route devient N. N. E.

A 10 heures, nous passons au village de Pettau, placé sur le bord de la rivière, très-escarpé en cet endroit. Ce village n'est pas très-peuplé, mais il occupe, par la dispersion de ses cases formées en petits groupes, une assez grande étendue. Il a un tata très-vaste et très-bien entretenu. A 10 h. 12', la route devient brusquement N., inclinant de temps à autre de quelques degrés à l'O.

A 10 h. 50', nous passons à l'O. et très-près de quelques cases du village de Diamidianki; à 10 h. 54', nous traversons le marigot de Diami, ayant un lit très-rocailleux, profond et d'une largeur de près de 15 mètres; à 11 h. 16', nous traversons un autre marigot qui se nomme Koundival : il est également large, profond et rocailleux; on y trouve encore quelques flaques d'eau. La route passe au N. $\frac{1}{4}$ N. E. pour nous diriger sur le village de Guédékou, où nous arrivons à 11 h. 30'. Depuis Fanira, nous avons eu constamment de la pluie.

Guédékou, dans lequel nous passons la journée, est habité par un mélange de Foulahs du Bondou et du Djallon.

La Falémé est à 400 mètres de Guédékou; elle coule du S. O. au N., en décrivant un coude dans l'O. N. O.; son cours devant le village est obstrué par des îlots élevés, sur lesquels croissent abondamment des plantes et des herbes aquatiques; un bas-fond qui part de la rive gauche et se joint à un banc de roches de l'autre rive forme déjà, en ce moment, un gué que l'on peut traverser presque à sec. En face de Guédékou, on trouve le village de Kakoulou, habité par des pasteurs foulahs.

Départ à 2 h. 45' du soir; route au N. N. O. Depuis ce matin, nous suivons la lisière d'un bois composé d'arbres à épines, au milieu desquels dominent les *acacia senegalensis*. Nous avons remarqué, sur ces arbres dépouillés actuellement de leur feuillage, et surtout sur les derniers, des touffes de plantes parasites qui ont pris racine aux branches supérieures et qui forment, par la verdure qu'elles ont conservée, un agréable contraste avec les ramures effeuillées et le tronc nu et rachitique de l'arbre dont elles usent la séve. La

route est moins mauvaise que ce matin ; les accidents de terrain diminuent.

A 3 h. 27', nous traversons le village de Déguy, situé dans une plaine plantée d'arbres espacés ; ce village, qui est très-étendu, offre un joli point de vue par l'ensemble de ses groupes de cases noyées confusément dans des masses de verdure, car les gans et les tamariniers, qui sont ordinairement les arbres des villages, ont encore conservé leurs feuilles. Nous sommes si peu gâtés par les beautés du pays, que la moindre chose réveille notre admiration et l'absorbe. Il y a quelques jours, c'étaient les belles fleurs orangées du douki ; aujourd'hui, ce sont les plantes parasites des *senegalensis* et les arbres verts du village de Déguy.

En sortant de ce village, nous traversons pendant un assez long temps la plaine régulièrement nivelée dans laquelle il s'élève. Les arbres de cette plaine redeviennent secs et flétris en nous éloignant de Déguy ; nous retombons encore dans nos acacias, nos sumps et nos sidomms, peu faits, si l'on n'a point oublié la description qui en a été donnée, pour prolonger notre excitation admirative. La route, de N. N. O. qu'elle était à notre départ de Guédékou, passe graduellement au N. et se maintient à cette direction.

A 4 h. 9', nous traversons la partie S. du village de Denguy, séparée de sa partie N. par le marigot de Denguy-Ouel, que nous passons à 4 h. 25' : ce marigot est très-large et très-profond et a encore quelques mares d'eau. A 4 h. 30', nous atteignons la partie N. de Denguy. Ici, cette disposition en groupes isolés est réellement poussée à l'excès ; car voilà un village qui n'a point de tata et dont les parties extrêmes, distantes l'une de l'autre de près de 3 kilomètres,

ne peuvent évidemment pas offrir de suffisantes conditions de défense. Est-ce de la confiance dans l'impossibilité d'une attaque ou est-ce de l'imprévoyance et de l'aveuglement? Pour moi, j'avouerai que je ne comprends pas l'opportunité de cette disposition et que je ne puis me contenter de la raison donnée par notre guide, qui prétend que cet isolement des cases est nécessité par la surveillance et les soins qu'entraînent les cultures. Le pays que nous parcourons continue à être découvert et plan; la route est N. après avoir dépassé Denguy-Nord.

Décidément cette journée est marquée par une série d'agréables surprises, et l'on dirait vraiment que le Bondou nous avait caché ses merveilles pour nous les montrer toutes à la fois. Nous avions déjà vu aujourd'hui de bien belles choses pourtant, et voilà que tout à coup nous sommes entourés par des buissons de fleurs roses en clochettes qui jettent l'éclat de leurs vives couleurs sur cette plaine nue, dont l'invariable régularité nous devenait insupportable. Cette fleur croît sur un arbuste dont le tronc et les branches sont très-gros ; le bois en est extrêmement mou, et sa cassure laisse échapper une substance visqueuse et blanchâtre. Mais, hélas! il est bien vrai que toute rose a ses épines! La fleur charmante que nous admirons recèle dans son calice un poison perfide; malheur, nous dit notre guide en nous arrêtant avec effroi, malheur à ceux qui l'approchent, car son parfum même donne la mort.

A 5 h. 8', nous traversons le village de Débou, que nous avons déjà reconnu lorsque nous faisions, M. Jamin et moi, l'exploration de la Falémé. C'est même à la suite de la promenade dans laquelle nous aper-

çûmes ce village que M. Jamin fut atteint de l'accès de fièvre qui me donna de si grandes inquiétudes et qui nous força à abandonner notre entreprise. Débou est très-grand ; ses cases sont propres et bien construites, et son tata, vaste et élevé, est, en outre, solidement établi.

Nous faisons, à ce village, une rencontre à laquelle nous ne nous attendions pas et qui nous cause une grande joie. On n'a point oublié, peut-être, notre excursion sur les bords de la Falémé pendant un des violents orages du pays et la réception qui nous fut faite, au village de Kidira-Tata, par la veuve de notre compatriote Duranton. En passant à Débou, nous sommes arrêtés par une femme qui se jette avec émotion au-devant de nos chevaux en témoignant, par ses gestes, ses regards et ses paroles, dont il nous est facile de deviner le sens, la vive satisfaction qu'elle éprouve à nous voir. Ce n'est que quelques instants après cette scène que nos souvenirs nous viennent en aide pour nous rappeler la personne à laquelle nous inspirons tant d'intérêt.

On est naturellement entraîné à répondre à l'affection qu'on inspire ; mais, dans un pays désolé et au milieu d'une population abrutie, on est encore plus sensible à de semblables manifestations. L'attendrissement de Sadiaba nous gagne donc facilement, et nous répondons à ses caressantes démonstrations avec une émotion et une cordialité vives et sincères. La pauvre femme avait été si bonne et si dévouée pour nous, qu'il y eût eu, en effet, une grande ingratitude à rester froids en présence de sa chaleureuse tendresse. Puis nous nous souvînmes de ses craintes en nous voyant aller à l'aventure à travers ces affreux pays, et nous comprîmes combien il y avait de dévouement dans

le cœur de cette femme ; car nous revoir n'était pas seulement pour elle un plaisir de rencontrer d'anciennes connaissances, c'était aussi un bonheur, le bonheur que ressent une bonne âme de retrouver vivantes des personnes dont elle avait cru l'existence sacrifiée.

Après avoir donné cours à sa joie, cette excellente créature arrêta son regard sur nous, puis, le promenant avec anxiété autour d'elle, le ramena encore sur nous avec une expression indéfinissable de chagrin. C'étaient nos deux compagnons qu'elle venait de chercher ainsi, et dont elle croyait avoir deviné le triste sort; nous nous empressâmes de la rassurer et nous la quittâmes bientôt, en lui faisant promettre de venir nous voir à Sénou-Débou, où nous devions passer deux jours.

Nous continuâmes notre route, véritablement émus par cette scène touchante. L'espèce humaine vaut mieux décidément qu'on ne le croit, pensâmes-nous ; car voilà un cœur bien bon et bien affectueux qui vient de se révéler à nous, dans une race, où, on le croit du moins, n'abondent pas ordinairement les sentiments délicats. Et, involontairement, nous comparâmes cette simplicité de mœurs et cette franche expression de tendresse avec la froide et méthodique réserve de notre civilisation égoïste. Cette femme nous avait vus une seule fois, et notre souvenir était resté profondément gravé dans sa mémoire et dans son cœur.

Après Débou, la route est N. quelque temps encore, puis elle passe au N. N. E. Le chemin devient plus accidenté à mesure que nous approchons de Sénou-Débou, dont nous apercevons depuis longtemps les collines élevées. Pendant toute la journée, nous avons eu de la pluie, et, contraire-

ment à ce qui a généralement lieu en voyage, nous l'avons reçue avec plaisir, car, tout en nous procurant une sensation nouvelle, elle nous évitait les brûlantes atteintes d'un soleil de plomb fondu.

A 6 h. 8′, nous arrivons à Sénou-Débou, impatients de revoir notre ancien ami Boubakar, dont l'affection, les attentions et les soins délicats nous avaient également laissé d'agréables souvenirs. Nous sommes trompés dans notre espoir : Boubakar est en expédition dans le Bambouk. On nous livre cependant, d'après les ordres qu'il a laissés en partant, les mêmes cases que nous avons déjà occupées.

Nous sommes fatigués ; car notre route a été fort longue aujourd'hui. Depuis notre départ de Boulébané, c'est-à-dire depuis que nous avons des Laôbés pour conduire notre caravane, notre marche est devenue, au moins, d'un quart plus rapide, et nous pouvons hardiment en estimer la vitesse à 5 kilomètres par heure.

Le 23 décembre. Séjour à Sénou-Débou.

CHAPITRE XVI.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Excursion à Diboly pour lier ce village à celui de Sénou-Débou. — Les perdrix sont nombreuses et familières. — Kidira-Tata et Kidira-Tioubalou ; les habitants dans ces deux villages semblent jouir d'une plus grande aisance que dans les autres. — Arrivée à Diboly ; accueil du chef. — Nouvelles recherches des anciens établissements de la Falémé. — Nous trouvons quelques traces d'une construction en pierre ; mais nous ne découvrons aucun reste du fort Saint-Pierre. — Barrage artificiel de Sénou-Débou ; raisons qui l'ont fait élever. — Retour à Boulébané. — Gracieuse réception de l'almamy. — Pour la première fois, nous goûtons des fruits du pays. — Grossièreté du chef de Gamby. — La montagne de Satigny, tradition populaire. — Indignation des habitants de Fatagolomby ; cause de cette indignation. — Incident à propos d'un bœuf. — Arrivée à Bakel. — Nous y tombons malades. — Séjour au fort. — Les Maures dans le pays. — Poursuites dont ils sont l'objet.

Le 24 décembre. Je profite du séjour que nous sommes obligés de faire à Sénou-Débou, pour lier ce dernier village avec le point où j'ai interrompu mon travail hydrographique au mois d'octobre dernier. Ce sera une excursion utile dont les résultats permettront d'établir sans interruption la carte de la Falémé, depuis Sansandig jusqu'à l'embouchure.

A 3 h. 25′ du soir, je pars avec notre guide et un laptot qui me servira d'interprète, me dirigeant sur Diboly dans le

voisinage duquel se trouve l'endroit où la fièvre me força de retourner à Bakel. La route est N. N. E. A 3 h. 44′, nous passons par le travers du village de Kaïnoura que nous relevons à l'E. S. E., petite distance. A 4 h. 6′, nous traversons le marigot de Diâla, large, profond et ayant des bords escarpés : on y trouve encore de l'eau blanchâtre. La route devient N. E. et même E. pendant quelque temps. Le chemin est accidenté par des roches quartzeuses et des scories de fer; nous entrons dans un bouquet de bois où dominent les acacias-vereks.

A 4 h. 13′, nous traversons une partie du village de Guiita, qui est beaucoup plus grand que nous ne l'avions cru lorsque nous le dépassions avec *le Vigilant*, il y a trois mois; ses cases occupent un très-grand développement de terrain. Au bord de la rivière, s'élève le tata de l'ancien roi du Kasson, dont nous avons reçu la visite à cette époque et dont j'ai parlé alors. A 4 h. 40′, nous passons au milieu des cases de la partie E. du même village, qui a reçu en addition à son nom celui de Néguénabé; les habitants s'y livrent à l'industrie de la pêche. A 5 heures, nous traversons le marigot de Kadaouéra, étroit et peu profond. La route est N. $\frac{1}{4}$ N. E. A 5 h. 6′, nous passons au village de Nayé, étendu sans être grand. La voie qui se trouve en face du village et qui conduisait de la Falémé à l'ancien comptoir de Dramané ou Toubabo-Kané a servi, plus tard, à établir une communication avec le comptoir de Makana qui les a remplacés et qui n'a été abandonné qu'en 1840.

A 5 h. 28', nous traversons le groupe le plus O. des cases de Kidira-Tata, élevées dans une plaine fort étendue qui n'a que quelques arbres. La route est N. N. O. A 6 h. 6', nous

passons, par le travers, à l'E. des premières cases du village de Kidira-Tioubalou; à 6 h. 15', nous traversons la partie N. du même village. Lors de l'excursion que j'ai rappelée tout à l'heure, nous n'avions pas pu, à cause de l'obscurité d'une nuit d'orage, apercevoir les cases de ce village et l'étendue qu'elles occupaient; aujourd'hui nous avons tout le loisir d'examiner ces lieux dans lesquels nous avions reçu les premières impressions sur le pays, impressions qui avaient été assez vives pour faire naître en nous le désir de retourner aux endroits où elles avaient été ressenties. Kidira-Tioubalou est très-grand, et ses cases, serrées les unes sur les autres, forment de nombreux groupes assez rapprochés. La population semble jouir d'une certaine aisance; elle est composée de Foulahs et de quelques Kassonkés, et s'élève au moins à 1,000 personnes, ce qui est beaucoup pour un village nègre. Les habitants se livrent à la pêche et aux cultures.

En quittant Kidira-Tioubalou, nous faisons route au N., au milieu d'un bois de petits arbres ayant encore leur feuillage et qui, chose réellement rare pour le pays, ne sont point pourvus de ces affreuses épines qui ont si souvent excité notre mauvaise humeur. Cet arbre, dont l'écorce et le bois ressemblent à ceux de l'érable, se nomme *faillar*. Nous trouvons, dans ce bois, une immense quantité des perdrix éperonnées et percheuses dont j'ai déjà eu occasion de parler : ces gallinacés sont si familiers, qu'ils se dérangent à peine pour nous laisser passer. A 6 h. 44', nous arrivons au village de Diboly. Nous avons fait au moins 6 kilomètres par heure.

Le pays que nous avons parcouru depuis Sénou-Débou est incomparablement plus riche que celui que nous venons de traverser depuis Sansandig, et surtout de Boulébané à ce der-

nier lieu. La réunion d'un grand nombre de villages confondus en quelque sorte les uns dans les autres indique d'une manière certaine des ressources importantes dans l'exploitation. Ces villages sont tellement rapprochés qu'il y a quelquefois une distance moindre entre deux villages différents qu'entre les groupes de cases d'un même village. Les cultures de coton sont en grande prospérité; nous trouvons les hommes et les femmes occupés activement à la préparation et au tissage de ce produit; ils sont vêtus, les uns et les autres, avec une propreté parfaite.

Dès mon arrivée à Diboly, je reçois la visite du chef, qui vient m'offrir ses services et qui me fait cadeau d'une poule. Il me demande, avec un certain air de tristesse, des nouvelles du *toubabe* qui a été malade près de son village, ne se doutant guère que c'est précisément à lui qu'il s'adresse. Lorsqu'il l'apprend, il secoue la tête en signe d'incrédulité, pensant sans doute que nous voulons lui cacher la vérité. Il y a, en effet, parmi ces hommes, et je l'ai déjà remarqué plusieurs fois, une croyance fortement enracinée sur l'impossibilité où se trouvent les Européens de conserver la vie dans la Sénégambie, et surtout de la conserver lorsque la maladie les a frappés.

On m'établit dans une case; mais je suis loin d'y goûter les douceurs du sommeil : d'abord ce sont des vols d'oiseaux de nuit qui s'y sont donné rendez-vous, et qui font un vacarme affreux, en s'abattant à chaque instant sur moi; puis, autre divertissement inattendu, la chanson lente et monotone d'une folle qui me gratifie, toute la nuit, de sa musique, à la porte même de ma case.

Le 25 décembre. Je pars de Diboly de grand matin pour

R. 748.
MUSÉE de la MARINE
BIBLIOTHÈQUE

effectuer mon exploration, accompagné, outre mon guide, d'un homme du village qui doit me montrer l'emplacement et les restes, s'il en existe encore, des établissements que nous avons eus autrefois sur cette rive. Après trente-cinq minutes de marche à travers un chemin qui n'est pas très-commode, nous parvenons à l'un de ces établissements : il est situé dans le S. $\frac{1}{4}$ S. E. de Diboly, à environ 3 kilomètres de distance, sur un plateau très-élevé qui surmonte le bord de la rivière. Il présente actuellement le tracé d'un carré régulier d'à peu près 30 mètres de côté; ce tracé est indiqué par des pierres amoncelées sur le sol à la hauteur de $0^{m},40$; on n'aperçoit, dans l'intérieur, aucune division locale. Cet établissement, qu'il est impossible de prendre pour un fort, a appartenu, selon les habitants, à un M. Dubois, dont leur mémoire a parfaitement conservé le nom. Ceci m'a été, depuis, affirmé positivement par l'almamy.

Après avoir examiné les traces de cette construction qui ne paraît pas très-ancienne, nous nous dirigeons, toujours avec notre guide de Diboly, vers l'établissement où déjà nous avions été conduits, et duquel, malgré toute la bonne volonté que nous étions disposés à mettre dans l'examen qu'on nous faisait faire, nous ne pûmes vraiment rien retrouver. Je me rappelle même qu'on nous fit alors visiter deux endroits : dans le premier, je crus voir sur le sol quelques fragments de pierre enduits de chaux, et, dans le second, rien que les murs écroulés d'un vieux tata de terre glaise, établi, nous dit-on, à la place même où s'élevait la maison des *toubabes*, et deux arbres, très-beaux du reste, qu'on nous signala comme ayant autrefois servi d'abri aux blancs lorsqu'ils traitaient avec les naturels.

Cette exploration si peu fructueuse me revient en mémoire pendant que je m'achemine avec mon nouveau *cicerone* à la recherche de ce mystérieux fort Saint-Pierre, qui cependant a bien réellement existé. Je m'engage dans un chemin pierreux et plus accidenté encore que celui que j'ai parcouru pour me rendre de Diboly aux ruines de la maison de M. Dubois, et, après une assez longue marche, mon guide me désigne d'un air de satisfaction un point élevé de la rive : ce n'était aucun des deux endroits où j'avais été précédemment conduit, et je n'eus même pas la satisfaction de contempler un vieux tata et de beaux arbres et de ramasser par terre des pierres ayant plus ou moins l'air d'avoir autrefois servi à une construction. Il n'y avait sur le sol que je parcourus dans un rayon très-étendu que des cailloux roulés, des herbes desséchées et des arbustes épineux, au milieu desquels je m'engageai courageusement; car je tenais, cette fois, à ne pas revenir avec une incertitude, et j'y réussis.

Je puis donc affirmer, quelque inexplicable que cela puisse paraître, qu'il n'existe aujourd'hui aucun vestige d'une construction importante qui était encore occupée, il y a cent ans, et que les traditions locales, les récits des voyageurs et les archives du Sénégal, parfaitement d'accord sur ce point, placent aux lieux que nous parcourons. Il faut, par conséquent, à défaut de preuves matérielles, se contenter des récits des habitants sur sa prospérité passée, des arbres, de la terre et du vieux tata qu'ils présentent, avec une incroyable bonne foi, comme d'irrécusables témoignages.

Après nos inutiles recherches, nous nous dirigeons sur Kidira-Tata pour y prendre notre repas du matin et nous reposer en même temps de la fatigue d'une course faite dans

de très-mauvais chemins. La partie centrale, qui est aussi la partie principale du village, se trouve à environ 600 mètres de la rivière.

Je repars à 1 heure du soir pour continuer mon exploration. Je ne parlerai pas des lieux que je parcours; la description en a été déjà donnée. Le Senou-Kolé, que j'examine avec plus d'attention que je ne l'avais pu faire en passant sur *le Vigilant*, n'a pas l'apparence d'un grand cours d'eau; il est encaissé et très-étroit, et son entrée, qui se remarque à peine, est ouverte à l'O. A 5 h. 34′ du soir, nous arrivons à Sénou-Débou.

Le 26 décembre. J'apprends, à mon retour, que Sadiaba est venue nous voir dans la journée d'hier pendant que j'étais absent; je suis désespéré de quitter le pays sans avoir pu, pour la dernière fois sans doute, presser la main de cette excellente femme.

Nous remarquons à Sénou-Débou un barrage artificiel sur lequel nous demandons des explications aux gens du village; voici ce qu'ils nous apprennent : les gués nombreux qui existent au-dessus de Sénou-Débou et qui livrent le pays aux invasions des Malinkés et des Maures donnaient depuis longtemps de l'inquiétude à l'almamy : il a imaginé alors de fermer ces gués en arrêtant par un barrage l'écoulement des eaux de la rivière au-dessus du village.

Son inspiration n'a pas été heureuse; les matériaux servant à cette construction, mal réunis par la terre employée comme ciment, n'ont pu présenter à cette énorme masse qu'une digue impuissante, et ses débris, dispersés dans une étendue de plus de 400 mètres, ont pavé le fond

de la rivière d'une épaisse couche de moellons. Nous obtenons par là une explication, peut-être un peu tardive, d'un fait qui nous avait frappés en arrivant à Sénou-Débou, et que nous avions attribué à un banc de roches. On se rappelle que nous chassâmes sur notre ancre en mouillant devant ce village, et que nous ne nous arrêtâmes qu'à environ 400 mètres au-dessous.

A 9 h. 35′ du matin, nous faisons route à l'O. pour traverser la partie S. O. de Sénou-Débou, ayant en face de nous la ligne de collines élevées qui se trouvent près du village : elles ont une direction N. E. et S. O., et présentent dans le N. E. plusieurs pics isolés.

A 10 h. 20′, après être sortis du village, nous entrons dans une vallée en longeant de très-près les collines du N. E., qui sont plus hautes que celles du S. O. : elles sont très-arides et constituées par des pierres ferrugineuses et des masses de scories étagées qui leur donnent, même de près, une couleur rouge brun très-prononcée ; on n'y remarque pour toute végétation que quelques arbres rabougris et des herbes flétries. Les collines du S. O. situées à l'extrémité de la vallée que nous traversons, et à une distance de 1,000 mètres au moins, paraissent être de même nature. La route conserve sa direction O. A notre premier voyage, ces collines n'avaient point l'aspect de stérilité qu'elles ont en ce moment ; les graminées et les quelques arbustes qui les couvrent, et qui sont actuellement secs et privés de feuillage, étaient alors assez verts pour cacher leurs terres rougeâtres et pierreuses. Le chemin que nous suivons est assez régulièrement aplani et ne se ressent nullement du voisi-

nage des masses de cailloux et de roches qui garnissent le sommet et les versants des monticules au pied desquels il est tracé.

A 10 h. 47′, nous traversons le village de Belpounéguy, où nous avions rencontré, trois mois auparavant, l'ancien infirmier de l'hôpital de Saint-Louis. Nous ne le voyons pas aujourd'hui, et notre guide nous dit que sans doute l'almamy l'a fait éloigner dans la crainte que notre rencontre ne lui donnât de nouvelles idées de désertion. La route O. S. O., en sortant du village, revient à l'O. pour entrer à 11 h. 40′ dans le village de Dianvély-Bandé où nous nous arrêtons pour déjeuner. On nous y fait un gracieux accueil et on nous donne pour lieu de campement un endroit charmant de fraîcheur et de propreté. A 3 heures, nous partons faisant route au O. S. O.; à 3 h. 20', nous traversons le groupe le plus O. du même village, et, après l'avoir dépassé, nous avons en vue dans le S., à 500 ou 600 mètres de distance, le village de Dianvély-Sacco occupé par des Sarracolets. A 3 h. 42′, nous traversons le marigot de Mamady qui a encore conservé de l'eau dans un endroit profond; à 3 h. 54′, nous passons au milieu de quelques cases du village de Dianvély-Torocoronabé occupé aussi par des Sarracolets; à 3 h. 26′, nous dépassons le village de Dianvély - Amadoucé, résidence du frère de l'almamy; ce village, remarquable par sa propreté, possède un élégant tata qui rivalise presque avec celui de Sénou-Débou.

A 3 h. 3', nous nous trouvons à petite distance, au N. N. E., du village de Youppé. La route O. s'incline de quelques degrés N. ou S. (1).

(1) Tous ces villages ayant été déjà désignés dans l'itinéraire de notre

L'aspect des villages que nous venons de dépasser a totalement changé. Aujourd'hui ils sont découverts et peuvent être aperçus même à grande distance, car le pays où ils s'élèvent est presque plat; au contraire, à l'époque où nous les traversions, cachés presque entièrement par les cultures qui les enveloppaient, leur position était plutôt devinée qu'aperçue.

Après Youppé, nous entrons dans un bois épais planté d'arbres de petite taille, qui sont, pour la plupart, des acacias, et nous y demeurons jusqu'à une courte distance de Boulébané. Le chemin devient accidenté et coupé de ravines en approchant de ce village. La route varie de l'O. au N. O., passant brusquement, au sortir du bois, à l'O. 10° N. Nous arrivons, à 6 h. 8', à Boulébané.

Nous apprenons que l'almamy était venu à notre rencontre et qu'il nous a même assez longtemps attendus; mais la pluie que nous avons reçue durant tout le jour et qui, vers 5 h. 30', est tombée par rafales et avec force l'a déterminé à rentrer. On nous fait, à Boulébané, un accueil dans le genre de celui qui nous a été fait à Sansandig, au retour de notre excursion des mines, c'est-à-dire que les habitants nous expriment très-clairement, par leurs serrements de main et leurs paroles affectueuses, qu'ils redoutaient pour nous des dangers et qu'ils sont heureux de reconnaître que nous y avons échappé.

Le 27 décembre. Le matin, nous allons faire notre visite

premier voyage, je me suis borné à les nommer dans celui-ci et à ajouter pour les villages de Dianvély, par exemple, les noms particuliers qui distinguent chacun d'eux ; j'ai cru aussi devoir indiquer avec plus de précision que je n'avais pu le faire alors la direction de notre route et ses divers changements.

à l'almamy, qui nous reçoit véritablement à bras ouverts. Au moment de notre arrivée, il tenait sa cour de justice entouré des grands du pays, et il nous admit au milieu de cette assemblée, interrompant, à notre intention, l'importante mission qu'il remplissait : c'était là une grave infraction aux usages de son pays, et il nous donnait, en la commettant, une haute marque de considération; car l'usage ne permet pas aux souverains de l'Afrique de suspendre leurs délibérations judiciaires, et les étrangers ne doivent jamais y assister, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes des chefs de distinction ou qu'on ne veuille leur faire honneur.

Nous voulons, par discrétion, remettre notre visite à un autre moment, mais l'almamy, désireux de savoir des nouvelles de notre voyage auquel il semble prendre un grand intérêt, insiste vivement pour nous retenir. Nous nous empressons de satisfaire sa curiosité et nous utilisons sa bienveillance en lui demandant des conseils sur le projet que nous avons formé d'opérer, par le Yoloff, notre retour au Sénégal. Il nous répond que cette route présente beaucoup de dangers, même pour les nègres; mais que, pour nous, il ne la croit pas praticable, parce que, outre les dangers communs à tous les voyageurs, il y aurait encore des privations que nous ne pourrions pas supporter : ce seraient celles qui résulteraient inévitablement du parcours, pendant une durée de six à sept jours, d'un désert où l'on ne trouve pas d'eau. Il nous engage donc fortement à renoncer à ce projet et à prendre, au contraire, la route de la Gambie, qu'il s'engage à nous faire suivre en toute sécurité, sous la protection d'un de ses fils ou d'un de ses frères. « Il vous déposera, nous dit-il, à bord du bâtiment qui vous

conduira à votre comptoir d'Albreda. » Nous abrégeons notre visite après avoir obtenu ces renseignements, que nous comptons mettre à profit.

La nuit dernière et aujourd'hui, la pluie est tombée presque sans discontinuer. Vers 4 heures du soir, il y a eu une forte averse.

L'expédition du Bambouk, dans laquelle se trouvait notre ami Boubakar, arrive à Boulébané à la fin de la journée; elle n'a pas été heureuse, et le châtiment que l'almamy voulait infliger aux habitants du village dont il avait eu à se plaindre a complétement manqué son effet : le village menacé avait pris ses dispositions de défense, et les assaillants ont été repoussés après avoir eu plusieurs hommes tués ou blessés. Nous sommes toujours établis chez notre ancien hôte Sapatto.

Le 28 *décembre.* Nous recevons d'assez bonne heure la visite de l'almamy et de son fils Boubakar, que nous avions déjà vu hier. L'almamy nous parle du traité; il lui tarde de le voir approuvé par le gouverneur, « parce que, nous dit-il dans son langage simple et naïf, l'homme qui est engagé dans une affaire grave n'a ni repos ni sommeil avant qu'elle ne soit complétement terminée. » Nous prenons congé de lui et de son fils en promettant de revenir le voir lorsque nous nous rendrons en Gambie. Hier l'almamy nous avait envoyé en présent un anneau d'or de 8 à 9 gros : c'était pour nos *soupers*. J'ai déjà parlé de cet usage suivi par les Maures et les nègres, et même par nous quand nous avons à donner à ces hommes l'hospitalité dans nos établissements ou à bord de nos navires.

A 10 h. 30' du matin, nous partons de Boulébané pour

Bakel, en suivant une nouvelle route indiquée par l'almamy, laquelle, d'après ce qu'il nous assure, doit être plus courte d'un jour.

Nous traversons des bois dans une direction qui varie du N. $\frac{1}{4}$ N. O. au N. N. E.; le chemin est très-mauvais. A midi 33', nous arrivons au village de Sénoualy, remarquable par la grande quantité de palmiers qui s'élèvent au-dessus de ses cases. Cet arbre, très-rare dans le Bondou, donne aux villages qui en possèdent un aspect particulier qui ne manque pas d'agrément : le palmier est l'ornement naturel des huttes du désert ; c'est lui qui contribue le plus à donner la couleur locale, et son absence se fait vivement sentir; l'œil le cherche et ne se lasse jamais de l'admirer. Sénoualy, en outre, a de charmants environs.

Nous campons sous un superbe tamarinier, à une centaine de mètres du village. Pour la première fois, nous goûtons des fruits du pays, que nos laptots ont cueillis pendant la route; ils nous en présentent de deux espèces : la première est le fruit du gan. C'est une sorte de figue ayant à peu près la forme et le goût de la figue d'Europe, mais bien inférieure pour la délicatesse. La seconde est le fruit du soump, petit arbre à longues épines vertes qui est très-commun. Ce fruit, presque tout noyau, ne serait pas d'une saveur désagréable si un goût très-prononcé d'amertume ne venait l'altérer; sa chair, filamenteuse et jaunâtre, n'a que quelques lignes d'épaisseur; son volume est à peu près celui d'une cerise moyenne.

Départ de Sénoualy à 5 h. 20'; route N. N. E., venant graduellement au N. Nous traversons encore des bois, puis

une plaine découverte et étendue, à l'extrémité de laquelle nous entrons dans un nouveau bois où nous remarquons encore des palmiers, mais en très - petite quantité. A 6 h. 30', nous traversons successivement deux bras du marigot de Sinquiomoussa, dans lesquels on a creusé des puits qui donnent au village de Gamby l'eau nécessaire à la consommation de ses habitants. Le point de bifurcation de ce marigot se trouve à une centaine de mètres, à l'E., de l'endroit où nous passons. A 6 h. 32', nous arrivons aux premières cases du village de Gamby, qui possède une grande étendue, et qui est situé dans un bois très-couvert où abondent les palmiers et les tamariniers. Cette situation est peu commune, car, ordinairement, les villages sont élevés dans des endroits découverts.

Nous recevons à Gamby une désagréable avanie : on nous fait brutalement sortir de l'intérieur du tata, où nous avions déjà commencé à décharger nos ânes. Ce procédé, qui nous étonne beaucoup de la part du chef d'un village situé tout près de la capitale, donne une vive irritation à notre guide, qui, pour ne pas être très-habile à connaître les chemins, n'en est pas moins très-dévoué à nos intérêts. Il expédie de suite un courrier à l'almamy pour l'informer de l'incivile conduite du chef de Gamby. Celui-ci, à son tour, repentant et inquiet des suites de sa grossièreté, vient s'excuser et implorer notre témoignage auprès de son maître, dont il craint la colère. Il nous promet un bœuf comme une sorte d'amende qu'il s'impose lui-même; mais, après nous avoir quittés, il ne tient pas sa promesse. Nous passons la nuit dans un endroit écarté, après avoir fait un repas d'autant plus triste que nous avions, un instant, espéré le

faire meilleur à l'aide du bœuf qui nous avait été promis.

Le 29 décembre. A 10 h. 31', nous partons faisant route au N. N. O.; nous marchons longtemps au milieu du bois où s'élève le village, parfois dans un chemin très-mauvais semé de roches ferrugineuses et de cailloux anguleux qui font le désespoir de nos laptots et de nos chevaux.

A 11 h. 7', nous découvrons assez brusquement, en face de nous, une ligne de collines allant de l'E. à l'O. On remarque, à l'extrémité la plus E. de ces collines, un pic de terre rouge assez élevé qui forme le sommet d'un mamelon isolé et le point culminant de toute la ligne. Nous continuons à traverser des bois; le chemin devient onduleux, s'abaissant et se relevant alternativement, et nous masquant de temps à autre ces collines, dont nous nous approchons pourtant.

A 11 h. 42', nous nous trouvons au pied des collines et nous entrons dans une gorge d'abord très-étroite, qui s'élargit presque aussitôt et devient vallée. Cette gorge, bien qu'elle soit le sujet d'une légende assez originale, ne se trouve pas cependant dans les conditions qui sembleraient devoir résulter des faits mêmes de cette légende, car ses côtés, loin de présenter des murs taillés verticalement, sont, au contraire, formés par des plans d'une inclinaison qui n'a rien d'abrupt. Voici la légende que notre guide nous raconte :

Satigny, le premier roi du Fouta, était un grand conquérant qui aimait à parcourir les pays voisins de son empire pour les soumettre à sa domination. Un jour, il se trouva arrêté avec son armée par des collines fort élevées qui formaient une barrière infranchissable dans toute l'étendue que l'œil pouvait découvrir. Satigny n'était pas homme à reculer

devant un semblable obstacle, et, au lieu de tourner simplement la montagne jusqu'à ce qu'il rencontrât un passage, ce qu'un autre, à sa place, aurait assurément préféré, il prit hardiment la résolution d'attaquer cette énorme masse en employant contre elle ses ressources habituelles, c'est-à-dire son audace et la bravoure de ses soldats. Il fit donc former sa cavalerie en lignes serrées devant la montagne, à l'endroit même où il l'avait abordée, et, se mettant à la tête de cette troupe, il commanda une charge vigoureuse. Les cavaliers, placés à une centaine de mètres des collines, se précipitèrent sur elles avec furie et la sagaie au poing, et la terre, cédant aussitôt à leurs efforts intrépides, se sépara de chaque côté en laissant une large issue.

A la suite de ce travail de perforation accompli avec rapidité, mais non sans fatigue, par les hommes et surtout par les chevaux de Satigny (notre guide nous dit le *pied* des chevaux), on voulut célébrer par un grand festin la victoire miraculeuse que venait de remporter le monarque africain. Ce festin fut splendide, mais, ce qui arrive souvent à la suite d'une victoire inespérée, on se laissa déborder par l'ivresse du triomphe et l'on ne mit pas à la distribution et à la préparation du repas toute la prévoyance nécessaire. Le mil et le riz furent absorbés jusqu'au dernier grain, et, le lendemain, il ne restait absolument rien pour la subsistance des hommes et des chevaux.

La situation de Satigny et de ses vaillants compagnons semble dès lors très-critique, car le pays où ils se trouvent est entièrement inhabité et ne possède pas la moindre culture, et il y a au moins huit jours de marche avant d'atteindre un lieu où il soit possible de faire des approvi-

sionnements. Mais Satigny est trop fier de son succès pour se laisser abattre : « J'ai brisé, dit-il, par ma force et par mon courage, une épaisse montagne, ne puis-je pas, par la puissance de ma volonté et la vigueur de ma foi, rendre la vie à mon armée? » Et, saisi tout à coup d'une de ces inspirations entraînantes qui poussent à entreprendre même ce qui semble impossible, il ordonna de ramasser grain à grain, et avec le plus grand soin, tout le mil et le riz qui avaient dû inévitablement être perdus dans la préparation du splendide repas. Il fit en même temps pratiquer, de chaque côté de la gorge, de larges sillons qui se continuaient au loin dans la vallée, puis il fit enfouir dans ces sillons, avec une attention particulière, et les uns après les autres, tous les grains de riz et de mil qui venaient d'être ramassés. Il fit ensuite replacer par-dessus cette semaille la terre qui avait été enlevée pour creuser les sillons, et, ayant fait venir les marabouts, il leur ordonna de prier pendant deux heures.

La prière terminée, Satigny fit ouvrir les sillons, et l'armée poussa un cri de joie, car la terre, qui, avant les semailles et les prières, était rougeâtre et pierreuse, avait subi un changement complet de couleur et se trouvait actuellement d'une blancheur de lait; elle ne contenait plus ni pierres ni cailloux, et elle laissait, en outre, échapper une odeur délicieuse de sanglet et de couscous. Toute l'armée se précipita sur cette manne nouvelle, et il y eut encore des festins pour célébrer la miraculeuse transformation que Satigny venait d'opérer; mais, cette fois, il y avait profusion et abondance sans arrière-pensée de disette, car il suffisait de creuser la terre dans les sillons pour en obtenir de pleines calebasses d'une excellente nourriture.

L'armée passa plusieurs jours dans ce lieu de délices, puis elle fit ses approvisionnements et partit, conduite par son chef, qui l'entraîna à de nouvelles victoires en lui promettant d'accomplir pour elle de nouveaux miracles, si elle continuait à le bien seconder.

Nous demandons à notre conteur comment cette nombreuse armée d'hommes et de chevaux se procurait l'eau dont elle avait besoin, et dont elle devait faire une grande consommation dans ses continuelles orgies. Il est un instant embarrassé par notre question, puis il nous répond que ces événements se passaient pendant la saison des pluies, ce qui est, en effet, une réponse arrêtant toute objection.

Nous nous bornons, au reste, à enregistrer fidèlement le récit de notre guide Mahmouth, qui, pour nous prouver, sans doute, la véracité de son histoire, joint, comme on pourrait le dire, l'exemple au précepte, en mangeant lui-même de la terre; tous les hommes de notre escorte en font autant. Cette terre, que j'ai également fantaisie de goûter, n'a ni bon ni mauvais goût : c'est tout simplement un sulfate de chaux. Quant aux sillons, ils existent et sont même tracés avec une régularité si remarquable, que nous nous sentons presque entraînés à accepter comme une très-véridique histoire la fable qu'on vient de lire.

Après être sortis de la gorge de Satigny et de la vallée qui la continue, la route passe au N., puis bientôt après au N. N. E. en approchant des premières cases du village de Fatagolomby, près desquelles nous passons à midi 14′. La route revient au N. pour nous diriger sur le centre du même village où nous devons faire halte et prendre notre premier repas. Nous y arrivons à midi 31′.

Fatagolomby est situé, comme Gamby, dans un bois épais où se trouvent un certain nombre de palmiers qui l'entourent, ou qui sont semés au milieu de ses cases. Nous campons, en dehors, sous un tamarinier, dont le feuillage, peu épais, ne nous donne qu'un faible abri contre le soleil de midi.

Il nous arrive à ce village une aventure qui pouvait avoir les suites les plus graves. Avant de la dire, il est indispensable d'expliquer ce que sont en Sénégambie les mosquées des naturels : les unes, les plus rares, sont distinguées visiblement des huttes ordinaires par une construction particulière; les autres, les plus communes, ne sont ni des cases ni même des hangars, ce sont simplement des places, plus ou moins propres, dont la pieuse destination est indiquée aux fidèles par un tracé quadrangulaire de cailloux ou de petites épines mortes. Quand on ne sait pas cela, on est exposé à commettre fort innocemment de graves profanations, et quand on le sait on peut facilement l'oublier.

C'est précisément ce qui advint pour la mosquée de Fatagolomby, placée tout près de notre lieu de campement et se distinguant, en outre, de celles dont je viens de faire la description par une grande malpropreté et un dérangement notable dans son cadre de cailloux, accompli, sans doute, par les chevreaux et les bœufs du village. En descendant de cheval, nous oubliâmes donc complétement le prophète et ses mosquées...

Heureusement pour nous, on ne s'aperçut de cette épouvantable profanation qu'alors qu'elle était consommée, mais la fureur et l'indignation des habitants n'en sont pas moins terribles; les poignards sont dégaînés, les fusils sont armés

et couchés en joue, que nous sommes encore à chercher le motif d'un changement aussi subit dans les manières des habitants. Notre premier soin est d'empêcher nos hommes de répondre aux injures et aux provocations qui leur sont adressées, puis nous demandons l'explication de cette scène tumultueuse; mais, pour obtenir les éclaircissements que nous réclamons cependant avec instance, il nous faut, comme d'habitude, subir la désespérante loquacité des nègres et arracher la vérité du milieu des clameurs confuses qui nous enveloppent. Lorsque nous y parvenons, nous avons, je l'avouerai, grande peine à retenir, en dépit de notre situation perplexe, quelque intempestif éclat de rire, qui assurément n'aurait pas arrangé nos affaires. Les nègres, en effet, comme tous les musulmans, sont peu patients à l'endroit des injures qui blessent leur foi.

Notre guide fait encore, dans cette circonstance, intervenir son éloquence, et, grâce à lui, nous sortons sains et saufs de cette orageuse situation, mais nous sommes obligés d'aller plus loin faire notre repas; les habitants indignés se refusent obstinément à souffrir plus longtemps des infidèles coupables de pareilles iniquités.

Nous plions bagage d'assez mauvaise humeur, ayant faim et soif, et nous partons à 2 h. 35' du soir, en faisant route au N. Nous apprenons à ce village que les Maures sont dans le pays; c'est une nouvelle peu agréable; car ce sont d'assez fâcheux compagnons à rencontrer, surtout quand on n'a pas une force susceptible de les intimider.

A 3 h. 12', nous passons à petite distance, à l'O., d'un groupe de collines irrégulières ayant des versants très-abrupts; nous avons également à l'E., mais plus éloignées

de nous, d'autres collines qui forment une ligne N. et S. et, en face, des collines encore qui bornent l'horizon. Nous sommes toujours dans la vallée de Satigny; le chemin, très-montueux et très-rocailleux, continue à être tracé dans des bois épais; la route vient graduellement au N. N. O.

A 4 h. 12', nous passons à 2 kilomètres environ du village de Sénougouro, dont la position est indiquée par de nombreux palmiers qui laissent seulement apercevoir leur sommet. Les cases nous sont cachées par le feuillage des arbres et par les accidents du sol. La route passe assez brusquement au N. $\frac{1}{4}$ N. E. et revient bientôt au N. Le pays s'éclaircit et le chemin devient meilleur; mais cela ne dure qu'un instant et nous retombons presque aussitôt dans nos bois épineux et dans nos sentiers pierreux et crevassés.

A 5' h. 26', nous dépassons le village de Ouro-Samba, qui se confond à peu près avec celui de Samba-Contai; peu de temps après, nous traversons le marigot du même nom, qui contient encore de l'eau. A 5 h. 49', nous arrivons aux premières cases de Samba-Contai qui nous a laissé, par parenthèse, d'assez mauvais souvenirs. Le chef qui, dans les ennuis dont nous eûmes alors à souffrir, se montra d'une grande modération et d'une parfaite bienveillance, nous fait oublier, par un accueil excellent et cordial, que les habitants de son village n'ont pas été pour nous d'une irréprochable gracieuseté. Il nous offre deux bœufs et de très-bon lait.

Le 30 décembre. Nous quittons Samba-Contai, sans avoir eu, cette fois, à nous plaindre de ses habitants. Leur insupportable curiosité qui nous avait si fort déplu ne se produit pas aujourd'hui d'une façon gènante; ils ont été, sans doute, morigénés par leur chef. La route que nous allons

suivre est la même que celle que nous avons déjà suivie il y a un mois.

Nous nous arrêtons au village de Gouniam-Amadou pour déjeuner ; ce village est moins petit qu'il ne paraissait l'être à notre premier voyage. On se rappelle que le chemin n'est pas très-agréable et qu'il est presque toujours tracé au travers de collines pierreuses qui appartiennent au groupe de celles qui entourent Bakel. Après avoir dépassé Gouniam-Sissé, nous traversons un bois d'assez beaux arbres, d'un feuillage obscur qui, par sa couleur et sa forme, ressemble beaucoup à celui des lauriers : ces arbres se nomment *raps*. Nous revoyons avec plaisir les endroits qui nous rapprochent de Bakel. Notre voyage a été, en effet, si dur pour nous, que ce lieu, ordinairement redouté de tous les Européens comme l'un des plus malsains du globe, s'offre, au contraire, à notre espérance comme un délicieux séjour. Là, au moins, nous aurons du repos et un toit pour nous abriter ; nous pourrons prendre nos repas sur une table au lieu de manger par terre ; nous pourrons, enfin, sortir de notre affreuse malpropreté, la plus insupportable de toutes les incommodités que nous venons de supporter et en même temps la plus difficile à éviter ; car l'eau, généralement peu abondante dans l'intérieur, était quelquefois insuffisante pour la préparation de notre nourriture. Aussi est-ce avec un de ces battements de cœur, comparable à ceux qu'on éprouve à l'approche du toit hospitalier de la famille, que nous cheminons vers Bakel, pressant le pas de nos pauvres chevaux, accablés de lassitude et presque tous blessés.

Notre impatience est retardée par un incident : l'un des

bœufs qui nous ont été donnés par le chef de Samba-Contai rompt sa corde et s'échappe au milieu du bois situé après la gorge étroite qui conduit au mont aux Singes. Nos laptots, qui ne professent pas une grande tempérance, ne se soucient nullement de laisser perdre ainsi les éléments d'au moins deux repas; car ils savent que nous leur abandonnerons à eux tout seuls l'objet de la générosité du chef de Samba-Contai : ils se mettent donc, dans toutes les directions, à la poursuite de la proie qui vient de tromper si adroitement leur vigilance. Cet exercice, qui n'est pas un spectacle indifférent, car le bœuf est habile à faire des feintes et à dérouter l'agilité et surtout la gourmandise de ceux qui le poursuivent, dure au moins une demi-heure et ne se termine que par la mort de l'animal, qui tombe frappé d'une balle à la tête. C'était, en effet, le seul moyen d'en finir. Nous perdons encore vingt minutes à le dépecer pour l'emporter.

Nous apercevons enfin le fort de Bakel; nous longeons rapidement le mont aux Singes, passant encore devant le cimetière, que nous saluons avec respect, et, entrant bientôt, en suivant un des côtés du fort, dans le petit sentier montueux et malaisé qui mène à la place. Là nos laptots exécutent, après avoir pris le soin de revêtir leurs habits de fête, toutes sortes de *fantasias* pour témoigner leur joie d'avoir heureusement terminé l'entreprise, quelque peu aventureuse, au moins dans la pensée des habitants, à laquelle ils viennent de coopérer. Notre arrivée fait sensation à Bakel, et nous sommes reçus avec joie et affection par le commandant du poste et le gérant du comptoir.

Du 31 décembre 1843 au 20 janvier 1844. Bakel est bien

décidément le point le plus insalubre du Sénégal. A peine arrivés, alors que nous espérions trouver un repos qui répa-rât les fatigues d'un voyage pénible accompli dans des con-ditions de santé qui n'ont pas été toujours parfaites, nous sommes, M. Huard et moi, affligés par les maladies du pays, triste diversion de la vie agitée qui vient de se terminer pour nous. Nous passons ainsi, presque constamment cou-chés et en proie, M. Huard à une dyssenterie aiguë qui prend parfois un caractère fort grave, et moi à une fièvre continue accompagnée de douloureux vomissements, le temps que nous avions d'avance consacré au repos. Le jour du départ ne nous trouve pas rétablis; mais, néanmoins, nous nous décidons à partir, pressés que nous sommes de quitter un si affreux pays.

Pendant notre séjour à Bakel, nous avons eu plusieurs fois des alertes causées par les invasions des Maures qui, ré-pandus dans les environs, exercent leurs rapines tantôt sur un village et tantôt sur un autre : c'est, au reste, la repro-duction périodique des scènes qui se passent tous les ans à l'époque où les basses eaux découvrent les gués qui permet-tent à ce peuple pillard de traverser le fleuve.

Les Sarracolets de Bakel se sont plusieurs fois mis en campagne pour chasser les Maures du pays et chercher à leur reprendre le butin qu'ils avaient fait; mais ces derniers sont fort habiles à se soustraire aux poursuites dont ils sont l'objet.

Le commandant du poste et le gérant du comptoir en-voient ordinairement quelques hommes de leur détachement lorsque le cas l'exige; cela s'est fait une fois pendant notre séjour, et l'expédition, grâce à ce renfort, a été plus heu-

reuse : les Maures ont été atteints et dispersés, et une partie du butin a été reprise.

On sait que les nègres ne sont pas d'une grande intrépidité dans leurs engagements avec leurs ennemis ordinaires, et que, s'ils se mettent volontiers en campagne avec grand bruit de guerre, ils ne se montrent pas aussi volontiers disposés à l'attaque quand ils rencontrent ceux qu'ils cherchent ou, du moins, qu'ils ont l'air de chercher. Cette petite comédie est également très-commune : à voir les nègres se préparer au départ, à voir leur empressement à courir sur les traces de leurs ennemis, on dirait que tous ceux qui tomberont en leurs mains seront terriblement traités; mais vienne la rencontre, et cette fureur d'apparat fait place à la plus étonnante des couardises.

Au jour que nous avons choisi pour notre départ, les Maures sont encore dans le pays, occupant de préférence les bois voisins des villages, guettant, pendant le jour, enfoncés dans leur profondeur, les caravanes ou les troupeaux qui se hasardent sur les routes. C'est une véritable plaie pour le pays que cette incessante anxiété dans laquelle vivent les habitants. Le commandant du poste nous offre un détachement de 20 hommes pour nous accompagner jusqu'à Boulébané, et nous acceptons son offre ; car il serait peu agréable d'être arrêté et conduit au Tagantt ou au pays de Tischitt, et d'attendre là que notre rançon fût fixée, et encore ne serait-ce que le moindre des dangers que nous aurions à redouter en tombant au pouvoir de ces brigands.

Nous avons décidément choisi la route de Gambie pour opérer notre retour : la route du Fouta est impraticable actuellement, car les dispositions des habitants à notre égard

ne sont pas devenues meilleures ; la route du Yoloff, avec ses déserts sans eau et ses forêts ouvertes aux Peuls du Fouta, ne nous offre pas non plus une grande sécurité et de bien séduisantes ressources. Il nous reste donc, comme seule et unique voie de retraite, le chemin qui conduit à la Gambie, dans lequel nous trouverons secours et protection à l'aide de l'influence que l'almamy du Bondou exerce dans les pays que ce chemin traverse.

CHAPITRE XVII.

VOYAGE DE BAKEL A FATTATENDA.

Départ de Bakel. — Culture des bords du fleuve. — Nouvel appareil pour chasser les oiseaux. — Passage du marigot de Badiara ; confusion et désordre de notre caravane à cette occasion. — Arrivée chez le tounka ; son hospitalité.— Les étudiants du pays ; leur coiffure.— Nous sommes accompagnés par des marchands sarracolets qui vont en Gambie ; réflexion à ce sujet. — Roche grenue qui ressemble à du granit.— Arrivée à Boulébané. — Étrange communication de l'almamy ; notre embarras pour y répondre.— Retour d'une expédition à Boulébané ; *fantasias* des nègres pour célébrer leur victoire.— Départ de Boulébané.— Montagnes du Ferlou ; leur nivellement. — Description du puits du village de Dendoudy.— Différence entre la végétation du sud et celle du nord ; les arbres à épines sont plus rares dans le sud.— Frayeur que nous causons aux femmes de Viguey.

Le 21 janvier 1844. Nous passons la matinée à organiser notre caravane, assez mal secondés par nos laptots dans cette importante besogne; car tous les hommes se ressemblent, quels que soient leur couleur et le développement de leur intelligence. Nos laptots ont, à Bakel, des relations et des habitudes, et ils ne rompent ni volontiers, ni facilement, les unes et les autres. Pour les avoir, nous sommes obligés de les faire consigner à la porte du fort, et, pour les faire

travailler, nous sommes obligés de les battre, pénible extrémité à laquelle on est quelquefois forcé d'avoir recours.

On nous annonce que les villages de Gouniam ont été abandonnés par leurs habitants pour fuir les Maures. Cette circonstance nous contraint de changer notre itinéraire ; car, outre la chance de rencontrer ces pillards dans les bois qui avoisinent ces villages, nous aurions la certitude de ne trouver, en suivant cette route, aucune des ressources qui nous seraient nécessaires. Nous prendrons la route de Kounguel.

Nous nous séparons avec regret de M. Paul-Holl et de M. Zéler, dont nous avons reçu, durant les diverses stations que nous avons faites à Bakel, les marques les plus sincères de dévouement et d'affection.

A 5 h. 55′ du soir, nous partons en suivant la rive gauche du fleuve, garnie de cultures fort belles pour la saison. Ces cultures, composées de mils de plusieurs espèces, de cucurbitacées et de cotonniers, sont établies successivement, sur les bords du fleuve, à mesure que les eaux se retirent. On utilise ainsi, jusqu'au dernier moment, les parties humides des terrains. Les mils et les cucurbitacées sont actuellement presque en maturité ; le coton qui le sera bientôt est disposé dans une grande étendue de terrain en plants alignés avec soin et assez écartés les uns des autres pour que chacun occupe la place nécessaire à son libre développement.

J'ai déjà parlé des précautions prises par les indigènes pour défendre leurs récoltes contre la rapacité des oiseaux, et j'ai même donné la description d'un appareil composé d'un panier rempli de pierres attaché à une longue corde et incessamment agité de manière à produire du bruit.

Nous remarquons dans les champs que nous traversons un perfectionnement ou, au moins, une simplification du même système. Ce nouvel appareil consiste dans une longue corde nouée en différents endroits de sa longueur et frottant sur des piquets fourchus. Il résulte de ce frottement, imprimé aussi d'une manière incessante par des individus montés sur des estrades, une vibration continue qui, mêlée aux cris habituels des guetteurs, détermine un vacarme qui est bien de nature à mettre en fuite les plus audacieux maraudeurs de l'espèce volatile.

La route est S. E. $\frac{1}{4}$ S. en quittant Bakel ; elle passe bientôt au S. E. Nous avons, dans le S. et très-près de nous, les bois de raps et d'acacias qui se trouvent entre le fleuve et les collines de Bakel. La nuit, qui nous surprend peu de temps après notre départ, nous empêche de faire de nouvelles remarques et de continuer à noter la route : cette circonstance n'est pas, en outre, très-propre à accélérer notre marche, surtout un jour de départ.

Nous traversons un petit ruisseau dont le cours semble parallèle à celui du fleuve. Peu de temps après, nous arrivons au Badiara dont le lit, entièrement desséché, est, à l'endroit où nous le traversons, d'une largeur et surtout d'une profondeur considérables. L'obscurité de la nuit est loin de favoriser le passage de ce marigot qui, même en plein jour, serait fort difficile : aussi ne s'opère-t-il, pour nous, qu'au milieu d'une confusion générale. En effet, malgré nos recommandations de faire descendre les ânes un à un, en les conduisant par la bride, nos laptots les laissent s'engager seuls et plusieurs à la fois sur la pente glissante du versant. Ce que nous avions prévu arrive, les charges se dé-

tachent et tombent au fond du lit du marigot, rencontrant et entraînant à la fois hommes et bêtes qui, pendant plusieurs instants, roulent pêle-mêle. Cette scène de désordre, à laquelle nous ne pouvons assigner de cause précise, nous donne pendant quelques moments une vive inquiétude; car elle ne s'annonce à nous, qui sommes demeurés au haut de la rive, que par les cris des nègres, les braiments des ânes et le bruit de la chute de tous ces corps. L'obscurité est, en outre, complète et ne peut qu'aggraver l'embarras de notre situation, quelle qu'elle soit.

Nous apprîmes bientôt que le mal était moins grand que nous ne devions le penser; car nous avions cru, dans le premier moment, à une embuscade ou à de graves accidents arrivés à nos hommes. Mais il nous restait, après être sortis de nos craintes sérieuses, des soucis qui, pour être moins graves, n'en étaient pas moins véritables; car il fallait remonter sur l'autre rive toutes les charges qui étaient au fond du marigot, remonter également les ânes et réorganiser, par une nuit noire, une caravane que nous avions eu tant de peine à former en plein jour. L'opération ascensionnelle s'accomplit tant bien que mal; on compte les ânes, on compte aussi les charges, et plusieurs des uns et des autres manquent à l'appel, ce qui était à peu près inévitable. Nos recherches se reprennent avec une très-bonne volonté de la part de nos hommes et surtout de ceux qui composent notre escorte : on retrouve à peu près tout. Les charges sont replacées et nous continuons notre route après avoir dépensé plus de deux heures à cette opération.

Nous arrivons à 10 h. 45′ du soir à Kounguel; le tounka nous reçoit dans sa demeure, qui n'est ni commode, ni pro-

pre, ni spacieuse. On nous campe dans un endroit boueux et de mauvaise odeur, ayant pour voisins un veau malade et un chevreau nouveau-né dont la mère bondit à chaque instant sur nous pour l'allaiter. Le tounka, qui n'est pas très-généreux pour un grand prince, ne nous donne qu'un peu de lait doux pour notre souper; mais en revanche il nous offre des nattes que nous avons l'imprudence d'accepter, imprudence bien grande, car elles nous communiquent une partie des insectes parasites dont elles sont garnies.

Le 22 janvier. Après une très-mauvaise nuit et un très-mauvais souper, nous quittons notre *royal* hôte en emportant, grâce aux nattes qu'il nous a offertes, des souvenirs peut-être trop durables de son hospitalité. En voyageant en Afrique, ces sortes d'incommodités sont à peu près inévitables, mais il est toujours fâcheux d'en être atteint dès le début du voyage.

Nous partons à 7 h. 20′, faisant une route qui varie du S. O. $\frac{1}{4}$ S. au S. S. E.; nous traversons des bois d'acacias. A 8 h. 35′, nous passons au village de Papata, petit village du Galam, situé au pied d'un mamelon appartenant à un groupe de collines dont la direction est trop irrégulière pour qu'il soit possible de l'indiquer. Ce village, qui n'a point d'eau, est, après les récoltes, abandonné de ses habitants, qui vont se fixer à Kounguel.

Après avoir quitté ce village, notre route devient S. et traverse, au milieu des collines où il se trouve établi, une vaste plaine plantée de baobabs et d'*acacia senegalensis*. A 9 h. 58', nous atteignons les premières cases du village de Guétiey, appartenant au Bondou. Il est situé dans la plaine où nous sommes entrés depuis Papata; il est assez étendu et possède

un tata bien construit et solide. Les habitants des groupes écartés du tata ont abandonné leurs cases pour se réfugier dans cette forteresse : l'effroi que les Maures inspirent est vraiment prodigieux. Nous campons sous un tamarinier qui n'abrite pas du soleil.

A 1 h. 40' du soir, nous quittons notre tamarinier pour nous diriger, au S. S. O., au travers de la même plaine que nous suivons à peu près exclusivement depuis ce matin. A 2 h. 29', nous passons, par le travers, au N. O. du village de Fatabar, situé au pied d'une ligne de collines isolées de celles que nous voyons et dont la direction est E. et O. A 3 h. 12', nous atteignons les premières cases du village de Gabou. Les habitants paraissent plus aguerris que ceux de Guétiey, car aucune de leurs cases n'est abandonnée, même celles qui sont le plus éloignées du tata. A 3 h. 31', nous trouvons le marigot de Gabou, qui est, sous un autre nom, le même que celui de Dara. On se rappelle ce que j'ai dit ailleurs sur l'habitude des nègres, qui donnent à un marigot autant de noms qu'il y a de villages dans l'étendue de son cours. Après Gabou, la plaine se resserre et se couvre d'arbres et d'arbustes assez rapprochés, puis cette apparence de bois cesse à quelques kilomètres et la plaine s'étend et s'éclaircit de nouveau. La route a varié du O. S. O. au S. A 4 h. 18', nous atteignons les premières cases du village de Samba-Contai; ce sont celles du N. E. A 4 h. 57', nous arrivons à notre gîte habituel, que nous allons occuper pour la troisième fois.

Nous avons pour compagnons de voyage des jeunes gens d'assez bonne mine qui ont les cheveux très-élégamment disposés en petites nattes tombant sur les joues et sur le cou et séparées en deux parties égales par une raie qui part du

milieu du front et s'arrête au sommet de la tête. Cette coiffure est portée en Sénégambie par la jeunesse lettrée et rappelle avec assez d'exactitude celle qui se portait il y a quelques années en France, car les nattes, qui en font la seule différence, sont tellement fines qu'elles ne s'aperçoivent que de très-près. Les jeunes gens qui possèdent ce luxe de coiffure sont donc des étudiants ou plutôt des apprentis marabouts qui vont de village en village glaner quelques bribes de la science africaine, science simple et qui se résume toute dans le texte du Koran, enrichi, ou plutôt gâté par les commentaires des marabouts nègres qui sont loin d'être de très-doctes et très-érudits personnages.

Le 23 janvier. A 7 h. 38' du matin, nous prenons la route de Boulébané : c'est la troisième fois que nous la parcourons. Outre les jeunes savants qui profitent de la protection que nous offrons par notre escorte, nous sommes encore suivis de plusieurs marchands sarracolets et foulahs qui vont vendre leurs produits en Gambie. Ce sont particulièrement les peaux qui forment leurs articles de commerce; on nous dit qu'ils échangent en Gambie, avec plus d'avantages que dans nos comptoirs, ce produit contre du sel dont ils font un grand usage. Il y aurait là une importante réforme à accomplir dans les combinaisons de la compagnie qui exploite actuellement le commerce de Bakel.

Entre Sénougouro et Fatagolomby, au milieu de la plaine entourée de collines aux extrémités de laquelle ces deux villages sont élevés, nous trouvons une roche à texture grenue et micacée qui ressemble à du granit. Cette roche, qui est presque toujours détachée du sol, n'est pas positivement du granit, quoique appartenant aussi à un terrain d'igni-

tion : c'est simplement une agglomération. Cette roche et les scories de fer sont les seuls produits de cette formation que nous ayons rencontrés.

A 11 h. 35', nous arrivons à la halte de Fatagolomby. On nous campe encore sous le même tamarinier voisin de la mosquée. On se rappelle que nous avons failli avoir une fâcheuse affaire dans ce village. Les habitants ne paraissent pas nous avoir gardé rancune de notre sacrilége et ne nous chassent pas, cette fois, comme ils l'ont fait alors. Départ à 3 h. 37'.

Arrivée à Gamby à 6 h. 20'. Nous couchons dans un endroit malpropre. C'est à ce village que nous avons éprouvé déjà une avanie de la part du chef : c'était dans le même voyage que celui où nous exaspérions contre nous la population de Fatagolomby. J'avais oublié de dire que l'almamy, prévenu par notre guide des procédés inhospitaliers du chef de Gamby, l'avait condamné, alors, à nous payer deux bœufs à titre de dommages-intérêts. Cette amende a été acquittée par ce chef pendant que nous étions à Bakel ; sa réception n'en est pas pour cela meilleure aujourd'hui.

Nos Laobés, que nous avons laissés à Bakel, manquent à notre caravane pour lui imprimer la vitesse qu'elle avait lorsqu'ils la conduisaient. Notre marche est d'une lenteur désespérante.

Le 24 janvier. Départ de Gamby à 7 h. 58'. Arrivée à 9 h. 15' à Sénoualy. Pendant la nuit, nos Laobés nous ont rejoints, et ils ont repris ce matin la direction de notre caravane, dont ils ont fait augmenter notablement la vitesse. On nous campe sous un tamarinier qui ne nous donne presque pas d'ombre. Nous avons encore une scène à Sé-

noualy ; mais, cette fois, bien que nous en soyons la cause, nous y assistons uniquement en spectateurs. Il s'agissait d'un pot qui avait d'abord été prêté à nos laptots pour faire cuire leur sancall, et que le propriétaire, qui l'avait lui-même prêté, était venu retirer brusquement de leurs mains. Un captif de l'almamy, qui nous accompagnait, prit généreusement notre parti en employant, contre le maître capricieux du vase en question, l'argument énergique du pugilat. Le combat fut peu meurtrier et se termina par la défaite de l'habitant récalcitrant et la possession du pot, à la grande joie de nos laptots qui se voyaient dans une terrible situation, si les chances eussent été contraires.

Départ à 3 heures du soir. Arrivée à 4 h. 46′ à Boulébané.

Le 25 janvier. Nous logeons comme d'habitude chez notre ami Sapatto, qui continue à nous bien traiter. Nous allons rendre visite à l'almamy et lui demander pour guide, selon la promesse qu'il nous a faite à notre retour des mines, un de ses frères ou un de ses fils. Il importe que nous soyons accompagnés d'un grand personnage pour entreprendre notre route nouvelle ; car non-seulement nous aurons à traverser le Bondou dans sa plus grande dimension, mais nous aurons aussi à parcourir une partie du Woolli, dont les habitants ne passent pas pour être très-gracieux dans leur hospitalité. Nous faisons encore un petit présent à l'almamy pour achever de le bien disposer en notre faveur.

Le 26 janvier. Le matin, l'almamy vient en personne nous remercier de notre présent. Nous serons accompagnés dans notre voyage par son frère, qui jouit, dans le pays, d'une haute réputation de bravoure.

Nous devions partir ce matin, mais le frère de l'almamy

n'étant pas prêt, nous ajournons notre départ jusqu'à ce soir. Vers midi, nous recevons un message de l'almamy pour nous prier de nous rendre près de lui. Lorsque nous arrivons, il fait retirer toutes les personnes qui l'entourent, fait fermer toutes les portes et nous conduit dans un endroit couvert qui sert sans doute à recevoir ses récoltes. A voir l'importance et l'espèce de mystère qu'il met dans l'entrevue qui se prépare, nous croyons qu'il s'agit d'une affaire grave. Ce n'était qu'une communication oiseuse et l'exposé d'une préoccupation qui nous causa, pourtant, un instant d'embarras. « Vous venez, nous dit-il, de passer un traité avec moi; mais son exécution n'est point encore accomplie, et je dois, avant qu'elle le soit, vous prévenir que je serais, moi, ainsi que les Bakiris du Goye et les Foulahs du Fouta, très-contrarié que vous rétablissiez votre comptoir de Makana, ou que vous formassiez une alliance quelconque avec les Bambaras et les autres Mandingues, ou avec les peuples noirs qui sont leurs alliés ou leurs amis. Jamais, continue-t-il, les Foulahs ne seront les amis des blancs, si ceux-ci ne partagent pas la haine et la répulsion que ce peuple africain ressent contre les Mandingues. »

Comme on le voit, cette communication, toute frivole qu'elle était, nous embarrassait quelque peu; car l'espèce de marché qu'il nous mettait ainsi brusquement en main nous plaçait dans la situation ou de lui faire une réponse exprimant l'intention formelle de demeurer libres de nous allier avec quelque peuple que ce soit, ou d'éluder tout à fait la question en répondant d'une manière évasive. C'est ce que nous fîmes en pensant que, une fois le traité sanctionné et exécuté, nous serions en bonne position de ré-

pondre à cette singulière exigence de la façon qui conviendrait le mieux à nos intérêts. Nous quittons l'almamy après cet entretien, avec de vigoureux serrements de main et en échangeant avec largesse des souhaits et des compliments.

Au moment de partir, nous sommes détournés de nos préparatifs par une grande rumeur dans le village et une multitude d'habitants qui sortent précipitamment de leurs cases pour se diriger en courant vers une des portes. La curiosité nous fait suivre cette foule et arriver avec elle en dehors du tata, où nous apercevons environ quatre-vingts hommes à cheval rangés en bataille dans la plaine. On nous apprend que c'est une expédition qui revient de Makana, le lieu précisément dont l'almamy venait de nous parler, et que cette armée a remporté une victoire signalée dont on va célébrer le triomphe : nous voyons, en effet, commencer ces réjouissances guerrières qui sont exactement les *fantasias* qu'exécutent les Arabes du nord de l'Afrique, c'est-à-dire des courses au grand galop, pendant lesquelles les cavaliers tirent des coups de fusil. Ces exercices, dont les nègres que nous voyons ne se tirent véritablement pas trop mal, sont continués pendant fort longtemps, aux grands applaudissements des spectateurs et surtout des femmes qui battent des mains et poussent des cris d'admiration à chaque course nouvelle. Les fruits de cette importante victoire se composent d'*un* captif et de *trois* ânes.

Nous partons de Boulébané à 6 h. 21′ du soir, faisant route à l'O. dans un chemin très-mauvais, pratiqué au travers de profonds ravins; le sol est tout parsemé de scories de fer. Pendant quelques centaines de pas, les hommes du détachement de Bakel, que nous laissons à Boulébané pour

retourner à leur poste, nous accompagnent en nous honorant de nombreux coups de fusil, d'autant plus honorables pour ceux à qui on les adresse, qu'ils sont tirés plus près d'eux. Cette manière toute guerrière de saluer devient cependant par trop bruyante, et nous en voyons la fin avec un vrai plaisir; nos chevaux et nos ânes n'en sont pas, sans doute, moins satisfaits. Nous avons laissé un laptot malade à Boulébané.

Nous arrivons à 7 h. 10′ au village de Sénousacobé, dans lequel nous passons la nuit. Nous sommes partis très-tard, moins pour gagner du temps que pour nous éloigner plus vite de Boulébané et arracher nos laptots aux molles délices de cette capitale, qui renferme pour eux de puissantes attractions, au nombre desquelles on doit compter en première ligne les copieux couscous de l'almamy et les séduisantes et sensibles griotes.

Le 27 janvier. Nous partons à 8 h. 48′ du matin, faisant route au S. O. et nous engageant dans un bois, très-clair sur les bords du chemin que nous suivons, mais de plus en plus épais à l'intérieur. Le sol est montueux et coupé de ravines. A 9 h. 50′, nous parvenons, en continuant à gravir cette pente dont la rapidité est devenue croissante, au sommet d'un immense plateau qui change brusquement le niveau du sol ; ce plateau étendu appartient à un système de collines qui prend dans le pays le nom de montagnes du Ferlou et dont la direction est à peu près N. N. O. et S. S. E.; leur hauteur ne dépasse pas 30 mètres. Elles séparent la partie septentrionale du Bondou de sa partie méridionale qui, pour la distinguer de la première, a reçu le nom de ces montagnes : on dit communément le Ferlou, au lieu

de dire le Bondou du sud. Après être parvenus à ces collines, le terrain devient plan et se garnit de bois où dominent des baobabs remarquables par l'élancement de leur tronc ; la route varie de l'O. S. O. au S. O.

Nous continuons à parcourir ce terrain qui, bien que superposé ou plutôt étagé sur un plan inférieur, ne présente pas moins, pendant longtemps, un nivellement constant; le sol, cependant, finit par s'accidenter et prendre, vers le S. O., une pente à peine sensible. Nous traversons encore une plaine presque nue, dans laquelle nous remarquons une très-grande quantité de petites buttes de terre brune affectant toutes sortes de formes, depuis celle d'un chamignon ou d'une case à nègre jusqu'à celle d'un monument tumulaire gothique aux flèches dentelées et élancées. Ces petits édifices, vraiment curieux, sont encore l'œuvre des industrieuses fourmis dont j'ai eu déjà plusieurs fois occasion de signaler les travaux; mais, parmi toutes les constructions de cette sorte que j'ai vues dans le Wallo, le Fouta et le Bondou, aucune ne présentait l'originalité et la délicatesse de formes qui nous frappent en ce moment.

La route est variable du S. O. au S. O. $\frac{1}{4}$ O.; elle devient presque O. pour nous diriger sur le village de Fétauboquy que nous longeons de très-près à midi 3′ : c'est un très-petit village qui n'a que quatre à cinq groupes composés chacun de sept à huit cases seulement. Les accidents du sol se continuent ; nous faisons un détour au S. pour arriver, à midi 32′, au village de Diakébé, où nous établissons notre campement du matin : ce village est encore plus petit que le précédent.

Départ à 5 h. 27′ du soir, route au S. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous som-

mes demeurés longtemps à Diakébé pour laisser passer la chaleur du jour. A 5 h. 45′, nous quittons la plaine aux buttes de terre pour entrer dans un bois composé presque entièrement de faillars; la route passe au S. O.

A 6 h. 1′, nous atteignons le village de Toundégounbal, que nous longeons à très-petite distance : c'est un village composé de trente à trente-cinq cases disposées en trois groupes ; il est situé dans un endroit clair qui succède au bois que nous venons de traverser. Nous entrons à 6 h. 16' dans un nouveau bois qui présente alternativement des clairières et d'épais fourrés. A 6 h. 36', ce bois s'éclaircit tout à fait ; le sol devient très-accidenté, sans pourtant s'abaisser d'une manière absolue. A 6 h. 56', nous passons à un endroit où les eaux des orages ont pratiqué de profondes déchirures et ont formé une espèce de torrent actuellement desséché d'une assez grande largeur et d'une profondeur de plus de 10 mètres. Nous voyons un très-grand nombre de sangliers.

Avant d'arriver au village où nous devons coucher, le frère de l'almamy nous conduit visiter le puits qui fournit l'eau à ce village et qui en est éloigné de quelques centaines de mètres. Ce puits, profond et creusé avec soin, est pratiqué dans un endroit où le sol se relève ; il est garni, à sa partie supérieure, d'une bordure de grosses pièces de bois très-bien ajustées, qui sert à supporter les cordes d'écorce destinées à suspendre les seaux en cuir au moyen desquels on se procure l'eau. Ces seaux sont tenus ouverts par un paquet de petites branches d'arbres les remplissant à moitié, ce qui est un assez mauvais moyen, comme on doit le comprendre; car on n'obtient ainsi qu'une très-faible quan-

tité d'eau chaque fois qu'on plonge le seau dans le puits. Il y a un procédé meilleur, mais il est moins en usage ; il consiste à placer une baguette dans un bourrelet pratiqué à la circonférence supérieure du seau et à mettre une pierre au fond. La bordure de bois est une précaution utile pour éviter l'éboulement de la terre par le frottement des cordes et, par suite, le mélange de cette terre avec l'eau.

A 7 h. 10', nous arrivons au village de Dendoudy, qui est beaucoup plus grand que ceux que nous avons traversés aujourd'hui.

Le 28 *janvier*. Nous partons à 8 h. 46' du matin, faisant route au S. O. $\frac{1}{4}$ O., et peu après au S. O., au travers d'un bois dont les arbres sont très-grands : le sol, qui s'est légèrement abaissé depuis les montagnes du Ferlou, est moins accidenté qu'il ne l'était hier. A 10 h. 10', nous passons à un village peu étendu, du nom de Guélimaël ; à 10 h. 42', nous traversons encore un village du même nom, après avoir fait un léger détour à l'O. ; à 11 h. 30', nous arrivons à Fétouniébé, où nous faisons notre halte du matin ; ce village, plus grand que ceux de Guélimaël, est également situé à l'extrémité des bois, au milieu desquels se trouve la route.

Départ à 5 h. 8'; route S. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous parcourons encore des bois plantés presque en entier de faillars ; les déchirements du sol et les accidents de terrain reparaissent et rendent le chemin difficile. A 5 h. 36', nous passons à 4 kilomètres environ, par le travers, au S. E. d'un village qui porte aussi le nom de Fétouniébé ; à 5 h. 38', nous traversons encore un autre Fétouniébé, situé dans une plaine étendue. La route passe au S. O. après être sorti de ce der-

nier village. A 6 h. 56', nous atteignons Kodiara, situé à l'extrémité de la même plaine et à l'entrée d'un petit bois que nous suivons jusqu'à Fergou-Goudory, village assez grand où nous devons passer la nuit. Nous y arrivons à 7 h. 28'.

Depuis Boulébané, nous avons remarqué beaucoup de cultures de coton qui nous ont paru plus soignées que dans le nord. Les tisserands s'occupent activement, dans chaque village, à transformer ce produit en bandes d'étoffe qui servent à la fois à confectionner les vêtements et à tenir lieu d'unité monétaire dans les échanges; cette bande d'étoffe, dont la largeur est de 15 à 16 centimètres et la longueur de $1^{m},50$ à $1^{m},60$, est appelée *pagne;* elle est obtenue au moyen d'un métier à tisser semblable à celui du Wallo et du Fouta.

Nous avons presque constamment parcouru des bois dont les arbres offrent, dans leur espèce, une différence complète avec ceux du nord du Bondou. Ici les faillars, les raps, les tamariniers et d'autres arbres sans épines composent presque exclusivement les plantations, et nous n'apercevons que très-rarement les acacias, les sumps, les sidomms et toutes ces variétés d'arbres armés des fâcheuses épines contre lesquelles nous avons poussé plus d'une exclamation de mauvaise humeur. Les baobabs sont aussi nombreux que dans le nord; mais leur tronc est extrêmement faible et ne dépasse presque jamais, en diamètre, $1^{m},50$ à 2 mètres.

Les ressources alimentaires sont presque nulles; souvent nous avons de la peine à trouver une mauvaise poule ou une chèvre maigre. Nos laptots sont mieux traités,

non qu'on veuille faire une différence entre eux et nous, mais parce qu'ils trouvent toujours à prendre leur part des mets du pays préparés pour le frère de l'almamy et dont, le plus souvent, il nous est impossible de profiter : tels sont, par exemple, les couscous aux intestins de bœuf ou de mouton et d'autres ragoûts tout aussi peu appétissants. Notre nouveau guide, le frère de l'almamy, nous est d'un grand secours pour disposer les habitants à nous bien traiter ; depuis Boulébané, nous n'avons eu qu'à nous louer de leur hospitalité.

Le 29 janvier. Nous partons, à 8 h. 34' du matin, par un vent d'E. très-frais qui disperse autour de nous la poussière et le sable et contrarie beaucoup notre marche. La route varie du N. O. à l'O. A 9 h. 48', nous traversons Kodiolé; la route passe au S. O., après avoir quitté le puits de ce village autour duquel nous faisons une halte de vingt-cinq minutes pour rafraîchir nos montures et nos bêtes de somme, que le vent d'E. a altérées. Nous passons, à 10 h. 25, au milieu de quelques cases isolées qui dépendent du même village.

A midi, nous prenons le parti d'abandonner la caravane, à cause de la fatigue que nous fait éprouver la lenteur de sa marche. Le pays est assez sûr et notre protecteur assez puissant pour que nous puissions sans aucune crainte quitter, pour un instant, la direction de notre caravane. La route varie du O. S. O. au S. O. pour arriver au village d'Andiary, que nous atteignons à 1 h. 4' : il a une apparence très-misérable. Nous faisons l'O. S. O. pour nous diriger sur un autre Andiary, où nous devons faire notre halte du matin. Nous y arrivons à 1 h. 26'. Ce village est beaucoup mieux que l'au-

tre; ses cases sont propres, et l'aspect général de la localité, loin de faire naître une idée de misère et de souffrance, indique, au contraire, une sorte d'aisance. On y trouve d'assez beaux et d'assez nombreux troupeaux.

A 2 h. 15' du soir, la caravane arrive. La marche a été aujourd'hui beaucoup meilleure que les jours précédents. Nous nous arrêtons à Andiary pour y passer la nuit.

Le 30 janvier. A 8 h. 48', nous quittons ce village, où nous avons fait un excellent et très-copieux repas, grâce à la munificence du chef, qui a bien voulu nous faire tuer un bœuf. La route est au S. O. inclinant au S. de temps à autre. A 9 h. 36', nous passons au milieu du village de Doyéré, qui se compose de trente cases au plus. Nous allons visiter le puits du village, dont la profondeur paraît si considérable, que nous prenons le soin de la mesurer : elle est de 25 brasses. Nous y remarquons aussi cette bordure de bois que j'ai déjà signalée et qui est d'une si grande utilité pour la conservation du puits et la propreté de l'eau.

La haute protection qui nous est offerte par le frère de l'almamy et, en outre, les moyens de défense que nous présentons nous-mêmes ont déterminé des tisserands voyageurs et des marchands sarracolets à se joindre à notre caravane, qui prend ainsi, grâce à ce renfort, une attitude très-respectable. Nous voyageons, en outre, de compagnie avec d'autres caravanes de Foulahs du Bondou, de Mandingues du Bambouk et de Bambaras du Kaarta, qui vont en Gambie et qui ont été très-aises de profiter aussi de la protection de notre puissant guide.

Cette compagnie de marchands étrangers nous fait songer au traité provisoire que nous venons de passer

avec l'almamy et à la justesse de ses objections concernant la direction de ces caravanes exclusivement sur nos comptoirs. Nous pouvons certes apprécier, en ce moment et avec exactitude, les chances de succès que pourrait avoir, dans l'application, cette clause du traité, et nous sommes obligés de nous ranger au sentiment de l'almamy et de dire, comme lui, qu'une pareille exigence, quel que soit celui qui l'impose, ne peut recevoir de réalisation. Jamais on ne triomphera de certains préjugés ni de certaines habitudes routinières des nègres, surtout quand ces préjugés et ces habitudes ne pourront être combattus que par la puissance d'une logique intéressée.

Nous voyons aujourd'hui reparaître, dans les bois que nous traversons, des acacias et d'autres arbres épineux que nous nous étions tant réjouis de ne plus rencontrer; nous retrouvons aussi les arbres à fleurs rouges (douki) que nous avons vus en abondance dans les bois du Bambouk. Le chemin est mauvais. La route, depuis quelque temps, est de l'O. à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O.

A midi 37', nous apercevons les premières cases du village de Talibadii, dans lequel nous faisons notre halte du matin. Ce village n'est pas disposé en groupes isolés; toutes ses cases sont réunies en un seul, et plusieurs ont une forme parallélipipédique. Les habitants parlent le yoloff; nous touchons, au reste, aux limites de cet État.

Départ à 5 h. 55' du soir; route au S. et, peu d'instants après, au S. O.

A 7 h. 55', nous faisons une halte de six minutes au puits du village de Viguey pour y boire et pour donner de l'eau à nos bêtes. Route E. S. E. pour atteindre l'endroit du vil-

lage où nous devons établir notre campement. Arrivée, à 7 h. 46' du soir, à cet endroit. Viguey est élevé dans une vaste plaine; on retrouve encore pour ce village la disposition des groupes isolés, mais la distance qui les sépare ici est bien moindre que celle qui se trouve dans le Bondou septentrional.

Jusqu'à présent les impressions causées par notre présence sur les habitants s'étaient bornées à de l'étonnement et à de la curiosité. A Viguey, c'est bien différent : nous produisons un effet terrible. Les femmes, en nous apercevant, sont saisies d'un effroi qui les domine à tel point qu'elles abandonnent, pour fuir plus rapidement, tout ce qu'elles tiennent, même leurs enfants. Une pareille panique a lieu de nous surprendre, et, tout en reconnaissant que nos figures hâlées, nos longues barbes et notre costume n'ont rien de bien séduisant, nous devons croire, même en faisant une large part aux goûts difficiles et délicats du beau sexe de Viguey, qu'il y a, pour déterminer en lui de si exorbitantes perturbations, autre chose qu'un extérieur peu soigné.

Nous ne nous trompions pas; notre guide, en effet, interrompant le fou rire dont il est saisi, nous en apprend bientôt le motif. « Elles vous ont pris pour des Maures, nous dit-il, et quoiqu'elles n'en aient jamais vu, on leur a raconté, à leur sujet, de si effroyables histoires, que, en apercevant tout à coup au milieu d'elles des hommes d'une autre couleur que la leur, elles se sont enfuies, persuadées qu'elles se trouvaient en présence d'une tribu de Dowiches. » La méprise était peu flatteuse; car, bien évidemment, on avait dû mettre la description du physique de ces gens en harmonie avec la peinture de leurs mœurs barbares.

Les maris ne partagent pas l'erreur de leurs femmes et en rient même avec nous de tout cœur; mais ils cherchent vainement à calmer leur frayeur; rien ne peut déterminer celles-ci à se montrer à nous, et, pendant tout le temps que nous passons à leur village, elles demeurent cachées au fond de leurs cases, convaincues qu'elles ont vu, non pas deux, mais cent, mais une armée entière d'hommes affreux.

Le 31 janvier. Départ à 9 h. 38′ du matin, route du S. O. $\frac{1}{4}$ O. au O. S. O. Le paysage est triste; nous traversons encore des bois, mais ils ne se composent que de très-jeunes arbres dont les feuilles achèvent de tomber. A midi, nous passons à 2 kilomètres au N. O du village de Kaël qui ne forme qu'un seul groupe de cases. Après ce village la route devient S. O. A midi 45′, nous traversons, sans nous y arrêter, le village de Tiara; à 1 h. 5′, nous parvenons à un autre village du même nom où nous devons faire notre halte : il est assez grand et se trouve, comme Viguey, disposé en plusieurs groupes peu éloignés les uns des autres.

Nous sommes assez fatigués pour éprouver le besoin de nous reposer, et, sur les avis du frère de l'almamy, nous choisissons Tiara, où nous resterons cette journée et celle de demain. Nos ânes, quoique devenus plus dociles que dans notre premier voyage, ont de temps à autre quelques retours d'indiscipline; mais on peut facilement combattre par le repos ces accès d'indocilité. Ainsi notre séjour à Tiara aura un double avantage. On nous donne pour campement un joli endroit.

Le 1^er^ février. Séjour à Tiara.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DU VOYAGE DE BAKEL A FATTATENDA.

Description du *kouti*, arbre dont les fruits ressemblent à l'orange. — Détails sur les habitants de Tiara.—Peuls des villages de Kouar ; leur costume est semblable à celui des Peuls du Fouta ; coiffure étrange adoptée par les étudiants de ces villages; particularité du costume des femmes. — Les bracelets des nègres ; usage qu'ils en font. — Complaisance des Peuls de Kouar pour se laisser dessiner.—Naudé, dernier village du Bondou.—Discussion avec le frère de l'almamy au sujet du payement de ses services ; embarras où nous nous trouvons par suite de ses exigences ; moyens que nous employons pour en sortir.—Inhospitalité des habitants du Woolli.—Campement dans un bois désert.—Tata de Tambacounda; sa disposition particulière; les habitants ne nous permettent pas d'y entrer. —Nouvel exemple de cruauté envers un esclave.— Faudécounda, village de Sarracolets; nous y sommes bien accueillis.— Crapauds microscopiques des mares d'eau du Woolli. — Végétation et cultures des environs de la Gambie.— Hautes collines de Fattatenda.— Arrivée à ce village.—Déception passagère que nous y éprouvons. — Heureuse rencontre que nous y faisons.— Comptoir de Fattatenda.

Le 2 février. Nous partons à 9 h. 57' du matin, traversant le village du N. au S., et nous dirigeant, après en être sortis, vers le S. $\frac{1}{4}$ S. O. A 10 h. 27', nous passons à petite distance à l'O. du village d'Amécett, et, quelques minutes après, devant le puits de ce village, entouré, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, par les habitants du pays

et surtout par les femmes. C'est un lieu de rendez-vous dans le Bondou méridional. En quittant ce puits auquel nous nous sommes arrêtés selon l'usage des voyageurs africains, qui ne passent jamais, eussent-ils soif ou non, devant un lieu où il y a de l'eau sans en boire et en faire boire à leurs chevaux, nous faisons route au O. S. O. en suivant encore un chemin tracé au milieu d'un bois. Celui-ci, qui se compose d'arbres de plusieurs variétés, possède des acacias en assez notable quantité et principalement pour border le sentier.

On y remarque cependant un arbre particulier que nous voyons pour la première fois. C'est un arbre grêle, appelé, dans le pays, *kouti*, et dont le tronc et les rameaux sont très-tortueux. Son fruit offre au premier aspect une grande ressemblance avec l'orange. Il en a à peu près la grosseur; il est sphérique comme elle et coloré de la même manière, mais avec cette différence qu'autour du point d'attache règne une zone de couleur noirâtre occupant environ le quart de la périphérie. Ces deux nuances sont parfaitement tranchées : elles appartiennent à une enveloppe extérieure assez mince et consistante sous laquelle on en trouve une seconde, peu épaisse, blanche et ligneuse, qu'il faut enlever comme la première pour arriver à la partie comestible du fruit. Celle-ci consiste en une pulpe analogue, pour la couleur et la consistance, à celle d'une nèfle bien mûre, enveloppant un certain nombre de noyaux, de la forme du haricot, rangés symétriquement autour d'un axe fictif. Cette pulpe est d'un goût amer, mais qui n'est pas désagréable. L'arbre qui porte ce fruit est actuellement dépourvu de feuilles.

Le frère de l'almamy nous apprend, pendant la route, que les habitants de Tiara, où nous avons séjourné hier, ne

sont point des Foulahs, mais bien des émigrés du pays de Sakaf, dans le Yoloff, qui l'ont abandonné à la suite d'une affreuse disette, dont la durée totale n'a pas été moindre de six ans. Cette disette, après avoir fait périr un grand nombre de personnes, a déterminé à l'émigration toutes celles qui y ont survécu. Le Sakaf, entièrement ruiné et abandonné en ce moment, se trouve situé sur la frontière du Bondou et du Yoloff et dans le voisinage du Kayor.

A midi 10', nous passons près d'une vingtaine de cases du village de Diaby; à midi 17', nous atteignons le groupe de cases du même village où nous devons faire notre halte du matin.

Départ de Diaby à 3 h. 31' du soir, route au O. S. O. passant à l'O. et revenant au S. O. Le pays que nous traversons est plat et peu boisé et ne présente plus, au moins depuis ce matin, les accidents de terrain qui rendaient très-fréquemment les chemins difficiles dans nos marches des jours précédents. A 6 h. 6', nous passons très-près d'un village de Peuls nommé Kouar-Diamsibé, dont les abords s'annoncent au loin par le mugissement des troupeaux répandus dans la plaine où il est établi. Nous faisons un petit détour au O. $\frac{1}{4}$ N. O. pour arriver au puits, et, après avoir bu, nous nous dirigeons en faisant le S. vers un autre village de Peuls qui se nomme Kouar-Fériébé; nous traversons ce village et, en suivant la même direction, nous parvenons, à 7 h., au lieu où nous devons passer la nuit. C'est encore un village de Peuls portant, comme les deux autres, le nom de Kouar, avec l'addition particulière de Basniann.

Les Peuls qui occupent les trois villages de Kouar sont de véritables Peuls aux caractères physiologiques et ethnolo-

giques identiques avec ceux des Peuls du Fouta. Ils viennent du Djallon et, en dernier lieu, du pays de Niann, habité par un mélange de Mandingues et de Foulahs.

Le costume des Peuls de Kouar est semblable, pour les hommes, à celui qui est porté par les Peuls du Fouta; peut-être y trouverait-on cependant une légère différence dans la coiffure, qui n'est pas invariablement composée d'un bonnet en pagnes de coton noirci par une épaisse couche de graisse, auquel, quelque étrange que cela puisse paraître, ils ont su donner à peu près la forme d'un casque. Ce bonnet, orné de rosaces et d'autres ornements en cuivre poli et surmonté d'un plumet de crin ou de plumes de coq retombant sur la tête, est également porté ici, mais il est moins commun que dans le Fouta, le Yoloff et le Wallo. L'étoffe qui compose les vêtements n'est pas non plus uniquement de la guinée, comme dans ces derniers pays; elle est ici en coton tissé par les tisserands indigènes et d'une couleur brun terreux, obtenue par le fruit du kélélé, qui sert, comme je l'ai dit ailleurs, à teindre les ongles et le creux des mains des Mauresques. Cette étoffe est aussi quelquefois de la couleur naturelle du coton brut.

La coupe des vêtements, leur disposition particulière dans le costume de guerre ou de voyage, l'arrangement des cheveux en nattes maintenues par le moyen de petites ficelles placées en ferronières, tout cela est semblable à ce qu'on trouve chez les Peuls du Fouta; il n'y manque même pas la pommade au beurre rance qui se place par placards épais et qui fond au soleil en arrosant et en parfumant tout à la fois les cheveux, la peau et les vêtements. Une très-singulière coiffure que je n'ai point encore remarquée dans les

pays que je cite se trouve portée à Kouar par les jeunes gens adultes qui se destinent à l'étude du Koran : elle consiste dans ce qu'on pourrait appeler l'apiquement des cheveux, taillés à égale longueur tout autour de la tête et enveloppant le visage d'une espèce de bourrelet; la longueur des cheveux, qui ne reçoivent alors jamais de corps gras pour qu'ils puissent se tenir roides et hérissés, est au moins de 7 à 8 pouces.

Le costume des femmes de Kouar présente avec celui des femmes peuls, habitant les pays que je viens de prendre pour terme de comparaison, plus de différence que le costume des hommes. Les pagnes écourtées, la poitrine découverte, les cheveux artistement arrangés et recouverts aussi de parfumeries au beurre rance sont communs aux deux pays, mais ce qui ne l'est pas, ce sont les ornements de verroterie, d'ambre et de corail qui chargent avec profusion toutes les parties du corps des habitantes de Kouar; la même différence se trouve aussi dans les coiffures qui sont ici plus élégantes et plus variées pour la forme et la parure. Les bracelets portés à Kouar garnissent le bras au-dessus de la saignée dans une largeur de 4 à 5 pouces et sont composés avec de petits grains de verre incolore et transparent ajustés sur un canevas de coton; des verroteries semblables sont également portées aux chevilles et aux jarrets, mais alors elles ne sont pas fixées sur un canevas et ne forment que deux tours. Les femmes de Kouar ont les jambes et les bras entièrement découverts; leurs pagnes ne les enveloppent que de la ceinture aux genoux.

Les Peuls de Kouar sont évidemment jaloux, car ils prennent un grand soin à nous cacher leurs femmes, et, de leur

côté, celles-ci, sans doute pour ne pas désobliger leurs maris, mettent un soin égal à nous éviter. A distance, nous entrevoyons bien, ornée de verroteries et de longues tresses de cheveux luisants et tombant sur le cou, quelque tête de jeune femme ou de jeune fille se montrant furtivement à la porte d'une case; mais, dès que nous approchons ou que nous faisons semblant d'approcher, la tête se retire avec précipitation et la porte de la case se referme.

Je ne crois pas avoir parlé encore du bracelet en usage parmi presque tous les nègres et qu'ont adopté aussi les Peuls de Kouar. Ce bracelet, placé au-dessus du poignet droit, est en cuivre ou en fer; il est très-pesant et quelquefois grossièrement ciselé et équarri; il sert plutôt d'arme dans le combat que d'ornement.

On nous fait une excellente réception à Kouar; nous y trouvons bonne chère et excellent gîte dans un de ces hangars dont j'ai parlé déjà.

Le 3 février. Le frère de l'almamy nous engage à passer la matinée à Kouar et à n'en partir que l'après-midi : nous approchons des déserts, et il nous conseille ce retard pour mieux diviser notre marche. Je profite de cette station pour faire demander dans le village si des Peuls voudraient consentir à se laisser dessiner. Tout en faisant traduire cette question par notre interprète, je me rappelle que les nègres, comme tous les peuples peu éclairés, ne se prêtent pas volontiers à cette complaisance à laquelle, dans leur superstition ordinaire, ils attachent certaines idées de malheur pour celui qui s'y soumet. Clapperton avait eu beaucoup de peine à y déterminer des hommes du Bornou, et il eut plus tard, lorsque leur défiance prit le dessus, à défendre, en quelque

sorte, contre eux ses dessins de personnages. A ma grande surprise, je ne rencontre ici aucune répugnance à cet égard, et, dès que les habitants de Kouar ont compris l'objet de ma demande, ils vont prendre leur costume de guerre, leurs gris-gris et leurs armes, et reparaissent en tirant des coups de fusil et en poussant le cri de guerre de leur nation. Ils posent avec une immobilité parfaite, et, loin de paraître contrariés ou inquiets, ils semblent, au contraire, fiers et satisfaits. Une espèce de concurrence s'établit même entre eux à cette occasion, et le nombre de ceux qui se présentent devient bientôt trop considérable pour que je puisse tous les satisfaire; mais il n'en est point ainsi des femmes, qui ne veulent, à aucune condition, consentir à imiter leurs maris, ou plutôt qui n'obtiennent pas de ceux-ci la permission de le faire, ce qui semblerait plus d'accord avec les sentiments de jalousie dont nous nous sommes aperçus.

Je remarque à Kouar un plus grand nombre de vieillards que dans les autres villages.

Nous partons à 3 h. 18' du soir, faisant route au O. N. O. pour sortir du village et regagner le chemin dont nous avions dû nous écarter pour arriver à Kouar. A 3 h. 41', la route passe à l'O., variant jusqu'au N. O. $\frac{1}{4}$ O. pour atteindre, à 5 h. 37', le village de Naudé, que nous traversons sans nous y arrêter; ce village possède un tata. Depuis Boulébané, nous n'avons presque pas vu de ces sortes de citadelles, ce qui paraîtrait indiquer une certaine sécurité de la part des habitants de l'intérieur.

Peu après avoir dépassé Naudé, nous traversons encore un nouveau village du même nom. A 6 h. 5', nous atteignons notre campement du soir : c'est à un village qui porte

encore le nom de Naudé. Ces trois villages, jetés les uns sur les autres comme ceux de Kouar, sont occupés chacun par un peuple différent : le premier, par des Sarracolets; le second, par des Foulahs émigrés du Djallon; et le troisième, celui où nous passons la nuit, par des Foulahs du Bondou; il est très-grand, d'une remarquable propreté, et possède un tata, une mosquée en terre et une école. Ce sont les derniers villages du Bondou sur la limite du Woolli.

Le 4 février. Nous allons entrer dans le Woolli, c'est-à-dire dans un pays où nous ne trouverons qu'une hospitalité douteuse, moins de ressources encore que dans le Bondou et même des dangers personnels; car les *Saussayes*, c'est ainsi que les Sarracolets et les Foulahs appellent les Mandingues du Woolli, ne sont pas très-disposés à la bienveillance à l'égard des habitants du Bondou et de leurs protégés. Le frère de l'almamy profite de ces circonstances, qui donnent à sa mission une importance de plus, pour aborder très-brusquement la grave question du payement de ses services. Pour lui, l'occasion ne pouvait être mieux choisie; car, bien que nous n'ayons plus que très-peu de chemin à faire pour parvenir à la Gambie, ce chemin se trouvant le plus difficile et le plus dangereux, notre guide peut mettre à ses services tel prix qu'il juge convenable et nous présenter ses prétentions comme un *ultimatum* : c'est, effectivement, ce qui arrive.

Jusque-là, cet homme avait été, pour nous, affectueux et complaisant; mais, aujourd'hui, ses manières ont quelque chose de froid, et le ton qu'il prend en nous expliquant lentement les services qu'il nous a rendus déjà et ceux, plus importants et plus difficiles, qu'il doit nous rendre encore,

nous fait pressentir l'issue de la communication, qu'il termine, en effet, par cette question : « Que me donnerez-vous ? » Nous lui présentons trois pièces de guinée, de la poudre et des verroteries. Il les repousse avec une sorte de mépris en disant : « C'est ce que vous avez donné pour louer un cheval. »

Ceci était vrai; car M. Huard, dont le cheval était trop gravement blessé pour continuer la route, avait été obligé, au village d'Andiary, d'en louer un, aux conditions que le frère de l'almamy rappelait. Mais, quelque désobligeant que soit le rapprochement, nous nous trouvons forcés de le maintenir, et la colère de notre guide, qui le porte jusqu'à nous faire très-sérieusement la menace de nous laisser là, devient pour nous un grave sujet d'embarras, auquel il paraît difficile d'échapper. Nos ressources sont presque à bout et nous avons encore au moins quatre jours de marche pour atteindre le comptoir anglais où nous espérons trouver les moyens de continuer notre route. Chaque pas qu'on fait en Afrique ne se fait pas gratuitement. Obtenir le droit de circulation est facile avec la protection d'un grand du pays; mais il y a à côté de ce droit une foule de petites exigences qu'il est obligatoire de satisfaire : telles sont les gratifications aux chefs des villages, aux gens qui ont prêté leur hangar ou seulement le devant de leur case; tel est encore le payement des objets nécessaires à la subsistance, payement qui doit toujours avoir lieu, que ces objets soient ou non offerts à titre de don, et, dans ce dernier cas, il est souvent plus élevé.

Notre situation vis-à-vis de notre guide était donc fort difficile. Nous ajoutâmes bien une pièce de guinée et

quelques petites choses à ce que nous lui avions déjà présenté, et c'était véritablement tout ce que nous pouvions faire pour ne pas nous démunir complétement; le frère de l'almamy n'en paraissait pas plus content. J'imaginai alors de lui offrir mon fusil, et j'avoue que je n'espérais pas satisfaire davantage l'homme qui, ayant à peu près notre vie entre les mains, pouvait pousser aussi loin que possible ses exigences; en outre, ce fusil étant à percussion, il était à craindre qu'il n'eût pas à ses yeux une valeur assez grande pour le déterminer. Fort heureusement, il n'en fut point ainsi, et cette particularité produisit, au contraire, un effet complétement satisfaisant, et nous rendit notre protecteur avec sa complaisance et sa bienveillance.

Je m'applaudis d'avoir pu arracher, même au prix d'un fusil auquel je tenais beaucoup, mes compagnons et moi à une situation difficile : les nègres sont entêtés et, en outre, celui auquel nous avions à faire passait pour être très-indépendant et d'une vigoureuse ténacité dans ses volontés. Nous abandonner où nous étions, menace qu'il nous avait très-sérieusement faite et qu'il aurait tenue, était nous placer dans la situation de ne pas avancer et de ne pas reculer; car, privés d'appui et éloignés de la capitale du Bondou, nous aurions pu longtemps attendre notre délivrance et nous n'étions pas dans de très-avantageuses conditions de santé.

Cette contestation nous fait retarder notre départ jusqu'à 11 h. 46' du matin. Nous quittons alors Naudé, après avoir été faire notre provision d'eau au puits du village qui est situé dans le S. E. Nous devons passer la nuit prochaine dans un désert où l'on ne trouve ni eau ni vivres.

Route à l'O. après avoir quitté le puits de Naudé et

bientôt après à l'O. S. O. Nous nous engageons dans un chemin très-mauvais, pratiqué dans un terrain ferrugineux où abondent les scories de fer oxydé. De temps à autre l'aridité du sol se cache sous quelques bouquets de graminéees jaunies et d'arbres grêles dont les feuilles sont tombées. La route est revenue à l'O. depuis midi 15', et elle a conservé cette direction jusqu'en vue de Kokiara, premier village du Woolli.

A 2 h. 25', nous faisons notre halte à une certaine distance de ce village sous des arbres qui ne donnent que très-peu d'ombre; les habitants se retirent à notre approche et ferment la porte de leur tata, manière peu gracieuse, on en conviendra, d'entendre et de pratiquer l'hospitalité.

Nous partons de ce village à 5 h. 6', après avoir fait un des plus maigres repas que nous ayons encore faits; car nos provisions sont très-exiguës et nous avons à vivre avec cette ressource trois jours, pendant lesquels nous aurons l'alternative de déserts où l'on ne trouve rien et de villages mandingues où l'hospitalité s'entend aussi bien qu'à Kokiara. La route est O. S. O. A 6 h. 30', elle passe au S. O.; le chemin devient plus mauvais encore que ce matin; toujours des bois et des terrains ferrugineux.

A 7 h. 5', nous arrivons à notre campement dans un bois désert. Nous allumons un grand feu et nous disposons quelques hommes en faction pour veiller; car on nous avait annoncé à Kokiara que les Peuls du Fouta étaient dans le pays. Sans doute, les nègres et les Maures attaquent, rarement pendant la nuit et encore moins le soir, qu'ils consacrent exclusivement à faire leur repas dont ils aiment à prolonger la durée; mais la prudence n'est jamais un mal.

Le temps pendant lequel on court le plus de risques est de deux heures du matin au jour; après le lever du soleil, on a également peu de chose à craindre. Les habitudes gastronomiques dont je viens de parler sont observées par les nègres avec une exactitude qui est très-souvent impertinente : jamais ils ne se dérangent quand ils mangent, et leur donner un ordre en ce moment est s'exposer à être désobéi.

Nous faisons notre repas tout aussi peu copieux et aussi peu délicat que ce matin, et nous l'arrosons d'une quantité d'eau qui est loin d'être suffisante.

Le 5 février. A 6 h. 47', nous quittons notre campement en nous dirigeant au S. O. $\frac{1}{4}$ O.; nous rencontrons en route beaucoup de bambous croissant sur la lisière des bois, souvent très-clairs, que nous traversons. Le terrain continue à être ferrugineux et stérile. A 10 h. 11', nous descendons, par un versant très-abrupt, dans un large ravin creusé par les eaux pluviales; de l'autre côté de ce ravin le sol se relève d'une manière à peine sensible. La route a varié du O. $\frac{1}{4}$ S. O. au S. O. $\frac{1}{4}$ S.; nous passons au milieu d'un bois de palmiers qui nous annonce le voisinage de la Gambie : on sait que les bords de ce fleuve sont garnis presque exclusivement par ces monocotylédones.

Arrivés à 11 h. 15' au village de Tambacounda, nous campons, comme à Kokiara, sous des arbres placés à une portée de fusil du village. Les habitants ne sont pas plus hospitaliers à Tambacounda qu'à Kokiara, et ils sont tout aussi défiants; c'est à peine si nous pouvons obtenir, même en payant, l'eau qui nous est nécessaire pour nous et nos bêtes de somme; nous ne pouvons pas davantage obtenir l'autorisa-

tion de parcourir le village dont l'apparence extérieure excite notre curiosité. Il est entouré complétement d'un immense tata quadrangulaire ayant à chacun de ses angles une tour cylindrique recouverte d'une toiture de paille et garnie de meurtrières et d'embrasures; il existe aussi, entre les quatre principales tours, de petites tourelles carrées ayant leur toiture de paille. Nous faisons avec beaucoup de difficultés notre provision d'eau pour la journée et la matinée de demain.

Départ à 3 h. 61', route du S. S. O. au S. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous traversons pendant longtemps des bois rarement épais où dominent les arbres à fruits jaunes et noirs dont j'ai donné la description. Nos ânes sont fatigués et blessés, nos chevaux le sont aussi, et nous-mêmes ne sommes pas plus qu'eux exempts de fatigue et de blessures; aussi il nous tarde d'arriver. Nous avons été obligés d'abandonner aujourd'hui deux ânes, dont la lassitude et les plaies ne leur permettaient plus de marcher.

A 9 h. 5', nous arrivons à la halte du soir dans un bois où se trouvent de très-grands arbres. Nous prenons les mêmes précautions qu'hier pour nous garantir des surprises et surtout de l'approche et des attaques des bêtes féroces dont nous entendons dans le lointain les rugissements. Notre repas se compose de quelques grains de riz et de sancall qui ne sont même pas arrosés par une eau bourbeuse, car nous avons consommé dans la journée celle que nous avions prise à Tambacounda; nos chevaux et nos ânes n'ont ni à manger ni à boire. La fatigue nous fait dormir d'un sommeil profond.

Le 6 février. Nous quittons notre désert à 4 heures du

matin, faisant une route qui varie de l'O. au S. Le chemin est très-accidenté; il passe au milieu du bois qui possède çà et là de très-beaux arbres que l'obscurité nous avait empêchés hier d'examiner avec attention. Nous sommes toujours accompagnés des marchands sarracolets et des caravanes de Mandingues qui nous suivent depuis Boulébané.

Nous avons eu pendant la route maintes réflexions nouvelles à faire sur la manière dont sont traités les esclaves dans l'intérieur de l'Afrique; aujourd'hui nous avons sous les yeux, pendant une partie de la matinée, un de ces spectacles cruels, qui nous laisse une impression triste : c'est une pauvre femme dont les cris et les gémissements nous accompagnent et qui, amaigrie par une longue marche et par un long jeûne, le corps tout couvert de ces hideuses plaies qu'engendrent la malpropreté et les corrections, est stimulée dans sa marche chancelante par les coups de bâton du conducteur de la caravane.

Depuis hier, la végétation reprend de la fraîcheur ; les graminées sont vertes tout autour de nous et les arbres ne sont pas complétement privés de feuillage. On voit que nous approchons de la Gambie. Nous traversons surtout une vaste plaine d'un aspect agréable dont la vue nous réjouit et nous fait oublier, par l'espoir de les terminer bientôt, les privations que nous éprouvons depuis quinze jours. Nous serons demain, nous dit-on, à la Gambie.

A 9 h. 5', nous arrivons à Faudécounda; c'est un village habité par des Sarracolets enrichis par le commerce : il possède trois tatas et un très-grand nombre de cases disposées avec recherche et propreté. On nous fait une réception amicale et on nous donne, pour passer la journée, de très-jolies

cases parallélipipédiques dans lesquelles on nous apporte des vases de faïence anglaise remplis de lait, de sucre et de citrons. Ce confortable et cette propreté, auxquels nous sommes si peu habitués, nous procurent une agréable surprise. Nous sommes fort près de Fattatenda où doit se terminer notre route; mais nous nous trouvons si bien logés et si heureux à Faudécounda, que nous y passons la journée. Nous avons, du reste, tous besoin de repos.

Faudécounda est un entrepôt de marchandises anglaises dont la surveillance et la direction sont confiées à un habitant du village.

Le 7 février. Après avoir passé une excellente nuit à l'abri de nos tapades et couchés sur un sol nivelé et garni de sable fin qui devient, pour nous habitués aux terres caillouteuses et ondulées des autres villages, un lit aussi doux que le meilleur matelas, nous partons à 9 h. 25′ et nous nous dirigeons, en faisant route au S. O., au travers d'une plaine vaste et boisée.

A 10 h. 25′, nous passons auprès d'une mare d'eau croupissante engendrée par le débordement d'un marigot actuellement desséché, dont les invasions se révèlent dans plusieurs autres endroits des environs : cette mare passe dans le pays pour nourrir des crapauds microscopiques qui grossissent dans les intestins des animaux et causent leur mort. Cette fable, qui jouit d'un grand crédit, n'est pas exclusivement réservée aux eaux de cette mare; elle s'applique à toutes les eaux stagnantes du Woolli; aucun des voyageurs africains n'y laisserait boire ses bestiaux. Nous ne tentons pas l'expérience sur nous-mêmes; la couleur de l'eau n'est pas très-séduisante, et, si elle ne contient pas de crapauds

microscopiques, elle peut contenir d'autres éléments nuisibles qui ont bien pu légitimer, pour le résultat, la fable des habitants du Woolli.

La route a varié du S. O. au O. S. O. A 11 h. 5′, nous atteignons une ligne de collines dont la direction est N. N. E. et S. S. E., et, après les avoir longées, non sans de grandes difficultés de marche, nous commençons, à 11 heures et demie, à les gravir par une pente assez douce d'abord, mais dont l'inclinaison augmente progressivement. L'aspect de ces montagnes, plus hautes que celles du Ferlou, a quelque chose d'abrupt et d'imposant : leurs flancs sont couverts d'énormes blocs de fer oxydé superposés d'un manière symétrique; le sol est pierreux et fortement coloré en rouge. Après notre ascension, qui a été pénible pour nos chevaux et nos ânes, nous nous trouvons, comme dans le Ferlou, sur un terrain plat et nivelé qui se développe au loin devant nous, sans accuser en aucune façon qu'il va s'abaisser dans le sens opposé. La route varie jusqu'au O. N. O.

Nous traversons, pendant un certain temps, un bois très-épais dans lequel on paraît pratiquer des coupes réglées; car nous apercevons, de distance en distance, des tas de bois alignés. A midi 47′, le sol s'incline légèrement, présentant encore de ces énormes masses de fer oxydé en scories qui sont ici bien plus communes et plus considérables que dans les collines du Bondou, où nous les avons rencontrées déjà avec profusion. La route se fixe au O. S. O.; le chemin s'accidente capricieusement et sans direction déterminée; il est extrêmement onduleux et, partant, extrêmement difficile.

Vers 1 heure nous commençons à entrer dans un terrain

plus régulier, moins déchiré par les ravines, et d'une fécondité qui s'annonce par des cultures très-soignées de coton et d'indigo; les unes et les autres sont incomparablement plus belles que celles que nous avions vues dans le Bondou, et sur les bords du Sénégal et de la Falémé.

A 1 h. 30′, nous arrivons au village de Soutouko, habité par des marabouts mandingues qui entendent mieux l'hospitalité que les farouches habitants des villages de l'intérieur. Soutouko, situé dans une plaine charmante aux abords d'un bois verdoyant, présente une apparence de civilisation : ses cases sont mieux construites, les toits en sont plus élevés et les cylindres plus spacieux; on y trouve, en outre, un tata fort élégant et de véritables jardins avec des clôtures de bambous, dans lesquels se développent de riches cultures. Nous obtenons du lait et un mouton : c'est la meilleure chose que nous ayons trouvée à manger pendant la route. Avec le seul procédé que nous puissions employer pour faire cuire nos aliments, c'est-à-dire avec notre gril improvisé au moyen de baguettes de fusil jetées sur des pierres, toutes les viandes étaient détestables, à l'exception de la viande de mouton.

Soutouko est aussi un entrepôt de marchandises anglaises.

Après avoir fait un excellent repas, et tout joyeux de n'avoir qu'une demi-journée de marche pour atteindre la Gambie, nous nous mettons en route à 5 h. 24′, suivant la direction du S. O. et traversant encore des bois verts et touffus.

A 6 h. 8', nous passons très-près du petit village de Saréboye, occupé par des Foulahs du Djallon, qui élèvent des troupeaux dans les plaines qui bordent la Gambie; la route

vient au O. S. O., après avoir doublé ce village. A 6 h. 30', nous passons par le travers au S. E., à 2 kilomètres environ, du village de Boïacounda, plus grand que le précédent : il est habité par des Mandingues. La route devient S. S. O. après Boïacounda ; nous entrons alors dans une vaste plaine où s'étendent des champs de mils et de cotonniers, dont la beauté donne du talent des agriculteurs de la Gambie une meilleure opinion que de celui des cultivateurs du Sénégal et de la Falémé. Les cultures de coton, surtout, sont ici incomparablement mieux entendues et les produits plus beaux et plus abondants; quant aux mils, la différence est moins sensible pour la qualité et la quantité des produits, mais elle est très-remarquable pour la disposition des tiges et la préparation de la terre.

A 7 h. 6', le chemin devient montueux, et, bientôt après, nous gravissons encore de nouvelles collines presque aussi élevées que celles que nous avons gravies ce matin, et constituées semblablement par des terrains rougeâtres et des masses de fer oxydé en scories. Du sommet de ces collines, qui ne forme pas un plateau étendu, mais une espèce de crête ou d'arête, on aperçoit la Gambie. Nous redescendons presque aussitôt par une pente très-roide, et, à 7 h. 16', nous atteignons le bord du fleuve et le comptoir anglais de Fattatenda, nommé, par les Sarracolets, *Fattatéguinda*. Nos laptots se livrent à toutes sortes de folies pour témoigner leur joie d'être parvenus au terme du voyage.

Fattatenda se compose de six cases en paille destinées à servir de caravansérai, aux marchands sarracolets, foulahs et mandingues, qui viennent y échanger leurs produits; il existe sur l'autre rive un pareil nombre de cases servant

au même usage pour les marchands du Kantora et des pays du Sud.

Le comptoir, dirigé par un traitant noir, est établi sur un vieux bâtiment mouillé au milieu du fleuve ; c'est à bord de ce navire que sont placées les marchandises d'échange, et elles sont, par là, mises parfaitement à l'abri du pillage, car il n'existe pas, dans le fleuve, d'embarcations assez grandes pour aborder un brick à peu près lége, et, en supposant qu'elles existassent et que les Mandingues fussent habiles à s'en servir, la défense serait toujours très-facile.

Nous trouvons les bords de la Gambie charmants. Après avoir parcouru, pendant dix-huit jours, des pays dépourvus d'intérêt et d'une désespérante uniformité, nous devions, en nous rappelant surtout les falaises nues et tristes de certaines parties du Sénégal, être vivement impressionnés par la vue d'une puissante végétation qui s'étend sur les rives escarpées du fleuve et les enveloppe d'un épais rideau de verdure. La Gambie est plus large à Fattatenda que le Sénégal ne l'est à Bakel, et cette différence de largeur doit exister dans toute l'étendue que parcourt le premier de ces deux fleuves, car l'influence de la marée s'y fait sentir à plus de 110 lieues de son embouchure, tandis qu'au Sénégal elle n'est sensible qu'à 50 lieues à peine.

En arrivant à Fattatenda, nous éprouvons une déception assez vive : elle est causée par d'inexacts renseignements auxquels nous avions accordé une trop prompte créance. On nous avait représenté Fattatenda comme un immense village offrant toutes les ressources imaginables et des moyens de transport permanents pour descendre le fleuve. Notre premier soin, après avoir admiré ses bords et partagé

l'allégresse de nos laptots, avait été de chercher l'immense village et les nombreux navires qui devaient se trouver mouillés dans son port et amarrés à son quai ; or nos regards ne pouvaient se poser que sur les six cases du caravansérai et sur le vieux brick vermoulu, peu faits, on en conviendra, pour prolonger notre illusion.

Notre attente paraissait donc complétement trompée, et ce qui arrive presque toujours en pareille circonstance, nous nous exagérâmes notre situation, et la désespérance la plus profonde succéda à l'espoir que nous caressions depuis dix-huit jours, d'opérer, dès notre arrivée à Fattatenda, la descente du fleuve au moyen d'une navigation commode et rapide. Mais cet état de découragement ne devait pas durer ; nous devions même faire en ce lieu, d'une apparence si misérable, une de ces rencontres inespérées qui rendent heureux.

Le traitant du comptoir vint à nous dès que nous fûmes descendus de cheval et nous pria de nous rendre à bord du brick, où, nous dit-il, nous attendait un blanc. Nous avions fait à peine attention au mot *blanc* qu'avait prononcé le traitant ; aussi, en arrivant le long du bord, toujours sous l'influence de notre désappointement, éprouvâmes-nous une véritable surprise d'apercevoir au haut de l'échelle du brick un monsieur qui nous salue en français, et nous présente lui-même les tire-veilles. C'était M. Macdonell, grand juge de Sainte-Marie, qu'un hasard heureux avait amené là.

Après six mois d'absence d'un établissement européen ; après avoir souffert à peu près toutes les privations possibles ; après avoir été réduit, pendant tout ce temps, à la monotone compagnie des nègres et à leur affreux jargon ;

après tout cela, on est bien heureux de trouver une bonne réception et de presser une main amie; car, dans de pareils lieux et en pareille circonstance, on est, de quelque nation qu'on soit, bien réellement ami. M. Macdonell nous reçoit avec une cordialité parfaite, et s'empresse de mettre à notre disposition toutes les ressources qu'il s'était ménagées dans son séjour provisoire; c'était là pousser l'hospitalité jusqu'au dévouement, car il était venu à Fattatenda en véritable touriste, et ses ressources étaient modestes. Grâce à lui, nous faisons un bon repas, plus proprement et de meilleure nature encore que celui que nous avions fait hier à Faudécounda et qui nous avait semblé le *nec plus ultra* du luxe et de la bonne chère. Notre hôte nous fait ensuite préparer des nattes sur le pont du brick, à l'abri d'une tente, et, pour nous bien préparer au sommeil, il nous annonce pour demain l'arrivée d'un bâtiment qui redescendra presque aussitôt le fleuve.

CHAPITRE XIX.

VOYAGE DE FATTATENDA A SAINTE-MARIE PAR LA GAMBIE.

— RETOUR A SAINT-LOUIS.

Arrivée d'un cotre de Mac-Carthy's monté par MM. Hill et Loyd. — MM. Huard et Pottin descendent le fleuve dans une yole; M. Raffenel s'embarque sur le cotre et visite avec ce navire plusieurs points situés au-dessus de Fattatenda.— Beauté des rives de la Gambie.— Comptoirs anglais; comment ils sont établis.—Quelques détails sur les Mandingues du Woolli. — Les habitants de Kantalicounda abandonnent leur village et traversent le fleuve pour échapper aux Peuls du Djallon. — Le cotre redescend le fleuve. — Le saule existe en Gambie.—Les hippopotames. — Walyha *Creek* servant de communication avec le Sénégal. — Arrivée à Mac-Carthy's. — Excellente réception que nous y trouvons. — Les soldats noirs; comparaison entre eux et les nôtres.— Départ de Mac-Carthy's.—Arrivée à Sainte-Marie; on nous y fait également un gracieux accueil. — Arrivée à Gorée. — Retour à Saint-Louis.

Le 8 février. M. Macdonell, à qui nous ne pourrons jamais témoigner assez de gratitude pour les attentions délicates qu'il met dans son hospitalité, nous apprend aujourd'hui que notre retour avait été annoncé au gouverneur de la Gambie, et que lui, personnellement, avait reçu de cet officier la recommandation de s'enquérir de nous.

A 7 heures du matin, le navire dont nous a parlé M. Macdonell mouille à côté du brick; c'est un très-petit cotre à bord duquel se trouvent M. Hill, capitaine au 2e régiment de *West-Indies* et commandant de Mac-Carthy's, et M. Richard Loyd, négociant anglais établi dans ces îles. Ces deux messieurs se joignent à M. Macdonell pour nous rendre agréable le séjour de Fattatenda, qui, grâce à leurs soins, se transforme en une résidence délicieuse.

Après avoir passé une partie de la journée dans d'agréables causeries avec nos hôtes, ils songent, pour nous, aux moyens de retour les plus prompts; car nous n'étions, ni M. Huard ni moi, dans un parfait état de santé : M. Huard avait une espèce de dyssenterie et une vive douleur à l'hypocondre droit ; moi, j'avais une fièvre qui ne m'avait presque pas quitté pendant la route, une plaie assez étendue à la jambe et un commencement de scorbut; M. Pottin seul avait résisté et ne revenait que fatigué.

MM. Hill et Loyd, qui, évidemment, n'étaient pas venus à Fattatenda pour nous, avaient à remonter, avec leur cotre, le fleuve jusqu'au barrage de Baracounda ; il leur était donc impossible de nous faire descendre immédiatement, et, à l'exception d'une yole que M. Macdonell nous offrait, le cotre de ces messieurs était le seul navire dont on pût profiter en ce moment. Dans cet état de choses, M. Huard se décida à accepter la yole; mais, comme elle était trop petite pour porter tout le monde, il ne put s'y embarquer qu'avec M. Pottin et une partie des laptots. Quant à moi, je passai, avec le reste de nos laptots et les trois enfants sénégalais, à bord du cotre de MM. Hill et Loyd, qu'ils avaient eu, dès le principe, l'extrême obligeance de nous offrir.

Je fus satisfait de cet arrangement ; car cette circonstance me procurait l'occasion de remonter la Gambie jusqu'à l'endroit où elle cesse d'être navigable.

A 4 heures du soir, nous prenons congé de M. Macdonell qui va lui-même faire une excursion dans le Bondou. Nos camarades partent aussi dans la yole après avoir reçu de ces messieurs les provisions qui leur seront nécessaires pendant leur voyage. Le cotre met sous voiles bientôt après, et nous atteignons ainsi la fin du jour en naviguant sur les eaux calmes et transparentes de la Gambie.

Le 9 février. Les rives de la Gambie continuent à être charmantes ; le fleuve semble très-sain ; on n'y aperçoit pas une roche, pas un banc de sable. La rive droite est inabordable aux lieux où nous passons, car elle est formée par une coupée verticale très-élevée qui laisse à découvert une masse nue de terre rougeâtre ; la rive gauche, au contraire, est constituée par une bordure d'arbres verts qui s'opposent d'une manière heureuse aux flancs rocheux et sablonneux de la rive droite.

Le 10 février. Nous continuons notre navigation, admirant toujours les bords de la Gambie, qui sont bien certainement au-dessus de toute comparaison avec ceux que nous avions trouvés les plus beaux au Sénégal. En Gambie, il y a quelque chose de plus grandiose et de plus imposant ; le fleuve est plus large, les terres sont plus hautes et la végétation d'une vigueur bien supérieure. Les flancs de la rive droite laissent voir aujourd'hui des quartiers de fer oxydé comme ceux que nous avons vus en gravissant les collines de Fattatenda.

A 7 h. du matin, nous arrivons au comptoir de Kantali-

counda, disposé exactement de la même manière que celui de Fattatenda. On traite, nous dit M. Loyd, plus de marchandises au premier de ces comptoirs qu'au second : le sel surtout est un des produits que les indigènes recherchent le plus et contre lequel ils échangent des peaux, de l'ivoire et de la cire. Le comptoir de Kantalicounda est l'avant-dernier des établissements anglais situés dans la Gambie, à partir de son embouchure ; le dernier, qui se nomme Yaboutenda, est placé à quelques milles au-dessus. Dans la saison des pluies, le fleuve peut se remonter au-dessus de Baracounda, à 20 milles environ du point où nous sommes; mais, dans cette saison, on trouve, à quelque distance, au village de Konkonko, un barrage qui arrête toute navigation. Hier et aujourd'hui nous avons été assaillis par des essaims d'abeilles. Nous avons aperçu sur les rives d'énormes singes cynocéphales de la même espèce que ceux que nous avions vus dans les bois du Bambouk.

Nous passons la journée à Kantalicounda.

Le 11 *et le* 12 *février*. Les affaires de M. Loyd le retiennent près de deux jours à ce comptoir. En causant avec mes deux compagnons, j'apprends, non sans étonnement, je l'avoue, que tous les comptoirs anglais de la Gambie sont, comme les deux que nous venons de visiter, abandonnés à leur propre force, sans aucun secours, soit en hommes, soit en canons. Cet étonnement est naturel, car il résulte de la comparaison que j'établis aussitôt entre la Gambie et le Sénégal; mais les Mandingues du Woolli ne sont pas (du moins à ce qui paraît ressortir des faits) aussi remuants et aussi insoumis à leur chef que ne le sont, par exemple, les gens du Fouta, dont les mœurs et le caractère ne nous permettraient

pas d'établir de pareils comptoirs. En Gambie, il n'y a à craindre que les invasions des Foulahs du Djallon, et encore les chefs respectent toujours les établissements anglais. Chez nous, au contraire, nous avons les Maures, les Foulahs du Fouta et, plus haut, dans le fleuve, les Bambaras. Nous avons, en outre, à redouter les agitations intestines et les querelles de peuple à peuple qui livreraient nos établissements, s'ils n'étaient pas protégés, à la merci de la première peuplade venue.

La situation intérieure du pays n'est donc pas, en Gambie, aussi précaire qu'au Sénégal : le chef du Woolli accorde une protection réelle aux établissements, moyennant, comme chez nous, le payement d'assez fortes coutumes ; mais, au moins, elles servent à garantir, du fait de celui qui les perçoit, les propriétés qu'il s'est engagé à protéger, ce qui est loin d'avoir toujours lieu au Sénégal.

Les Mandingues du Woolli se divisent, comme les autres peuples, en deux classes principales : les guerriers et les marabouts. Les premiers, appelés *soninkés*, sont beaucoup plus nombreux que les seconds, qu'ils méprisent et maltraitent sans aucun ménagement. Ils mettent une espèce d'orgueil et de forfanterie à repousser les croyances mahométanes et à se moquer des pratiques de ce culte. Ils gouvernent et commandent, ne travaillent point et vivent aux dépens des marabouts, dont ils exploitent avec brutalité les goûts paisibles et les tendances laborieuses; ils exploitent aussi, mais avec plus de brutalité encore, les Foulahs pasteurs et cultivateurs qui viennent s'établir sur les bords de la Gambie. Les soninkés sont adonnés, d'une manière désordonnée, à l'usage des liqueurs for-

tes : une bouteille de *brandy* les attache à la cause de celui qui la leur donne. Malgré ces notables imperfections dans les mœurs et les habitudes, ce peuple est néanmoins soumis à l'autorité du chef du pays. Le gouvernement est une monarchie héréditaire semblable aux autres monarchies dont j'ai parlé ailleurs.

Kantalicounda est établi sur la rive gauche du fleuve, occupée, dans cette partie, par des Mandingues républicains organisés dans le genre de ceux du Bambouk : on nomme ce pays le Kantora.

Pendant la nuit du 11 au 12, nous sommes réveillés brusquement par un grand bruit qui se fait aux cases du comptoir : c'est une irruption de femmes et d'enfants du village de Kantalicounda, distant de 2 à 3 milles de l'escale où nous sommes mouillés. Ces femmes fuient ainsi à l'approche des Peuls du Djallon, qui commencent, en ce moment, leurs excursions : elles appartiennent pourtant aussi à la nation des Peuls; mais il paraît que ceux qui les attaquent ne font pas de distinction entre les habitants du pays où ils commettent leurs pillages, et que, dans ce cas, ils ne ménagent même pas leurs coreligionnaires : les hommes sont restés au village pour en ramener les troupeaux.

C'est, comme dans les pays situés sur le Sénégal, une invasion réglée et qui se reproduit chaque année; la différence n'est que dans le peuple envahisseur : au Sénégal, ce sont les Maures; en Gambie, ce sont les Peuls. Au matin, nous voyons toutes ces femmes traverser le fleuve dans des pirogues avec leurs enfants et leur bagage : l'effroi qu'elles paraissent éprouver et, par suite, le désordre qui accompagne cette opération sont tels, que plusieurs de ces piro-

gues chavirent; les maris et les troupeaux arrivent au milieu de cette confusion qui, naturellement, devient encore plus grande. A 10 heures, le transbordement s'est à peu près opéré.

Le 12, à 3 heures du soir, nous partons pour retourner à Fattatenda, et, de là, à Mac-Carthy's. Ces messieurs ont poussé la complaisance jusqu'à renoncer à leur voyage de Baracounda pour me ramener plus vite aux îles qu'ils habitent et dans lesquelles nous trouverons les ressources ordinaires de la vie.

Dans les environs de Kantalicounda, on trouve le saule de nos climats : il croît sur les bords du fleuve et, comme chez nous, il est employé à faire des paniers et des corbeilles; on en fait aussi des nattes.

En route, nous rencontrons encore des Peuls qui traversent le fleuve pour échapper au débordement annuel des nomades du Djallon. Les femmes qui font partie de ces bandes de fugitifs ont une coiffure originale consistant dans un disque d'étoffe de coton blanc du diamètre de $0^{m},35$ environ; elles le portent incliné sur la tête à la manière des bérets basques et attaché, sous le cou, par des tresses de coton.

Le 13 février. Nous passons, de grand matin, à Fattatenda, mais sans nous y arrêter. Les bords de la Gambie continuent à être agréables; cependant on pourrait trouver qu'il y manque quelque chose : on ne rencontre, en effet, aucun village sur les rives dans toute l'étendue du littoral que nous parcourons aujourd'hui, et mes hôtes m'assurent que cela est ainsi presque partout; les villages sont dans l'intérieur. Les rives de la Gambie sont, du reste, rendues

inabordables par la puissante végétation qui les garnit; c'est à peine si l'on remarque çà et là quelques sentiers abrupts par lesquels on pourrait s'introduire dans l'intérieur de cette muraille d'arbres et de plantes.

Nous sommes favorisés aujourd'hui par une excellente brise d'est qui nous fait rapidement descendre. Pendant la nuit, nous passons au comptoir de Kaniéby : il a la même disposition que les deux établissements que nous avons vus déjà; ils sont tous, au reste, invariablement semblables. Nous rencontrons un bâtiment qui remonte le fleuve et qui communique avec notre cotre : il nous apprend qu'il a croisé nos camarades ce matin et qu'ils se portaient bien; nous devions croire qu'ils auraient sur nous plus d'avance.

Notre cotre, pendant une partie de la soirée, est entouré par des groupes d'hippopotames qui viennent folâtrer autour de nous : c'est un spectacle divertissant auquel je suis désolé de ne participer qu'incomplétement, car je n'aperçois pas les mouvements de ces animaux. Mes compagnons, qui ont eu occasion de les voir souvent pendant le jour, me disent que, dans ces sortes de jeux, les petits se tiennent sur le dos de leurs mères dont ils embrassent le cou avec leurs courtes pattes et que rien n'est plus singulier : on sait qu'il y a peu d'animaux moins gracieux.

Le 14 février. Dans la matinée, nous rencontrons nos camarades, près le village de Foulah - Tenda, à bord d'un cotre appartenant à M. Pritmann, négociant de Mac-Carthy's. Ils se louent beaucoup des attentions et des soins qu'ils en ont reçus : ils conviennent qu'ils n'étaient pas au mieux dans leur yole, et que cette rencontre a été loin de leur être désagréable; mais ils en subissent naturellement les

conséquences, et sont obligés de suivre les mouvements de leur hôte, dont les intérêts commerciaux le forcent à s'arrêter souvent.

Nous passons devant le *creek* Walyha (1), au moyen duquel s'établit, prétend-on, dans la saison des hautes eaux, une communication entre la Gambie et le Sénégal; les eaux de ce *creek* se rendent à un lac qui reçoit également celles d'un marigot qui se nomme Badiara (2), et qui prend naissance au Sénégal entre Bakel et Kounguel. On nous confirme, en Gambie, tout ce qui nous avait été dit au Sénégal au sujet de cette communication, et, pendant la route de Boulébané à Fattatenda, les habitants du pays nous avaient pareillement affirmé et l'existence du lac et l'existence du village nommé Walyha.

Le 15 février. Les bords de la Gambie s'éclaircissent; les arbres et les buissons épais qui garnissaient les rives depuis Kantalicounda font place aux palmiers qui deviennent de plus en plus communs à mesure que nous approchons de Mac-Carthy's. Dans le haut du fleuve, nous n'en avions vu que très-peu. Sur plusieurs des palmiers que nous apercevons aujourd'hui, nous voyons exécuter ces ascensions audacieuses dont j'ai fait la description. Le vin de palmier est très-estimé en Gambie.

A midi, nous arrivons à Mac-Carthy's. C'est une île de 7 milles de longueur sur un quart de mille de largeur. Dans la partie haute, les bords ne sont garnis que de

(1) Voir le mémoire inséré aux *Annales maritimes* du mois de septembre 1844.

(2) J'ai eu déjà, dans cette relation, occasion de parler de cette communication et de ce marigot.

plantes aquatiques et de quelques palmiers. A peu près vers le milieu s'élève George-Town, capitale de l'île et résidence du commandant et de plusieurs négociants anglais : cette ville, qui n'est encore que commencée et qui compte à peine quinze maisons en pierre, est située dans une position agréable; les maisons y sont construites avec une élégance dont, on pourrait presque le dire, les Anglais seuls possèdent le secret. Ils ont, en effet, une merveilleuse habileté pour tirer parti des endroits les plus tristes et leur donner un aspect qui plaît. La première maison qu'on aperçoit en arrivant par le haut du fleuve est la maison des missionnaires méthodistes; c'est aussi la plus jolie de l'île; le temple occupe le rez-de-chaussée. Après cette maison, qui est grande et spacieuse, on remarque la caserne et la maison de M. Loyd.

Les missionnaires anglais obtiennent véritablement du succès dans leur prosélytisme : à Mac-Carthy's, il y a plus de cent noirs convertis, sans compter les soldats qui suivent aussi les exercices et les prêches des missionnaires. Au Sénégal et dans toutes nos possessions de l'Afrique, nous n'avons pas, je n'exagère certes point, nous n'avons pas un seul homme converti au christianisme: il y aurait là bien des réflexions à faire.

Mac-Carthy's est le seul établissement militaire qui existe dans l'intérieur du fleuve. Il y a quatre-vingts hommes de garnison, commandés par deux officiers. Les officiers ne restent qu'une année dans les possessions anglaises de l'Afrique occidentale, mesure éminemment bienveillante que nous devrions bien adopter. Il y a un chirurgien militaire. Les soldats sont noirs et appartiennent aux régiments

de *West-Indies*, qui forment la garnison des possessions anglaises de la côte O. de l'Afrique, et qui fournissent des détachements sur quelques points de la côte E. d'Amérique, au S. des Antilles. Nous avons vu ces soldats manœuvrer, nous avons visité leur caserne, et nous n'avons pu éviter la comparaison entre eux et nos soldats noirs. C'est vraiment à n'y pas croire : quand on a vu les affreux guerriers qui montent la garde à nos postes du fleuve, ne portant de l'uniforme que le shako, manœuvrant incomparablement plus mal que la garde nationale rurale la moins exercée, on se demande comment les Anglais ont pu tirer un parti si différent des mêmes hommes. J'ai vu les soldats de Mac-Carthy's faire, entre autres exercices militaires, des manœuvres très-compliquées de tirailleurs, et j'ai été étonné de l'exactitude et de l'intelligence que ces hommes apportaient dans l'exécution du commandement. Leur tenue est excellente; ils portent même l'uniforme avec une certaine coquetterie et une sorte d'orgueil. Leurs officiers en sont très-satisfaits.

On nous fait à Mac-Carthy's une réception aussi cordiale que devait nous le faire espérer celle que nous avions déjà reçue à Fattatenda : les habitants de l'île s'empressent de nous offrir leurs maisons, dans lesquelles nous trouvons le confortable le plus complet, et l'on sait que les Anglais s'y entendent. Pour nous, habitués à nos tristes repas et à nos campements dans les bois du Woolli ou sur les places malpropres des villages de l'intérieur, un lit, même mauvais, et une nourriture propre et saine devaient paraître quelque chose de merveilleux ; mais je dirai que ce qui me rendit le plus heureux fut de pouvoir sortir de l'horrible et dégoû-

tante saleté dans laquelle je vivais depuis plus de six mois. Nos hôtes mettent à notre disposition du linge et des vêtements, et, grâce à cette complaisance, nous pouvons aller, décemment vêtus, rendre visite à madame Hill, la femme du commandant. Nous en reçûmes un accueil empreint d'une affectueuse sympathie, et nous trouvâmes, dans ses douces et spirituelles causeries, l'oubli complet de nos fatigues. Madame Hill, bien jeune encore et largement douée des avantages que le monde apprécie, avait été cruellement éprouvée par le malheur : récemment, elle venait de voir la terre de Mac-Carthy's se refermer sur son troisième et dernier enfant.

Nos souffrances et nos privations étaient dès lors terminées; car il ne nous restait plus qu'à descendre à Sainte-Marie, et à partir de là pour Gorée ou Saint-Louis; et que pouvait être une navigation, quelque pénible qu'elle fût, en comparaison des fatigantes marches que nous venions d'exécuter dans des pays où l'eau même manquait souvent?

Du 16 *au* 19 *février*. Nous passons quatre jours à Mac-Carthy's pour attendre le départ d'un bâtiment qui devait se rendre à Sainte-Marie, et ce temps s'écoule avec agrément et vitesse. Nos camarades arrivent le 17.

Les maisons anglaises établies à Mac-Carthy's semblent être en prospérité : la concurrence ou plutôt la liberté du commerce, qui n'est, en Gambie, entravée par aucune réglementation, ne produit pas les déplorables résultats dont le Sénégal a tant à souffrir. L'intérêt personnel est assez bien compris par les négociants anglais pour qu'ils ne se fassent pas entre eux de petites guerres d'amour-propre. Chaque comptoir est dirigé par le représentant d'une mai-

son, et, quand le choix du comptoir a été fait, l'agent qui s'y trouve placé n'a pas à subir la concurrence d'un agent d'une autre maison qui vient se placer à côté de lui. Le commerce de la Gambie consiste en arachides, en ivoire, en cire et en peaux; l'or y est rare.

M. Loyd nous procure, pour descendre à Sainte-Marie, le brick-goëlette *Despeach*, qui est venu charger des arachides à Mac-Carthy's. C'est une excellente occasion, car, bien que les bâtiments de 200 tonneaux puissent facilement remonter jusqu'à cette île, il est pourtant assez rare d'en trouver précisément à point nommé. Nous aurions eu, sans cela, la ressource d'un cotre ou d'une goëlette monté par des nègres. Le *Despeach*, qui a un capitaine et un équipage européens, nous offrira donc l'assurance de faire la traversée sans éprouver de nouvelles privations.

Du 20 au 24 février. Nous faisons nos adieux aux habitants de Mac-Carthy's, dont nous n'oublierons jamais les soins, les attentions, les prévenances et surtout les témoignages affectueux. Nous appareillons à midi, et, favorisés par une brise d'E., nous dépassons rapidement la partie basse de l'île, dont la végétation est plus belle que dans la partie haute.

Les configurations des rives nous obligent plusieurs fois à mouiller. La végétation des bords devient moins épaisse, à mesure que nous approchons de l'embouchure du fleuve, et se compose à peu près uniquement de palmiers et de mangliers.

Du 25 février au 1^er^ mars. Nous arrivons à Sainte-Marie le 25 février. Cette ville, beaucoup plus petite que celle de Saint-Louis, est d'un agréable aspect; les maisons, d'une

propreté extérieure parfaite, ont très-souvent leurs abords ornés d'arbres qui donnent à ces constructions un air de distinction que celles de Saint-Louis sont bien loin d'avoir, surtout du côté du fleuve.

Nous avions été précédés à Sainte-Marie par des lettres de recommandation des officiers et des négociants de Mac-Carthy's, et on nous y accueille avec le même empressement et les mêmes attentions que dans cette île. Le gouverneur nous offre, de la manière la plus gracieuse, ses services particuliers, et il met aussi à notre disposition les ressources du trésor de la colonie.

Les Anglais entendent admirablement bien les devoirs de l'hospitalité, et ils savent en rehausser le prix par la manière dont ils les accomplissent. L'idée qu'ils s'étaient faite que notre expédition n'était pas sans quelque mérite et qu'elle n'avait pu réussir sans un certain courage sembla les déterminer particulièrement à nous faire l'accueil que je viens de dire et pour lequel nous conserverons toujours un sentiment de sincère gratitude. Ce fut aussi sous les mêmes inspirations qui les avaient déjà si bien prévenus en notre faveur, qu'ils nous convièrent à un banquet dont ils nous firent les honneurs avec la plus aimable gracieuseté.

Pendant notre séjour à Sainte-Marie, il s'y déclara un incendie qui, poussé par un vent violent, dévora avec une étonnante rapidité un certain nombre de cases. Cette malheureuse circonstance servit à corroborer l'opinion favorable que nous avions déjà des troupes indigènes : les soldats de la garnison de Sainte-Marie, dirigés habilement par leurs officiers, déployèrent, à cette occasion, une ardeur, une intrépidité et un dévouement dignes de tout éloge.

Cet accident fut pour nous une nouvelle preuve du danger des constructions à toitures de paille et à cloisons de bois ou de roseaux trop usitées dans ces pays, et pas assez distantes des maisons en pierre avec lesquelles elles sont souvent mêlées.

Du 2 au 16 mars. Le 2 mars, nous embarquons à bord du brick-goëlette *Dolphin*, et nous mettons à la voile pour Gorée, où nous arrivons le 5, au milieu de la population étonnée et heureuse de nous voir de retour d'une expédition dans laquelle on croyait généralement que nous avions trouvé la mort.

Pour nous, c'était avec joie que nous nous sentions enfin sur une terre française, et cette joie était d'autant plus vive qu'elle s'augmentait des douces impressions que faisait naître l'accueil touchant que nous y recevions.

Nous ne restâmes que peu de jours à Gorée. Partis le 12, nous arrivâmes le 16 à Saint-Louis, que nous avions quitté sept mois juste auparavant. Les officiers de la colonie s'empressèrent aussi, en nous offrant un banquet, de reconnaître, par cette manifestation publique, le faible mérite qu'il pouvait y avoir dans notre expédition. Cette association libre et spontanée de nos camarades fut pour nous une bien douce et bien consolante récompense. Mais nos forces étaient à bout: M. Huard, le seul de mes compagnons européens qui, comme moi, avait pu faire en entier le voyage, avait déjà ressenti des douleurs à l'hypocondre droit, tristes préludes de la maladie cruelle qui, dès son arrivée, le cloua sur un lit de douleur et, quelques mois plus tard, le conduisit à la mort.

Pour moi, qui avais le mieux résisté aux pernicieuses influences d'un climat meurtrier, ce fut à l'hôpital pourtant

qu'il me fallut aller chercher mes premiers moments de repos.

Quelque déplorable cependant que pût être l'état de nos santés, nous pensions, avant tout, que nous en serions bien largement dédommagés, si notre tournée aventureuse pouvait être de quelque utilité à la France et à sa colonie du Sénégal.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

CHAPITRE Ier.

VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Départ de Saint-Louis.—Bagnass des nègres, cérémonies burlesques qui s'y pratiquent.— Richard-Toll, ancien jardin d'essai. — Les griots; ce sont les ménestrels et les bouffons du pays.—Leurs mœurs, leurs usages; opinion superstitieuse des habitants à leur sujet. — Au Cayor, on les place dans des arbres après leur mort. — Notice sur les cultures abandonnées.—Poste militaire de Dagana. 1

CHAPITRE II.

SUITE DU VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Les caïmans; quelques traditions populaires sur ces animaux.— Accident arrivé à un Maure qui traversait le Sénégal; courage extraordinaire de cet homme. — Ile au Morphil; projet de colonisation du colonel Schmaltz. — Podor, ancien établissement français. — Agitation de la population à l'approche de la flottille. — Village de Casga détruit récemment par le gouverneur Bouët; châtiment infligé à ses habitants. — Saldé, village où l'on acquitte les coutumes pour le voyage du Galam.— Buttes de terre élevées par les *termites*. — Organisation sociale des

nègres. — Abondance des moustiques. — Difformités des nègres, leur cause supposée. — Un mendiant du pays. — Les Maures de Modinalla. — Ablutions des islamistes du Sahara. — Serment des nègres ; incident à ce sujet. — Injures et menaces d'un nègre. 27

CHAPITRE III.

SUITE DU VOYAGE DE SAINT-LOUIS A BAKEL.

Abondance de l'oxyde de fer. — Échouage de *l'Érèbe*. — M. Ferry tombe malade. — Marigot de N'Guèrere, dernière bagnass des nègres qui vont au Galam. — Fusillade exécutée sur les singes. — Beauté du pays de Galam. — Arrivée à Bakel. — Démonstrations de joie des laptots à cette occasion. — M. Huard est attaqué par la fièvre le jour même de l'arrivée. — Description de Bakel, le fort, le comptoir, le village. — Causes de l'insalubrité de cette localité. — Fortifications en terre glaise. — Costumes des habitants. — Chasse et pêche des Sarracolets. — Les guieultabés, espèces de rois des pêcheurs. — Départ de *l'Érèbe* pour Saint-Louis. — Le mont aux Singes, audace de ces animaux pour les pillages. — Les serpents et les lézards. — Les gris-gris des nègres. — M. Jamin est atteint de la fièvre. 65

CHAPITRE IV.

VOYAGE A BOULÉBANÉ PAR LE SÉNÉGAL ET LA FALÉMÉ.

Départ de Bakel. — Kounguel, capitale du bas Galam. — Visite au tounka. — Portrait de ce chef. — Sympathies des habitants pour nous ; craintes qu'ils ressentent sur notre voyage. — Embouchure de la Falémé. — Disposition des bords de cette rivière ; richesse de la végétation qui les couvre. — Abeilles de grosse taille très-abondantes. — Orage pendant la nuit. — Hospitalité des habitants des rives de la Falémé. — Costume des Foulahs du Bondou. — Précautions prises par les cultivateurs contre les hippopotames et les oiseaux. — Promenade à terre à la recherche d'un ancien établissement français. — Violent orage qui nous surprend au milieu de notre course. — Excellent accueil que nous recevons d'une princesse du Kasson réfugiée au Bondou. — Remarques sur les caractères physiques des peuples noirs. — Mêmes observations concernant les Arabes. — Le roi du Kasson, Sambala ; visite qu'il nous fait. — Arrivée à Sénou-Débou ; description de son tata. 93

CHAPITRE V.

SUITE DU VOYAGE A BOULÉBANÉ PAR LE SÉNÉGAL ET LA FALÉMÉ.

Séjour à Sénou-Débou.—Politesse de l'almamy du Bondou.—Son fils nous accueille avec bienveillance. — Cornes de bœuf, emblème de la royauté. — Nos trois camarades sont encore malades. — Remarques particulières sur les habitants du Bondou.— Excursion à Boulébané sur des chevaux du pays. — Culture de mil et de cotonniers. — La végétation de l'intérieur du pays est très-belle. — Arrivée à Boulébané. — Description de ce village ; ses rues, sa mosquée ; tata de l'almamy. — Réception affectueuse des habitants. — Nous logeons chez le ministre. — Visite à l'almamy; portrait de ce chef ; son empressement à recevoir les présents qu'il attend de nous. — Organisation sociale du Bondou ; les captifs de l'almamy. — Bizarrerie de la mode. — Costume et parure des femmes. — La santé de l'almamy donne des craintes sérieuses. — Ce qu'on entend par le *souper* dans la Sénégambie occidentale. — Retour à Sénou-Débou. — Rencontre d'un ancien infirmier de l'hôpital de Saint-Louis. — Réflexions à ce sujet. 127

CHAPITRE VI.

EXCURSION DANS LA FALÉMÉ.

Départ du *Vigilant* pour Bakel. MM. Jamin et Raffenel restent dans une yole pour remonter la rivière. — Difficultés d'exécuter cette entreprise; rapidité des courants.—Un barrage arrête tout à fait la yole.— Description de ce barrage et des rives de la Falémé dans cette partie. — Pêcheries. — Souvenirs de l'expédition du major Gray. — M. Jamin atteint d'un accès de fièvre pernicieuse. — Retour à Bakel. — Nous trouvons à ce poste une lettre du gouverneur qui rappelle M. Jamin et le cotre *le Vigilant*. — Troubles dans le Fouta, craintes des traitants. — Les lions au camp des Maures. — Idées extraordinaires des nègres touchant ces animaux. — Manière de leur faire la chasse dans le Tagantt. — M. Ferry est très-gravement malade ; il se décide à quitter Bakel avec M. Jamin. 163

CHAPITRE VII.

EXPLORATION HYDROGRAPHIQUE DE LA FALÉMÉ.

MM. Raffenel et Pottin partent dans une yole pour explorer cette rivière. — L'abaissement des eaux est déjà très-sensible. — Singulière disposition des rives. — Le *tamaka* et le *tankoro* ; manière de les planter. — Les palmiers du Galam sont garnis d'échelons pour favoriser la récolte des fruits. — Contraste entre cette prudente invention et l'appareil ingénieux qui sert aux nègres de la Gambie pour monter au sommet des plus hauts palmiers. — L'entrée de la Falémé a changé d'aspect. — Rochers de Bâlou. — Tradition populaire à ce sujet ; infortunes de Pinda-Bâlou. — Les habitants nous laissent exécuter librement nos opérations. — Passage Paubi ; difficultés que nous y rencontrons pour continuer notre exploration. — Les diavandous. — Oiseaux de la Falémé ; les griots. — Caïmans rôdant pendant la nuit autour de la yole. — Hommes enlevés par ces animaux. — Exploration interrompue par la maladie de M. Raffenel. — Retour à Bakel. 185

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A BAKEL. — REMARQUES ET OBSERVATIONS.

Observations sur la navigation de la Falémé. — Les marigots. — Insurrection dans le Fouta. — Attaque de *l'Érèbe* par les riverains ; hésitation de l'almamy. — *Le Vigilant* est également attaqué ; il est arrêté à Saldé ; dangers que courent nos deux camarades ; leur délivrance par le gouverneur. — Un nègre blanc. — Pillages habituels des Maures ; insuffisance de la garnison de Bakel pour empêcher ces actes de brigandage. — Mort d'un soldat noir tué par imprudence en jouant avec un fusil. — Cérémonie des funérailles. — Les cimetières nègres. — Le Ramadan à Bakel. 217

CHAPITRE IX.

DES PEUPLES ET DES GOUVERNEMENTS DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Religion.—Forme des gouvernements.— *Maures ;* leurs divisions en nations ; leur origine ; leurs mœurs. — Dowiches. — Notice sur cette nation. — Elle est établie au Tagantt. — Récolte des gommes ; forêts où elles se font. — Industrie et cultures des habitants du Tagantt. — Les Dowiches ont des relations très-étendues. — Mines de sel gemme. — Organisation politique des peuples maures. — Leur nourriture. — Leurs idées sur la beauté. — *Foulahs.* Pays de Fouta ; ses limites ; le gouvernement théocratique y est établi. — Nomination des almamys. — Vices des gouvernements électifs.— Division et classification des peuples foulahs ; les Torodos, les Peuls, les Toucouleurs. — Opinions diverses des voyageurs sur les Peuls. — Caractères physiques et ethnologiques des Peuls ; leurs mœurs. — Pays de Bondou ; ses limites ; son gouvernement est monarchique et héréditaire. — Formation de l'État de Bondou, d'après la tradition. — Funérailles des almamys ; cérémonies qui accompagnent leur avénement. — Forces militaires du Bondou.— Fonctions du ministre de l'almamy. — Les imans, les tamsirs, les talibas. — Division de la population du Bondou. 239

CHAPITRE X.

SUITE DES PEUPLES ET DES GOUVERNEMENTS DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Sarracolets.—Limites du pays de Galam.—Gouvernement.—Division des Sarracolets. — Les *N'Diayébés ;* origine de cette famille ; son arrivée au Galam. — Deimba-Fatim, son chef, s'établit définitivement dans le pays. — Caractère orgueilleux de Deimba. — Ses fils se partagent son héritage ; contestation à ce sujet. — Les marabouts saybobés. — Le trésor de la sœur de Deimba. — Samba-Yacinn ; ses guerres ; destruction de Tuabo ; le tounka du Goye échappe au massacre. — Organisation politique et judiciaire des Sarracolets. — Leurs danses. — Cultures. — Industrie. — Pays de Kasson.— Son état actuel. — *Bambaras.* Kaarta.

508

— Origine de ce peuple; ses conquêtes. — Sa religion; son industrie plus avancée que celle des autres noirs. — Organisation militaire des Bambaras. — Les *tons*. — Fouta-Djallon. 279

CHAPITRE XI.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MOEURS, LES USAGES ET LES MALADIES DES PEUPLES DE LA SÉNÉGAMBIE OCCIDENTALE.

Penchant des nègres pour le vol.—Ils sont très-mendiants.—Leur stoïcisme dans la douleur. — Accouchement des femmes. — Manière particulière de pêcher. — Scories de fer oxydé. — Mariage des nègres. — Condition de la femme parmi les peuples noirs.— Libertinage des nègres et des négresses. — La fécondité est, selon celles-ci, la première des qualités. —Mépris des négresses pour les femmes stériles.— Usage des Mauresques et des négresses de se teindre les ongles et le creux des mains; matière colorante qu'elles emploient pour cela. —Remarques de M. Huard sur les maladies de Bakel. 303

CHAPITRE XII.

VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Départ de la caravane.— Difficultés de diriger les ânes qui portent les objets d'échange.—Coutume des nègres de donner plusieurs noms à un même cours d'eau; erreurs qui peuvent en résulter. — Samba-Contai, village assigné par l'almamy du Bondou pour la résidence des personnes qui composaient l'expédition du major Gray. — Incident qui survient à ce village à propos d'un âne volé. — Les baobabs; leurs dimensions. — Médication du chef de Fissadaro. — Arrivée à Boulébané; reprise des négociations avec l'almamy. — Ses conversations. —Singulière coutume concernant ses crachats. — Nos négociations ont un plein succès.— Naïve exclamation d'un vieillard à propos du traité que nous proposions. — Les Laobés; leurs mœurs; leur religion; leurs professions. 325

CHAPITRE XIII.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Aspect du pays dans la saison sèche.— Stérilité de la terre ; pauvreté des moyens de subsistance; réflexions à ce sujet.— Les captifs de Samba-Gala. — Considérations sur l'esclavage dans l'intérieur de l'Afrique. — L'esclavage doit être combattu par des moyens pacifiques. — Transformation de la traite. — Quelques idées d'organisation pour les travailleurs noirs. — Inhospitalité des habitants de Vélingara. — Mosquée de Diddé ; attention des habitants de ce village. — Encore des scories de fer oxydé. — Troupeaux de sangliers ; maladresse de nos laptots en tirant sur ces animaux. — Arrivée à Sansandig. 345

CHAPITRE XIV.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Nous traversons la Falémé au gué des villages de Sansandig.— Dangers que nous fait pressentir le chef de Samba-Yaya sur notre entreprise. — Achat de protection. — Kéniéba ; impression de tristesse ressentie en y arrivant. — Le *mal rouge* de Cayenne se trouve à Kéniéba. — Nous partons, pour les mines, sous l'escorte de soixante hommes. — Les armes à feu ; fréquence de leurs explosions ; causes qui les produisent. — Arrivée à Dambagnagney.— Description des mines.— Retour à Kéniéba. — Le *douki*, arbre à fleurs rouges. — Rencontre d'une députation de Mandingues de Farabana. — Détails sur le gouvernement et les mœurs des Mandingues du Bambouk. — Retour à Sansandig. 371

CHAPITRE XV.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Sable aurifère de la Falémé ; son extraction ; manière de le traiter. — Départ de Sansandig pour retourner à Bakel.—La circoncision ; costume

des jeunes gens qui subissent cette opération ; usages qui marquent cette cérémonie. — Marigot de Merméríko ; il communiquerait, d'après les nègres, avec la Gambie par le moyen d'un *creek* venant de ce fleuve. — Difficulté d'obtenir du lait ; invariabilité des moyens de subsistance que nous trouvons. — Plantes parasites croissant sur les acacias. — Buissons de fleurs roses. — Rencontre de Sadiaba à Débou. — Accueil affectueux qu'elle nous fait. — Arrivée à Sénou-Débou. 399

CHAPITRE XVI.

SUITE DU VOYAGE AUX MINES D'OR DE KÉNIÉBA.

Excursion à Diboly pour lier ce village à celui de Sénou-Débou.— Les perdrix sont nombreuses et familières. — Kidira-Tata et Kidira-Tioubalou ; les habitants dans ces deux villages semblent jouir d'une plus grande aisance que dans les autres. — Arrivée à Diboly ; accueil du chef. — Nouvelles recherches des anciens établissements de la Falémé. — Nous trouvons quelques traces d'une construction en pierre ; mais nous ne découvrons aucun reste du fort Saint-Pierre. — Barrage artificiel de Sénou-Débou ; raisons qui l'ont fait élever. — Retour à Boulébané. — Gracieuse réception de l'almamy. — Pour la première fois, nous goûtons des fruits du pays. — Grossièreté du chef de Gamby. — La montagne de Satigny, tradition populaire. — Indignation des habitants de Fatagolomby ; cause de cette indignation. — Incident à propos d'un bœuf. — Arrivée à Bakel. — Nous y tombons malades. — Séjour au fort. — Les Maures dans le pays. — Poursuites dont ils sont l'objet. 417

CHAPITRE XVII.

VOYAGE DE BAKEL A FATTATENDA.

Départ de Bakel.—Culture des bords du fleuve.—Nouvel appareil pour chasser les oiseaux. — Passage du marigot de Badiara ; confusion et désordre de notre caravane à cette occasion. — Arrivée chez le tounka ; son hospitalité.— Les étudiants du pays ; leur coiffure.— Nous sommes accompagnés par des marchands sarracolets qui vont en Gambie ; réflexion à ce sujet. — Roche grenue qui ressemble à du granit.— Arrivée à Boulébané. — Étrange communication de l'almamy ; notre embarras

pour y répondre.— Retour d'une expédition à Boulébané ; *fantasias* des nègres pour célébrer leur victoire.— Départ de Boulébané.— Montagnes du Ferlou ; leur nivellement. — Description du puits du village de Dendoudy.— Différence entre la végétation du sud et celle du nord ; les arbres à épines sont plus rares dans le sud.— Frayeur que nous causons aux femmes de Viguey. 443

CHAPITRE XVIII.

SUITE DU VOYAGE DE BAKEL A FATTATENDA.

Description du *kouti*, arbre dont les fruits ressemblent à l'orange. — Détails sur les habitants de Tiara.—Peuls des villages de Kouar; leur costume est semblable à celui des Peuls du Fouta ; coiffure étrange adoptée par les étudiants de ces villages; particularité du costume des femmes. — Les bracelets des nègres ; usage qu'ils en font. — Complaisance des Peuls de Kouar pour se laisser dessiner.—Naudé, dernier village du Bondou.—Discussion avec le frère de l'almamy au sujet du payement de ses services ; embarras où nous nous trouvons par suite de ses exigences ; moyens que nous employons pour en sortir.—Inhospitalité des habitants du Woolli.—Campement dans un bois désert.—Tata de Tambacounda; sa disposition particulière; les habitants ne nous permettent pas d'y entrer. —Nouvel exemple de cruauté envers un esclave.— Faudécounda, village de Sarracolets; nous y sommes bien accueillis.— Crapauds microscopiques des mares d'eau du Woolli. — Végétation et cultures des environs de la Gambie.— Hautes collines de Fattatenda.— Arrivée à ce village.—Déception passagère que nous y éprouvons. — Heureuse rencontre que nous y faisons.— Comptoir de Fattatenda. 465

CHAPITRE XIX.

VOYAGE DE FATTATENDA A SAINTE-MARIE PAR LA GAMBIE. — RETOUR A SAINT-LOUIS.

Arrivée d'un cotre de Mac-Carthy's monté par MM. Hill et Loyd.— MM. Huard et Pottin descendent le fleuve dans une yole ; M. Raffenel s'embarque sur le cotre et visite avec ce navire plusieurs points situés au-dessus de Fattatenda.— Beauté des rives de la Gambie.— Comptoirs anglais; comment ils sont établis.—Quelques détails sur les Mandingues

du Woolli. — Les habitants de Kantalicounda abandonnent leur village et traversent le fleuve pour échapper aux Peuls du Djallon. — Le cotre redescend le fleuve. — Le saule existe en Gambie.—Les hippopotames. — Walyha *Creek* servant de communication avec le Sénégal. — Arrivée à Mac-Carthy's. — Excellente réception que nous y trouvons. — Les soldats noirs; comparaison entre eux et les nôtres.— Départ de Mac-Carthy's.—Arrivée à Sainte-Marie; on nous y fait également un gracieux accueil. — Arrivée à Gorée. — Retour à Saint-Louis. 487

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.